

**Harry Dickson,
L'intégrale
Tome 9**

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE / 9



Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE/9



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/9

CLUB *Neô*

Table des matières

LE ROYAUME INTROUVABLE
(INÉDIT)&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LES MYSTÉRIEUSES ÉTUDES DU DR
DRUM&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 60

LA MORT BLEUE
(INÉDIT)&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 117

LE JARDIN DES FURIES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
178

LES MAUDITS DE
HEYWOOD&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 240

LE ROYAUME INTROUVABLE
(inédit)

1. *Le club des Quatre*

Harry Dickson fut témoin du crime.

Il ne négligeait jamais une réunion du Club des Quatre, dont il était d'ailleurs un des rares invités.

Qu'était ce club, que même les gens les plus huppés savaient fermé à jamais pour eux ?

Simplement celui des quatre plus grands voyageurs d'Europe : trois Anglais et un Français : Sir Douglas Harreton, Maple Cross, Rodney Lostbury et Isidore Dormans.

Ces quatre grands coureurs d'aventures s'étaient un jour rencontrés dans une des plus terribles forêts équatoriales d'Afrique et, au bord d'un fleuve forestier, dans l'ombre des baobabs géants, parmi les glapissements des crocodiles, les jacassements des singes et le hurlement lointain des léopards, le Club des Quatre avait été fondé.

Pendant une huitaine de jours, leur route devait être la même, et ils résolurent de voyager de concert.

Le sixième jour, soit à l'avant-veille de leur séparation, ils découvrirent les formidables gisements aurifères de Dahu, et de ce jour, le Club des Quatre fut un club d'archimillionnaires.

Pourtant, ils eurent maille à partir avec un aventurier allemand du nom de Schraube, qui faillit bien leur enlever leur merveilleuse concession.

Ce fut grâce à l'intervention du célèbre détective Harry Dickson, que les quatre explorateurs purent faire valoir leurs droits et rester maîtres de leur trouvaille, alors que Schraube était convaincu de fourberie. Harry Dickson avait donc bien droit de cité au Club des Quatre ; aussi ne manquait-il jamais une de ses séances.

Séances d'ailleurs des plus rares, car elles n'avaient lieu que lorsque les quatre se trouvaient au complet, ce qui arrivait une fois tous les trois ou quatre ans.

Le club occupait dans Farringdon Road le rez-de-chaussée d'un flat princier, et avait été aménagé avec un luxe inouï, malgré les brefs séjours des maîtres de céans. Un personnel restreint mais parfaitement stylé y était attaché à demeure.

Ce jour-là, les quatre étaient revenus à Londres après des voyages mouvementés dont ils s'apprêtaient à se faire le récit.

Sir Douglas Harreton revenait des forêts mystérieuses de l'Amazonie ; Maple Cross d'Abyssinie ; Rodney Lostbury avait passé de

longs mois dans les glaces vierges de l'Himalaya et Isidore Dormans avait sillonné les pistes obscures du Soudan du sud.

Pour cette première réunion après leurs aventureuses absences, les quatre avaient invité Harry Dickson, qui avait immédiatement accepté l'invitation. Après un fin dîner, ils se trouvaient réunis au fumoir du club.

C'était une pièce exigüe, meublée avec un luxe rare, dont le moindre bibelot valait une petite fortune ; un plafond lumineux versait des clartés d'aurore sur les fumeurs attablés autour de petites guéridons d'ébène incrustés d'or et d'ivoire.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe, mais nous doutons qu'il pût être évoqué à l'occasion d'une réunion du Club des Quatre, car les explorateurs qui ne se montraient guère loquaces, le furent encore moins ce soir-là. Ils traitèrent avant tout la question générale des modes de locomotion dans les pays vierges, du portage, du trafic avec l'indigène.

Isidore Dormans qui, dans le passé, était le plus beau causeur du groupe, semblait absent. Il avait apporté une petite liasse de documents qu'il ne quittait pas, et qu'il avait posée devant lui sur le guéridon d'ébène à côté de la haute tulipe de cristal du Val Saint-Lambert, remplie d'un cocktail de choix.

Ses compagnons ne le pressaient pas de questions, tout en coulant de son côté des regards un peu étonnés.

Harry Dickson fut le premier à se faire l'interprète de l'attente générale.

— Voyons, Dormans, quelque tonne de plomb pèse-t-elle sur votre langue aujourd'hui ? demanda-t-il en riant.

Isidore Dormans sembla s'éveiller d'une longue rêverie et secoua doucement la tête.

— Mais non, Dickson... pas du tout, et pourtant...

— Un secret entre membres du Club des Quatre ? dit Rodney Lostbury de bonne humeur, c'est à l'encontre de nos statuts et je propose un blâme pour notre ami cachottier Isidore Dormans.

Pour toute réponse, le Français coula un regard apeuré vers la porte et les tentures.

— Je désire qu'on s'assure tout d'abord que personne ne nous écoute, dit-il à voix basse.

— Des espions au sein du Club des Quatre ? s'écria comiquement Maple Cross, ce serait un comble, et c'est le métier de Harry Dickson, ici présent, de s'en assurer. Allons, à l'ouvrage monsieur le détective.

Harry Dickson s'exécuta de bonne grâce.

Il examina les fenêtres, les tentures, la porte, puis fit quelques pas dans le hall solitaire, pour revenir aussitôt, et affirmer que Dormans pouvait alléger sa conscience de « la tonne de plomb » qu'on lui

prêtait.

Le Français avala d'une seule lampée son verre, et ferma les yeux comme pour se recueillir.

— Je désire dire avant tout, ou plutôt déclarer solennellement, que je ne mens pas, dit-il d'une voix grave.

Des protestations s'élevèrent : on ne mentait pas au Club des Quatre ! Quand le silence se fut rétabli, Isidore Dormans continua d'une voix égale, un peu attristée, qu'on ne lui connaissait guère.

— L'orgueil de nos contemporains veut que plus rien ne reste à découvrir sur notre globe. Or, nous tous ici présents, savons la vanité de pareille certitude.

Harreton, Cross et Lostbury approuvèrent d'un signe de tête.

— Oui, continua Dormans, il y a encore pas mal de petites taches blanches à poser sur notre mappemonde. Et chacune d'elles signifie une région inconnue, difficile, sinon impossible à explorer, et souvent elle recèle un réel mystère.

» Souvenez-vous de l'histoire, et vous saurez qu'aux XV^e et XVI^e siècles, on croyait dur comme fer à l'existence d'un royaume mystérieux au centre de l'Afrique, où régnait un roi blanc, un chrétien, le roi Jean. On parlait de ce pays mystérieux comme d'une terre de Chanaan magnifique, vivant sous le signe d'un progrès incroyable, mais qui, de par la sagesse de son roi, restait obstinément fermé à la cupidité des autres peuples de la terre. Plusieurs de nos souverains ont essayé alors d'entrer en relation avec le monarque chrétien ; sans jamais recevoir de réponse, pour la bonne raison que les courriers ne sont jamais revenus. Depuis, on s'est accordé à ranger le royaume introuvable parmi les pays de légende, ni plus ni moins qu'une Cocagne imaginaire...

Isidore Dormans se tut et eut de nouveau ce même regard effrayé.

— Vous n'allez pas prétendre qu'il n'en est pas ainsi, Dormans ? demanda Sir Douglas Harreton.

Le Français se mordit les lèvres et eut un geste désespéré.

— D'abord, dit-il, d'une voix de plus en plus sombre, dites-moi si vous estimez que mes facultés mentales puissent être mises en doute ?

— Jamais ! fut la réponse unanime.

— Dans ce cas, continua lentement Isidore Dormans. Je prétends que ce royaume existe !

Aucune protestation ne fut émise, aucun cri d'étonnement ne fut poussé, mais comme tous les regards étaient éloquentes ! Oui, on croyait, aux paroles de l'explorateur français ! Mais c'était une nouvelle tellement ahurissante, tellement inattendue...

— L'avez-vous vu ? demanda Lostbury à voix basse.

— Oui, l'avez-vous vu ? firent les autres, tout aussi émus.

— Hélas ! Mais de là à percer son mystère, il y a de la marge. Je

veux essayer d'être aussi bref que possible, déclara Isidore Dormans.

» Je voyageais sur les pistes de l'extrême sud du Soudan. Comme toujours, je ne m'étais fait accompagner que d'un petit nombre de porteurs, des Nubiens, mais tous des hommes d'élite. Nous étions alors dans une région que la carte indique comme étant sous l'influence française. Mais cela est purement illusoire : même nos goums les plus audacieux n'ont pas pénétré jusque-là.

» Le pays est tout en sables mouvants, sans eau et sans végétation, comme sans faune aucune. Même nos avions ne l'ont pas survolé, à cause des effroyables tempêtes de sable presque quotidiennes, et d'un schourouk ou vent de feu absolument impitoyable.

» Pourtant une erreur de mes guides a fait que je m'y suis aventuré.

» Cela a été terrible. Au bout de quatre jours j'avais perdu la moitié de mes hommes, dans les épouvantables sables mouvants ! Au matin du cinquième jour, j'ai constaté un affolement de la boussole : une étrange tempête magnétique semblait sévir autour de nous, me privant de mes meilleurs moyens d'orientation. Le lendemain, les sables ont changé d'aspect pour faire place à une singulière moraine rougeâtre, dont l'aspect a plongé mes derniers Nubiens dans un état voisin de la folie.

» — Pas avancer, massa, ont-ils supplié, le pays des sorciers est devant nous !

» Je n'ai pas pu en tirer davantage.

» Le sol commençait à se hérissier de dunes dures, moitié sable moitié roche... Quelques plantes grasses croissaient dans les fentes des roches éclatées. Un de mes porteurs en a mangé et est mort sur le coup, comme s'il avait avalé de l'acide prussique... et, de fait, ces horribles feuilles étaient saturées de ce poison foudroyant.

» Enfin, une ligne de collines s'est précisée à l'horizon. J'ai pu les approcher avec mes deux derniers Nubiens ; j'ai pu m'y cacher... car je sentais qu'il fallait le faire. Et j'ai vu de mes yeux *le royaume introuvable !*

Isidore Dormans s'était redressé, il était pâle et il tremblait violemment.

— Peut-être que je ferais mieux de me taire ! Peut-être qu'en vous racontant ceci, mes chers amis, je ferai le poison subtil de la curiosité dans votre cœur. Que la soif de l'inconnu vous dévorera ! N'y allez pas, je vous en conjure ! Ce pays existe... il n'est pas grand et pourtant il est formidable ! Un peuple prodigieux, mais d'une implacable cruauté, l'habite. L'étranger doit mourir, telle est sa première loi, et peut-être qu'elle est sage après tout.

» Songez à l'avidité du monde civilisé, s'il arrivait à connaître sa richesse prodigieuse... Tenez !

Isidore Dormans fouilla dans sa poche et jeta une poignée de cailloux sur la table.

Harry Dickson s'en empara et ne put s'empêcher d'avoir un geste de stupeur admirative : c'étaient des diamants bruts d'un poids énorme.

Le Français les considéra avec répugnance.

— Les collines en sont parsemées, dit-il sourdement.

Les trois autres explorateurs les examinèrent à leur tour, fébriles et enthousiastes.

— Là ! Qu'est-ce que je vous disais ! s'exclama Dormans, la fièvre des richesses s'empare déjà de vous ! Vous croyez déjà les tenir. Jamais ! Jamais, entendez-vous ! Le désert aura votre peau avant que vous puissiez ramasser une seule de ces affreuses pierres de la mort ! Vos os blanchiront sous un linceul de sable brûlant !

— Mais vous en êtes bien revenu, vous ! s'écria Harreton.

— Ah ! oui, répondit amèrement Dormans et je ne sais pas encore bien comment. Il a fallu le dévouement sans bornes de mes deux Nubiens. Deux, mais il n'en reste plus qu'un seul, le valeureux N'gamba, qui a refusé de me suivre en Europe, malgré mes instances.

— Il en est donc revenu, lui ? demanda Harry Dickson.

— Oui, heureusement, c'est un homme riche à présent, car je lui ai donné la moitié de mes diamants. Aujourd'hui il doit posséder pignon sur rue à Oran, où je l'ai quitté.

— Nous espérons que vous allez nous en raconter davantage, demanda Maple Cross.

— Certainement, mais qu'à cela se borne votre curiosité.

— Hum, dit Sir Harreton, avez-vous pu relever des indications topographiques, quant à ce royaume effarant ?

— Tout est là, dit Dormans en indiquant la liasse devant lui.

Ce fut à ce moment que la mort fit son apparition dans ce tranquille fumoir. Une vitre de la fenêtre vola en éclats et deux coups de feu retentirent. Aussitôt y répondirent deux cris de douleur.

Isidore Dormans tomba, face en avant, et Maple Cross glissa sur le côté.

— Occupez-vous d'eux ! s'écria Harry Dickson en ouvrant la fenêtre et en sautant dans le jardin.

Celui-ci n'était pas grand et était illuminé par un grand lampadaire électrique à trois becs, aussi Harry Dickson l'explora-t-il en un rien de temps, sans arriver à découvrir quoi que ce soit.

Déçu, il revint vers le fumoir pour apprendre l'affreuse nouvelle : Maple Cross avait été tué d'une balle dans la tempe. Quant à Isidore Dormans, il avait eu plus de chance, la balle n'ayant que ricoché sur l'os de sa hanche ; mais la commotion nerveuse avait été brutale, et une fièvre violente s'était emparée de lui.

Nous allons passer rapidement sur les quelques faits qui s'en suivirent. Le pauvre Maple Cross alla dormir dans le caveau de famille des Cross dans le Yorkshire, et Dormans ne quitta la clinique où on le soignait que trois mois plus tard. Complètement remis, certes, des suites de sa blessure, mais le cerveau à jamais atteint par le choc ressenti au cours du soir fatal : il avait irrémédiablement perdu la mémoire !

— Le seul remède sera le temps, avaient déclaré les médecins, mais il se peut que des années s'écoulent avant sa guérison.

Entre-temps le Club des Quatre avait été fermé pour toujours et Sir Douglas Harreton et Rodney Lostbury étaient venus faire leurs adieux à Harry Dickson : ils partaient à la recherche du royaume introuvable !

Mais il restait au détective un mort à venger, et cela il n'avait garde de l'oublier.

2. La macabre aventure

Le Club des Quatre était donc fermé, et pourtant un homme s'y introduisait presque chaque soir, y restait seul, dans l'ombre ou auprès d'une petite lampe mise en veilleuse, et semblait attendre.

C'était Harry Dickson. Mais quel était le but de sa patiente attente ? Personne n'eût pu le dire, et peut-être même pas le détective lui-même.

Son subconscient l'avertissait-il que la pièce de la mort n'avait pas dévoilé tout ses secrets ? Probablement. D'aucuns pourraient évoquer à ce propos le flair prodigieux du détective, d'autres assimiler ce sentiment, cette inquiétude, à un instinct particulier, ce sixième sens que l'on prêtait au grand chercheur. Le fait est qu'il attendait.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le tragique événement et les deux explorateurs étaient partis pour leur singulière randonnée. Isidore Dormans, maigre et débile, avait quitté l'Angleterre pour chercher à rétablir sa santé si durement ébranlée sous des climats plus cléments.

Ce soir-là, Harry Dickson parcourait comme de coutume les locaux silencieux, où traînait déjà un peu de poussière d'abandon et d'oubli, quand soudain il eut un geste de joyeuse stupeur.

Un peu partout il avait posé des « témoins » invisibles ou difficilement détectables : un fil sur une fente de porte, une peluche dans une serrure, un cheveu tendu sur un loquet ou une espagnolette.

Et voici que plusieurs de ces « témoins » avaient flanché !

On était entré dans les locaux du club devenu celui « de l'homme seul » !

Le détective ne choisit pas le fumoir comme poste de guet, mais bien la pièce contiguë qui servait d'office aux domestiques, du temps que le club en possédait encore.

Il s'installa dans un fauteuil, l'oreille tendue, attentif au moindre bruit, au moindre frisson de l'atmosphère.

Minuit avait sonné depuis longtemps, et il attendait toujours, dans une patiente et douloureuse contemplation des ombres nocturnes. Des fourmis lui couraient dans les membres, et son immobilité lui devenait de plus en plus intolérable.

Tout à coup, il devint plus attentif que jamais : un courant d'air froid venait de s'infiltrer sous la porte : la fenêtre du fumoir avait été ouverte ; pourtant tout restait parfaitement silencieux.

Les nerfs du détective se tendirent : une mince clarté voyageait sous la fente de la porte ! Quelqu'un, dans le fumoir, se livrait à une laborieuse recherche à l'aide d'une petite lampe électrique, mais il le faisait dans le silence le plus complet.

La clarté passait et repassait, elle s'obstinait à présent dans le coin le plus reculé de la pièce.

Ce fut le moment que choisit Dickson pour agir, pour entrer en scène.

Il marcha sans bruit vers la porte qui le séparait du fumoir et pesa doucement sur le loquet.

La porte ne céda pas : elle était fermée au verrou de l'autre côté.

Le détective grimaça dans l'ombre : l'inconnu qui rôdait dans la pièce voisine, connaissait sa présence ou bien l'avait appréhendée. Il était pris comme un rat dans un piège !

De l'autre côté des panneaux de bois, les recherches se poursuivaient à présent sans ménagements. Des meubles furent bousculés, des pas lourds et des heurts retentirent.

Puis il y eut un petit rire satisfait ; l'homme devait avoir trouvé ce qu'il cherchait ! À ce moment, il se trouvait tout contre la porte, et Harry Dickson entendit sa respiration sifflante.

— Ah, non ! Cela ne se passera pas comme cela, gronda le détective.

Le chercheur mystérieux ne semblait nullement pressé de s'en aller, car Harry Dickson sentit l'odeur parfumée d'une cigarette.

— Allons ! grommela le détective, nous verrons bien qui rira le dernier dans cette histoire, monsieur le visiteur nocturne.

Il prit son revolver et tira au jugé, à trois reprises, à travers le panneau inférieur de la porte.

Un rugissement de colère éclata, et une injure fut lancée en arabe :

— Ben-el-Kelb{1} !

Un quatrième coup de feu suivit aussitôt, et celui-ci devait avoir porté, car l'homme hurla de douleur.

La riposte ne se fit guère attendre. Une rafale de coups de feu retentit et les échardes volèrent dru autour du détective qui n'eut que le temps de se garer.

— Sept balles ! compta Harry Dickson, le chargeur est vide, et je crois que l'étrange particulier n'a plus de munitions.

Il devait en être ainsi car, tout en gémissant, l'inconnu se traînait à présent à travers la pièce.

« Pourquoi s'obstine-t-il ? » se demanda Harry Dickson et, à son tour, il y alla d'une nouvelle balle de son browning.

D'autres imprécations éclatèrent, puis il y eut un bris de vitres et une lourde chute sur la terre meuble du jardin.

De toutes ses forces le détective se jeta contre la porte, qui résista pourtant.

— Essayons, avec une autre balle, murmura-t-il. Que diable ! j'aurais dû commencer par là !

Il visa à la hauteur du verrou et, par deux fois, fit feu.

Un bruit métallique s'ensuivit, indiquant que les coups avaient porté : le passage était libre et Dickson s'élança dans le fumoir. Il ne pouvait plus songer à une poursuite, tout au plus au relevé de quelques empreintes.

— Hum, des savates arabes, murmura-t-il, c'est dans la note de l'injure de tout à l'heure et cela ne signifie pas grand-chose, mais je me demande...

Il se laissa choir dans un fauteuil club, réfléchissant...

« Pourquoi s'est-il attardé après le coup de feu qui l'a blessé ? Une de mes balles doit avoir porté, puisque je relève des traces de sang sur le rebord de la fenêtre. Pourtant l'homme « doit avoir trouvé », il n'a pas caché sa joie ! Où sont ces bonnes vieilles déductions qui font sourire les manitous de Scotland Yard ! » Et la pipe familière fut appelée à l'aide.

Les nuages odorants montaient, stimulant la pensée du chercheur.

« Tudieu ! C'est bien simple, comme aurait dit en son temps ce bon Christophe Colomb ! *Il a perdu ce qu'il avait trouvé* ! Pourtant, étant donné la durée de ses premières recherches, cela ne doit pas être volumineux en diable. »

À son tour, il bouleversa des meubles, souleva des tapis, fit voler la poussière et puis un petit objet dur et lisse se trouva sous sa main.

— Voilà le corps du délit ou je me trompe fort, jubila le détective.

C'était une balle de revolver différente de celles dont Harry Dickson venait de se servir au cours de son duel à travers la porte.

Il l'examina attentivement et de nouveau jubila :

— Pareille en tout point à celle qui a tué le malheureux Maple Cross, murmura-t-il. Mais parbleu ! c'est celle qui a été tirée sur Isidore Dormans. Nous ne l'avons jamais retrouvée en effet...

Tout en étant satisfait de sa découverte, Dickson se demandait quel intérêt le bandit pouvait porter à ce projectile.

Il le glissa dans sa poche et retourna chez lui, tout à ses pensées.

*

* *

Tom Wills, qui l'attendait avec impatience, lui laissa à peine le temps de raconter son aventure nocturne et demanda à voir la balle retrouvée, comme s'il espérait y découvrir la solution du problème. Mais il la rendit bientôt avec un soupir désenchanté.

— Elle est singulièrement propre, dit-il.

Harry Dickson sursauta.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il, l'œil allumé.

— Rien de particulier. Constatez que c'est une balle de plomb, comme celles dont on se sert dans les revolvers de modèles pas trop nouveaux, le Smith and Wesson par exemple. J'ai toujours remarqué que ces balles, même quand elles sont extraites des blessures, présentent un encrassement considérable, dû à la poudre. Rien de tel ne se constate ici.

Harry Dickson lui arracha littéralement le projectile des mains et courut s'enfermer dans son laboratoire.

Tom entendit les boîtes des microscopes s'ouvrir, puis le maître revint, radieux, et frappa jovialement sur l'épaule de son élève.

— Vous êtes ma providence, mon garçon ! s'exclama-t-il, et cela va vous valoir un magnifique voyage.

— Et peut-on savoir où ? demanda Tom Will, croyant déceler quelque moquerie sournoise dans la promesse du maître.

— Vers les pays du soleil, mon petit !

— Ah vraiment ! s'écria Tom avec joie, et tout cela parce que ce méchant petit lingot de plomb a fait toilette.

Harry Dickson le regarda gravement.

— Parfaitement Tom, et croyez bien que je ne plaisante pas. La balle a parlé, elle vient de me raconter que d'autres crimes se trament dans l'ombre !

— Peu importe ! s'écria l'impétueux jeune homme, du moment que cela nous fera faire le beau voyage dont vous parlez, monsieur Dickson !

— Certes, préparez les valises, Tom !

— Nous en aurons pour quelque temps, je présume, et...

Mais il n'acheva pas sa phrase.

*

* *

Le long de la mélancolique et terne Rotherhite New Road, sous la pluie monotone, cheminent Mr. Smithson et Mr. Wool. Ils parcourent la même route, vers une identique destination.

Ce n'est pas qu'ils se soient connus dans la vie, oh non ! Mr. Smithson était un morose épicier célibataire, habitant un coin de Hawkstone Road en face de Southwark Park, et Mr. Wool un jovial ivrogne vivant dans une de ces affreuses rues avoisinant la station de South Bermondsey.

Mr. Smithson et Mr. Wool ne se sont jamais rencontrés et pourtant ils se suivent fidèlement sur le chemin gris qui conduit vers le Grand Surrey Canal. Leurs voitures sont rigoureusement semblables... Avons-nous dit d'ailleurs qu'ils font route en voiture ?

C'est que ces deux braves citoyens de la banlieue est de Londres ont quitté à jamais cette vallée de larmes et que ce ne sont plus que

leurs dépouilles qui cheminent.

Vers où ? Vers le colombarium proche des South Metropolitan Gas Works.

S'il est un affreux colombarium à Londres, c'est bien celui de Rotherhite ! Certes, un pareil endroit n'est jamais bien réjouissant, mais celui-ci est la misère même ! Sis au milieu d'un terrain vague, entouré d'une muraille basse aux briques suiffeuses, avec sa haute et grêle cheminée qui bave sur la nue, il inspire les pensées les plus sinistres sur la mort...

Être incinéré au colombarium de Rotherhite, c'est mourir deux fois, a dit en son temps un humoriste londonien du genre macabre.

Heureusement pour eux, feu Mr. Smithson et feu Mr. Wool ne savent plus rien de leur destinée prochaine.

Le double convoi funèbre s'approche, au pas de leurs lamentables haridelles, du chemin de fer du Surrey lorsque, au passage à niveau de Goodson Road, les barrières se ferment brusquement et qu'un immense train de marchandises surgit. Aussitôt, les convoyeurs de pousser des clameurs de désespoir :

— On en a pour une heure au moins !

— Et j'ai d'autres « clients » qui attendent, gémit l'un des croque-morts.

— Et moi de même ! glapissent ses confrères. Il y a, par bonheur, une auberge, aux panneaux réjouissants de ce côté de la barrière close, « À la halte joyeuse ».

— Mr. Smithson ne se fâchera pas, remarque l'un des hommes noirs.

— Ni Mr. Wool ! renchérit un autre.

Et, bientôt, ils s'installent autour des tables de la « Halte joyeuse » et trouvent que l'ale y est délectable.

Pendant ce temps, un camion automobile s'approche, prend la queue du convoi et docilement attend que les trains de marchandises se plaisent à passer. Cela dure ! Mais les tonneaux d'ale de la taverne semblent être inépuisables et la soif des clients difficile à étancher.

Les conducteurs du camion automobile, eux, dédaignent l'auberge et ses tentations et s'en vont rôder autour des deux corbillards au repos.

Et le temps passe.

Enfin, un signal retentit et la barrière s'ouvre comme à regret.

À regret également, les sombres guides de la mort quittent le lieu de délices passagers qu'a été pour eux la taverne de la « Halte joyeuse ».

Les convois de MMr. Smithson et Wool s'ébranlent ; le gros camion automobile en fait autant, dépasse les fourgons mortuaires et enfille Old Kent Road, pour disparaître bientôt.

Mr. Flower, gardien en chef du colombarium de Rotherhite, voit le sombre équipage qui arrive et hèle son commis, Mr. Crummle.

— All right, Crum', allume le réchaud, dit-il d'une voix réjouie.

En grommelant, Mr. Crummle entre dans une ignoble petite salle, sentant affreusement la boucane, et se met en devoir d'actionner de lourds leviers de fer. Une valve s'ouvre, un espace noir apparaît qui tout à coup s'illumine d'un vilain jour bleuâtre, dû à une multitude de flammèches de gaz.

— Il n'y a pas de famille, remarque Mr. Flower en observant les voitures, et ceux qui conduisent le deuil sont de bons compères. Alors, on fera les deux grillades en une fois, cela économise du combustible, et la compagnie y va toujours d'une petite prime, pour les économies !

Mr. Crummle dit que c'est très bien et une chaleur énorme commence à souffler hors des valves béantes.

— Alors vous voilà ! dit jovialement Mr. Flower quand les voitures font halte et que les canassons s'ébrouent sous la pluie. Avez-vous les papiers ?

Il chausse son respectable nez de solides lunettes à monture de corne et lit :

— David Smithson, ça c'est le numéro un. Mac Wool... voilà un nom court et bon qui ne demande pas beaucoup d'écriture. Il s'agit du numéro deux. Les familles réclament-elles les cendres et paient-elles des urnes ?

— Elles ne paient pas même un verre ! riposte aigrement un des croque-morts.

Mr. Flower gémit et secoue la tête, s'attristant devant une telle sécheresse de cœur de la part des familles respectives de MMr Smithson et Wool.

— Bon, on peut y aller dans ce cas, grommelle Mr. Crummle, en aidant les convoyeurs à tirer deux cercueils de bois blanc hors des sinistres voitures.

— Allons ! un coup de main, camarades, et les grillades seront plus vite prêtes, intervient l'un des croque-morts.

Les funèbres caisses sont placées sur le plan incliné ; un coup de levier et elles glisseront dans la gueule du Moloch moderne. Dans vingt minutes, MMr Smithson et Wool ne seront plus que quelques poignées de cendre grise.

Mr. Crummle s'approche des leviers de commande, et soudain il pousse un grognement de stupéfaction et de colère.

— Voilà le gaz qui se débine !

En effet, les flammèches des gros becs de Bunsen faisant office de brûleurs se sont mises à décroître, pour s'éteindre bientôt.

— Impossible de faire la cuisine dans ce cas ! dit Mr. Flower, en se grattant l'oreille.

— Est-ce une panne ? demandent les convoyeurs, ou bien c'est-il quelque chose qui manque à votre compteur à gaz.

Mr. Flower prend un air attristé.

— Je crois plutôt que c'est quelque chose qui cloche entre la Compagnie du colombarium et les Gas Works, avoue-t-il. Il n'y a pas vingt-quatre heures que l'homme de la compagnie du gaz est venu dire qu'il fermerait le conduit, si l'on ne soldait pas une note de tant de livres et de tant de shillings. Diable ! Avec ce que nous rapporte cette infernale cuisine ! Alors la note n'a pas été payée... et voilà ce qui arrive !

— Vous savez, nous, on a fait son devoir, déclare dans son savoureux patois de Rotherhite, l'un des hommes noirs. On devait conduire les types au colombarium et c'est tout. On n'a rien à se reprocher. Le service a été fait.

— Demain il fera jour, dit à son tour Mr. Flower, et je ne vais pas rester assis auprès d'un feu éteint, au risque d'aggraver mes rhumatismes.

— Alors, venez avec nous prendre un verre à la « Halte Joyeuse » proposent les croque-morts, l'ale y est bien honorable.

— Entendu ! On y va, et que la compagnie des grille-bedaines s'arrange avec le reste du monde ! concluent MMr Flower et Crummle, en quittant leur tenue de travail pour un costume de ville plus distingué.

Feu Mr. Smithson et feu Mr. Wool restent seuls devant le four qui se refroidit.

*

* *

La nuit est noire, un croissant de lune veille au fond du ciel.

Le colombarium avec ses murs suiffeux, sa grêle cheminée, semble monter lui-même une garde infâme aux lisières de quelque monde d'horreur et de ténèbres. Une ronde de fantômes au clair de lune n'y serait nullement déplacée.

Mais les deux hommes qui rôdent entre les buttes du terrain vague ne paraissent se soucier ni des fantômes, ni de l'atmosphère macabre du lieu.

— On va se rapprocher du mur. Billy, dit l'un d'eux, comme on a fait bonne cuisine là-dedans, les briques seront chaudes et l'on pourra s'offrir un bon petit somme.

Ce sont deux pauvres hères en quête d'un gîte pour la nuit ; ils se coulent le long du mur extérieur du four, et aussitôt grognent, déçus.

— Le calorifère est éteint, se lamente Billy, c'est bien la peine d'avoir le chauffage central installé dans notre hôtel.

— Hum, répond l'autre, entrons dans le hall, vous savez bien que la petite porte ferme mal, et il fera toujours plus chaud à l'intérieur,

d'autant plus que cette damnée pluie est revenue.

Ainsi dit, ainsi fait, les deux tramps s'empresment d'ouvrir un portillon de service et de s'allonger sur les dalles nues.

Tout à coup, Billy pousse son compagnon du coude.

— Sol... écoutez donc, on dirait quelqu'un qui se plaint, là, dans l'ombre... je n'aime pas ça...

Sol se dresse à moitié et doit convenir que son ami a dit vrai : des plaintes étouffées et lointaines lui parviennent.

— On s'en va, Sol. Dans une semblable cambuse, on peut s'attendre aux plus étranges choses.

Mais Sol qui n'est pas superstitieux ne l'entend pas ainsi.

— Faites la dépense d'une allumette, mon vieux, dit-il, je veux voir !

Une petite flamme jaillit, puis une seconde.

Bill sort d'une boîte en fer-blanc, un trésor soigneusement conservé : un bout de bougie, et l'allume.

— Deux cercueils ! s'exclament les tramps, l'usine serait-elle en grève ?

À cet instant, les gémissements reprennent de plus belle.

— Cela vient de l'intérieur de ces machines ! s'écrie Bill terrifié ! C'est des morts vivants ! On file, hein ?

— Moins que jamais ! déclare Sol en collant son oreille contre le bois fraîchement équarri des cercueils.

— Par le bonnet de ma grand-mère, ils y a des gens là-dedans qui aimeraient autant se trouver ailleurs.

Une barre de fer traîne dans un coin du hall, ainsi qu'une vieille lame de ressort ébréchée. Ce seront deux excellents leviers.

Sol et Bill se mettent à l'œuvre, et bientôt les couvercles sautent. Deux visages apparaissent, livides, mais brillant de sueur.

— Je connais cette tête, là ! s'exclame Bill, elle se trouve presque dans tous les journaux. C'est... oh ! mais c'est Harry Dickson.

— Et l'autre, c'est Tom Wills ? Quel bonheur ils ne sont pas morts... Mais quel sale blague a-t-on voulu jouer à ces braves gens ?

Vigoureusement, les deux pauvres diables se mettent à masser les membres raidis des morts vivants.

— Il respire, il bouge, il vit ! s'écrie joyeusement Sol qui s'occupe du détective.

— Et l'autre de même, riposte Bill.

C'est ainsi que le mauvais état de la caisse du colombarium de Rotherhite et l'infortune de deux tramps de Londres sauvèrent la vie à Harry Dickson et à son élève.

Quand, après avoir royalement récompensé leurs sauveurs, les deux détectives se retrouvèrent dans leur home de Baker Street, ils eurent vite fait d'éclaircir le mystère de leur sinistre aventure.

Pendant l'absence de Mrs. Crown, des inconnus s'étaient cachés dans l'appartement, s'étaient jetés sur eux, munis de lourds baillons imbibés d'un puissant narcotique, et les avaient fait sortir de chez eux comme de vulgaires colis clandestins.

Des piqûres avaient achevé de plonger les captifs dans une longue et complète léthargie. Puis, ils avaient dû être amenés par camion dans les environs du colombarium, en attendant une occasion propice pour les livrer aux flammes du bûcher mortuaire.

Nous savons que, par une suite de circonstances favorables, une double substitution avait été possible. Harry Dickson et Tom Wills avaient pris la place de MMr Smithson et Wool, dont les dépouilles s'en étaient allées, Dieu sait où.

— Pour un avant-goût des procédés des gens du royaume introuvable, il est plutôt corsé, déclara Harry Dickson, tandis que Tom Wills reprenait son occupation si tragiquement interrompue la veille : celle de boucler les valises.

3. Au pays de la soif

Nous sommes obligés de quitter pour l'instant Harry Dickson et Tom Wills, qui se lancent à leur tour dans la singulière aventure, pour rejoindre une lente caravane qui chemine par les sables désolés de l'extrême Sud du Soudan. Depuis une semaine, Sir Douglas Harreton et Rodney Lostbury ont quitté les pistes connues, s'écartant à dessein des derniers postes désertiques occupés par les goumiers français.

— Demain, Doug, ce sera l'inconnu, dit Lostbury en rapprochant son méhari de celui de son compagnon. Les cartes ne présentent plus que des taches blanches et nous devons nous fier aux souvenirs de N'gamba et à son habileté de coureur des sables.

Sir Harreton approuva d'un lent mouvement de la tête. Il voyait devant lui se dérouler le fil mince de la colonne : quinze porteurs noirs et cinq méharistes arabes, N'gamba en tête.

Jusqu'à ce jour, le voyage s'était effectué sans anicroches. À part deux escarmouches avec des tribus de pillards qui s'étaient hâtés de battre en retraite devant les deux mitrailleuses de l'expédition, tout avait marché à souhait.

— Ah ! si nous avions ce pauvre Maple Cross avec nous, regretta Lostbury, nous aurions, en lui, un magnifique collaborateur. Il connaissait l'Afrique, et surtout les régions sahariennes, tandis que vous êtes un coureur de forêts, Doug, et moi un escaladeur de cimes !

Soudain, l'un des méharis poussa un long feulement inquiet en tournant sa tête plate vers l'horizon, au nord.

Son cri fut suivi par un ébrouement violent des autres animaux.

N'gamba quitta son poste de guide et vint se ranger aux côtés des deux Anglais.

— Mauvais, sir, dit-il en s'adressant à Sir Harreton, les bêtes sentent qu'il y a du danger dans l'air.

— Des coureurs de désert ? s'enquit Rodney.

Le noir secoua la tête.

— Pire que cela, une tempête de sable... J'avais espéré pouvoir atteindre les collines mystérieuses sans avoir à compter avec un événement de ce genre, mais Allah en a décidé autrement.

— Combien de temps avons-nous devant nous, avant qu'elle s'amène, votre tempête ? demanda Sir Harreton.

N'gamba sourcilla.

— Deux heures peut-être, trois tout au plus. Regardez la coloration bleue de l'horizon, au nord. Le vent accourt en droite ligne du Sahara, et entraîne avec lui des millions de tonnes de sable !

— Cette bande brune à l'est me semble être une dune, déclara Rodney, si on pouvait l'atteindre !

— On fera ce qu'on pourra, et qu'Allah nous vienne en aide, dit simplement le noir en repartant prendre sa place à la tête de la colonne.

Une vive allure fut adoptée, et tandis que l'horizon nord passait par les teintes les plus menaçantes, la dune de l'est, elle aussi, se précisait. Les animaux devenaient de plus en plus inquiets et n'avaient pas besoin d'être excités pour se lancer à toute vitesse vers la ligne des dunes, qui pouvait leur offrir un abri, bien que fort précaire, contre la terrible tourmente.

Comme un long coup d'archet vibrait soudain dans l'air qui s'obscurcissait, les porteurs noirs s'élancèrent au pas de course, semant le sol de leur pacotille, et les méharis en poussant un cri rauque précipitèrent leur allure. En quelques minutes, le désert semblait s'être transformé en une mer singulière : de longues vagues de sable ondoyaient, venant du fond de l'horizon et déferlant avec un crépitemment sauvage.

— À terre ! Tout le monde à plat ventre ! commanda Sir Harreton. La dune venait d'être atteinte.

Les porteurs noirs formaient une ronde pleurarde autour des deux Anglais. N'gamba, debout sur la crête de la dune, se tenait droit parmi les premières rafales, faisant des gestes désordonnés, comme s'il invoquait quelque divinité tutélaire.

Avec un hurlement de colère, une première trombe de sable se rua contre la dune qui frémit ; une seconde accourut, entourant les hommes d'une fumée fauve et brûlante.

Les animaux mugissaient d'angoisse ; Harreton et Lostbury firent accroupir leurs montures et se serrèrent contre elles. Déjà, ils ne se voyaient plus l'un l'autre, et leurs voix se perdaient dans la clameur de la tempête. Et ils ne remarquèrent pas les méharistes arabes tourner bride et se lancer à une folle allure dans la direction du sud-ouest.

Avec une rage infernale la marée brune se précipita pour les submerger.

*

* *

Les déserts d'Afrique ne se sont pas encore dépouillés de tous leurs mystères, malgré la vaillante avance française, les autos à chenille et les avions. C'est ce qui fait que quelques peuplades fort mystérieuses encore continuent à vivre sur les pistes de l'extrême sud. Tels sont les sinistres Elks à propos desquels les ethnographes

connaissent encore peu de chose.

Les Elks appartiennent à la race noire des Éthiopiens et Abyssins, du moins on est porté à le croire. Ce sont des cavaliers merveilleux, des méharistes consommés. Même les Cheiks les plus turbulents du grand désert n'aiment pas avoir maille à partir avec les Elks qu'ils apparentent bien plus à des diables qu'à des hommes.

Quel est le pays des Elks ? Personne ne vous le dira : ce sont les pirates de partout et de nulle part. Ils dorment sous la tente, et plantent cette dernière où bon leur semble et où les poussent le vent de l'aventure et, surtout, la soif du meurtre et du pillage.

Ils ne reconnaissent aucune autre loi que la leur et on les a vus razzier des villages voisins du Congo belge, pénétrer dans les dominations anglaises et menacer les riverains du Nil du sud. Parfois ils poussent une pointe jusque dans les environs du Tchad, où ils sèment parmi la population une terreur quasi religieuse. Mais leur lieu d'élection, c'est la bande de sable qui prolonge le Sahara jusqu'au cœur du Soudan, et y forme une véritable contrée d'embûches, crainte et évitée par tous.

Mais ni Harreton ni Lostbury n'étaient de grands explorateurs de l'Afrique, et c'est à peine s'ils avaient entendu parler de la farouche et cruelle tribu. C'est pourtant à elle qu'ils durent momentanément leur vie, quand la tempête de sable fut calmée.

Lorsque les deux Anglais, presque complètement asphyxiés, les yeux brûlés, les membres endoloris purent se frayer un chemin à travers un épais suaire de sable brûlant, lorsqu'ils émergèrent à peu près en même temps hors des flots morts de cette mer immobile, ils poussèrent un même cri de désespérance.

La vastitude ocreuse s'étendait au loin, sous un soleil implacable brûlant au fond d'un ciel d'un bleu terrible.

La dune de sable leur avait prêté un abri secourable mais il n'en avait été de même pour les autres membres de la caravane, ni pour leurs montures. Harreton et Lostbury réitérèrent leur appel vers chaque coin de l'horizon, et seul le crépitement du sable contre les roches grillées leur répondit. Le sort les avait épargnés, mais quelle ironie ! Celui de leurs pauvres compagnons était plus enviable que le leur, car déjà la soif, la soif hideuse du désert, se faisait cruellement sentir, corrodant les muqueuses, noircissant leurs lèvres.

— C'est fini, Rodney, murmura Sir Harreton, dans une demi-heure nous serons fous tous les deux.

— Et une heure plus tard, nous serons morts, Doug, répondit Lostbury, N'gamba aurait dit que c'était écrit : Mektoub ! et cela fait le compte.

— N'gamba... murmura Harreton, comment cet enfant du désert, ce Nubien, a-t-il pu sombrer là-dedans, tandis que nous nous en

sommes tirés.

— Nous nous en sommes tirés ? ironisa doucement Rodney.

— C'est vrai, rien n'est moins sûr, avoua Harreton.

Puis ce fut le silence entre eux, car le moindre geste, le moindre mouvement même de leurs lèvres devenaient douloureux. Pourtant, les deux hommes marchaient, sans but, vers un lointain monticule de sable apparu devant eux.

Soudain Rodney s'arrêta et montra l'horizon du doigt.

— La dernière ironie de ces régions maudites, dit-il : le mirage.

— Oh ! s'écria Sir Harreton, et si ce n'était pas une *fata morgana* ?

— Comptez là-dessus ! riposta amèrement Lostbury. Qui donc camperait aux lisières de cet enfer de sable et de feu ?

Derrière la dune, un campement venait en effet d'apparaître : une cinquantaine de tentes blanches, brunes et bariolées, disposées avec un certain souci de régularité et d'harmonie.

— Certes, cela existe, tout cela, dit Rodney avec accablement, mais à des centaines et des centaines de lieues d'ici, Harreton, nous pourrions tout aussi bien, par le même truchement, voir Tower Bridge lever ses tabliers ou la tour Eiffel monter la garde dans le ciel.

— Regardez, oh ! regardez, Rod, il y a des hommes qui s'avancent vers nous.

En effet, quatre méharistes venaient de s'élancer hors du campement et arrivaient sur eux avec une grande vélocité.

— Ce... ne... peut être un mirage cela, murmurèrent les deux hommes à la fois, écoutez donc le claquement de leurs burnous !

Pourtant ils doutaient encore de leurs sens, et ils pensaient que d'une seconde à l'autre les silhouettes rapides allaient se fondre en fumée, dans le vaste et immuable azur du ciel.

Il n'en fut rien : les quatre cavaliers approchèrent de la dune et firent halte.

— Que venez-vous faire ici ? s'écria enfin celui qui paraissait leur chef, en très bon anglais, bien qu'avec une intonation gutturale marquée.

— Sauvés ! s'écria Harreton.

Hélas ! Mieux aurait peut-être valu, pour les deux vaillants fils d'Europe, avoir trouvé la mort dans la tourmente de sable.

Ils venaient de tomber aux mains des Elks, les terribles pirates des vastitudes du sud du Soudan.

4. Le Royaume Introuvable

Harreton et Lostbury durent très vite se rendre à l'évidence : ils étaient bien plus des captifs que des hôtes.

Dans le campement ils furent reçus par des hommes noirs de très haute stature, d'origine nubienne ou éthiopienne. Des géants à la musculature superbe, mais dont les visages exprimaient une cruauté sans bornes.

Plusieurs d'entre eux parlaient fort bien l'anglais, bien qu'ils dédaignassent s'entretenir avec les blancs.

Ceux-ci reçurent à boire et à manger, quoique de la plus parcimonieuse manière. On leur avait désigné une place sous une tente pouilleuse, en compagnie de deux méharistes noirs qui prirent aussitôt des mines de gardes-chiourme.

Dès le lendemain de leur arrivée, le campement fut levé, et les Elks se mirent en marche vers le sud.

— J'ai cru un moment qu'ils nous auraient emmenés vers les régions inconnues qui étaient le but de notre voyage, dit Harreton à son compagnon, mais il faut déchanter, ils tournent le dos à la terre d'Isidore Dormans, et à son royaume inconnu, hélas !

On leur avait donné un méhari à chacun, mais ils cheminaient encadrés par le gros de la troupe.

Le surlendemain de la levée du camp, l'allure de la caravane se précipita, prenant une direction ouest très précise.

Ni Harreton ni Lostbury n'avait pu garder une carte ou une boussole, leurs poches avaient été soigneusement vidées ; un méchant turban et un burnous troué leur avaient été donnés à contrecœur.

La selle de leur monture était fort primitive, et les faisait cruellement souffrir, ce qui semblait plaire énormément à leurs sombres guides.

— Que nous voulez-vous, et où nous conduisez-vous ? demanda Harreton au chef, une fois où il put s'approcher de lui.

— On va là-bas, et là-bas on vous le dira, répondit laconiquement le noir, en leur tournant le dos.

Pourtant, les terres changeaient d'aspect, le sable s'entrecoupait de petites oasis sèches, où croissait une végétation naine et rabougrie d'herbes iodées et curieuses. Des salines apparurent, éclatantes sous les rayons du soleil. Alors, le ciel même changea, et des nuées flottèrent,

un jour, vers l'aube ; une rosée glacée avait trempé les burnous et les noirs grelottaient de froid.

À l'horizon, des lignes sombres se détachèrent du ciel brouillé, puis de larges flaques de boue malodorante tavelèrent le sol, aux roches rongées par d'affreux lichens.

Les lignes lointaines s'avéraient être une longue suite de collines, dont quelques-unes étaient boisées.

Et soudain ce fut la forêt basse, sombre et humide, Harreton et Lostbury sentirent les premiers frissons de la fièvre.

— Je crois savoir où nous sommes, déclara-t-il à voix basse à son ami, nous voyageons aux confins du Cameroun.

— Je le crois comme vous, approuva Rodney, mais cela ne m'enthousiasme guère ; les anciens dominions allemands sont peu peuplés à leurs confins, car l'affreuse mouche tsé-tsé, les reptiles et les scorpions y sont bien plus chez eux que les hommes. Quant aux blancs, ils sont plus que clairsemés, et seules quelques factoreries françaises se sont établies le long des côtes et de quelques cours d'eau difficilement navigables.

Le dixième jour qui suivit leur capture, une vive animation commença à régner parmi les noirs. Des estafettes quittèrent la troupe pour se lancer à bride abattue vers l'ouest.

On avait fait route à travers une forêt sombre et humide, emplies des jacassements plaintifs des singes et du glapissement des crocodiles cachés dans les mares. Puis une ligne de hautes collines barra la perspective, lorsqu'ils eurent atteint l'orée de la sylve.

Mais il y avait du mouvement sur les hauteurs : des guetteurs équestres étaient là, attendant probablement l'arrivée de la caravane.

Les noirs se serrèrent davantage autour des blancs, et leurs mines se firent plus sinistres que jamais. Vers le soir seulement, les collines furent atteintes et franchies ; alors, les deux Anglais éprouvèrent une insondable stupeur.

De nombreux feux luisaient dans l'ombre ; de longues murailles de pisé apparurent, puis des bâtisses carrées et lourdes, à l'aspect de bastions.

Une haute muraille d'allure médiévale arrêta la caravane, un feu de garde y brûlait à hautes flammes ; des gardiens échangèrent quelques paroles avec le chef de la troupe nomade, puis la caravane fit son entrée dans une ville indigène torve et menaçante.

Harreton et Lostbury durent mettre pied à terre et furent dirigés vers une sorte de tour en terre battue, nantie de portes puissantes, avant d'être laissés seuls dans une pièce carrée, malpropre et nauséabonde.

Dans un plat de fer, un peu de mouton et des féveroles leur furent servis, et on leur donna une gargoulette remplie d'une eau saumâtre.

Un gardien à la figure mangée de petite vérole leur intima en un mauvais anglais, l'ordre de se tenir tranquilles s'ils ne voulaient pas être massacrés sur-le-champ. La lourde porte de leur cachot se referma dans un bruit de serrures et de verrous.

— Eh bien ! je me demande ce qui nous arrive, marmotta Harreton.

— Avez-vous vu ce qui se trouvait sur l'esplanade derrière la muraille d'enceinte, Doug ? demanda Lostbury. À la lueur des feux de garde, je m'en suis aperçu : deux magnifiques canons de campagne, et du dernier modèle je vous assure ! Ou je me trompe fort ou un obusier à peine plus âgé leur tenait compagnie !

— Drôles de gens ! répondit pensivement Harreton. Pour ma part, j'ai remarqué leurs fusils : des Mausers épatants, mon cher, et entretenus avec amour.

Avec un geste de répulsion, Rodney tua une énorme blatte qui lui grimpait le long des jambes.

— Dormons, Doug, en attendant que le jour qui vienne nous apporte quelque explication, dormons. Si toutefois cette prodigieuse vermine nous en laisse le loisir !

Mais la fatigue eut raison de leur dégoût et de leurs appréhensions.

*

* *

Par une haute lucarne munie de barreaux comme celle d'une prison moderne, un rayon de lumière s'avança et fit le tour de leur sordide cachot.

Dans le carré de ciel qu'il leur était loisible d'apercevoir, de lourdes nuées voyageaient. Un air humide et lourd emplissait la pièce.

Il y eut du bruit de l'autre côté de la porte, et les verrous glissèrent ; le gardien entra.

— Venez ! dit-il d'un ton rogue.

Une troupe de six guerriers noirs, le revolver Colt à la ceinture, les attendait et, sans dire un mot, les encadra.

Quelques instants plus tard, ils se trouvèrent dehors, sur une place publique déserte, où quelques charognards se disputaient des immondices pourrissantes. Des murs bas aux rares fenêtres grillagées furent tout ce que les étrangers virent en guise d'habitations.

Après quoi, le décor changea.

Les murs s'espacèrent, un grand boulevard se dessina, planté d'arbres, des jardins tracés au cordeau, peuplés de geais criards et d'oiseaux multicolores non moins bruyants remplacèrent les sombres et malpropres demeures. Harreton et Lostbury respirèrent et, quelques pas plus loin, une surprise encore plus agréable les attendait : un magnifique cottage, d'un goût très européen, aux larges bow-windows,

à la terrasse fleurie.

Le chef de la troupe fit signe aux Anglais d'avancer.

Une confortable véranda meublée de sièges en rotin s'ouvrait devant eux. Comme sur un mot d'ordre inaudible, les gardiens avaient fait demi-tour et s'en allaient au pas de gymnastique sans tourner la tête, laissant Harreton et Lostbury seuls.

Ils n'eurent pas le temps d'échanger leurs impressions car un rideau de perles et de verroterie fut écarté, livrant passage à un barman noir, en veston blanc, qui les invita cérémonieusement à entrer.

— Tonnerre ! s'écria Rodney, on se dirait au club !

Ils étaient de fait dans un superbe salon, qui n'aurait pas fait tache dans le club le plus huppé de Londres. Des tentures du meilleur goût l'ornaient, des fauteuils en cuir souple leur tendaient les bras. Des nattes magnifiques couvraient le plancher, et des ventilateurs, vrombissant doucement dans les coins, entretenaient une fraîcheur exquise dans ce lieu bizarre.

— Ces messieurs prendront-ils le whisky ? Ou bien voudront-ils me dire quel est leur cocktail préféré ? s'enquit le barman en anglais.

— Si ce n'est pas un mirage... commença Rodney, je prendrais bien un manhattan !

— Deux manhattan-cocktails, deux ! jeta le barman en s'inclinant.

Il revint presque à l'instant en apportant sur un plateau d'argent deux hautes tulipes de cristal, délicieusement givrées.

— Voilà qui nous change des cachots et des blattes ! s'écria Rodney en avalant une large gorgée de sa boisson glacée.

— Il ne tiendra qu'à vous de ne pas y revenir, dit une voix grave.

Les deux explorateurs se retournèrent et virent, debout derrière leurs fauteuils, un noir de très haute stature, presque un géant, habillé d'un smoking blanc, et dont le maintien trahissait le civilisé.

— Où sommes-nous ? Qui êtes-vous ? demanda un peu brusquement Sir Harreton.

Le noir sourit et prit place dans un fauteuil devant eux.

— Vous reprendrez bien un de ces cocktails qui ne sont pas trop mauvais, j'espère, dit-il d'une voix aimable, et puis nous causerons.

— Ah ! nous avons à causer, soupira Rodney, j'aime autant cela !

Sur un signe du maître de céans, le barman apporta de nouvelles boissons glacées et se retira à pas feutrés.

Pendant quelques instants, tous trois sirotèrent leur cocktail en silence, puis le noir reposa son verre.

— Messieurs, commença-t-il, je vais répondre à une de vos questions. Vous désirez savoir où vous êtes. Géographiquement parlant, vous êtes au Cameroun allemand.

— Allemand oui, au temps jadis ! rectifia Sir Harreton, à présent

ce pays est sous protectorat français, ce qui signifie que nous sommes en terre française et amie.

— Permettez que je maintienne mes premiers mots, en disant le Cameroun allemand, répondit suavement leur hôte. Ce n'est pas un chiffon de papier qui peut imposer telle ou telle nationalité à un pays. Mais cela n'a qu'une importance secondaire pour le moment. Cet idiot d'Isidore Dormans a eu la présomption de surnommer ce coin perdu, le royaume introuvable ! C'est à mourir de rire, messieurs.

— Mais les cartes de Dormans indiquaient une direction tout opposée ! s'écria Rodney Lostbury.

Le noir se mit à rire.

— Et pourtant il faudra me croire, messieurs, dit-il de cette même voix enjouée qu'il avait adoptée dès le début de l'entretien.

— Dormans est-il venu ici ? demanda Harreton.

— Pourquoi pas ? fut la réponse ambiguë.

— Dans ce cas, nous devrions presque bénir la tempête de sable, dit Rodney, si ce n'est qu'un tas de pauvres diables y ont trouvé leur fin.

— Bénissez-la, messieurs, bénissez-la, s'écria le noir, mais d'un autre côté chassez tous les beaux rêves que vous avez pu faire quant à un royaume mystérieux, perdu au sein de l'Afrique sombre et énigmatique.

— Pourtant il me semble que ces lieux ne sont pas sans mystère, dit franchement Harreton, je ne me souviens pas de l'existence d'une ville comme celle-ci, aux confins de cette mortelle terre du Cameroun.

— Je veux bien vous concéder cela, répartit l'hôte, on n'aime pas toujours confier ses petits secrets aux atlas géographiques. Pour vivre heureux, vivons cachés, comme dit le vieux fabuliste français.

— Et souvent on a ses raisons pour le faire, riposta Rodney en songeant à la mine basse et cruelle des guerriers qui les avaient amenés.

— C'est très juste, approuva le noir... un autre cocktail ?

Les Anglais refusèrent du geste.

— Comptez-vous nous fournir les moyens de regagner les centres civilisés ? Demandèrent-ils.

Le noir prit une mine contrite.

— Mais, à vous entendre, on dirait que ceci n'en est pas un ! Vous me désolez, messieurs. Tout n'est pourtant qu'une affaire... d'entente.

— De prix peut-être ? demanda Harreton avec quelque hauteur.

— De prix, si vous voulez, fut la nonchalante réponse.

— Dites toujours, monsieur, dit froidement Sir Harreton, vous pourrez vous mettre en rapport avec nos banquiers de Londres...

— Ne parlez pas comme cela, sir ! rétorqua plaintivement le noir, on dirait vraiment que vous voulez discuter d'une rançon.

— N'en est-ce pas une ? demanda ironiquement Rodney.

— Oh non ! Il ne s'agit que d'une formalité, d'ailleurs équitable, dit nettement le noir.

— Nous écoutons !

L'hôte sembla se recueillir.

— Vous souvenez-vous des gisements de Dahu, messieurs ? demanda-t-il enfin.

Harreton et Lostbury gardèrent le silence et fixèrent leur interlocuteur avec étonnement.

— Et vous souvenez-vous des malheurs de Herr Doctor Schraube, quant à ses prétentions sur eux ?

— Des prétentions aussi saugrenues qu'illusoires, dit Harreton, ce Schraube n'était qu'un fourbe.

Le front du noir se plissa.

— J'aurais voulu que cet entretien se déroule sans gros mots de ce genre, dit-il froidement.

— Je regrette de ne pouvoir en employer d'autres à l'égard de Herr Schraube !

— Pourtant, continua hypocritement le noir, j'aurais voulu éveiller dans votre conscience un regret, un remords bien que tardif à son sujet.

— Voyons, ne tournez pas en rond, sir ! s'écria Rodney qui s'énervait, vous devez savoir que nous n'avons aucun regret à formuler à ce sujet, et encore moins de remords à manifester ! Où voulez-vous en venir ?

— Soit ! dit le noir dont la voix se durcit singulièrement. Tout à l'heure je vous présenterai un acte en bonne et due forme, par lequel vous avouez avoir spolié le docteur Schraube de ses droits sur les gisements de Dahu et vous engagez à les lui restituer sans autre forme de procès.

Harreton et Rodney se levèrent.

— Il s'agit d'un acte formel de banditisme ! s'écrièrent-ils.

— Non, non, ricana le noir, c'est un acte quasi notarial que vous signerez, et que des hommes de loi de premier ordre feront valoir !

— Mais, dit tout à coup Sir Harreton, qui vous dit que, lorsque nous serons rendus à la civilisation d'Europe, nous ne contesterons pas, à notre tour, les « droits » de Herr Schraube que nous aurions dû reconnaître d'une façon aussi... singulière. Notez que votre incognito risquera fort d'être compromis dans cette affaire et que, un jour ou l'autre, une expédition française pourrait bien venir faire une promenade militaire de ce côté.

— Nous n'en sommes pas encore là, messieurs, dit le noir d'une voix calme. Supposez que j'aie une confiance illimitée dans la parole d'honneur de deux gentlemen d'Angleterre ?

Harreton et Lostbury le regardèrent, atterrés.

La parole d'honneur d'un Anglais ! C'était bien autre chose qu'une signature extorquée au bas d'un acte de renonciation !

— Nous ne donnerons jamais ni notre signature, ni notre parole ! dirent-ils avec hauteur.

— C'est ce que nous verrons, répondit poliment le noir, il vous sera alloué trois journées entières pour réfléchir, messieurs.

— Nous mourrons, s'il le faut !

— C'est bien ce que j'entends, répondit le noir. Seulement nous aurons à choisir le genre de mort, et ce choix nous appartient, à moi et à mes amis... Je vous assure que cela aussi mérite réflexion !

5. La dernière minute

Un clairon sonna dans le bjord d'El Goual.

El Goual, c'est le poste le plus avancé au-delà du Tchad, comportant une garnison très restreinte : un goum indigène de vingt hommes, deux sous-officiers et un officier français.

L'endroit est monotone et les relations avec le voisinage malsaines, car les tribus des sables ne sont pas vraiment soumises.

Mais, ces derniers jours, le poste a été en fête. Une grande ombre bleue a paru dans le ciel du nord et un magnifique avion triplace, superbement équipé et armé, est descendu devant les murailles de pisé de la petite forteresse française.

Outre le pilote, un Parisien goguenard, deux passagers anglais ont mis pied à terre et ont été accueillis avec enthousiasme par la garnison tout entière. Mais quand les noms des voyageurs ont été connus, l'enthousiasme est presque devenu du délire : Harry Dickson et son inséparable Tom Wills.

Le lieutenant **Chastelain** qui adore la lecture des romans policiers n'en est pas encore revenu ! Et les deux sergents donc, Germain et Durieux ! Ils ont mis immédiatement à contribution les meilleures réserves du bjord : le vin cacheté, le marc de Bourgogne et même le **champagne** !

Et comme l'avion n'est pas non plus privé de ressources de ce genre, la table du mess connaît des fastes sans pareils.

Chastelain, Germain et Durieux n'en finissent pas de questionner les détectives et, même les goumiers, admis à écouter, sont toutes oreilles et ne se tiennent pas d'admiration et de joie.

— Parlez-nous de Tom Flax, le terrible tueur, monsieur Dickson, et de l'effrayante et énigmatique Georgette Cuvelier. Et puis des singulières aventures du dieu inconnu, du mystère de la forêt hanovrienne et de tant d'autres encore.

Bon enfant, Harry Dickson s'exécute et, quand la fatigue le taraude, Tom Wills prend la parole.

Jean Marais, le pilote, y va lui aussi de quelques bons mots, et donne à la fête une tournure de gaieté tout à fait française.

Le même jour pourtant, aux derniers moments de la sieste méridienne, le clairon sonne : les sentinelles signalent des silhouettes à l'horizon.

Quatre méharistes s'avancent épuisés... Et ils ont un prisonnier avec eux : un grand noir chargé de liens.

Le lieutenant envoie des hommes à leur rencontre, et tout le poste attend dans une curiosité voisine de l'inquiétude.

Ils sont entrés. Il a fallu d'abord les restaurer car les hommes succombent presque d'épuisement. Leur prisonnier, un beau et robuste Nubien, garde une attitude farouche et sombre.

Enfin, ils vont pouvoir parler, et voici qu'ils racontent une bien effarante histoire : pendant un mois, ils ont fait partie d'une expédition conduite par deux gentlemen anglais, ayant pour guide le prisonnier noir.

Où allaient-ils ? Ce n'était pas leur affaire : les Anglais payaient bien et correctement ; on aime de pareils maîtres.

Pourtant, ils ont senti l'angoisse planer sur eux, quand le guide les a conduits dans une région maudite, où souvent apparaissent ces démons d'Elks. Alors, ils ont eu la preuve que le guide les trahissait, qu'il avait partie liée avec ces bandits des sables ! Ils allaient prévenir les Anglais, quand une tempête de sable a surgi. Heureusement, ils ont pu fuir devant elle, non sans mettre la main sur leur guide félon.

Les Anglais sont-ils morts ? Ils ne le croient pas... l'un deux, envoyé en reconnaissance, a été de loin témoin de la capture des blancs par une horde d'Elks... À présent, ils demandent justice contre le traître.

Après que Harry Dickson eut entendu ce récit, il prit à son tour la parole.

— Voici, mon cher lieutenant, qui précise singulièrement ma mission. Les deux Anglais sont mes amis Harreton et Lostbury. Dois-je vous rappeler que le gouvernement français m'a donné pleins pouvoirs ?

— Je vous l'entends répéter avec joie, monsieur Dickson, répondit l'officier. Et pour commencer nous allons tâcher de faire parler ce félon.

Mais ce dernier garda un silence dédaigneux. Ni les promesses, ni les menaces ne purent tirer un mot de lui et quand, de guerre lasse, l'officier le condamna à la bastonnade, il n'eut pas même une plainte sous les coups qui ensanglantèrent ses épaules.

— Voulez-vous me laisser une minute seul avec lui, lieutenant ? demanda le détective.

— Certainement, monsieur Dickson, faites-lui brûler la plante des pieds et fouettez-le jusqu'à la mort, si vous le jugez nécessaire !

— Il ne faudra pas en venir là... Venez... N'gamba !

Le noir sursauta et regarda le grand homme blanc avec crainte.

L'entretien ne dura pas un quart d'heure... Lorsque N'gamba revint, un immense changement s'était opéré en lui. Toute sa morgue

était tombée, il considérait Dickson avec de grands yeux terrifiés et tremblait comme un enfant.

— Pouvez-vous communiquer avec le poste voisin, lieutenant ? demanda le détective.

— Certainement, notre petit appareil de T.S.F. fonctionne admirablement.

— Ce poste dispose de deux avions, si je ne m'abuse ?

— C'est juste, et s'il le faut, il peut, en alertant ses propres voisins, composer une excellente escadrille de combat et de bombardement, capable d'être sur les lieux en moins de vingt-quatre heures. Nous avons des réserves d'essence et de munitions pour six unités.

— All right ! dit joyeusement le détective. Voulez-vous faire marcher votre appareil de T.S.F. ?

Longues et brèves crépitèrent et, tandis que le détective continuait à questionner N'gamba et à prendre une foule de notes et de tracés, dans les bords lointains, des avions français se mirent à vrombir et décollèrent dans le ciel bleu d'Afrique, dans la direction d'El Goual.

*

* *

Pour Harreton et Lostbury, trois jours d'une captivité infâme viennent de s'écouler. On les a fait réintégrer le cachot du premier jour. Une nourriture ignoble a été la leur, et c'est à peine s'ils ont reçu de l'eau. La vermine grouille sur leur corps, qui n'est plus qu'une plaie. Sur eux, planent l'angoisse et l'incertitude.

L'aube du quatrième jour se leva.

À peine les Anglais s'éveillèrent-ils d'un sommeil agité, hanté des pires cauchemars, que la porte de leur prison fut ouverte et que le garde du premier jour se présenta.

La même esplanade solitaire les accueillit mais, cette fois-ci, les charognards s'élancèrent d'un vol lourd et se mirent à tourner au-dessus de leur tête, puis à leur faire une conduite bruyante, comme s'ils voyaient déjà en eux une future proie à leur voracité.

Ils ne prirent plus le chemin des jardins, mais celui des rues sales et sombres. Derrière les grilles des fenêtres, des visages hostiles apparurent, des rires cruels fusèrent dans l'ombre.

Tout à coup, ils débouchèrent sur une place publique encore inconnue d'eux, où une estrade se trouvait placée, sur laquelle quelques spectateurs noirs, qui avaient l'aspect de dignitaires, avaient pris place.

Autour d'elle une foule silencieuse se tassait.

Un mot d'ordre avait dû circuler défendant tout cri, tout appel et ce silence était plus terrible que la plus folle des huées, surtout que tous ses regards se dirigeaient vers les étrangers, brûlant de haine et de joie cruelle. Devant l'estrade, deux énormes jarres d'argile rouge

avaient été placées ; un nègre difforme achevait de les remplir d'eau à l'aide de seaux en cuir, tandis qu'un autre entassait des fagots de bois sec autour d'elles. Harreton et Lostbury se consultèrent du regard. Puis une même contraction tordit leurs lèvres : ils avaient compris quel genre de mort les attendait ! Le supplice des jarres !

Jamais tribunal de l'Inquisition n'a inventé pire torture que celle-là, chère à certains roitelets du Centre africain. Les suppliciés sont plongés jusqu'au cou dans les hautes jarres remplies d'eau, que le bourreau met à chauffer avec lenteur. La flamme monte : l'eau tiédit, devient chaude, puis brûlante, bouillante... et lentement, très lentement, car le bourreau dose savamment son foyer, les condamnés périssent ébouillantés... mettant parfois une journée entière pour mourir !

— Avez-vous compris, messieurs ?

Le noir qui avait été leur hôte dans le magnifique bungalow les interpellait du haut de l'estrade.

Harreton et Lostbury firent comme s'ils n'avait rien entendu et lui tournèrent le dos avec mépris.

— Je n'insiste pas, messieurs, mais tout à l'heure quand l'eau chantera, je tiendrai l'acte en question à votre disposition. Mon stylo est rempli d'encre. Une double signature, une simple parole d'honneur, et je vous ferai servir, au lieu de cet horrible bouillon, des cocktails glacés, dont la recette nous vient en droite ligne des meilleurs clubs de Londres.

Ayant dit, le noir leva la main, et aussitôt les deux hommes furent appréhendés par des mains robustes, ficelés et plongés jusqu'au cou dans l'eau des jarres.

Un nouveau signal fut donné, et des fagots se mirent doucement à crépiter. La foule qui savait que le spectacle était de longue durée, et qu'il fallait s'armer de patience, s'accroupit et se mit à bavarder à voix basse. Des fumées de pipes et de cigarettes montèrent.

Sur l'estrade, le barman en veste blanche circulait, offrant des boissons glacées, et, oh ! ironie, le dignitaire noir se fit apporter des magazines anglais et se mit à les feuilleter avec attention.

Il adressa, tout en lisant, un geste aimable aux deux victimes.

— Je lis un nouveau roman de Wallace, dit-il, et vous ne sauriez croire comme j'attends la suite avec impatience. Croyez-vous que j'envoie un courrier spécial vers la côte, rien que pour me faire apporter la suite de mon feuilleton ? Tenez, voici que je viens de recevoir les dernières aventures du prestigieux Harry Dickson. Si nous arrivons à nous entendre, messieurs, je vous les prêterai avec plaisir.

» Ah ! c'est bien dommage qu'un détective de sa trempe ne puisse surgir ici, à la dernière minute, il serait capable de vous tirer d'affaire !

L'eau devenait tiède. Le soleil montait dans le ciel, et un vélum blanc fut tendu au-dessus de l'estrade. Des négrillons accoururent avec d'immenses éventails de plumes.

— Un peu chaud, n'est-ce pas, messieurs ? mais qu'importe ! Que l'on donne des chapeaux de paille à ces gentlemen !

Deux larges chapeaux tressés en feuilles de latanier furent posés sur la tête de Harreton et de Lostbury. L'eau devenait chaude.

Le noir fit un signe, et le bourreau arriva en courant, portant une ample provision de bois sec. Les flammes se mirent à lécher avidement les jarres d'argile. Une peu de vapeur monta autour des têtes des victimes.

Une sensation atroce commençait à naître chez eux. Lentement la morsure de l'eau brûlante s'insinuait dans leurs veines.

Une sueur abondante ruisselait de leur front.

— Cela vaut un bain turc ! déclara doucement le noir. Si nous nous entendons, au bout de dix minutes, il n'en paraîtra plus rien. J'ai connu bien des cas semblables. Je puis vous assurer qu'il n'y a pas de meilleur tonique pour l'organisme que ce bain prolongé et gradué, bien entendu si la cure s'arrête à temps. Ce qui sera le cas ici, j'espère.

— Jamais ! gronda Harreton.

— Jamais ! répéta Lostbury.

— C'est ce que l'on verra, dit le noir avec quelque impatience, et il fit un nouveau geste.

Sur les tempes des blancs, les veines se gonflaient comme des cordes, leur respiration devenait sifflante. Harreton réprima un premier gémissement de douleur, et autour de leurs yeux, le paysage sembla flotter comme au sein d'un vaste brouillard.

— Allons décidez-vous ! tonna tout à coup le noir. Il est encore temps, sinon, vous ne pourrez échapper aux plus cruelles brûlures !

— Adieu Rodney ! murmura Harreton.

Lostbury poussa un cri sauvage : les flammes venaient d'être activées et un flot d'eau bouillante lui montait aux jambes.

— Oui ou non ! Voulez-vous signer et donner votre parole ? hurla le noir.

— Jamais ! râlerent les Anglais.

— Activez ! commanda le maître.

Un rugissement monta de la foule : cette fois-ci, le supplice allait commencer dans toute son horreur !

— Décidez ! cria le noir. Dans une minute, vous ne serez plus que d'horribles loques dont les vautours ne voudront même plus.

Mais à cette invite ne répondit plus que le cri atroce des chairs suppliciées. Un nuage de vapeur brûlante jaillit des jarres chauffées à blanc, auréolant sinistrement les deux têtes hurlantes.

— Acceptez et vous pourrez encore en réchapper et guérir ! cria le

maître hors de lui, en sautant en bas de l'estrade.

— Boum ! Boum !

La foule se mit soudain à pousser des cris d'épouvante.

— Boum ! Boum !

Le sol trembla et, au-delà des murs, une épaisse fumée noire se mit à tourner... Les murs vacillèrent, un bruit terrible d'effondrement étouffa les hurlements d'angoisse de la population.

Puis, des détonations plus sèches se firent entendre, et les deux jarres éclatèrent, tandis que l'eau s'échappant à gros bouillons éteignit les brasiers.

Harreton et Lostbury roulèrent, évanouis, sur le sol.

On ne s'occupait plus d'eux, la foule courait dans tous les sens, mais des rafales invisibles les fauchaient, des ruisseaux de sang se mirent à sourdre sous les corps étendus, tandis que de terribles détonations éventraient les murs, écrasaient les tours, faisaient jaillir du sol des geysers de terre et de feu.

L'escadrille française conduite par Harry Dickson venait d'apparaître dans les airs, bombardant la ville mystérieuse, aidée par les mitrailleuses qui fauchaient du haut du ciel la foule compacte et affolée. Sur l'estrade il n'y avait plus que le maître noir, debout, tremblant, faisant des gestes de supplication.

Tout à coup, la fureur s'empara de lui. En tirant un poignard de sa ceinture, il se rua vers les Anglais étendus immobiles sur le sol.

À cette minute l'avion ayant Dickson et Tom Wills à son bord survolait le lieu du supplice à faible altitude.

C'était le détective qui, risquant le tout pour le tout, avait fait éclater à coups de fusil les jarres fatales. Et maintenant, il voyait le geste du noir.

— Ne le ratons pas, Tom !

Deux coups de feu résonnèrent, et le bandit roula sur le sol en se tordant dans les affres de l'agonie. En même temps, un objet noir fondit vers lui, une flamme fusa... une grenade à main éclatant sur l'estrade faucha les deux jambes du maître de la ville.

Quand les avions atterrirent sous les murs de la singulière cité, leurs occupants se trouvèrent devant une population affolée et suppliante qui demandait grâce.

Dix hommes suffirent à la désarmer et à la pousser hors des enceintes.

Jusqu'au soir l'air retentit des fusillades des exécutions, car le lieutenant Chastelain fit proprement passer tous les chefs par les armes.

Puis les avions, après avoir embarqué toute la population indemne ainsi que les deux Anglais, assez mal en point toutefois, décollèrent.

Ils survolèrent encore une fois la ville, jetant leurs dernières bombes. À l'ultime minute, les grenades incendiaires entrèrent en jeu, et bientôt la cité du désert ne fut plus qu'un immense brasier.

Le maître noir l'avait bien dit : Seul Harry Dickson aurait été capable de brouiller les cartes. Et Harry Dickson était venu.

6. Le Juif de Constantine

— Finie ? Cette affaire ? Finie ? Mais jamais de la vie, Tom, notre rôle de chevalier est terminé, mais celui de détective commence à peine.

Harreton et Lostbury, guéris, mais encore très abattus, venaient de reprendre le chemin de l'Angleterre, mais Harry Dickson et son élève étaient restés en Afrique où leur mission n'était pas encore achevée.

Après des adieux émouvants à tous leurs fidèles collaborateurs français, les deux détectives avaient rejoint les postes côtiers et s'étaient ensuite rendus par voie de mer à Oran, puis à Constantine.

Une déconvenue leur était toutefois restée du combat aérien qui avait détruit la ville mystérieuse : N'gamba, qui avait été emmené dans l'un des avions pour servir de guide, avait disparu après l'atterrissage.

Lorsque des troupes françaises étaient parvenues dans la vallée où se trouvait la cité incendiée, ils n'avaient plus trouvé que des ruines, et plus aucune trace de vie. La population survivante s'était retirée dans les sombres et redoutables forêts proches, où les blancs ne pouvaient ni ne voulaient la suivre.

Pendant ce temps-là, Harry Dickson et Tom prenaient un repos bien gagné dans la jolie ville algérienne, bien plus européenne qu'arabe.

Ils étaient descendus dans un des beaux hôtels de l'avenue Kleber, et y menaient une douce vie de touristes ou d'hivernants.

— Alors... et cette mission ? demandait Tom Wills.

— Tout vient à point à qui sait attendre, répondait le détective en français.

Et ils attendaient... bien trop longtemps selon Tom, qui aurait voulu rondement mener les choses.

— Mais je ne sais trop ce qu'il nous reste à faire ? Harreton et Lostbury sont sauvés. Ils ont gardé leur mine de Dahu. La ville des bandits est détruite, que vous faut-il de plus ?

— Et le pauvre Cross ? Ne doit-il pas être vengé, lui ? Et n'aimeriez-vous pas dire deux mots à l'individu qui nous a envoyés rôti vivants dans le colombarium de Rotherhite ? demanda narquoisement Harry Dickson.

— Aïe ! suis-je oublieux à ce point ? s'exclama Tom.

Le même soir, le jeune homme jouissait de la splendide heure crépusculaire, quand soudain il se tourna vers son maître, assis nonchalamment dans un fauteuil de rotin.

— Et Dormans ? Qu'advient-il de Dormans ? Si le chef Elk voulait les mines de Dahu pour le compte de son Boche, il fallait compter également avec Isidore Dormans qui n'a pas été tué, à ce que je sache.

— C'est juste Tom... en cas de décès de l'un des membres du Club des Quatre, les survivants deviennent automatiquement les héritiers de sa part dans les mines d'or. Et Dormans n'a pas été tué à Londres.

— Voulez-vous dire qu'il est mort ailleurs ? s'écria le jeune homme.

— Peut-être... ou qu'il a disparu de façon à ne pouvoir revendiquer sa part. Je ne sais pas. Il me manque encore trop de précisions sur ce sujet.

L'heure était magnifique entre toutes. Des nuées pourpres traînaient dans le ciel comme des pans de manteaux fantastiques. En haut des minarets de la ville indigène, les muezzins apparurent et psalmodièrent sur un mode aigu et infiniment mélancolique les versets rituels du Coran.

Un vol de cigognes, oiseaux sacrés du Prophète, raya le ciel brasillant ; des voiles dormaient sur la mer assombrie. Du fond des souks, l'aigre chanson des fifres kabyles et le roulement des tambourins s'élevèrent.

— J'aimerais...

— Quoi donc, mon garçon ? demanda Dickson en voyant rougir son élève.

— Voir danser les moukères dans un quelconque café arabe ! confessa le jeune homme, un peu confus.

— Pourquoi pas ? répondit joyeusement le maître. Allons-y, Tom, un peu de distraction n'a jamais nui à nos affaires !

Une heure plus tard, ils entraient dans le quartier indigène, sombre et mal éclairé. Un agent de la police montée qui les aperçut les héla :

— Soyez prudents, messieurs, le quartier n'est pas sûr. Êtes-vous armés au moins ? demanda-t-il soucieusement.

— Vous pouvez être tranquille, mon brave, répondit le détective, mais que craignez-vous ?

Le policier secoua pensivement la tête.

— Rien qui vaille, messieurs, on nous a signalé la présence de quelques sales bêtes de Nubiens, des agitateurs de premier ordre ! L'un d'eux se prétend même en possession du manteau vert du Prophète ! Cela signifie l'émeute et souvent une préparation à la fameuse guerre sainte de l'Islam. Le gouvernement est bien trop bon pour cette

racaille. Qu'elle aille donc en faire autant dans les colonies anglaises d'où elle vient, la corde ou douze balles auraient vite raison de son courage !

— Nous voulions effectuer une visite à un café arabe, dit Tom Wills.

— Mauvais à cette heure, mon cher monsieur, répondit le brave homme. Je ne puis que vous conseiller d'être sur vos gardes. Presque tous les cafés que vous trouverez encore ouverts sont des nids de conspirateurs.

Les détectives prirent congé du policier et firent leur entrée dans le quartier indigène, obscur et malpropre.

Presque toutes les portes étaient closes ; par-ci par-là, un corridor bâillait, vaguement éclairé par une lampe nourrie à l'huile de soya. Des ombres louches s'y agitaient, et les détectives pressaient alors le pas, tout en serrant la crosse de leur revolver dans leur poing.

— Rien d'ouvert ! ronchonna Tom, et je me vois mal cogner à ces portes qui me semblent plus menaçantes que celles de nos prisons !

Ils avaient déjà parcouru nombre de ruelles, les unes plus ténébreuses que les autres, trébuchant sur des tas d'immondices, pataugeant dans des cloaques à ciel ouvert. Une odieuse odeur de décomposition et de fermentation putride s'élevait dans l'air lourd de la nuit, où flottait un reste de parfum d'encens et de tabac arabe.

À la fin, la lune se hissa au faite des toits riverains, et ce fut un vrai soulagement pour les promeneurs nocturnes que de voir sa belle clarté bleue ruisseler le long des murs lépreux et allonger des ombres dures sur le sol.

Ils arrivaient sur une petite place publique servant d'esplanade à une mosquée quand Tom Wills s'arrêta soudain et saisit son maître par le bras.

— Regardez-moi cela... il n'y a pas qu'à Londres qu'existent des cambrioleurs, dit-il en montrant du doigt le côté opposé de la place.

Harry Dickson et Tom Wills se réfugièrent dans l'ombre épaisse d'un porche, et purent observer facilement les manœuvres insolites d'une haute ombre maigre, collée contre une des façades basses.

Dans le grand silence de la nuit, un bruit métallique leur parvint.

— On crochète une serrure, dit Tom, devons-nous intervenir ?

Harry Dickson le retint.

Sur la plate-forme de la maison en danger, une autre ombre se dessinait, avançant avec lenteur et avec des précautions infinies.

— C'est un vieillard, murmura Tom.

En effet, la silhouette avait des gestes pénibles et las.

Un crissement métallique plus aigu que les autres parvint aux détectives, puis on perçut le déclic d'une serrure qui cède.

À cette même seconde, le vieillard sur le toit se pencha et une

longue flamme jaillit, tandis qu'une détonation éclatait.

Le cambrioleur fit un bond en arrière, recula de quelques pas, puis s'écroula sur le sol : il était mort, la tête traversée par une balle de pistolet.

Harry Dickson et Tom Wills eurent de la peine à ne pas pousser un cri de surprise : la lune éclairait en plein les traits de l'homme qui avait été abattu sous leurs yeux !

C'était N'gamba !

Perplexes, ne sachant que faire, ils restèrent immobiles dans leur cachette. Bientôt, la porte de la maison d'en face s'ouvrit toute grande, et le vieillard qui venait de si bien défendre sa demeure s'avança vers le cadavre. Il se pencha sur lui, poussa un gloussement de joie, et le tira vers son antre, comme une hideuse araignée l'aurait fait de sa proie.

— Venez, Tom, dit le détective, quand la porte se fut refermée derrière le vieillard et sa victime.

— Mais...

— Demain, Tom, demain. Certes, vous n'avez pu voir danser les moukères, mais je vous promets pour demain une danse tout autre, et toute neuve !

Avec un soupir de joie, ils retrouvèrent les lumières et les orchestres de la ville européenne.

Tout en écoutant les violons chanter une valse de Waldteufel, Harry Dickson sirotait un merveilleux sorbet à la neige.

— Vous avez l'air content, maître, dit Tom Wills.

— Allah est grand, dit le détective en souriant, et, en l'occurrence il s'est montré l'ami et l'allié des braves gens.

— C'est du petit vieux que vous voulez parler, Mr. Dickson ?

— Nullement, my boy, c'est uniquement de nous, défenseurs de l'ordre, serviteurs de la justice, et vengeurs du crime !

Et Dickson ne prêta plus attention qu'aux valses viennoises qui se succédaient sans relâche.

*

* *

Quand Tom s'éveilla le lendemain et s'en vint souhaiter le bonjour à son maître, il trouva celui-ci habillé de pied en cap et reposant justement le cornet du téléphone.

— Mon garçon, dit-il d'un air enjoué, je sais que les administrations françaises servent souvent de tête de turc aux plaisantins. Eh bien, j'avoue que celle de Constantine ne mérite nullement leurs trop faciles quolibets et moqueries. Malgré l'heure matinale, il m'a suffi d'une heure de conversation téléphonique avec quelques délégués de l'autorité municipale pour savoir tout ce que je voulais. Vous aurez un rôle à jouer aujourd'hui, mon petit.

— Tant mieux ! jubila Tom Wills, je me rouillais décidément à ne rien faire.

— Vous irez rendre visite à ce brave père Abraham.

— Qui est-ce ?

— Un juif, Tom.

— Vraiment ? Mon petit doigt m'en aurait bien dit autant, rien qu'à entendre son vénérable nom, répondit malicieusement le jeune homme.

— Qui plus est, c'est une de vos connaissances !

— Mais je ne connais personne dans ce patelin ! s'écria Tom.

— Et le vieux monsieur qui s'entend si bien à défendre son home contre les cambrioleurs ? demanda ironiquement le maître.

— Aha ! cela change tout ! Quel sera mon rôle, maître ?

— Voici un joli costume de militaire français, dit le détective en montrant un paquet défilé sur un des fauteuils. Vous allez l'endosser sur l'heure, et je crois que vous serez un amour de petit soldat, là-dedans.

» Une fois que vous aurez revêtu cet uniforme, vous deviendrez Thomas Binks, ou Links, ou Drinks, à votre convenance, sujet anglais, mais... soldat de la Légion étrangère, souffrant terriblement du mal du pays.

» Comme vous aurez quelques beaux billets de la Banque de France en poche, le père Abraham ne fera aucune difficulté pour vous vendre des vêtements civils, et vous indiquer le moyen de désertre les drapeaux français et de regagner votre chère patrie.

— Très bien, et après ?

— Le reste me concerne, mon petit. Faites ce que je vous dis !

Ils choisirent l'heure de la méridienne, où la sieste gardait tout le monde à l'intérieur des maisons blanches et fraîches, pour se mettre en route. Tom Wills, en vareuse bleue et en pantalon garance, le képi sur le coin de l'oreille, marchait bravement en sifflant une marche militaire.

Personne ne veillait aux limites du quartier indigène, et le faux troupier y entra sans avoir été hélé par aucun policier de garde.

Un gentleman en costume de tourisme le suivait à vingt pas.

Après quelques hésitations sur la route à suivre, Tom Wills retrouva la place de la mosquée, grâce au grêle minaret qui s'élevait dans l'air bleu. Une échoppe de regrattier juif s'ouvrait, noire et fétide, en face du temple. Un ciel très bleu se voûtait sur la blanche mosquée, un souffle torride chassait même les chiens dans les profondeurs ténébreuses des impasses. Un ânier monté sur une minuscule bourrique mettait seul un peu de vie dans la solitude solaire du lieu.

Tom Wills marcha d'un pas délibéré vers l'échoppe et y entra.

Un fouillis des plus hétéroclites s'offrit à sa vue : des hardes de

toutes sortes, de vieux fusils à pierre, des pistolets damasquinés, des bijoux mauresques. Tout cela était passablement fané ou piqué de vers ou de rouille. Une lourde odeur d'huile rance et d'ail stagnait.

Tom surmonta avec quelque peine son dégoût, et lutta un moment contre une forte nausée qui lui tournait le cœur.

— Holà ! père Abraham ! appela-t-il enfin.

Quelqu'un toussa dans l'arrière-boutique.

— Que lui voulez-vous, au père d'Abraham ? Est-ce une heure pour déranger un honnête commerçant qui fait sa sieste ?

— Oui, si c'est pour lui faire gagner de l'argent, répondit Tom.

Dans l'ombre de l'échoppe, on bougea enfin et, à travers un rideau constitué des plus grotesques défroques, un petit homme à barbe blanche se fraya un passage et examina le client d'un air méfiant.

— Hum, fit-il enfin, assez satisfait de son examen. Bonjour, mon capitaine, on se porte bien à la Légion, comme je vois.

— Je ne me porte bien qu'en Angleterre, ma patrie, répondit Tom Wills.

Le juif hocha la tête.

— C'est loin l'Angleterre, dit-il.

— Il n'y a pas de distance pour celui qui paie bien, rétorqua le soldat.

— C'est ce que l'on dit, marmotta le juif en jetant un regard inquisiteur sur la place. Mais celle-ci était déserte et cela parut le contenter.

— Ainsi, dit-il, mon capitaine, aimerait s'offrir un petit congé, pour revoir ses bons amis les Anglais. Eh ! Eh ! vous êtes donc bien riche ?

Pour toute réponse, Tom Wills montra quelques billets de banque roulés en boule.

— Le bel argent ! gémit le juif. N'est-ce pas pécher que de le traiter avec si peu de soin ?

— Eh bien amusez-vous à le défriper ! riposta le soldat, en lui jetant la précieuse boule au nez.

Le juif la ramassa prestement, et se mit à compter les billets. Au fur et à mesure que le compte montait, ses yeux luisaient.

— Très bien, sir, dit-il après un silence. J'ai votre affaire. Un camion qui part ce soir pour Oran est conduit par un de mes bons amis. Il sera ravi de vous offrir une place à côté de lui. Et il se fait que dans le port se trouve un magnifique vapeur grec qui part chercher du charbon à Hull. Profitez de l'aubaine... Mais j'espère que vous ne voudrez pas spolier l'armée française de ce bel uniforme ? À cela je ne me prêterais jamais ! Je vais vous faire cadeau d'un complet qui sort de chez le meilleur faiseur de Piccadilly. Vous m'êtes tellement sympathique que je ne désire pas gagner de l'argent, mais simplement

vous obliger...

Tout à coup, une haute silhouette se dressa dans l'embrasure de la porte.

— Agence Zizi ! Désertions à forfait ! tonna une voix menaçante.

Le juif poussa un cri d'épouvante et se jeta en arrière. Son regard chercha une arme parmi l'ample provision que renfermait son magasin.

— Inutile ! dit Dickson en lui prenant les poignets. Je pourrais vous faire envoyer au bagne, mais je n'en ferai rien, si vous êtes raisonnable.

— Combien voulez-vous ? demanda le juif d'une voix éteinte, je suis un pauvre homme.

Harry Dickson le considéra fixement et soudain un sourire narquois éclaira son visage sévère.

— Je ne désire rien de semblable. Mais le beau voyage que vous proposiez à ce jeune militaire, nous allons le faire *tous les trois*.

— Tous les trois, que voulez-vous dire ? s'étonna l'usurier.

— Moi d'abord, ce jeune écervelé ensuite et, en dernier lieu, vous-même, vénérable père Abraham !

— Dieu de Rachel et de Rebecca, vous êtes fou ! hurla le juif.

— Pas assez fou pour ignorer que votre boutique est une vaste agence de désertion pour les soldats de la Légion étrangère.

— C'est par pure bonté, mon bon monsieur, pleurnicha le vieux.

— C'est aussi par pure bonté que vous cachez des cadavres chez vous ?

— Dieu est terrible ! cria Abraham. Que voulez-vous donc de moi, homme effrayant ?

— Mais vous emmener faire le voyage en question !

— C'est de la folie, vous dis-je !

— Le cadavre du noir, est-ce une folie ?

— Taisez-vous, demandez-moi beaucoup, mais ne m'imposez pas une si sotte condition !

— Vous viendrez ! Et pour preuve je vais vous appeler encore une fois Zizi ! Oui Zizi ! Zizi ! Zizi ! et de nouveau Zizi !

Le juif se mit à hurler de terreur.

— Taisez-vous ! Ne m'appellez plus ainsi ! J'irai partout avec vous, où vous voudrez !

7. La dernière séance du club

« Le Club des Quatre se réunira le troisième lundi de février prochain, sauf impossibilité matérielle de ses membres. Cet avis étant répandu par tous les câbles et par les principaux postes de radiodiffusion, prévenir en cas d'empêchement le siège du club. L'absence pourrait entraîner une déchéance des droits dans l'affaire Dahu. »

Il y avait trois semaines que cet avis avait paru dans les plus grands journaux du monde, et l'on était à la veille du fameux lundi.

Le local de Farringdon Road avait repris son aspect fastueux d'antan et, par les soins de Harry Dickson, un nouveau personnel, trié sur le volet, en assurait le service.

Sir Harreton et Lostbury, encore bien languissants, avaient donné leur assentiment à leur ami, quant à l'envoi de cet avis de convocation.

— Il faut que Dormans soit au courant, disaient-ils, des criminelles tentatives de Schraube... en supposant que notre pauvre ami n'ait pas succombé dans une embûche. En tout cas, nous sommes absolument sans nouvelles de lui.

Le jour suivant fut, pour le détective, un jour de travail obsédant. Le téléphone ne se tut pas dans Baker Street ; mais quand le crépuscule vint, Harry Dickson, avec un soupir de satisfaction, déclara à son élève que « tout était fin prêt ».

Tom Wills secoua la tête : il n'était qu'à moitié confiant dans la réussite de son maître.

— Je n'attends rien de cette séance, murmura-t-il.

— Je ne vous demande que de tenir votre plateau bien en équilibre et de ne pas renverser les cocktails sur le smoking des membres du club, répondit moqueusement son maître.

— J'ai la prétention d'être un butler parfait, riposta Tom Wills, piqué.

— Dans ce cas, commencez par être à l'heure, monsieur le butler, observa Harry Dickson en poussant un éclat de rire.

Tom Wills comprit et fila à toute vitesse.

Peu de temps après, un taxi déposa le détective devant le club, dans Farringdon Road.

Sir Harreton et Rodney Lostbury l'y attendaient déjà. Ils le

félicitèrent pour le personnel engagé par lui et qui paraissait être tout à fait à la hauteur de sa tâche.

— Je l'espère bien, dit Harry Dickson, dans le cas contraire, j'en serais vraiment désolé.

Paroles banales qui cachaient l'anxiété de l'attente ; car les trois hommes n'avaient qu'une seule et même pensée : Isidore Dormans répondrait-il à l'appel ? Depuis sa sortie de clinique, toutes les recherches faites pour le retrouver avaient été vaines.

— Pensez donc, un homme privé de mémoire et lancé dans la fièvre de nouvelles aventures, déclaraient les deux explorateurs. Pour nous, Isidore Dormans est un homme fini.

— Je le crois comme vous, répondit gravement le détective.

— Il est dix heures, observa Harreton, l'exactitude figure dans nos statuts.

— Il est exactement dix heures moins trois, répliqua Dickson. Souvenez-vous que Isidore Dormans avait la manie d'arriver juste au dernier coup de dix heures.

— C'est vrai ! concéda Harreton, ne lui votons pas encore de blâme.

Les trois hommes tenaient le regard fixé sur le grand cartel de cuivre, sans échanger un mot. Le carillon chanta l'antique lamento des cloches de Westminster, puis les coups s'égrenèrent.

— Sept, huit, neuf... dix.

La porte s'ouvrit et le nouveau butler annonça :

— Monsieur Isidore Dormans !

Tous se mirent debout. Harreton et Lostbury tendirent leurs mains vers leur hôte. Oui, Isidore Dormans était devant eux, pâle, l'air hagard, les yeux vagues.

— Vous êtes venu Dormans ! s'écria Harreton, mais où diable étiez-vous ?

— Moi ? demanda le Français d'une voix sourde, moi ? Ah, oui... je ne sais pas, j'ai comme un grand trou dans la tête. Était-ce à Marseille ou à Gênes, ou à Naples ? Je ne sais plus ! Quelqu'un m'a dit : « Dormans on vous attend à Londres », et je suis venu.

Une étrange hébétude semblait s'être emparée de cet homme jadis si énergique. Harry Dickson secoua la tête et prit la parole à son tour.

— Je vous prierai, monsieur Dormans, de faire un réel effort pour nous comprendre. Il s'agit des mines de Dahu, dont un tiers vous appartient. Or, le terrible voyage que MMr. Harreton et Lostbury viennent d'effectuer leur a suggéré une nouvelle idée au sujet de ces gisements. Ils sont décidés à céder leurs droits au gouvernement anglais...

Isidore Dormans semblait avoir parfaitement compris, car son front se plissa.

— Je n'ai pas les mêmes motifs que mes deux amis, pour faire comme eux, dit-il vivement.

— Nous attendions cette réponse. Aussi vos droits seront-ils respectés et le tiers du rendement des mines vous reviendra. Êtes-vous d'accord ?

Isidore Dormans garda un silence mécontent.

— Je ne vois pas comment je pourrais m'y opposer, dit-il.

Harry Dickson étala quelques feuilles de papier timbré sur la table.

— Voici les actes qui garantissent la propriété de ce tiers à monsieur Isidore Dormans. Voulez-vous signer tous les trois ? Moi, je ne puis qu'apposer ma griffe en tant que témoin.

Tous inclinèrent la tête en guise d'assentiment, et les signatures furent données.

Le détective plia les documents d'un air satisfait.

— Je connais quelqu'un qui sera bien content de se voir enrichi si subitement, dit-il, en se frottant les mains.

— Comment ? De qui voulez-vous parler ? demanda-t-on.

— Mais d'Isidore Dormans, naturellement.

Harreton et Lostbury le regardèrent sans comprendre.

— Isidore Dormans n'en devient pas plus riche qu'il ne l'était précédemment, répliquèrent-ils et leurs regards allaient vers le troisième membre du club dont l'étonnement ne semblait pas moins grand.

— C'est ce que nous allons voir, dit Harry Dickson en frappant dans les mains.

Le nouveau butler parut, poussant devant lui le père Abraham, faisant des courbettes aussi embarrassées qu'obséqueuses.

— Père Abraham, dit Harry Dickson, vous voici archimillionnaire !

Un tumulte de cris retentit.

Ce furent d'abord Harreton et Lostbury, qui s'étonnèrent de voir pareille intrusion dans leur club, ensuite Isidore Dormans qui se leva pâle de fureur en brandissant le poing. Puis le butler qui tenait Dormans par le collet ainsi que tout le personnel qui surgit dans l'embrasure de la porte.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— D'abord, dit Harry Dickson, je vous présente Mr. Isidore Dormans, citoyen français, mieux connu à Constantine sous le nom de père Abraham.

— C'est de la folie ! s'écria Harreton, nous connaissons bien Dormans, il nous semble !

— Non, répliqua Harry Dickson, car vous semblez croire que Isidore Dormans est l'individu que notre personnel entoure à ce

moment. À propos, j'oublie de vous dire que ces braves gens sont tous agents ou sergents de la police de Scotland Yard et qu'ils ont mission de s'emparer d'un très dangereux criminel.

— Qui est-il ? demanda Lostbury d'une voix éteinte en désignant le troisième membre du club qui, sombre et méprisant, se laissait passer les menottes.

— Randolph Schraube, dit simplement le détective.

*

* *

Les policiers étaient partis emmenant Schraube, livide et silencieux ; le jeune butler qui n'était autre que Tom Wills avait pris place dans un des fauteuils et grillait les aristocratiques Muratti du club. Le père Abraham s'était laissé servir un formidable grog épicé et le sirotait avec délices.

Harry Dickson prit dans son gousset une balle de revolver et la fit circuler à la ronde.

— Voici l'étincelle première de la vérité éblouissante, dit-il avec une comique emphase. Comme Tom Wills l'avait remarqué, elle ne présentait aucune trace de poudre, mais simplement l'enduit dû à la déflagration d'une simple capsule de fulminate. Alors que la première balle tirée par la fenêtre a tué notre pauvre Cross, la seconde destinée à Dormans-Schraube n'a fait que blesser légèrement celui-ci. Histoire arrangée d'avance.

» Oui, mes amis, il fallait que vous partiez pour les régions d'Afrique, où ce maudit Schraube possédait une fameuse puissance, et que vous n'en reveniez plus, car l'Allemand voulait avoir pour lui seul les gisements de Dahu. Randolph Schraube, un agent allemand d'une fourberie prodigieuse, s'était offert la nationalité française, grâce à la complicité tacite d'un pauvre diable, Isidore Dormans, dont il a usurpé l'identité, moyennant finances.

— C'est bien cela, approuva le pseudo-juif, ce nom ne m'apportait rien alors que dix mille francs me permettaient d'ouvrir un commerce.

— Il fallait au maître fourbe la nationalité française pour parcourir à son aise les territoires placés sous le protectorat de la France. Quel était son but ? Je suppose qu'il était chargé de maintenir d'une façon occulte la puissance allemande dans ses anciennes colonies africaines.

» Il devint donc un explorateur français de renom et c'est comme tel que vous l'avez connu, mes amis.

» Mais, une fois les mines d'or de Dahu découvertes par vous, les choses ont changé. Randolph Schraube a trouvé qu'il était bien dangereux pour lui d'être le propriétaire de richesses si prodigieuses sous un faux nom, et surtout sous celui d'un homme qui vivait encore.

» Il a essayé d'abord de ruser, de faire valoir des droits sur les

gisements avec son véritable nom : Randolph Schraube. Et comme il était capable de fournir les indications les plus vraisemblables, il a été bien près d'y parvenir. Mais je suis arrivé à réduire à néant toutes ses prétentions, comme vous le savez bien d'ailleurs. Pourtant l'or du Dahu continuait à le hanter : il le lui fallait, et à son propre nom de Schraube.

» Il a inventé alors de toutes pièces le fameux royaume introuvable...

» De toutes pièces... est, toutefois, une expression exagérée. Schraube connaissait et probablement dirigeait la mystérieuse tribu pillarde des Elks, restée fidèle aux anciens maîtres allemands.

» Il a résolu de vous faire tomber entre leurs mains, et de vous arracher un aveu honteux : celui d'avoir spolié l'aventurier Schraube.

» Reste qu'un homme le gênait : Maple Cross. Alors que Lostbury connaît l'Asie comme sa poche, que Sir Harreton est le grand coureur des forêts sud-américaines, Maple Cross, lui, connaît l'Afrique comme pas un, peut-être tout aussi bien que Schraube lui-même.

» Il fallait l'éliminer.

» Schraube s'y est pris d'une manière dramatique et rocambolesque qui a failli réussir.

» En même temps, sa blessure lui permettait de demeurer en Angleterre et de disparaître ensuite, de vivre caché grâce à son amnésie feinte, et de se maintenir dans les coulisses.

» Le crime du club a été commis par son âme damnée, N'gamba...

— Ah ! s'écria Tom Wills, dites donc, monsieur Dickson, pourquoi N'gamba, qui ne voulait rien dire à personne, a-t-il tout avoué devant vous, au poste d'El Goual ?

— Peu de chose, répondit Dickson, a suffi pour le retourner comme un gant. Je l'ai accusé d'abord du crime de Londres, qu'il a reconnu d'ailleurs en ricanant. Puis, quand il a su que j'étais l'homme qu'il avait anesthésié puis transporté vers le colombarium, une sorte de terreur superstitieuse s'est emparée de lui. Je lui ai affirmé enfin que je venais d'en finir avec herr Schraube...

» Cela a été le coup de grâce... il a bien voulu dire ce qu'il savait, nous conduire vers la cité sainte des Elks. Mais là il a pu s'éclipser à sa descente d'avion, et apprendre sans doute que je m'étais vanté en disant avoir Schraube en mon pouvoir.

» Entre autres choses, il m'avait avoué que les diamants, qui avaient servi d'appât pour décider Harreton et Lostbury à entreprendre le fatal voyage, avaient été achetés à Constantine.

» Le nom de cette ville s'est gravé dans ma mémoire. Il fallait que cette ville renfermât un point d'attache pour Schraube.

» Ce point, c'était le vrai Isidore Dormans, devenu le père Abraham que Schraube continuait de surveiller de près, s'en servant

parfois pour de menues bricoles clandestines, ainsi que pour une entreprise de désertion de la Légion étrangère, ce qui était une de ses missions en tant qu'agent allemand. Mais après la destruction de la ville des Elks que N'gamba lui a rapportée, il décida de se défaire du véritable Isidore Dormans et N'gamba reçut l'ordre de le supprimer.

Le père Abraham, avare et usurier notoire, vivait dans une atmosphère d'éternelle méfiance, et dans la crainte continuelle des cambrioleurs. Il surprit N'gamba occupé à crocheter sa porte et le tua d'un coup de feu.

— Schraube sera donc pendu, dit Harreton.

— C'est ce qui vous trompe, répondit Harry Dickson, et d'ailleurs je ne le désire pas. Il y aurait trop de contestations sur la troisième part des gisements de Dahu, si tout venait au jour à une audience de cour d'assises. Êtes-vous arrivé à lui glisser la bague au doigt, Tom ? demanda-t-il en se tournant vers son élève.

Tom eut un signe affirmatif.

— Certes, au moment où les agents l'emmenaient, j'y suis parvenu. Il semble avoir compris, car il m'a regardé avec des yeux presque reconnaissants.

— Que signifie cela ? demandèrent les deux explorateurs.

— Appelons le poste de police voisin, répondit Dickson.

...Et quelques minutes plus tard, on apprit que Dormans, en arrivant au bureau de police, s'était empoisonné, grâce à un violent poison que contenait le chaton de sa bague.

— Alors je reste toujours le propriétaire de la troisième part des mines de Dahu ? demanda avidement le juif, qui avait écouté avec une attention passionnée.

— Isidore Dormans est mort, dit Harry Dickson, et l'acte de cession de tout à l'heure est toujours dans ma poche.

Il s'empara des feuillets timbrés et les lança dans le feu.

— Dormans étant mort, continua-t-il, MMr. Harreton et Lostbury deviennent automatiquement ses héritiers dans l'affaire de Dahu. Telle est la convention initiale.

— Mais c'est moi le véritable Dormans ! s'écria l'usurier.

Harry Dickson continua, toujours comme s'il n'avait pas entendu.

— La loi française punit de travaux forcés à perpétuité ceux qui prêtent une aide coupable aux déserteurs d'Afrique... Que penseriez-vous, père Abraham, de vos frais de retour payés en première classe, augmentés d'un dédommagement de cent livres pour frais de déplacement ?

Avec un soupir, le père Abraham accepta.

LES MYSTÉRIEUSES ÉTUDES DU DR DRUM

1. Deux fenêtres éclairées

Tout à coup, Harry Dickson se retourna, prit violemment Tom Wills par le bras et l'entraîna dans l'ombre d'une ruelle voisine.

— Votre curiosité pourrait me coûter cher, gronda-t-il avec colère.

Tom Wills baissa la tête et confessa sa faute.

Depuis huit jours, son maître sortait tous les soirs, sans rien dire, sans l'inviter, lui, Tom Wills, son élève, sans lui manifester la moindre confiance.

Et, trois jours de suite, le jeune homme avait pris le détective en filature. Sans grand résultat pourtant : Harry Dickson se conduisait comme un simple promeneur, si ce n'est qu'il affectait de se promener, entre chien et loup, dans les tristes quartiers qui voisinent Southwark Park, là où viennent mourir les relents et les bruits du grand port proche.

Voici que, tout à coup, le détective s'était retourné et avait entraîné Tom.

— Soirée perdue, grommela-t-il. Au fond, je sais parfaitement que vous me suivez depuis trois jours, Tom, et cela m'a amusé un peu. Mais le plus beau plaisir ne peut durer ; il faut savoir faire une fin à tout. Ce soir, cela suffit, car vous avez failli me faire perdre le fruit de bien des marches, contremarches et réflexions.

— Je vous en prie, maître, implora Tom Wills, ne faites pas le mystérieux, et dites-moi ce que vous manigancez ?

Harry Dickson secoua la tête d'un air mécontent.

— Filons ! Si l'homme que je surveille devait s'en douter le moins du monde, nous ne pèserions pas lourd dans la balance.

— Nous courons un danger ? demanda naïvement le jeune homme.

— Je vous répète que nous aurions presque autant de chance de lui échapper qu'un agneau des griffes d'un tigre !

Tom regardait autour de lui ; il ne vit que bâtisses sombres, hangars délabrés, mesures en ruine. Il avisa une haute maison, d'une saleté répugnante et révélant le plus complet abandon.

— Je vous ai vu entrer plusieurs fois dans cette vilaine cambuse, dit-il.

Harry Dickson lui mit nerveusement la main devant la bouche.

— Allez-vous vous taire, maudit gamin ! Allons au pas

gymnastique à la maison, sinon vous seriez capable de prendre les réverbères à témoin !

Ils durent marcher d'un bon pas, pendant plus d'un quart d'heure, avant d'atteindre une première station du subway qui les mena promptement vers le centre de la ville et vers Bakerstreet.

Une fois chez eux, Tom ne fut pas peu étonné du fait que son maître regardait autour de lui avec circonspection, comme s'il s'attendait à voir surgir quelque criminel embusqué derrière les rideaux, ou sous la table.

On frappa à la porte, et Dickson sursauta.

Mais ce n'était que Mrs. Crown venant demander si elle pouvait servir le thé.

— Vous êtes nerveux, monsieur Dickson ! s'écria le jeune homme.

Le maître eut un bizarre geste d'ennui et de lassitude.

— Eh bien ! oui, là... je l'avoue. Je suis nerveux. Je me suis laissé dire que parfois les chasseurs de lions, à l'affût dans la jungle, quand ils entendent, au loin, l'approche rugissante du fauve, ne peuvent réprimer un geste d'effroi... Oh ! comme je les comprends aujourd'hui !

— C'est donc bien un fauve de grande envergure que vous traquez, maître ? demanda Tom Wills avec une curiosité de plus en plus intense.

— Je ne traque personne. Je me contente d'observer. Mais j'ai l'impression d'être devant un fauve autrement redoutable que ceux que l'on traque dans la jungle, fusil au poing.

— Pourtant je ne vous sais lancé sur aucune piste de guerre, monsieur Dickson.

— C'est la vérité, Tom, répondit le maître, mais je crains que cela ne tarde.

Le jeune garçon aurait bien voulu continuer à poser des questions, pour extorquer quelques renseignements supplémentaires à son maître, mais celui-ci s'était mis à parcourir les journaux et ne répondait plus que par monosyllabes ennuyés et mécontents.

Tom Wills aimait à observer Dickson au cours de ses lectures. C'étaient les seuls moments où son visage ne restait pas complètement impénétrable, mais trahissait parfois une émotion fugitive. Tom se disait alors qu'il allait y avoir du nouveau...

Il allait s'y mettre, quand il vit le front du détective se plisser.

« Allons bon ! nous n'allons pas moisir dans l'inactivité, je pense, » se dit Tom.

D'un coup d'ongle machinal, Harry Dickson zébra un article du journal, qu'il rejeta pour en prendre un autre.

Soigneusement, son élève ramassa la feuille dédaignée et se

mit à y chercher l'article visé. Il le trouva, mais fut déçu. C'était un simple entrefilet annonçant une conférence savante, dans l'auditorium de l'université industrielle de South Kensington.

— Je me demande pourquoi une conférence sur les mathématiques supérieures a l'air de vous mettre hors de vos gonds ? demanda-t-il malicieusement.

Harry Dickson rejeta son journal.

— Satané gamin ! s'écria-t-il. Je sais pourquoi il faut se méfier de vous !

Mais Tom remarqua, avec plaisir, que le maître était bien moins vexé qu'il ne voulait le paraître.

— Ecoutez, mon petit ! L'un ou l'autre jour, je devrai peut-être vous mettre au courant de ce qui, aujourd'hui, n'est encore que de bien vagues appréhensions. Voyons, que raconte ce petit article ?

— Que le Dr Drum parlera de probabilités hypergéométriques... répondit piteusement le jeune homme. Au diable si je sais ce que cela signifie !

— Je ne suis guère plus instruit dans ces domaines de la haute abstraction mathématique, et seuls quelques remarquables savants s'y aventurent, avoua Harry Dickson.

— Comme le Dr Drum, une des plus pures gloires de la science moderne, acheva Tom Wills.

— Comme le Dr Drum, murmura Dickson en un écho.

Tom Wills le regardait avec étonnement.

Le visage du détective s'était altéré, trahissant l'inquiétude, et même l'effroi ; le jeune homme n'était guère habitué à cela.

— Que pensez-vous du Dr Drum ? demanda-t-il.

Harry Dickson sursauta.

— Je vous dis que je suis nerveux, Tom... Eh bien ! puisque je suis décidé à vous faire quelques confidences, sachez donc que c'est justement le Dr Drum que j'observe.

Tom Wills ouvrit des yeux ronds de stupeur.

Le Dr Drum ! Ce savant que le monde entier enviait à l'Angleterre ! Cet ascète qui passait ses journées, et une grande partie de ses nuits, à écrire des équations sur un tableau noir ; qui se rendait à l'Université, pour y faire son cours de mathématiques supérieures d'une petite voix monotone et aigre, dont personne, pourtant, ne pensait à se moquer ; qui déclinait les honneurs et recevait, d'un air distrait et ennuyé, ses plus célèbres confrères ; ce savant vivait dans une quasi-pauvreté, ne connaissant nul besoin, ne se souciant que d'avoir toujours assez de craie sous la main pour griffonner ses équations et ses intégrales. Et cet homme prodigieux aurait attiré l'attention du détective ?

Tout cela, Tom Wills le récapitula en un éclair, et il n'eut nul

besoin de le dire, car son maître l'avait lu dans son regard stupéfait.

— Ne me dites rien, mon cher Tom. Je sais tout ce que vous pourriez m'apprendre. Mais si l'on m'affirmait qu'à cette minute le Dr Drum nous entend, qu'il pourrait, s'il voulait s'en donner la peine, paraître devant nous et nous réduire en poussière, cela ne me paraîtrait pas invraisemblable.

— Mais cet homme n'est pas un criminel ! s'écria Tom Wills.

— Pour le moment non, avoua Dickson, du moins je ne le crois pas. Mais ne pourrait-il le devenir ? Supposez qu'un homme acquière une puissance surhumaine, qu'à force d'études cet homme se réduise à un cerveau, que ce cerveau lui ait mangé le cœur jusqu'à la dernière parcelle, si j'ose dire. Cet homme ne deviendrait-il pas une sorte de demiurge impitoyable envers le reste de l'humanité ?

— Mais qu'a-t-il donc pu découvrir ?

— Je n'en sais rien !

— Comment ? s'étonna de plus en plus le jeune homme. Et vous vous alarmez de pareille façon ? Si le Dr Drum était un physicien, un chimiste ou un biologiste, passe encore. Je pourrais croire qu'il a découvert un nouveau secret de la matière, capable de jouer un mauvais tour à l'humanité. Mais le professeur est un mathématicien, et les équations n'ont jamais tué personne que je sache.

— Votre raisonnement est parfaitement humain, mais il n'est qu'humain et c'est par là qu'il pêche, répondit Dickson. Connaissez-vous Caryble ?

— Mycroft Caryble, ce professeur d'Oxford venu vous voir la semaine passée ? C'est également un grand savant, n'est-ce pas, monsieur Dickson ?

— Il l'était, Tom, il l'était, répondît Harry Dickson en secouant tristement la tête. Le professeur Caryble joue en ce moment avec des petits soldats de plomb, dans une clinique pour malades mentaux. Et il n'en sortira jamais plus.

— Et vous rattachez ce... malheur aux études du Dr Drum ? demanda Tom Wills avec angoisse.

— L'expression que vous employez est juste, Tom, répondit gravement le détective « aux études du Dr Drum ! ».

— Les connaissez-vous ? Savez-vous à quoi elles se rapportent ?

— Pas le moins du monde ! Je sais qu'elles sont du domaine des mathématiques pures. Je ne puis concevoir encore de quelle façon elles peuvent se rattacher à une action matérielle, troublante et même terrifiante.

» Quand le professeur Caryble est venu me trouver, il m'a déclaré : « Monsieur Dickson, je suis un vieillard, et je crois que mes

jours sont comptés. Mais je ne voudrais pas quitter la terre avec un poids sur la conscience.

» Ce poids pourra vous paraître des plus singuliers, et j'aurai quelque mal à me faire comprendre, même de vous.

» Vous connaissez mon savant confrère, le Dr Drum. Je sais que ses travaux dominent les nôtres d'une façon vertigineuse. Mais il n'est ni bavard ni confiant. Pourtant je vous demande ceci : empêchez-le de faire certaines expériences. De quelle nature sont-elles ? me demanderez-vous. Hélas, je ne le sais pas encore, et je n'émetts qu'une hypothèse en disant qu'elles devront être d'un ordre métaphysique. L'autre jour, après une réunion préparatoire au prochain congrès de mathématiques, il m'a dit : « Une équation du 40^e degré, Caryble, vous rendez-vous compte de ce que cela peut signifier ? »

» On ne doit jamais s'étonner avec Drum : c'est un cerveau formidable. Mais une équation du 40^e degré ! Elle appartient à ce que les mathématiciens, qui osèrent affronter les ténèbres de l'hypergéométrie, appellent la quatrième dimension.

» Je me permis d'esquisser un sourire, que Caryble ne sembla pas voir.

» — La quatrième dimension – dis-je un peu incrédule – cela ressemble un peu à un pays de vieux conte. Au dire de certains métaphysiciens ou sorciers modernes, ce serait un monde invisible, chevauchant le nôtre, monstrueux peut-être. Les spirites supposent que les esprits des morts se situent sur ce plan de brumes et de fumées.

» — C'est à peu près cela, mis en langage de tout le monde, approuva Caryble. Mais supposons que quelqu'un puisse entrouvrir cette porte secrète. N'inonderait-il pas notre pauvre monde sublunaire des pires forces mauvaises ?

Tom Wills arrêta Dickson.

— N'oubliez pas que le professeur Caryble est fou à cette heure, maître ! Une pareille appréhension pouvait bien être un signe avant-coureur de sa démente.

— C'est ce que j'essaie de me dire, Tom, approuva le détective. Mais je ne pense pourtant pas que le professeur Caryble avait le cerveau malade au moment où il vint me trouver. Et c'est sa parole d'adieu que j'entends toujours : « Je n'ose croire que Drum ait atteint de si vertigineuses altitudes mathématiques. Mais Dieu fasse qu'il n'en soit pas ainsi. Car cet homme deviendrait, par amour de la science, le pire, le plus impitoyable ennemi des hommes ! »

— Pensez-vous que le Dr Drum soit arrivé à cette prodigieuse et énigmatique découverte ? demanda Tom.

— Peut-être... Rappelez-vous la haute maison sombre, dans cette ruelle torve voisinant Southwark Park. C'était mon observatoire

depuis huit jours. Hier j'y étais et je m'étais posté devant une des fenêtres du dernier étage.

» De là, je domine un triste quartier de misère, à l'aide d'une bonne lunette de marine, je puis fouiller bien des intérieurs dépourvus de la discrète protection des stores et des rideaux.

» Une de ces fenêtres reste lumineuse, tard dans la nuit. Dans le champ de mes jumelles, je vois une chambre encombrée de livres et de papiers, sordide au-delà de l'imaginable ; l'un des murs est complètement occupé par un énorme tableau noir. C'est la chambre de travail du célèbre Dr Drum. Des nuits entières, il y reste penché sur d'énormes dossiers ; de temps à autre, il se rue littéralement au tableau noir et se met à y inscrire fiévreusement des équations, des mantisses de logarithmes.

» Or, depuis trois jours...

Harry Dickson soupira et secoua la tête, comme s'il ne voulait pas croire lui-même à ce qu'il avançait.

— Eh bien, depuis trois jours, il danse devant le tableau noir !

— Toutes les nuits je serai à l'affût, Tom !

Harry Dickson avait lancé cette phrase avec une énergie farouche, presque désespérée. Puis, il se mit à ranger des papiers, à vérifier son revolver, à remplir une bouteille thermos de thé chaud.

— Je vous accompagne, maître, dit Tom.

— Je le veux bien, mon garçon. Prenez une fiole de whisky avec vous. Cela nous aidera à passer des heures, peut-être interminables, dans une chambre vide, où les rats mènent un sabbat infernal.

La soirée était douce et claire ; Tom Wills le fit observer, remarquant que la vue ne serait pas brouillée par le fog.

— Tout à l'heure, monsieur Dickson, vous disiez qu'en cas de découverte notre vie ne vaudrait pas cher. Que pensez-vous donc ?

— Ce n'est qu'une impression, Tom. Mais une de celles qui ne m'ont jamais menti.

» Le Dr Drum est un homme d'apparence terne et inoffensive, mais lorsque je le vis s'agiter frénétiquement devant son tableau, j'ai ressenti une véritable terreur. Quelque chose d'inhumain semblait le hanter, l'agiter. Avez-vous jamais observé la danse de la tarentule ?

— Non... Que voulez-vous dire ?

— La tarentule, ou araignée des sables, est bien le plus abominable monstre en miniature que l'on puisse rencontrer. Quand elle est en fureur, elle danse. Et, bien qu'elle ne soit guère plus grande qu'un poing d'enfant, on recule avec terreur devant la gigue de rage et de mort de cet insecte venimeux entre tous. Or, quand je vis Drum s'agiter de la sorte, immédiatement l'image de l'horrible araignée se

présenta à ma mémoire, et quelque chose d'intangible, mais d'épouvantable, sembla planer au-dessus de moi, et... je me suis enfui, Tom. Oui, je n'ai pu continuer à voir cela !

Onze heures sonnaient quand ils eurent traversé la River, puis gagné, dans un sordide autobus de quartier, Southwark Park, sombre et silencieux.

Malgré le beau temps il n'y avait personne, sinon des chats faméliques aux abords de la ruelle, là où Tom avait rencontré son maître dans l'avant-soirée.

Harry Dickson ouvrit à l'aide d'un passe-partout la porte de la haute maison noire. Une légion de rats, criant de colère, s'enfuit à leur entrée.

Les marches vermoulues de l'escalier gémirent sous leurs pas ; au troisième étage, le détective poussa une porte.

— Pas de lumière, Tom ! ordonna-t-il.

À tâtons, il trouva deux escabeaux dans l'ombre et les posa devant la fenêtre.

Devant eux, les lumières du lugubre quartier s'éteignaient une à une ; seules, les lampes à arc de la station de South Bermondsey luisaient dans le noir, comme des lunes déchues. Les signaux du chemin de fer du Surrey papillonnaient, jaunes, rouges et verts. Des locomotives de manœuvre passaient en sifflant éperdument. Une désolation immense planait sur ce terne décor nocturne.

— Où est la chambre de Drum ? demanda Tom à voix basse.

— Là-bas, dans ce pâté de maisons. Elle doit donner sur une arrière-cour, mais elle n'est pas éclairée en ce moment. N'oubliez pas que le professeur donne une conférence à South Kensington. Il nous faudra patienter.

— Nous aurions bien fait d'assister à cette conférence, déclara Tom Wills.

— Pourquoi ? Nous n'aurions probablement pas compris un iota de tout ce que ce savant a bien voulu communiquer à la poignée de mathématiciens venus pour l'entendre. Notre présence aurait pu étonner d'aucuns, entre autres Drum lui-même. Et je ne songe nullement à attirer son attention sur nous...

— Dieu, que c'est long ! se plaignit Tom.

Et il frissonna, en entendant la galopade effrénée des rats à travers les chambres vides de la maison abandonnée.

Les aiguilles lumineuses de la montre du détective marquaient la demie de minuit, quand Tom entendit son maître respirer profondément.

Il se tourna vers lui et s'aperçut qu'il venait de braquer ses jumelles sur le sombre pâté de maisons adossé au remblai du chemin de fer.

Le jeune homme suivit la direction de la lunette et vit un carré jaune, d'une clarté intense, se dessiner dans le noir.

À son tour, il braqua ses jumelles Zeiss de ce côté.

Il vit alors la chambre, telle que la lui avait décrite son maître.

Une puissante lampe électrique pendait au plafond, inondant la pièce d'une clarté crue et insolente. Mais aucune présence vivante ne s'y manifestait. Des zébrures de craie blanche marquaient le tableau noir ; des livres et des papiers s'amoncelaient sur une large table ; d'autres montaient jusqu'à mi-hauteur des murailles.

Tout à coup, une ombre se dessina sur le mur du fond : une porte venait d'être ouverte, puis refermée. Un homme de haute taille, aux épaules voûtées, entra dans la chambre.

— C'est lui, murmura Harry Dickson.

Le Dr Drum s'affairait autour de la table, compulsant fiévreusement des papiers, dont s'envola un nuage de poussière.

— Mais il s'apprête à s'en aller ! s'écria Tom Wills. Regardez, il empile tout dans une valise.

Le savant se hâtait visiblement. Quand il eut bourré sa valise, il s'empara d'un chiffon et en torcha rapidement le tableau noir. Cette fois, ce fut un nuage de craie blanche qui envahit la chambre.

— Pourquoi cette hâte ? murmura encore le jeune homme.

— Etrange, répondit Harry Dickson pensivement. On dirait que cet homme a également peur !

Le Dr Drum avait entrouvert la porte et on le voyait se pencher vers l'ombre du palier, écoutant anxieusement.

À travers sa puissante lunette, Tom Wills pouvait très bien observer le savant. Les cheveux assez longs et d'une singulière couleur blond filasse, le visage ridé et émacié par l'étude et par les veilles, les yeux enfoncés très profondément dans leurs orbites semblaient très noirs, même vus de loin ; dans l'ensemble Drum paraissait moins âgé que ne s'y attendait Tom. Il portait une redingote bleue, d'une coupe démodée et flottant en plis lâches autour de son long corps amaigri. Les mains longues et souples s'agitaient tout le temps, nerveuses et fébriles. Tout à coup, on lui vit faire un geste de décision suprême, comme quelqu'un qui lance un « à Dieu vat ! » à l'aventure, et tourner le commutateur.

La chambre s'évanouit parmi les ténèbres d'alentour.

— Il est parti ! s'écria Tom.

— Venez ! ordonna brièvement le détective.

— Où allons-nous, maître ?

— Faire une visite à la pièce qu'il vient de quitter. Il y aura peut-être quelque chose à glaner par-là !

Ils se retrouvèrent dans la rue, à s'orienter, quand soudain un objet lourd frappa Tom à l'épaule. Le jeune homme eut peine à

réprimer un cri de douleur, et il tourna un moment en rond pour distinguer son agresseur.

Mais la rue était vide et plus silencieuse que jamais.

Harry Dickson se pencha et ramassa l'objet qui venait de blesser son élève ; c'était une jumelle marine du dernier modèle, dont la chute venait de briser les verres.

Lentement, le détective inspecta du regard toutes ces maisons torves ; mais rien n'y bougeait, et toutes les fenêtres en demeuraient closes !

— Inutile de nous attarder davantage par ici, murmura Dickson. Nous resterions jusqu'à demain sans espoir d'en apprendre davantage, et le temps presse, bien plus que je ne puis le dire.

Ils traversèrent la voie de chemin de fer en passant sous la haie de fils barbelés qui en défendait l'accès, tâchant de suivre la ligne droite qui devait les mener au pâté de maisons tenu en observation.

Il leur fallut encore faire maints détours avant de s'arrêter devant un immeuble de chétive apparence, précédé par un jardinet hâve et négligé.

— La grille est ouverte, dit Tom.

Ils traversèrent le petit jardin et gravirent un minuscule perron en pierre de taille, conduisant à une porte de bois peint.

Tom Wills fit la moue : était-ce là la demeure d'un des plus grands savants dont s'enorgueillissait la science ?

Harry Dickson ne perdait pas de temps en aussi vaines réflexions, car ses rossignols travaillaient déjà la serrure.

Elle était sans complication aucune et céda facilement.

Le détective huma l'air du corridor. Il était glacial, fleurant l'aigre et le moisi. Il connaissait ce fade remugle qui dénote l'abandon.

— Je parie qu'en poussant les portes de ces salons et des autres chambres, nous ne trouverons que vide et poussière, murmura-t-il ironiquement. Ça nous est arrivé plus souvent qu'à notre tour, Tom, et cela nous apprend déjà une chose.

Tom avait déjà passé à l'action, en ouvrant une ou deux des portes en question.

Son maître avait dit vrai.

— Cela nous apprend, dit Tom à son tour que le Dr Drum possède quelque part une autre maison, sans doute bien mieux en point que le trou à rats que voici.

— Sans aucun doute, Tom, approuva le détective en montant l'escalier.

Au premier étage, ils se trouvèrent devant le même vide, et ils en éprouvèrent un certain malaise.

— La fenêtre éclairée s'ouvrait au second étage sur la cour, déclara Tom Wills. Ce doit être l'unique chambre meublée de la

maison.

Ils avaient atteint le palier du second. Deux portes seulement s'y ouvraient et, dans le plafond, une trappe était pratiquée, menant aux greniers.

— Rien, dit Tom en poussant la première porte.

— Rien, fut l'exclamation du détective en ouvrant l'autre...

La maison était complètement vide !

Harry Dickson s'élança vers la fenêtre et sonda la nuit du regard.

— Pourtant, nous sommes dans la bonne direction, Tom. Regardez, au loin, la fenêtre d'où nous avons guetté celle-ci. Je vous dis que c'est bien cette pièce que nous avons observée pendant une partie de la nuit, et que moi-même n'ai pas perdu des yeux durant mes veilles précédentes.

À l'aide de sa lampe de poche, Tom Wills explorait la pièce.

— C'est désespérant, maître, et je me demande encore si nous ne nous sommes pas trompés de maison !

— Impossible ! répondit sèchement Dickson. N'oubliez pas que nous l'observions du côté de la cour. Or, elle était encadrée par deux grands murs aveugles, recouverts de grands placards de publicité. L'une vouée aux biscuits Huntley Palmers, l'autre à la General Motors et aux automobiles Pontiac et Chevrolet. Penchez-vous à la fenêtre et vérifiez autant que vous pourrez.

Tom obéit et rentra aussitôt la tête, en reconnaissant que son maître avait dit vrai.

— Donc il était ici ! grommela Dickson.

— Mais regardez donc le mur ! s'exclama Tom Wills. Il n'y a pas trace de clous ou de crochets ayant pu servir à fixer un grand tableau noir. Le plancher est tapissé d'une poussière épaisse et ne porte que nos propres empreintes. Et puis il n'y a pas trace d'installation électrique ; or, la chambre que nous avons si bien observée était éclairée à l'électricité !

— Vos observations sont exactes, reconnut Harry Dickson d'une voix sombre.

Tout à coup, Tom Wills poussa une exclamation terrifiée.

— Monsieur Dickson ! Regardez donc la chambre d'où nous sommes venus !

— Oh ! c'est inconcevable ! murmura le détective.

À son tour, la fenêtre qui leur avait servi de poste de guet venait de s'éclairer d'une lueur rougeâtre et vacillante. Une silhouette se découpait en ombre chinoise sur son écran lumineux.

Harry Dickson braqua sa lunette sur elle.

— C'est inouï !

Tranquillement, le Dr Drum, vêtu de son antique redingote

bleue, se mouvait dans la zone éclairée. Il allait et venait, tirant des papiers de sa valise, les y remettant, vaquant à une sorte de besogne vaine.

Soudain, Harry Dickson prit Tom par le collet et le jeta presque sur le plancher. Il avait vu le Dr Drum faire un geste insolite.

Lui-même s'était jeté à plat ventre à côté de son élève.

Au-dessus de leurs têtes, les vitres volèrent en éclats et des balles ricochèrent avec un bruit sec dans la pièce.

— Allons-nous-en, maître, supplia Tom Wills. Je ne comprends rien à cette sorcellerie...

— Ni moi non plus... pour le moment, avoua le détective d'une vois rageuse.

Le silence s'était rétabli ; prudemment les deux détectives hasardèrent un regard au-dessus du rebord de la fenêtre.

Là-bas, au-delà du chemin de fer, l'autre fenêtre venait de s'éteindre.

2. « L'oiseau bleu de Java »

Dans l'automobile qui les conduisait, lui et son élève, vers Willsden, Harry Dickson relut la lettre du Dr Sailor, l'aliéniste réputé dont la clinique donnait asile au professeur Caryble.

Monsieur Harry Dickson,

Les heures du malheureux professeur Caryble sont comptées. Un transport au cerveau est intervenu, devant lequel la science humaine est obligée de se déclarer impuissante. Mais, dans son agonie, il semble reconquérir quelque lucidité. Il vous supplie d'accourir à son chevet. Je ne puis que joindre ma prière à la sienne. Mais je vous conjure de venir au plus vite.

Votre dévoué,

DORIAN SAILOR.

Ironiquement, on a appelé l'institut mental de Willsden « Sailors-House » faisant un jeu de mots avec le nom de son directeur, et l'appelant donc, innocemment, la « Maison des Marins ». Hélas, c'est en fait un asile d'aliénés, où l'on n'admet que les cas très graves !

Une haute porte, lourde comme celle d'une prison, s'ouvrit devant les détectives dans l'énorme mur d'enceinte.

Un immense parc, tout en pelouses et futaies, était encore à traverser avant d'arriver au sombre asile, à l'aspect de maison de force : fenêtres grillées, portes cadénassées, gardes armés de matraques.

Le Dr Sailor reçut les visiteurs.

— Je regrette de ne pas vous accueillir dans une maison aux aspects plus riants, avoua-t-il, mais je n'y puis vraiment rien. Je dois vous faire remarquer que mes malades ne sont pas des agneaux, bien au contraire. Je ne traite que des individus aux tares les plus dangereuses et qui, une fois en liberté, passeraient vite aux pires forfaits.

— Vous m'étonnez quelque peu, répondit Harry Dickson. Le professeur Caryble, qui est pourtant parmi vos patients, ne me semblait pas un fou furieux.

— En effet, mais il n'aurait pas tardé à le devenir, repartit l'aliéniste. La fatalité en décide autrement, et je crains fort que mon infortuné confrère ne passe pas la nuit. Venez donc le voir.

Il les introduisit lui-même dans une chambre, rigoureusement propre, mais meublée du strict nécessaire.

Sur un lit étroit, d'une blancheur polaire, Mycroft Caryble agonisait.

Sa respiration devenait rocailleuse, ses yeux injectés de sang roulaient sauvagement dans leurs orbites.

Un infirmier, en uniforme blanc, se tenait près de lui, nettoyant une seringue hypodermique.

— Vous avez dû lui donner une nouvelle piqûre, sans doute, Redlaw ? demanda Sailor en examinant la seringue.

— Oui, docteur, puisque, d'après vos ordres, il faut lui éviter la camisole de force, répondit le garde-malade.

Sailor congédia son aide du geste, et l'homme se retira à pas de velours.

Mais Caryble avait déjà reconnu le détective et son visage tordu se détendit un peu en le voyant.

— Je n'en ai pas pour longtemps, hoqueta-t-il, mais avant de mourir je veux savoir... Pourrez-vous sauver le monde de ce monstre de Drum ?

Harry Dickson secoua la tête, tandis que le Dr Sailor se retirait discrètement de la chambre du malade.

— Parlez ! Monsieur Dickson... il est impossible qu'un homme comme vous ne sache pas ! Pardonnez-moi... je suis aux lisières de la mort, je me bats déjà contre elle, et pourtant une curiosité intense me torture. Cet infernal Drum a-t-il trouvé ?

— Mais quoi ? supplia Harry Dickson. Croyez-moi, professeur, je ne sais rien, j'erre dans les ténèbres. C'est bien plus à vous de m'éclairer.

— Si vraiment il est arrivé à résoudre l'équation vertigineuse, il aura découvert un monde autrement lointain que celui des plus pâles nébuleuses, et pourtant terriblement proche.

» Il pourra ouvrir notre pauvre monde à une foule d'êtres inconnus, puissants et effroyables peut-être ! Dieu sait si ce n'est pas celui des morts, celui où je serai tantôt... Il faut vous emparer du Dr Drum, monsieur Dickson, de ses infernaux papiers ! Mais où sont-ils ?

— Ecoutez, dit le détective, je puis satisfaire une partie de votre curiosité, mais une bien faible partie, hélas ! Avez-vous la force nécessaire pour m'écouter, professeur Caryble ?

— Je veux vivre jusque-là ! s'écria passionnément le moribond.

D'une voix claire et nette, en paroles aussi concises que possible, Harry Dickson raconta son aventure de l'avant-veille, et l'extraordinaire histoire des deux fenêtres éclairées, ainsi que la demeure introuvable.

Caryble écoutait intensément, tremblant de tous ses membres.

— Il n'habite pas là... il n'habite nulle part, cet homme incompréhensible. Mais vous le trouverez, monsieur Dickson ! Et vous

trouverez la valise, oui, cette valise où il empilait ses terribles formules. Il le faut ! Pour le bien de l'humanité ! Ah ! si je vivais encore alors... je pourrais les déchiffrer, ces formules du diable. Je saurais peut-être comment combattre ce monstre savant à armes égales. Seulement, mes minutes sont comptées...

» Harry Dickson ! s'écria-t-il solennellement, promettez-moi... Jurez-moi de trouver et Drum et ses papiers. Tuez Drum s'il le faut ! jurez !

Le détective ne put retenir un frisson devant cette ultime prière, si ardente et si effroyable à la fois.

— Je ne suis qu'un homme, professeur, dit-il, mais je n'ai jamais abandonné la tâche entreprise.

Je vous promets que je continuerai à fouiller ce mystère. Mais vous-même, ne pourriez-vous me donner une indication. Où demeurerait Drum ?

Caryble secoua la tête.

— Je crois savoir qu'il était domicilié quelque part dans Rotheshide, cet affreux quartier, où vous l'avez aperçu. C'était un sauvage et il ne recevait personne. Son courrier lui était adressé à l'université industrielle de South Kensington, où il professait les mathématiques supérieures. Mais jamais il ne se donnait la peine de l'ouvrir.

» Attendez ! Attendez ! Peut-être ceci pourra-t-il vous être utile. En dehors de ses chers calculs, Drum n'a qu'une passion, celle des beaux oiseaux.

» Un jour, il a acheté toute la volière du marquis Oruga, quand celui-ci quitta l'Angleterre pour retourner en Amérique du Sud. Des paons blancs, entre autres...

» Or, de pareils volatiles ne s'hébergent pas dans une mesure de l'East-End.

» Oh ! Je sais que vous avez percé d'autres mystères et à partir de moindres indices ! Cherchez ! Trouvez !... Et dire que je dois mourir ! Mais mon unique consolation c'est de savoir que vous vous attellez à une tâche grandiose : celle de détruire le plus grand ennemi en potentiel de l'humanité !

Caryble s'épuisait visiblement mais, nonobstant les prières du détective, il faisait signe de le laisser parler.

— Monsieur Caryble, demanda tout à coup Dickson, Drum est-il fortuné ?

— J'ai entendu dire que oui, et on l'accusait de la pire avarice, si ce n'est pour son étrange passion pour les oiseaux. Jadis, il aurait découvert une étoile nouvelle dans la constellation du Sagittaire, et cela lui valut un don considérable de la part d'un richissime astronome américain. Depuis lors, ce même savant étranger lui fit

cadeau d'une somme énorme pour continuer ses travaux. Je crois qu'il s'agissait de plus d'un million de dollars !

» Mais, à propos d'argent, monsieur Dickson ! j'ai donné ordre à mes avoués de vous payer une somme de dix mille livres à ma mort... Non, ne protestez pas : ce ne sont pas des honoraires. Je veux seulement vous armer mieux dans la lutte qui vous attend.

» Je suis vieux et célibataire, et personne n'a droit à mon argent !

La tête du savant retomba sur l'oreiller. Le Dr Sailor entra.

— Cela ne va plus durer longtemps, murmura-t-il. Cet entretien a dû l'épuiser complètement. Je vous donnerai de ses nouvelles, monsieur Dickson.

Les nouvelles promises parvinrent au détective le même soir par téléphone : le professeur Mycroft Caryble était entré dans le coma, peu de temps après le départ de Dickson, et s'était éteint doucement dans la soirée.

Huit jours plus tard, Mr. Silkey, mieux connu sous le nom de Bermondsey-Bird, se retirait de son commerce de Bendallstreet, pour aller planter ses choux à Dorking : le rêve de sa vie.

Pendant plus de quarante ans, Mr. Nathaniel Silkey avait vendu à gros prix des oiseaux qu'il achetait à bon compte aux marins du port, venant des pays lointains.

Du matin jusqu'au soir, sa boutique se remplissait de chansons et de pépiements. Les canaris saxons y voisinaient avec les perruches rageuses et les perroquets bavards. Dans les cages de sa cour, les paons criaient à la pluie. Et, dans l'arrière-boutique réservée aux sujets de choix, vivaient en bonne camaraderie des aras magnifiques et des toucans difformes, des oiseaux-lyres et des colibris, des marabouts et des oiseaux bleus des îles.

Mais Silkey se fatiguait de toutes ces chansons et de ces couleurs : jugez donc de sa joie quand, un jour, un amateur se présenta et se déclara prêt à reprendre son doux commerce pour la somme de deux mille cinq cents livres ! Avec le compte en banque dont il disposait, cela faisait de Silkey un homme riche, prêt à faire bonne figure parmi les braves bourgeois de Dorking.

Son successeur, un juif entre deux âges, Mr. Selig Nathanson, semblait un homme fort averti des choses du commerce.

Le jour où, le pacte fut conclu et scellé devant une bouteille de vieux vin d'Espagne, Mr. Selig Nathanson s'enquit naturellement de la marche usuelle des affaires.

Elles allaient parfaitement bien, les livres en faisaient foi. Une belle clientèle, bien payante et qui venait souvent en ligne droite du West-End.

Mr. Selig avoua qu'il avait longtemps désiré ouvrir pareil commerce, mais jamais l'occasion d'en reprendre un ne s'était présentée.

Il avait eu pourtant un moment d'espoir : lorsque le marquis Oruga avait vendu sa volière. Mais un vieux bonhomme avait tellement renchéri sur sa main que l'achat lui avait été impossible.

Mr. Silkey devait peut-être se souvenir de la chose.

Oui en effet, Mr. Silkey n'avait pas mauvaise mémoire.

Un sale barbon, habillé comme un Jeannot-quat-sous, avait tout enlevé, y compris une magnifique collection de paons chinois.

Où ils étaient allés ? Mr. Silkey n'en savait rien. À l'étranger sans doute, car toute la vivante cargaison avait été chargée à bord d'un bateau qui descendit la River.

— Dommage, regretta Mr. Nathanson, que Mr. Silkey n'en sût pas davantage, car le vieux barbon aurait pu devenir une excellente pratique.

— Halte ! s'écria l'oiseleur. Je n'ai pas perdu ce client, bien qu'il ne soit venu que de loin en loin. Il m'a acheté deux toucans et un lot de canards de Mandchourie, et les a payés sans marchander. Mais je ne sais qui il est.

Là-dessus, Selig Nathanson devint propriétaire de la boutique à l'enseigne de « L'Oiseau bleu de Java ».

Mais il semblait accaparé par d'autres affaires en ville ; car, la plupart du temps, c'était un jeune commis, à la mine avenante, qui le remplaçait dans la boutique. Ce qui lui valut la pratique de toutes les bonnes du voisinage, qui infligèrent à leurs canaris des indigestions de graines de millet et de chanvre, pour avoir le plaisir de bavarder un peu avec le jeune homme, au comptoir de ce paradis ailé et chanteur.

Un peu de temps se passa : puis, Mr. Selig Nathanson, qui décidément avait le sens des affaires, se mit à faire une ronflante publicité.

La page des annonces des grands quotidiens se remplit de ses placards prometteurs. Un jour, il annonça même l'arrivée d'un couple de paons blancs ocellés d'or, originaires de l'ancienne Cité Violette de Pékin.

Le soir où parut l'annonce mirifique, Mr. Nathanson, son commis et un taxidermiste fameux, s'installèrent dans l'arrière-boutique, après en avoir soigneusement fermé les volets.

— Monsieur Dickson, commença le taxidermiste, pardon, monsieur Nathanson, j'ai reçu l'ordre formel de Scotland Yard, dont je suis le fidèle serviteur, de mettre ma science à votre disposition. Je dis « science » mais c'est plutôt « habileté professionnelle » qui serait le mot juste.

» Ces paons blancs ocellés d'or sont tellement rares qu'on peut

presque affirmer qu'ils sont inexistants. Pourtant, on assure que le célèbre Li Hing-Chang en possédait dans la splendide volière de son palais, aux portes de la Cité Violette. De nombreux ornithologistes se ruinaient, avec joie, pour posséder un exemplaire de ces magnifiques gallinacés. Je vous assure que votre annonce fera sensation dans le monde de ces savants. Heureusement qu'ils ne sont pas foule, sinon il faudrait organiser un service d'ordre devant la porte, et cela dès demain. Donc, monsieur... hum... Nathanson, je ne puis que vous offrir ces deux paons d'une blancheur de neige, encore coûtent-ils les yeux de la tête, mais je pourrais faire une retouche à leur plumage, le plus madré oiseleur ne pourra la découvrir avant de longs mois, vers l'époque de la mue...

— Il ne m'en faudra pas autant, répondit Harry Dickson. J'espère que quelques semaines seront plus que suffisantes. Voulez-vous vous mettre à l'ouvrage ?

Le taxidermiste étala sur la table une trousse qui aurait fait honneur à un chirurgien, et une boîte de couleurs spéciales à faire loucher le roi des peintres. Les grands oiseaux blancs furent apportés dans une cage, et l'habile homme se mit à l'œuvre.

L'aube grisait aux fentes des volets, quand il déposa ses instruments et, appelant Harry Dickson, se déclara satisfait.

D'étranges cercles d'or mat apparaissaient à présent sur les plumages blancs. Tout semblait révéler le caprice de la nature, et non l'habileté d'un artiste truqueur.

— Mon cher ami, dit le détective, qui ne cachait pas sa jubilation, j'ai dix mille livres à dépenser dans cette affaire, somme dont je ne désire vraiment pas garder un sou. Mais, si mes espoirs ne sont pas déçus, je vous assure que vous deviendrez, à petit prix, propriétaire de cette boutique.

Le taxidermiste trembla de joie, et les deux amis se séparèrent, fort satisfaits l'un de l'autre.

Tom Wills, qui faisait office de commis, n'avait pas encore levé les volets qu'on frappa impatiemment à la porte.

Trois ou quatre gentlemen se chamaillaient sur le seuil, à qui entrerait le premier.

— Les paons de l'empereur de Chine ! Nous voulons les voir !

— Je ne reçois que des acheteurs ! dit Nathanson-Dickson d'une voix maussade, et il s'agit de milliers de livres. Pouvez-vous me les offrir ?

Les amateurs reculèrent avec quelque effroi, et Tom eut fort à faire pour les éconduire.

— Quatre pratiques de perdues ! ricana-t-il quand ils se furent éloignés, furieux et déçus.

À quatre heures de l'après-midi, le nombre d'amateurs se

montait à quinze, et deux offres sérieuses avaient été faites à l'oiseleur. Harry Dickson ne parvint à les écarter qu'en affirmant que sa parole était engagée pour une huitaine. Après on pourrait revenir... Ces messieurs n'avaient qu'à laisser leur adresse.

Le crépuscule tombait déjà, et les premières lumières commençaient à clignoter sur la voie publique, quand Tom Wills attira l'attention de son maître sur un vieillard à barbe blanche, stationnant depuis quelques minutes sur le trottoir d'en face, et tenant les regards obstinément fixés sur les vitrines du magasin.

Harry Dickson sifflota légèrement.

— C'est lui ? C'est le Dr Drum ? demanda Tom avec angoisse.

Le détective fit un geste affirmatif.

— Lui-même. Il n'est pas mal maquillé du tout, mais je le reconnais. Diable, cet homme a des yeux singulièrement perçants... Et regardez-moi ce vaste front intelligent ! L'aurons-nous, ou bien nous dupera-t-il ?

Comme il disait ces mots, l'homme sembla se décider et, d'un pas ferme, traversa la rue et entra dans la boutique.

— Je suis le chargé d'affaires de Mr. Gorman Davies, dit-il d'une voix nette. J'ai qualité pour faire l'acquisition des paons blancs, dont parle votre annonce du *Times*. Veuillez me montrer les sujets.

Au nom de Gorman Davies, Harry Dickson cilla légèrement, car c'était celui d'un des plus grands magnats de la City. Homme original, excentrique, un peu piqué disaient d'aucuns, et philanthrope à ses heures.

— Mr. Davies possède une des plus belles volières du monde, répliqua hardiment le détective, qui n'en savait rien.

— C'est vrai, elle en vaut la peine, répondit le vieillard.

— Et je crois, continua Harry Dickson, qu'il n'est pas homme à marchander, comme un tas de pingres viennent de le faire, tout au long de la journée.

— Pas du tout. Aussi veuillez me mettre en présence des paons impériaux, répliqua le visiteur d'un ton autoritaire.

Harry Dickson le fit entrer dans l'arrière-boutique et dévoila les cages.

L'amateur les considéra en silence, les yeux brillants.

— Ils sont beaux... D'où viennent-ils ?

Le détective cligna de l'œil.

— Vendeur hollandais, dit-il. Bornéo-Amsterdam... Cela vous suffit-il ?

Le vieux gentleman réfléchit.

— Oui... Combien ?

— Quinze cents livres les deux. J'ai ordre de ne pas scinder le lot.

— C'est vraisemblable. J'accepte... Mr. Corman Davies ne désire pas que son nom soit connu comme acheteur. Est-ce entendu ?

— Mais certainement, répliqua chaleureusement le détective. Tout commerce comporte discrétion.

Le vieillard hocha la tête d'un air content. Il sortit un ample portefeuille de sa poche et en tira dix billets de cent livres et dix de cinquante.

— À neuf heures, une auto viendra prendre livraison des bêtes, dit-il. Le chauffeur, muni de votre reçu, se présentera au nom de Mr. Corman Davies.

Sans ajouter un mot, et sur un bref salut, il partit.

Harry Dickson, l'air songeur, le regarda s'éloigner.

— Inutile de téléphoner à Corman Davies, dit-il à mi-voix, car tout cela n'est que mensonges. Tom, mon garçon, préparez-vous à une sérieuse filature.

» Prenez votre moto et laissez des signes aux carrefours.

À neuf heures, l'auto se présenta et le chauffeur exhiba le reçu, contre lequel les deux paons blancs, enfermés dans de grandes cages de cuivre, lui furent remis. Il ne faisait pas très clair dans la boutique, et le chauffeur portait des lunettes fumées. N'empêche que le détective se prit à penser, lorsque l'automobile se remit en marche :

— Où diable ai-je vu cette figure ?

Mais il n'avait pas de temps à perdre en de semblables réflexions : il devait se lancer sur la piste de Tom Wills, qui filait la voiture.

Harry Dickson monté sur une rapide Harley Davidson, trouva aisément les signes de son élève. Il se dirigeait droit vers l'est de la métropole.

La nuit était tombée quand il atteignit Deptford Creek, qu'il traversa le long de Bridgestreet, où il faillit perdre la piste de Tom.

— Ceci nous conduit droit sur Greenwich, marmotta-t-il. Ce qui est certain, c'est que Corman Davies ne possède aucune propriété dans ces régions peu privilégiées.

Devant lui, sur la route déserte, un point rouge fuyait, s'estompa et disparut.

Harry Dickson reconnut la lanterne arrière de la moto de son élève.

— Je ne risque plus de le perdre maintenant, observa-t-il avec satisfaction.

Il ralentit sa propre allure et arriva au coude du chemin.

— Ssst ! ! fit quelqu'un dans l'ombre.

C'était Tom Wills, dont la moto était posée dans un fossé herbeux, côtoyant une piste sablonneuse menant à travers un large terrain vague.

L'élève eut un signe de jubilation.

— L'auto est entrée là-dedans, dit-il en montrant une haute muraille de briques, dans laquelle s'ouvrait une grille masquée de lourdes plaques de tôle.

— Très bien, répondit Harry Dickson. Je ne crois pas me souvenir de cette propriété isolée. Faisons-en le tour.

Cela leur prit pas mal de temps. La muraille de briques se continuait, haute et monotone, hérissée à son faite de tessons de bouteilles et de hallebardes de fer pointues.

Enfin, ils se retrouvèrent devant la grille close.

— Drôle d'endroit et drôle de cottage, murmura Harry Dickson. Nous en avons assez fait pour ce soir. Il faudra que je me renseigne.

Les renseignements qu'il obtint le lendemain sortaient de l'ordinaire.

La propriété était une ancienne usine, qu'un industriel un peu fantaisiste s'était amusé, dans le temps, à entourer d'un parc. Acquisée quelques années plus tôt par un docteur colonial du nom de Illing, elle fut transformée en château où le médecin se livrait à des recherches sur les grandes maladies tropicales, la lèpre entre autres. On affirmait que le Dr Illing lui-même avait été victime du terrible mal, ce qui expliquait suffisamment sa vie recluse et retirée. En tout cas, l'autorité n'en conseillait pas l'approche. Comme elle n'avait jamais eu plainte de ce côté, et que le Dr Illing possédait de puissants appuis au Parlement, on n'avait jamais songé à fourrer le nez dans ses affaires.

— Claire comme une fontaine de Jouvence ! ricana Harry Dickson. Voici donc la véritable retraite du Dr Drum ! Le lieu où se poursuivent ses prodigieuses recherches, que le professeur Caryble semblait redouter autrement que la lèpre d'Orient. Il faudra avoir recours à notre indiscrétion professionnelle, Tom, mon petit !

— Dès demain ? s'enquit le jeune homme.

— Non. Je crains que toute hâte intempestive ne soit préjudiciable à nos projets. Pensez au large front intelligent du Dr Drum, au mystère des deux fenêtres éclairées, dans lesquelles, au lieu de lumière, nous ne voyons encore que du feu ! Et que tout cela nous incite à ne pas agir sans précautions.

Cette conversation se tenait à Bakerstreet, car Mr. Nathanson avait fermé boutique pour ce jour. Le soir, Mr. Pivvins, le taxidermiste, devait venir chercher le propriétaire et le commis de « L'Oiseau bleu de Java », et ils retourneraient à trois dans Bendallstreet, où Pivvins recevrait l'investiture. Désormais, le taxidermiste allait reprendre les affaires dans lesquelles Mr. Nathanson n'avait passé qu'en météore.

— Qui veut la fin veut les moyens, avait dit Tom Wills. Mais

reprendre une boutique pour deux mille livres, histoire de connaître une adresse, c'est un peu cher... Ne trouvez-vous pas, monsieur Dickson ?

— Nous avons dix mille livres à dépenser pour le bien de l'humanité, répondit le détective en riant, et j'estime que nous ne payons pas ladite adresse bien cher, mon jeune ami.

Ils retrouvèrent le magasin en proie à une vraie révolution d'oiseaux réclamant pitance, ce que Mr. Pivvins s'empressa de leur donner.

Tom vit tout à coup le visage de son maître refléter un vif étonnement.

— Les paons blancs sont-ils revenus ? demanda-t-il en plaisantant.

— Non, Tom, répondit gravement le maître. Mais, pendant notre absence, quelqu'un de fort adroit a fouillé notre magasin.

— À la recherche des paons impériaux ?

— Je ne le crois pas, car ordinairement on ne fourre pas de pareils oiseaux dans les tiroirs des commodes.

— Qui ? demanda Tom. Lui, peut-être ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. C'est ma foi assez étrange.

« L'Oiseau bleu de Java » fut définitivement abandonné aux soins de Mr. Pivvins, et Harry Dickson et son élève regagnèrent leur home.

Le détective parcourut lentement les pièces de son appartement, puis il sonna sa gouvernante.

— Personne n'est venu, madame Crown ?

— Mais oui, monsieur Dickson, le commissionnaire qui apporta cette dame si peu comme il faut. Même qu'il l'a déballée et que je ne voulais pas la voir. Je lui ai demandé de la mettre dans l'antichambre, le visage contre le mur. Vénus qu'elle s'appelle, mais ce n'est pas un nom de chrétienne !

— Très bien, dit Harry Dickson. Allons la voir.

Dans le parloir, une Vénus de Milo de belle taille se tenait en pénitence dans un coin ; Mrs. Crown lui jeta un regard indigné.

— Voilà que l'on envoie aux gens des « statues » qui n'ont pas de bras. Je l'ai fait remarquer au bonhomme, en lui reprochant de les avoir cassés. Mais il a protesté.

» C'est une pièce excessivement pesante et j'ai cherché pendant une demi-heure après un tas d'outils saugrenus, pour permettre au commissionnaire de caler cette créature.

Harry Dickson laissa bavarder la brave femme, tout en continuant à inspecter tout autour de lui.

— Il disait que c'était très lourd ? demanda-t-il.

— Je vous crois. Quelle peine il s'est donnée !

— Bon, dit simplement le détective en soulevant comme une plume la fameuse Vénus, qu'il laissa retomber aussitôt sur le plancher où elle se brisa en mille morceaux.

— Elle n'est qu'en plâtre ! s'écria Tom Wills.

— Non, mais... que signifient toutes ces sorcelleries ? s'écria Mrs. Crown.

— Cela signifie, ma brave dame, répondit Harry Dickson, que pendant la demi-heure que dura votre recherche, le bon commissionnaire s'est rincé l'œil, et qu'il a fouillé un peu partout, où cela ne le regardait nullement même !

— Il n'a rien emporté au moins ? s'écria Mrs. Crown effrayée.

— Non, rien du tout, et c'est bien là un des aspects les plus curieux de cette visite, conclut avec calme le célèbre détective.

3. La chasse au néant

— J'aurais voulu recourir à la ruse pour entrer dans la propriété d'Illing, dit Harry Dickson à Tom Wills, le jour où il se prépara enfin à l'action. Je n'ose plus le faire. Le Dr Drum a dû flairer le vent et se tient sur ses gardes.

— Faisons envahir la propriété par la police, répondit fougueusement Tom.

— Ouais ! riposta narquoisement le maître. Et de quoi, s'il vous plaît, accuserons-nous le Dr Illing, et de quoi le Dr Drum ?

— Hm... d'avoir cambriolé la boutique de Mr. Nathanson et l'appartement de Mr. Harry Dickson, risqua l'élève.

— Cambriolé ! Il n'y a pas eu un vieux journal de volé. Ensuite, qui vous dit que c'est le Dr Drum ? Votre petit doigt ? Voilà un témoin qui ne serait cru ni à Scotland Yard ni à Old Bailey.

— Alors, nous en sommes réduits à la vieille méthode, conclut Tom Wills. Nous sauterons la muraille et nous irons voir ce qui se passe derrière.

— Mauvais, mon gars. Notre homme est bien capable de nous attendre de pied ferme... Non, nous irons le voir. J'ai envie d'affronter la bête dans son antre. C'est une méthode difficile, mais je l'adopte.

Deux heures plus tard, Harry Dickson sonnait à la grille d'Illing House.

Une lourde cloche se mit en branle quand ils tirèrent la chaîne rouillée, mais la grille resta close.

— Re commençons, dit Tom.

Mais son maître l'arrêta.

— Inutile, la grille n'est pas fermée, dit-il.

Une large allée semée de gravier gris les reçut. Des deux côtés, le parc s'étendait minable et triste ; des arbres rabougris y achevaient de mourir, sous les lichens et les rouilles végétales.

Une bâtisse en briques rouges, ternies par le temps et les intempéries, s'élevait au bout de la drève. Elle avait gardé son aspect d'usine, avec ses fenêtres carrées aux verres cannelés.

Au haut du perron, la porte était ouverte, découvrant le hall nu et vide.

Tom considéra avec stupeur les dalles crevassées, dans les fentes desquelles croissaient de petites saxifrages.

— Mais cette boîte n'a pas été habitée depuis des lustres !

s'écria-t-il.

Ils parcoururent les salles sonores et vides, désespérément vides.

— Une édition revue et augmentée de la maison de Rolherhide, fit remarquer amèrement Harry Dickson.

Au bout d'une demi-heure, il ne leur resta rien à voir.

Jamais cette bâtisse n'avait servi d'habitation.

— Je me demande où il met ses oiseaux, cet oiseau-là, dit Tom d'un ton mi-plaisant mi-fâché.

« Quelle partie de cache-cache joue cet homme mystérieux ? se demandait le détective. Et au fond, quel est ce jeu... son jeu. »

Soudain, il se pencha et cueillit un petit chiffon de papier roulé en boule dans un coin.

— Ah ! par exemple, voilà ce qu'on ne s'attend guère à trouver dans une usine abandonnée et ouverte à tous vents ! s'écria-t-il.

C'était un billet de cinquante livres de la Banque d'Angleterre.

— Faux ? demanda Tom Wills.

— Faux ? Jamais de la vie, répondit Dickson, après l'avoir examiné à la loupe. Tout ce qu'il y a d'authentique, au contraire !

Ils revinrent silencieusement, par le parc solitaire où le vent sifflait ironiquement à travers de grêles ramures.

« Pourquoi cette légende d'Illing et de la lèpre ? » se demandait Harry Dickson.

Mais il eut beau se torturer les méninges, aucune réponse satisfaisante ne vint à sa question mentale.

— Nous cherchons du vent, de la fumée et du néant ! pontifia Tom Wills.

Harry Dickson le regarda de côté, mais il ne put trouver aucune riposte à cette parole décourageante : Tom avait dit vrai.

— Je ne sais pourquoi, continua le jeune homme, quand ils prirent place dans un taxi qui les ramena vers la ville, mais si j'ai une opinion à émettre, j'irais reprendre mon poste de guet de l'autre soir, près du chemin de fer. N'oubliez pas qu'on m'y a jeté une jumelle marine à la tête.

— Bien, répondit le maître. Je souscris à votre idée. Je ne sais trop pourquoi, mais autant passer quelques heures là qu'ailleurs.

Comme ils arrivaient dans Oxfordstreet, Harry Dickson se frappa le front.

— C'est bien lui ! s'écria-t-il.

— Qui cela ? le Dr Drum ? demanda évidemment son élève.

— Au diable votre Dr Drum et tout ce qui le regarde. Non, le chauffeur qui est venu prendre livraison des paons blancs. C'était Bill Mandey.

— Bill Mandey... attendez donc, une fière canaille, je crois, dit

Tom.

— Tout à fait. Un bandit de la plus basse pègre, sans grande envergure d'ailleurs : escroc, tire-laine, bonneteur, mais non dépourvu d'habileté, surtout quand il s'agit de passer à travers les mailles d'un filet policier. Je me souviens maintenant de la cicatrice en forme d'étoile qu'il porte au menton. Vraiment, le Dr Drum me déconcerte. Le voilà nanti de bien vilaines relations.

Revenu dans Bakerstreet, Harry Dickson jeta sur la table le billet de cinquante livres et Tom s'en empara à son tour.

— Il sent mauvais, dit-il.

Le détective renifla, eut un regard bizarre où Tom crut distinguer une lueur, et courut s'enfermer dans son laboratoire.

Quand il en sortit, deux heures plus tard, cette lueur persistait, mais néanmoins le visage du détective reflétait une vive perplexité.

— Votre odorat mérite une prime, mon garçon, dit-il, non pas qu'il m'ait mis sur une piste, mais il me permet de répondre maintenant à une de vos questions : « Que diable fait-il de ses oiseaux ? » Eh bien, Tom... il les empaille !

— Hein ? Il est fou ?

— Peut-être bien : payer quinze cents livres pour deux bêtes empaillées !

— Comment ? Nos deux paons blancs auraient été sacrifiés ?

— Je le crains, car c'est ce que vient de m'apprendre le microscope.

» Le billet en question révèle de menues traces de sang d'oiseau, ainsi que des paillettes de la poudre employée par Mr. Pivvins. Quant à l'iodoforme, on s'en sert couramment pour de semblables opérations. Mais pour le Dr Drum, tout ceci présente un certain avantage : des oiseaux morts sont moins encombrants que des volatiles vivants : la première chambre venue est suffisante pour lui servir de volière, ou plutôt de cabinet d'histoire naturelle.

— S'il se sert de billets de banque de cinquante livres pour ses petites affaires, cet homme doit être de taille à faire la pige à Rockefeller, grogna Tom Wills.

Harry Dickson ne devait se souvenir que plus tard de cette remarque de son élève.

Dans les notes du célèbre détective Harry Dickson, notes qui nous servent à la rédaction de ses prodigieuses aventures policières, nous nous trouvons ici devant quelques lacunes.

Harry Dickson a-t-il été sur le point d'abandonner la singulière affaire du Dr Drum ? On est presque tenté de le croire.

Il est certain que la page de son journal se couvre, en cet endroit, d'une écriture nerveuse et hachée.

Je marche en rond et dans le noir, écrit le détective. Où que je me tourne c'est le néant. Je ne sais plus ce que je recherche. Si je me trouve un jour en face du Dr Drum lui-même, je ne saurai franchement quelle contenance garder. Je ne l'accuse de rien et pourtant je le cherche et je le poursuis. C'est le néant... et pourtant ce néant m'observe, contrôle mes actes, suit mes allées et venues.

Je viens d'achever la lecture de quelques ouvrages terriblement savants sur l'hyper géométrie, et l'audacieuse hypothèse d'une quatrième dimension...

Je tâche de comprendre Einstein, Nordmann, Langevin, Planck... C'est terriblement abstrait, paradoxal et ardu.

Je me rends vaguement compte que ce serait presque un acte de colère divine, si Dieu permettait à un criminel de découvrir le secret de l'espace et du temps. Et je ne puis l'admettre.

Je redescends de ces vertigineuses altitudes, pour retrouver en moi une sourde conviction : il n'y a ici qu'un crime vulgaire, mais dissimulé avec une maîtrise sans pareille. Oui, mais... où est-il ce crime ? Il n'est peut-être qu'aux aguets ?

Allons, à l'ouvrage. Débrouillons-nous avec le néant, armons-nous de nos pauvres moyens humains : notre intelligence et notre patience.

Peut-être qu'au bout du pire néant, le tangible se retrouvera.

Harry Dickson et Tom Wills avancent péniblement, ployés sous la rafale d'octobre.

Le Dr Drum a disparu, mais à l'Université on ne s'en inquiète guère : on est habitué aux capricieuses éclipses de ce savant original et peu communicatif. Un jour n'est-il pas allé faire un tour aux Indes, abandonnant son cours et ses élèves, et n'a-t-il pas obtenu sa réintégration dans le corps professoral grâce aux plus hautes interventions ? Le Dr Drum est une gloire nationale, il ne s'agit pas de l'oublier. Même Harry Dickson risquerait de s'aliéner les plus belles sympathies, si l'on se doutait un moment de ses projets.

Les deux détectives viennent de faire de nombreux détours et crochets, par les ruelles interlopes du port, et d'aborder la venelle où se trouve leur poste de guet.

Voici le quatrième soir qu'ils veillent ainsi, sans rien distinguer d'autre que les ténèbres rayées d'averses.

— Bon, nous voilà installés au cinéma pour trois heures au moins, bougonna Tom Wills en prenant place sur son escabeau près de la fenêtre.

Harry Dickson ne répondit pas, mais dirigea sa lunette vers le pâté de maisons où il s'attendait toujours à voir s'allumer la mystérieuse fenêtre.

Mais, soudain, sa main se crispa davantage sur les jumelles : un

éclair blanc venait de jaillir en face de lui, pour s'éteindre aussitôt.

Tom avait vu, lui aussi, et manifestait sa joie par un grognement sauvage.

— Je vous l'ai dit... cela revit là-dedans !

Mais l'ombre était revenue et semblait vouloir persister. Toutefois, la longue et patiente attente des deux détectives devait être récompensée.

Une certaine torpeur commençait à les gagner, car minuit était passé depuis longtemps, quand ils saisirent leurs jumelles avec un parfait ensemble.

Là-bas, la fenêtre venait de s'éclairer.

La grosse ampoule blanche brûlait, illuminant l'intérieur avare et sordide.

La table était là, encombrée de paperasses ; des signes tracés à la craie couraient sur le tableau noir. Mais aucune présence vivante ne se manifestait dans le bizarre intérieur.

— Tiens, murmura Tom Wills, on dirait qu'il y a davantage de chiffres et de dessins sur le tableau que tout à l'heure. Pourtant, personne n'en a ajouté.

Harry Dickson allait répondre, quand il se tut, médusé, littéralement suffoqué par ce qui se passait au tableau noir.

Sans que personne n'y touchât, il se couvrait littéralement de formules algébriques et d'épures hâtivement tracées à la craie blanche ; on les voyait se multiplier mystérieusement, puis disparaître, torchées par une éponge invisible, puis réapparaître de plus belle, de plus en plus nombreuses.

Une formule compliquée, bizarre, où le signe de l'infini, en huit couché, se répétait sous celui des racines nièmes, se pavanait au milieu, demeurant intacte, alors que les autres s'évanouissaient et faisaient place à de nouvelles.

— L'équation du 40°degré, murmura Harry Dickson, cette « démence mathématique », comme l'appelait le pauvre Mycroft Caryble.

Il y eut une pause d'immobilité dans la chambre énigmatique, où plus rien ne s'inscrivit sur le tableau noir.

Tout à coup, ce tableau fut masqué par une présence.

Laquelle ? On n'aurait pu le dire. C'était plutôt une ombre incertaine, vaporeuse, qui flottait dans l'atmosphère de la pièce.

Elle erra quelques instants, puis s'atténua et se résorba ; à ce moment l'ombre de la porte se dessina sur le mur et un homme entra lentement, comme courbé sous une extrême lassitude.

— Le Dr Drum, murmura Tom Wills.

C'était en effet le docteur, avec son antique redingote bleue et son épaisse chevelure filasse. Ses yeux sombres s'attachèrent un

moment au tableau noir, puis il leva les mains au ciel en signe de détresse.

À la même minute, la lampe s'obscurcit : l'ombre de tout à l'heure s'interposait entre elle et la fenêtre.

Le Dr Drum ne semblait pas s'en apercevoir, car il continuait à considérer d'un regard fixe les équations et les épures sur le tableau.

Quand il se retourna, il vit l'ombre et eut un recul d'épouvante.

Ce n'était déjà plus une ombre, mais une masse amorphe, impossible à définir, changeant de forme et de contours comme le font certaines méduses.

Hors d'elle, une sorte de main unique se mouvait avec des mouvements malhabiles ; Harry Dickson et Tom virent que le professeur faisait des efforts inouïs pour rester hors de son atteinte.

— Les papiers brûlent ! s'écria soudain Tom Wills.

L'impossible créature venait de poser sa patte sur les paperasses, qui prirent immédiatement feu, comme au contact d'une flamme ou d'un fer rouge.

— Qu'est-ce que cela peut-être ? demanda Tom en tremblant de tous ses membres. Oh ! regardez donc, cet être brûle ! Il semble être fait d'un feu qui consume tout ce qu'il touche...

Il achevait à peine que le carré de la fenêtre s'emplit d'une clarté fulgurante.

Harry Dickson et son élève virent le Dr Drum se débattre au milieu d'une ardente fournaise ; et, tout à coup, ce fut l'ombre complète.

— Allons voir ! supplia l'élève. Je ne pourrais trouver la tranquillité si je n'en apprendis pas davantage.

Son maître le retint.

— Nous ne trouverions rien qu'une chambre vide et poussiéreuse, Tom, dit-il gravement. Ce que nous venons de voir, devrait se passer sur un autre plan de l'existence. D'après les hypergéomètres, ce serait dans le monde de la quatrième dimension.

— Alors c'est vrai... Cette terreur existerait ? demanda Tom, hagard et défait.

— Je n'ose pas dire non, répondit froidement le détective. Mais de là à prétendre que nous nous trouvions ici devant une de ses manifestations, il y a de la marge. Venez, nous ne reviendrons plus ici.

— Comment ? Vous croyez que le Dr Drum a péri ?

— Pas le moins du monde. Mais tout ce que cette chambre pouvait m'apprendre, je l'ai appris, et surtout ce qu'elle contenait d'illogique.

— Oh ! dites vite, maître ! implora Tom.

— Je crains que cela ne vous dise pas grand-chose, Tom, répondit le détective. Mais l'illogisme consistait dans l'entrée du Dr

Drum par une porte.

— Par où vouliez-vous qu'il passât ? demanda le jeune homme.

— À travers le mur, au besoin, ricana le détective, mais non à travers une porte qui n'existe pas en cet endroit.

Tom Wills poussa une exclamation.

— C'est vrai ! La porte de cette chambre s'ouvre dans le mur opposé ! À moins qu'il y ait une entrée secrète.

— Pas du tout ! Nul besoin n'en est, riposta Dickson en se frottant les mains. Quand nous serons dans la rue nous regarderons autour de nous avec attention, et nous trouverons certainement un point culminant échappé à nos regards depuis le début de notre enquête.

Ils quittèrent la maison du guet et, lorsqu'ils eurent atteint l'extrême bout de la ruelle, le détective se retourna et inspecta les alentours.

— Parfait ! dit-il laconiquement. Que voyez-vous au-dessus des toits ?

Un croissant de lune avait paru dans le ciel, entre deux nuées. Il déversait une clarté blafarde sur la pente des toitures et sur la haute tour d'un réservoir d'eau.

— Le point culminant dont vous avez parlé, maître, remarqua Tom Wills.

— Le Dr Drum est un habile homme, mais trop habile pour être un bien grand savant, riposta amèrement Harry Dickson. La terreur est finie, Tom ; nous sommes retombés en pleine matérialité terrestre. Je ne regrette pas mes études abstraites, mais je me sens un peu mortifié d'avoir donné dans un piège, fort subtil, mais un piège quand même.

Une lueur clignota au haut de la tour et disparut : Harry Dickson ricana.

— Un magnifique appareil de Drummond, Tom, expliqua Harry Dickson. Toutes les scènes que nous venons de voir se passaient sur un plan fort terrestre, mais non dans la chambre où nous les vîmes.

— J'y suis !... Un appareil cinématographique ! Quelle misère !

— Pas tout à fait ! Un appareil de projection sans film, envoyant à distance une scène mimée et également truquée, se jouant dans une chambre aux mêmes dimensions que celle où était censé étudier Drum. Car la chambre au tableau noir et la table aux paperasses se trouvent en réalité en haut de cette tour. Certes, le Dr Drum a apporté de solides perfectionnements à l'appareil qui n'existe que dans quelques laboratoires d'optique. Et je n'ai nul besoin d'aller là-haut, voir s'il en est ainsi.

— Voici la fin du mystère, conclut Tom Wills.

— Comment ! s'esclaffa le maître. La fin ? Mais, mon pauvre garçon, il commence à peine !

— Non ! Et pour quelle raison ?

— Il nous reste à savoir pourquoi Drum se livre à des fantasmagories très impressionnantes, mais indignes d'un véritable savant. Il nous reste à découvrir pourquoi le Dr Drum est un malfaiteur, et ce qu'il fait pour en être un !

Harry Dickson tourna dédaigneusement le dos à la sombre tour, et se mit à marcher à grands pas vers le port.

Soudain, un grand cri de terreur éclata derrière eux.

— Malheur à nous ! Malheur à moi ! Malheur aux morts !

Harry Dickson et Tom se retournèrent, mais ce fut à leur tour de crier d'épouvante : un être livide, au visage affreusement convulsé, se tenait debout à quelques pas d'eux.

Ses yeux, agrandis par l'horreur, les couvaient avec un regard fou, hanté des pires angoisses.

— Fuyez, Harry Dickson ! Avant qu'il ne soit trop tard ! Ne me suivez pas. Vous savez bien que je suis mort !

En quelques bonds prodigieux, la terrifiante créature se perdit dans l'ombre avant que les deux amis puissent songer à la rejoindre.

— Mon Dieu ! gémit le détective, ceci n'est pas un truc d'illusionniste, mais une affreuse réalité. Cet homme, c'est le professeur Caryble, que nous avons vu mourir, qui est défunt et enterré depuis des semaines !

Tom Wills râlait littéralement d'horreur.

— Ne dites pas ça, maître, implora-t-il. Je crois que je ne saurais survivre à cela... Si c'était réel.

Harry Dickson avait fait halte et se tenait immobile, les bras croisés sur la poitrine.

— Nous ne dormirons pas cette nuit, Tom, dit-il enfin. Nous allons, de ce pas, faire un tour au cimetière de Willensden où est inhumé le professeur Caryble !

4. Le cimetière et la tour

Dans un garage ami, les deux détectives trouvèrent une petite automobile à deux places, qui les mena rondement à Willensden.

La nuit était devenue plus claire, car le premier quartier de la lune luisait à présent dans le ciel, d'où le vent d'automne avait balayé les nuages.

Le cimetière de Willensden n'est pas très grand et les murailles qui l'entourent pas bien hautes.

La voiture fut garée sous les arbres de la drève d'approche et, en quelques secondes, les détectives eurent escaladé le mur.

Harry Dickson se dirigea immédiatement vers la cabane où le fossoyeur rangeait ses outils. Tous deux s'emparèrent d'une bêche et d'un levier de fer et, à pas lents et circonspects, ils se mirent à progresser entre les tombes.

Un cimetière n'est pas un endroit des plus gais pendant le jour, mais comme il est sinistre et menaçant en pleine nuit, même, et surtout peut-être, sous le regard glacé de la lune !

Comme ils s'avançaient, Harry Dickson s'arrêta soudain et immobilisa son élève du geste.

Un bruit sourd et rythmé se faisait entendre dans l'ombre : le bruit rapide et cadencé d'une pioche maniée avec fièvre. On entendait parfaitement le choc plus clair du métal quand il venait à toucher quelque caillou.

Cela sonnait étrangement parmi les grêles rumeurs de la nuit – frémissement lent des conifères, tintement glacé des clochettes des fleurs de porcelaine dans le vent, chuintement plaintif des nocturnes en maraude dans la nuit.

Après une brève halte, les détectives se mirent à avancer de nouveau, se blottissant autant que possible dans l'ombre des marbres et des ifs funéraires.

— Attention ! fit Tom Wills dont les yeux perçaient aisément l'obscurité ambiante. Là... à gauche... contre cette tombe, un homme travaille.

En effet, un homme bêchait avec furie la terre meuble d'une tombe encore assez fraîche, et où aucune pierre tombale n'avait encore été posée.

— Mais c'est la tombe de Caryble, murmura Tom avec angoisse.

Il aurait voulu s'élancer sur le macabre détrousseur, mais son maître l'en empêcha.

— Laissez donc : cet homme travaille pour nous !

Le travail avançait vivement, car l'inconnu semblait doué d'une force prodigieuse.

Le tertre de terre enlevée montait à vue d'œil ; bientôt, l'homme bondit dans la fosse et, seules, ses épaules et sa tête émergèrent.

Un quart d'heure plus tard, Harry Dickson et son élève entendirent le bruit aigu d'une lime à froid, suivi de quelques coups de marteau frappant le bois, puis un craquement de planches brisées.

Il eut un silence qui sembla bien long aux guetteurs, et tout à coup on entendit le fossoyeur nocturne rire d'une façon sinistre.

Il réapparut au bord de la tombe, jeta sa pelle, redressa ses reins fatigués et parut en pleine clarté lunaire.

Bien qu'il s'y attendît, Harry Dickson réprima difficilement un frisson en voyant des yeux cruels luire dans l'ombre : il venait de reconnaître le Dr Drum.

Avant qu'il pût prendre une décision, le professeur s'était glissé derrière une tombe voisine, et un bruit de pas pressés décrut.

— Allons voir, dit Harry Dickson à son élève. C'est pour cela que nous sommes venus.

Un rayon de lune glissait sur le tertre et éclairait la fosse ouverte.

Dans la fosse, un cercueil violé béait, le couvercle défoncé.

Nulle trace de cadavre... Du sable et du gravier lestaient la bière.

— J'aime mieux cela, murmura Harry Dickson en entraînant Tom vers le mur d'enceinte. Ils allaient l'escalader, quand un bruit de voix querelleuses les en empêcha.

— Ce n'est pas une vie, protestait une voix mécontente. Je dois me cacher comme le dernier des criminels. Je ne sors que la nuit, comme les chauves-souris, et encore pour aller ou... Je commence à en avoir assez...

Une autre voix répondait, mais sur un mode si bas que les détectives n'entendirent qu'un vague murmure.

— Non ! riposta la première voix, plus furieuse que jamais, je n'écoperai pas. Au contraire, si je voulais, je pourrais être certain d'une belle récompense. Je veux reprendre ma liberté.

Un nouveau murmure répondit, après quoi le révolté clama :

— Je connais Harry Dickson, moi, et je pourrais bien aller le trouver de ce pas à Bakerstreet ! Pour une pareille affaire il me recevrait la nuit, comme le jour, et je vous assure que si...

Un cri strident retentit suivi d'une plainte affreuse.

Harry Dickson se hissa à la force du poignet sur le faîte du mur et, d'un souple rétablissement, suivi d'un bond de félin, il se trouva hors du cimetière. Un choc sourd, derrière lui, apprit au détective que Tom Wills venait de suivre son exemple. Ils se mirent à courir dans la direction du bruit.

Un moteur pétarada soudain et une auto démarra eu loin.

— Un cadavre ! s'écria Tom Wills en désignant un corps allongé immobile sous le clair de lune.

— Bill Mandey ! s'écria Harry Dickson en soulevant la tête du forban.

L'homme vivait encore mais ses moments étaient comptés : le sang sortait à flots de sa poitrine trouée d'un coup de tranchet.

— Bill ! C'est moi, Harry Dickson... Vous m'avez appelé, me voici... Parlez. Je viens vous venger ! cria le détective à l'oreille du moribond.

Bill ouvrit des yeux vitreux. La lune éclairait eu plein le visage du détective et le blessé le reconnut.

— Dickson ! râla-t-il. Cela tombe bien... C'est Drum qui a fait le coup... Il retourne à la tour... puis au bateau. Attention aux oiseaux !

Sa tête retomba sur l'épaule de Dickson et ce fut tout.

— Pauvre diable ! murmura le détective. De son vivant c'était un filou, mais il ne méritait pas une mort aussi terrible.

— Cette mort vous fournit une raison pour arrêter le Dr Drum ! dit Tom.

— C'est exact, Tom, mais je ne sais pas si je le ferai de sitôt. En tout cas, elle me fournit l'occasion de faire remplir un mandat d'arrêt au nom de cet énigmatique savant, détrousseur de tombes, opérateur de cinéma et assassin.

» Nous prendrons deux ou trois heures de repos, et puis nous irons traquer la bête dans ses derniers retranchements.

Ils retrouvèrent leur petite automobile sous les arbres et regagnèrent à toute allure Bakerstreet où, après un thé réconfortant, les attendait un sommeil réparateur, bien nécessaire aux fatigues de leur dernière équipée.

Il fallut une heure de pourparlers à Scotland Yard, et même une intervention téléphonique du Premier ministre, Lord Dambridge, pour que Dickson obtînt le mandat d'amener désiré. Encore dut-il promettre d'agir avec la plus grande circonspection et de se méfier.

— Nous n'oserions jamais mettre ainsi de but en blanc la main sur un homme comme le Dr Drum ! affirma le chef du Yard. Une gaffe équivaldrait à un tollé universel où nous laisserions tous deux nos plumes. Et la presse donc ! Brr, je n'en dormirai pas ce soir, à moins

que vous ne nous arriviez avec des preuves formelles, des chaînes sans faille, hein ?

Harry Dickson promit et s'en alla retrouver Tom, qui l'attendait avec une bien compréhensible impatience.

— Le Yard me laisse travailler seul, my boy, dit-il en se frottant les mains, et je m'en félicite. J'aime autant me passer de ses brouillons.

— Est-ce l'assentiment de Lord Dambridge qui vous met ainsi le cœur en joie ? demanda moqueusement le jeune homme, car il se rendait compte que son maître avait son visage des veilles de victoire.

— Mais non, mais non, mon petit. Vous allez voir...

Ils étaient arrivés à la ruelle de leur premier guet, ruelle que Tom ne croyait pas revoir de sitôt.

Harry Dickson avisa une maison, voisine de celle qui avait abrité leurs patientes attentes et sonna.

Un vieil ouvrier vint leur ouvrir.

— Si c'est pour du vin, il faut vous adresser aux bureaux dans Albion Yard, bougonna-t-il et un employé vous accompagnera dans les caves, dont je n'ai pas les clefs. Et, même si je les avais, je ne vous laisserais pas entrer !

— Voilà un accueil charmant, répondit le détective d'un air aimable. Il y a donc du vin dans vos caves ?

— Vous ne le savez donc pas ! s'écria le vieux, en colère. Que venez-vous faire alors ? Ces caves sont louées à Messrs. Bray & C° d'Albion Yard, propriétaires en vin. En voilà assez maintenant. Déguerpissez, car j'ai ordre de ne laisser entrer personne, et je ne me soucie pas de perdre ma place.

— Si j'allais trouver Messrs. Bray & C°, vous la perdriez sur l'heure, votre place, riposta moqueusement le détective. Puisque vous ne pouvez laisser entrer personne, pourquoi louez-vous alors des chambres la nuit, hein, vieux cachottier ?

Le gardien se mit à trembler.

— Vous ne ferez pas cela, gentlemen, s'écria-t-il d'un air alarmé. Je ne suis qu'un pauvre homme, et je n'ai fait cela que pour gagner quelques sous supplémentaires. Mais le gentleman ne touchait ni aux caves, ni aux vins !

— Montrez-nous sa chambre, ordonna Harry Dickson.

— Police ? s'enquit l'autre, mal à l'aise.

— Oui. Allons, faites vite !

— Je ne serai pas mêlé à une vilaine affaire au moins ? Je n'ai rien fait.

— Il n'en est pas question et vous pouvez être tranquille, mon brave. Vos patrons n'en sauront rien, je vous le garantis...

— C'est au troisième, la grande chambre qui donne dans la

rue. Mais vous n'y verrez rien. Il n'y a pas de meubles. Je ne sais ce que le vieux y venait faire. D'ailleurs, comme il me payait convenablement, je ne m'en suis pas préoccupé.

Le gardien avait dit la vérité : la chambre était complètement vide. Mais Dickson eut tôt fait d'obtenir de l'épaisse poussière tous les indices désirables.

— Première trouvaille, dit-il en se penchant hors de la fenêtre.

— Laquelle donc ?

— Le problème de la lorgnette qui vous chut sur l'épaule est résolu, Tom, et c'est déjà quelque chose.

— Dites vite, maître ?

Mais Harry Dickson secoua malicieusement la tête.

— Pas encore, Tom. Notez que cette trouvaille n'est pas de nature criminelle ; elle démontre seulement que l'âme humaine est bien faible, et trop souvent esclave de ses désirs. Elle en entraîne encore une autre... celle des visites clandestines faites à Bendall Lane et à notre appartement.

— Par le Dr Drum ? s'enquit Tom.

— Oh ! Pas le moins du monde. Mais je conserve cela pour la bonne bouche, en guise de dessert.

Harry Dickson reprit sa gravité première : il désigna au loin la tour sombre du réservoir d'eau, dépassant les toits voisins.

— Je me suis renseigné au sujet de cette vieillerie, dit-il. Tout comme l'usine de Deptford, elle ne sert plus à rien depuis des années. On a constaté la présence de fissures, et l'on a reculé devant le coût des réparations, tout autant que devant celui d'une démolition. Mais allons nous en rendre compte sur place.

Le quartier dans lequel ils erraient à présent était à peu près désert. Il appartenait à ces curieuses régions du port, qui connurent jadis une belle opulence, qui furent abandonnées depuis, pour devenir de véritables petites villes mortes, vouées aux décombres et aux débris.

L'ancien château d'eau se dressait au milieu d'une place exiguë, aux pavés verdis ; derrière, s'étendait une darse, où sommeillaient quelques voiliers, schooners, et clipper nitratiés, ainsi que de vieux cargos de cabotage. Le long des quais régnait une théorie sénile de hangars et d'entrepôts en planches. Tout le rebut des ports traînait là : barils vides, vieux câbles lovés, ancres rouillées, treuils disloqués, palans effrités, lambeaux de bâches et de toiles à voile.

Harry Dickson regarda cette désolation rudérale d'un air inquisiteur.

Il connaissait la curieuse manie de certains hors-la-loi de s'entourer d'un décor de désolation et d'abandon, bien de nature à

rebuter certaines âmes sensibles ou peu averties.

— Je me demande comment on va attaquer cet épais cylindre de pierre, se moqua Tom Wills. Entamons-nous la pièce montée par le haut ou par le bas ?

Ils arpentaient le quai désert.

Une grue hydraulique geignait au-dessus de leur tête, son unique bras se mouvant lentement vers un minable cargo à l'amarre, dont le bord semblait aussi abandonné que le reste de ce petit monde maritime.

Soudain, Harry Dickson poussa un cri d'avertissement et tâcha de tirer son élève en arrière. Il était trop tard.

Comme un oiseau de proie, la grue s'était mise en mouvement avec une vélocité furieuse. Son câble muni d'un grappin articulé fondit vers le sol, agrippa les deux détectives comme une serre happant une double proie et les attira vers les hauteurs.

Ils restèrent pendant une brève minute suspendus entre ciel et terre, puis ils virent les murailles fuligineuses de la tour se rapprocher d'eux.

Et, tout à coup, autour d'eux, ce furent les ténèbres.

5. Dans l'autre monde

Ils ne perdirent pas connaissance ; bien que leur chute ait été extrêmement dure, ils n'étaient qu'étourdis. Ils s'aperçurent qu'ils étaient tombés sur un sol boueux, qui avait amorti considérablement le choc.

— Rien de cassé, grogna Harry Dickson. » Ah ! si, l'ampoule de ma lampe de poche !

— Tout comme la mienne, renchérit Tom Wills en se frottant les membres meurtris. Mais comme il fait sombre ici !

Harry Dickson tâcha de fouiller du regard les épaisses ténèbres qui les entouraient.

— Tout à l'heure, il y avait de la lumière perpendiculairement au-dessus de nos têtes. Il n'y en a plus, une trappe a dû se refermer sur nous.

— Celui qui a fait cela est un parfait idiot, grommela Tom Wills. Il doit savoir, ou supposer, que nous avons laissé des gens derrière nous, avertis de notre démarche. À Scotland Yard par exemple.

— Savoir... murmura Harry Dickson en secouant la tête. Il se peut également que l'individu qui vient de nous jouer ce tour s'imagine que ces gens avertis, comme vous dites, ne seront pas capables de nous retrouver ici, et Dieu sait s'il n'a pas raison !

— Vous êtes gai, maître ! protesta le jeune homme.

— Allons, debout, Tom ! Donnez-moi la main, et faisons le tour de notre prison !

Ils se mirent en marche, tâtant des doigts une paroi suintante et froide : l'exploration sembla s'éterniser.

— Nous tournons en rond, constata Wills. Si l'on se tournait le dos pour faire le chemin en sens inverse ? Nous nous rencontrerions à la fin...

Le détective hésita. Quelles embûches cette ténébreuse geôle pouvait-elle receler ?

Ce fut pourtant l'idée de Tom qui prévalut, mais son maître lui recommanda de ne jamais cesser de parler, pour opérer le retour au cas où les voix s'éloigneraient trop. Ceci décidé, ils se tournèrent le dos et partirent, chacun dans une direction opposée, en tâtant la muraille.

— Halte, Tom ! commanda Harry Dickson. M'entendez-vous ?

— Oui, maître, mais comme vous êtes loin !

— Pourtant il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes quittés ! Criez de toutes vos forces, Tom !

Ce fut une voix grêle, sonnante comme au fond d'une vallée profonde, qui répondit à l'invite du détective.

« Ce qui est étrange c'est qu'il n'y a ni écho, ni résonance, dans un pareil lieu, se dit Harry Dickson. Si encore nous étions au centre d'une vaste plaine, mais je sens une muraille en rudes et robustes pierres sous les doigts. »

— Allô, monsieur Dickson !

La voix du jeune homme était presque devenue inaudible.

— Je ne sais ce qui arrive... mais je ne puis presque plus respirer ! cria la voix de plus en plus lointaine de Tom Wills.

Presque au même instant, Harry Dickson sentit son souffle devenir pénible ; une impression de profonde lassitude l'envahit, il eut des nausées et, coup sur coup, des éblouissements.

— Tom ! hurla-t-il.

Son élève ne répondait plus et le détective chancela, comme soudain privé de forces. Pourtant, son cerveau travaillait encore, essayant de comprendre ce qui arrivait : cette voix devenue brusquement ténue, dans un endroit pourtant bien clos, et probablement de peu d'étendue, puis cette absence de résonance acoustique. Harry Dickson se retourna et, tout en ne perdant pas le contact avec le mur, se mit à courir.

Une affreuse sensation s'était emparée de tout son être ; des volées de cloches sonnaient à ses oreilles, il respirait du feu, ses jambes fléchissaient sous d'énormes fardeaux.

— L'air ! hoqueta-t-il soudain. On raréfie l'air autour de nous.

Au moment où il trébucha sur le corps de Tom Wills, étendu sur le sol, il perdit connaissance à son tour.

— Je regrette beaucoup d'avoir dû en passer par là avec vous, messieurs !

La voix sonnait, calme et claire, un peu sèche.

Tom Wills béait littéralement de stupeur ; son maître, bien qu'il fût probablement tout aussi ahuri, ne semblait pas s'émouvoir.

Ils étaient assis dans de vastes fauteuils club, d'une curieuse teinte orange, d'un modèle inconnu mais confortable. Il leur était pourtant impossible de faire un geste, car de fines bandes d'acier articulées leur enserraient les poignets et les chevilles.

Devant eux se tenait le Dr Drum, toujours revêtu de son antique redingote bleue.

— Tout à l'heure, ces entraves tomberont d'elles mêmes, messieurs, mais je dois prévenir une agression de votre part contre ma

personne. Ne vous offusquez pas du pénible passage de votre monde dans le mien... Tout comme un plongeur qui passe d'une pression atmosphérique à une autre, vous avez ressenti les désagréables conséquences de ce changement. Ceci est indépendant de ma volonté. Vous vous êtes introduits de force chez moi, et vous en payez un peu les conséquences. Mais je ne vous veux aucun mal. Au contraire, je crois que vous allez pouvoir m'être très utile.

— Votre monde... commença Tom Wills.

Mais Dickson lui lança un regard mécontent.

Le Dr Drum eut un vague sourire sur son étrange figure parcheminée.

— N'essayez pas de jouer au plus malin avec moi, messieurs. Vous voulez surprendre mon secret. Inutile d'ailleurs, je vous introduis moi-même au centre de ce mystère ! Vous cherchez l'autre monde du Dr Drum ? Mais vous y êtes ! Vous êtes aussi des privilégiés par excellence, car bien peu de mortels auront le loisir d'y pénétrer encore après vous.

— Comment ? s'écria Tom. Il me semble pourtant...

Un second regard du maître, fulgurant cette fois-ci, le fit taire définitivement.

— N'attendez pas de moi des révélations, continua le Dr Drum. Vous n'avez aucun droit de m'en demander, et je ne vous en donnerai pas. S'il vous plaît de regarder autour de vous, tant que vous resterez ici, cela est votre affaire. Je vous préviens toutefois que, si dans ce lieu-ci vous êtes en sécurité, vous ne l'êtes plus au-delà d'une certaine barrière. Oh ! non de ma propre volonté... mais il y a « au-dehors » des forces contre lesquelles je ne puis rien moi-même. Je vais d'ailleurs vous mettre en face de ce danger. Quand le moment sera venu, cela vous ôtera, je crois, toute envie d'escapade.

Harry Dickson ne bougeait pas. Pourtant Tom Wills crut comprendre que ce verbiage commençait à l'ennuyer.

— Ne disiez-vous pas, docteur, que nous pourrions vous être utiles ? Je me demande en quoi ?

Le Dr Drum lui lança un regard aigu.

— Vous serez un excellent négociateur entre le Gouvernement et moi ! monsieur Dickson, dit-il après une brève minute de silence.

— Et qu'irai-je dire de votre part à cet excellent Gouvernement ? demanda le détective, non sans ironie.

— Peu de chose ! Mais quand même... Je veux la paix ! Je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est un geste de colère qui supprima un coquin de la plus belle eau. Je veux que cette affaire soit étouffée, et qu'également les demeures nécessaires à mes travaux ne soient plus en butte à des violations continuelles. Entendez-vous, monsieur Dickson ? Laissez mon usine de Depford tranquille, ainsi que cette ruine de

château d'eau. Je les ai payées d'ailleurs de mes deniers. Je ne demande pas grand-chose, il me semble.

Harry Dickson le regarda pensivement.

— Je ne crois pas, docteur, que l'affaire de Bill Mandey puisse vous attirer de bien graves difficultés. Pourquoi ne pas vous expliquez franchement avec les autorités, vous, un homme de votre réputation ? Les appuis ne vous manqueraient pas !

Le Dr Drum s'impatiait visiblement.

— Non ! Non et non ! Il faut une promesse solennelle du Premier ministre qui garantira ma tranquillité et empêchera des curieux mal élevés de votre genre de fourrer le nez dans mes affaires.

Harry Dickson sifflota.

— Le Gouvernement en fera ce qu'il voudra, mais moi, Harry Dickson, je n'ai pas à recevoir ses ordres, et je vous préviens, docteur Drum que je continuerai à « fourrer le nez dans vos affaires » comme vous le dites si bien.

— C'est ce que nous allons voir ! grinça le savant.

Une porte ronde, d'une forme curieuse, claqua derrière lui et les détectives furent laissés seuls. Automatiquement leurs bracelets métalliques venaient de sauter, et ils se trouvèrent libres.

Libres... C'est une façon de s'exprimer, car de fait ils se trouvaient dans une pièce de forme singulière ; l'intérieur d'un cylindre creux, meublé soigneusement mais d'une façon tout à fait extraordinaire, et témoignant d'une recherche fantastique. La lumière venait de deux plafonniers en cristal givreux.

— L'autre monde, commença Tom Wills. Voilà qu'il veut nous en faire accroire à son tour.

Harry Dickson mit la main devant la bouche de Tom.

— Taisez-vous donc. Le mieux est de le laisser dans l'idée que nous ignorons tout de ses trucs d'illusionniste ; sinon il comprendrait que nous cherchons ce qu'il cache derrière, et cela pourrait nous coûter cher, car l'homme me semble être décidé à l'action.

— Tout cela c'est du décor ! grommela Tom avec mépris.

— N'exagérons rien ! riposta Dickson. Ce n'est pas tout à fait du décor. De fait, je crois que nous nous trouvons dans quelque cloche à plongeur, sous une eau assez profonde, et la différence de pression que nous avons sentie semble vouloir le confirmer.

— Rien que pour prouver à des captifs comme nous, l'existence de son nouveau monde ? demanda Tom Wills d'un ton acerbe.

— Non... Vous avez pu remarquer qu'il n'essaye pas de nous en imposer beaucoup de ce côté. Je suis enclin à croire que c'est plutôt un moyen de fuite.

— C'est qu'il a de bonnes raisons pour fuir, décida Tom.

Harry Dickson eut un rire silencieux, son rire d'Indien, comme

disaient ses familiers.

— Je vous entends, mon garçon, et surtout depuis que j'ai vu ses mains.

— Hein ? Ses mains... Elles ne m'ont rien appris !

— Elles étaient tachées d'encre !

— Et quand cela serait ?

— Je crois que je connais le « véritable secret » du Dr Drum ! fit Harry Dickson en se frottant les paumes avec une satisfaction féroce.

Tout à coup un crissement métallique leur fit lever la tête ; lentement, un panneau glissa dans l'une des parois et une longue main décharnée parut, puis un corps maigre se faufila par l'étroite ouverture.

Tom Wills recula, se réfugiant presque dans l'ombre tutélaire du maître, tant l'apparition était fantomale et angoissante.

Un visage cadavérique venait de surgir devant eux, aux méplats saillants, à la lippe pendante, aux yeux morts.

— Professeur Caryble ! murmura Harry Dickson impressionné malgré lui.

— Chut ! Vous êtes promis à la mort ! souffla l'étrange savant. Mais, puisque vous avez voulu m'aider, Dickson, je veux essayer de vous garder sur le plan des vivants.

Une lueur diabolique s'alluma dans ses yeux ternes.

— Je suis mort ! Je suis sur le plan astral ! Je connais à présent le secret du Dr Drum... mais hélas, il m'a coûté la vie. Je vais vous faire évader et puis je détruirai son œuvre pour le bien de l'humanité. Je pense acquérir ainsi de grands mérites sur le plan éternel que Drum a violé malgré les lois divines !

Harry Dickson se souvint du Lunatic-Asylum de Willensden... Caryble était fou, mais il l'avait vu mourir !

— Professeur Caryble, je vous ai cru mort, dit-il.

— Mais je le suis, n'en doutez pas, sinon je n'aurais pu évoluer dans ce monde qui n'est pas celui des vivants. Non, non, ne me demandez plus rien, je n'ai pas le droit de trahir le secret de la création. Dieu me punirait... Venez, que je vous rende au monde des vivants auquel vous appartenez encore. Venez, avant que les terribles hommes-nuages n'apparaissent et ne vous gardent à jamais prisonniers dans la mort !

Il fit signe aux captifs de le suivre et ils obéirent sur-le-champ.

Une étroite cabine en tôle grise voisinait avec le salon qui les avait retenus prisonniers. Des appareils pneumatiques l'encombraient. Harry Dickson eut un geste de compréhension en voyant le professeur Caryble manier des manettes et des leviers.

— Une salle de passage, tout comme dans les sous-marins,

souffla-t-il à l'oreille de Tom. Un épatant moyen d'évasion que Drum possédait là.

Un air lourd entra dans leur poitrine quand Caryble eut soigneusement fermé le panneau par où ils y étaient entrés.

— Où est Drum ? demanda Tom Wills.

— Chut ! Il est retourné sur le plan terrestre, pour une besogne imbécile qui ne me regarde pas !

L'atmosphère redevenait normale et permettait à nouveau de respirer librement.

Caryble vérifia une série de manomètres et fit jouer les verrous compliqués d'une porte de fer qui s'ouvrit aussitôt.

— Nous sommes à l'intérieur d'un navire ! s'écria Tom Wills en voyant devant lui un couloir étroit en bois luisant.

— Un navire qui appartient encore au plan terrestre, expliqua le dément. Vous pouvez y évoluer à votre aise. Mais dépêchez-vous, car je dois détruire l'œuvre impie du Dr Drum ! Allez... Mais prenez garde aux oiseaux !

6. Prenez garde aux oiseaux

Avant que Dickson eût pu faire un mouvement, un déclic sonna derrière lui, et le professeur Caryble disparut derrière la cloison de métal.

Les deux compagnons ne perdirent pas de temps ; ils s'élancèrent dans le couloir, vers l'air libre.

Une porte bâillait à leur droite, une clarté laiteuse inondait une large chambre, aux hublots obturés, mais au plafond constellé de lampes opalisées.

— Les paons blancs ! s'écria Tom Wills.

Les magnifiques oiseaux étaient là, immobiles, mais gardant le semblant de vie que leur avait laissé l'empaillleur.

Mais ils n'étaient pas les uniques occupants momifiés de la chambre marine.

Tout au long des parois de bois ciré, régnaient des théories d'oiseaux empaillés, et parmi eux les plus beaux spécimens du monde.

Toucans, marabouts, eiders, canards du Japon, faisans et cygnes dorés, oiseaux-lyres, manchots de l'Antarctique, pélicans, condors, frégates de l'Atlantique, grampians, fous de mer...

Quelle fortune pour un naturaliste ! Harry Dickson, malgré l'étrange situation où il se trouvait, ne pouvait s'empêcher d'admirer cette prodigieuse collection.

Mais Tom Wills le rappela à la réalité.

— Pourquoi devons-nous prendre garde à eux ? Je ne vois pas comment ils nous feraient le moindre mal.

Harry Dickson examinait les sujets immobiles, ne leur trouvant, en effet, rien de suspect ou de nature à les obliger à se méfier d'eux.

Soudain, un éclat métallique attira son attention, et il se rendit compte alors qu'un mince fil d'archal reliait les bêtes entre elles.

— Elles ne vont pourtant pas s'envoler, murmura-t-il en s'approchant.

Il secoua la tête : ceci était incompréhensible entre toutes choses.

Tom Wills regarda les paons blancs avec un regret visible.

— Quel maniaque pour sacrifier ainsi des bêtes qui coûtent une fortune !

Pour toute réponse, Harry Dickson ricana.

— À ce sujet, je crois en savoir un peu plus long, dit-il avec malice.

Tom Wills caressait d'une main distraite les magnifiques plumages ; un peu de poudre adhéra à ses doigts.

— Tiens, dit-il, ceci n'est pas de l'iodoforme.

Machinalement, il tendit la main vers son maître.

— Où avez-vous trouvé cela, Tom ? demanda celui-ci fébrilement.

— Mais... sur les plumes de ce paon blanc.

Harry Dickson ne dit rien, mais il prit son canif et, d'un geste vif, fendit la vaste poitrine de l'animal empaillé.

— Oh ! pourquoi détruisez-vous une si belle pièce ? lui reprocha Tom.

Le maître répondit par une exclamation terrifiée.

— Au large, Tom ! À toute vitesse. Il y va de notre vie !

Il entraîna Tom dans la cursive et se mit à courir.

— Pourvu que Caryble n'y mette pas trop de hâte ! haleta le détective.

Ils gravirent l'escalier et atteignirent le pont d'un beau schooner, tout blanc, dormant dans le bassin, les voiles carguées.

Le pont était désert. Harry Dickson, entraînant toujours son élève, le traversa à une vitesse folle. Il n'y avait pas de passerelle ; et une bonne distance séparait le bord du quai.

— Sautez, Tom, si la vie vous est chère, et courez ! ordonna le détective en donnant lui-même l'exemple.

Ils retombèrent à pieds joints sur le quai.

— Plus vite ! Plus vite encore ! hurla le détective.

Ils tournaient l'angle d'une des cabanes de planches.

— Un pas encore et vous êtes morts ! tonna une voix derrière eux.

Harry Dickson et Tom se retournèrent et virent le Dr Drum les visant de son revolver.

— À terre ! commanda Harry Dickson en se jetant à plat ventre.

Deux détonations retentirent, et les balles sifflèrent à quelques pouces de leurs oreilles.

Le Dr Drum poussa un juron et baissa son arme pour mieux viser.

Au même instant, la terre sembla s'entrouvrir dans un geyser de flammes et de débris, tandis qu'un terrible tonnerre roulait sur le quartier endormi.

— J'ai détruit l'œuvre du démon ! clama une voix aiguë, qui était celle du professeur Caryble.

Une mer de feu roula en grandes vagues et une véritable

fournaise entoura les hommes.

Tom Wills boula comme un lapin et alla rouler à vingt yards de là, meurtri, ahuri, presque fou.

Un vent de cauchemar balaya la cabane de planches. Puis, pendant des minutes et des minutes, une pluie d'objets hétéroclites et de tisons brûlants se mit à tomber sur la terre et les eaux.

Harry Dickson se redressa, les vêtements en lambeaux, le corps douloureux, comme s'il venait d'être roué de coups.

Le schooner avait disparu. Autour de lui il n'y avait que des ruines ; devant lui, un corps s'allongeait, dans une antique redingote bleue... Le Dr Drum écrasé, aplati, mort...

Alors, une lente neige blanche se mit à tournoyer dans l'air et s'abattit autour de Harry Dickson, qui en palpa les étranges flocons en souriant.

C'étaient des billets de la Banque d'Angleterre.

Dans le cabinet de travail du Premier ministre, Lord Dambridge, se trouvaient, en face de ce haut dignitaire, le chef de Scotland Yard, Harry Dickson et Tom Wills, ainsi qu'un délégué de la Banque d'Angleterre, Sir Wallace.

Harry Dickson prit sur le bureau une imposante liasse de billets de banque et les examina d'un air content.

— Voici donc le véritable secret du Dr Drum, dit-il. Drum était en fait le plus habile faux-monnayeur du Royaume-Uni, sinon de la terre entière.

Sir Wallace prit la parole.

— Nous savions que ces billets étaient en circulation, dit-il d'un air penaud, et pourtant il nous était impossible d'agir contre les faussaires.

» Non seulement ils sont bien imités, mais ils sont absolument identiques aux nôtres ! Au risque d'affoler la population, plus encore de ruiner le crédit du pays, nous étions obligés de les accepter.

» En peu de mots, je vais vous retracer leur histoire.

» Depuis quelque temps, nous avons relevé des numérotages absolument égaux. Nous avons cru un moment à une erreur de nos services, car les billets étaient tous identiques. Même examinés au microscope, même à l'analyse chimique, rien ne pouvait distinguer les vrais des faux.

» Nous allions mettre Scotland Yard au courant, quand nous reçûmes un véritable ultimatum.

Si vous alertez la police, nous faisait savoir le faussaire, je fais survoler les villes d'Angleterre et même du continent par des avions, qui répandront les faux billets, que personne ne sait distinguer des vrais. C'est le crédit de l'Angleterre ruiné en un rien de temps, vous le savez bien.

Entendez-vous avec moi. Laissez-moi tranquille, et je m'engage à ne mettre en circulation que cinquante mille livres par an.

» Et, pendant plusieurs années, nous avons dû supporter cette cynique imposition de la part d'un criminel inconnu, sans oser bouger, même quand nous eûmes la conviction qu'il dépassait impudemment le montant de la circulation promise.

— À mon tour de m'expliquer, dit Harry Dickson.

» Le Dr Drum était un savant, quoi qu'on en dise. La perfection de son forfait le démontre d'ailleurs. Mais il devait se choisir une spécialité plus avouable.

» Il s'en prit avec curiosité aux mathématiques supérieures. Vraiment, c'était un as en la matière et, comme tel, il se fit apprécier par le monde entier.

» Cela lui attira l'envie sournoise de nombre de ses confrères, du pauvre Caryble entre autres. Drum s'en amusait fort, et, la crédulité du pauvre savant aidant, il résolut de lui jouer quelque bon tour.

» Il lui fit comprendre qu'il était à l'aube d'une découverte terrible entre toutes : la connaissance de l'étrange quatrième dimension.

» Vous n'ignorez pas que cela est devenu une sorte de dada pour quelques savants modernes, et non des moindres ; depuis Einstein et sa prodigieuse théorie de la relativité, ce fut une véritable mode scientifique à l'ordre du jour.

» Alors, Caryble songea à surprendre le secret du Dr Drum.

» Drum n'était pas le premier venu. Caryble non plus. Moi-même, je vis le fantôme de l'inconnu se dresser devant moi, et je connus la peur, la mystérieuse peur des grands mystères.

» Je surveillai Drum...

» Caryble devint fou et fut enterré dans l'asile de Willensden, il y mourut même... pour le monde.

» De fait, il n'avait fait que gagner le directeur, Dorsan Sailor, à sa cause.

» Ce qu'il voulait, c'était pénétrer les arcanes de la science mystérieuse et gagner le monde du mystère... comme homme vivant, il croyait pouvoir vivre le reste de son terme dans cet univers inconnu. Dieu sait s'il ne comptait pas y acquérir l'éternité de sa chair, en même temps que celle de son esprit.

» Car... Caryble était devenu fou, fou à lier, lui qui ne voulait d'abord que simuler.

» Et, alors, il se mit à me surveiller à son tour.

» Il croyait, dur comme fer, que j'allais surprendre le grand secret, peut-être en m'emparant des papiers de Drum, et dans ce cas il n'aurait eu aucun scrupule à me les enlever à son tour.

» Il se fit passer pour mort ; je crois surtout qu'il le fit dans la

crainte que Drum ne perçât à jour son envie malhonnête... peut-être même avait-il fait des propositions d'alliance que naturellement, Drum écarta.

» Donc, pendant que j'observais le mystérieux Dr, Caryble en faisait autant d'une maison voisine.

» Drum s'aperçut de cette surveillance, et eut recours à la fantasmagorie. Du haut d'une tour, il projetait des images... Je vous l'ai déjà raconté d'ailleurs. Une fois, on le vit dansant devant un tableau noir : cela devait faire penser qu'il avait trouvé à ceux qui l'espionnaient !

» Caryble, qui n'avait d'espoir qu'en moi, cambriola la boutique de Bendall Lane et mon appartement, croyant y trouver des notes de ma part, ou bien tout simplement les papiers que j'aurais pu avoir enlevés au Dr Drum.

» Celui-ci eut vent de la double surveillance et acquit la conviction que Caryble était derrière.

» Il commençait à craindre que son vrai secret put être percé à jour.

» Il déménagea de sa demeure de Deptford où il habitait sous un faux nom, entouré de terreur : imaginez-vous, un lépreux !

» Comme il disposait d'autant d'argent qu'il voulait, il put s'acheter pas mal de complaisances... Mais passons...

» Il avait une unique passion : les oiseaux rares... Dans son ardeur de monomane, il les érigea en fétiches, mais en fétiches gardiens. Il les avait simplement bourrés d'explosifs.

» En cas de grand péril, une étincelle suffisait pour anéantir son dernier repaire : le bateau.

» Ce bateau recelait encore un suprême refuge ; une sorte de cloche sous-marine. S'il avait dû en venir à son dernier moyen de fuite, il aurait simplement déclenché un mécanisme, envoyant la cloche dans l'eau profonde du bassin, avec lui comme passager. Quelques secondes après le navire aurait sauté, avec ceux qui l'auraient envahi.

» Mais Caryble veillait. Il n'avait pas perdu l'espoir de ravir à son rival le secret unique, magnifique.

» Il me serrait de près, mû par sa grandissante folie.

» C'est sa lorgnette qui chut sur Tom Wills...

Tout en nous espionnant il devint notre ange gardien.

» Il est mort dans son rêve.

» Les mystérieuses études du Dr Drum s'expliquent par une question de gros sous... Et, vraiment, messieurs, vous m'en voyez un peu déçu...

FIN

LA MORT BLEUE

(inédit)

1. Les morts tatoués

Il n'y a certes pas dans tout Londres un quartier plus terne, plus dépourvu de pittoresque que Bow. Même les odieuses rues en briques ocreuses de l'East End ont moins de monotonie. Aussi la compagnie choisie qui revenait d'assister à un match de cricket sur les grounds de Victoria Park, donna-t-elle ordre à ses chauffeurs de traverser cette triste partie de la métropole à vive allure. Le groupe disposait de trois belles autos de maître, et celle qui menait la file appartenait à Lord Parnell, célèbre sportif londonien.

— Voyons Purvis, que signifie cette perte de temps ? demanda le lord avec un mécontentement visible, en constatant que sa voiture ralentissait.

Le chauffeur secoua tristement la tête.

— Un attroupement, monseigneur, et j'ai beau jouer du klaxon, cette canaille ne semble pas vouloir démarrer pour laisser passer l'équipage de Votre Seigneurie.

La patience n'était pas la vertu principale du noble gentleman ; avec une exclamation de colère, il mit pied à terre et se dirigea vers une foule passablement houleuse qui barrait dans toute sa largeur la triste Harley Street.

— Eh bien, pourrons-nous passer, oui ou non ? demanda Lord Parnell d'une voix hautaine en s'adressant à un groupe d'hommes et de femmes, plongés dans une vive conversation.

— C'est un crime ! lui fit remarquer un des badauds, et si vous voulez rester encore un peu, vous pourrez voir enlever le cadavre.

— Cela ne m'intéresse pas, répliqua le lord, ce qu'il me faut, c'est passer, j'espère qu'on ne m'obligera pas à faire marche arrière, puis un détour par une de ces sales rues que j'ai déjà trop vues !

Mais la foule ne semblait guère en humeur de céder le pas devant les luxueux équipages ; quelques visages menaçants se montrèrent.

— Écoutez-moi ce vilain singe, clama une virago dépoitraillée, cela fatiguerait-il les roues de sa brouette que de passer par Coborn ou Alfred Street. Allez donc vous faire arranger aux petits oignons eh, cornichon !

— Bravo ! Cornichon, vieux Pickles ! hurla la foule.

Pickles ! Vieux Pickles ! le sobriquet eut du succès et fut bientôt repris sur un air qui ressemblait un peu à celui des *Lampions* de France.

— Vieux Pickles ! Vieux Pickles !

Lord Parnell blêmit sous l'injure, mais il se rendit compte aussi qu'il n'y avait rien de bon à attendre de cette foule énervée.

— Faites marche arrière, Purvis, ordonna-t-il, les deux autres voitures retourneront également.

La foule que l'attente du cadavre avait impatientée devait trouver l'intermède à son goût, car elle se mit aussitôt en devoir d'empêcher Lord Parnell de regagner son auto.

En un clin d'œil, il fut environné par une cinquantaine d'individus, poussé, pincé, soursnoisement botté.

— Pickles ! Dansons une ronde avec le vieux Pickles ! hurlèrent les voyous.

Une demi-douzaine de casques blancs apparurent soudain et quelques commandements brefs retentirent.

La foule reflua et Lord Parnell, honteux et furieux, son beau complet de sport fripé comme une harde, reçut d'un air revêché l'excuse du chef des policemen.

— On peut pas trop en vouloir à ses gens, murmura l'inspecteur de police, ils sont énervés. Pensez donc, sir, c'est le troisième meurtre du genre qui vient d'être commis dans le quartier en peu de jours.

— C'est bon, répondit le gentilhomme avec hauteur, je sais à qui j'aurai à me plaindre. Mais d'ores et déjà, je vous dis que même dix assassinats ne pourraient justifier une injure pareille infligée par la canaille à un pair d'Angleterre !

Voyant que la police était sur les lieux, les occupants des deux autres autos s'enhardirent et vinrent se grouper autour de Sir Parnell.

— Puisque nous sommes là, dit Lord Longdale, le champion de cricket, nous ferons tout aussi bien de rester un peu, pour voir et entendre ce qui est arrivé par ici. On parle donc de meurtre, constable ?

Le policier interpellé, heureux de voir l'incident prendre un tour de curiosité, s'empressa de répondre.

— C'est bien étrange ! Voici qu'en moins d'une quinzaine on nous tue trois hommes ! Chaque fois dans une modeste pension de famille pour étrangers. D'abord ce fut dans Malmsbury Road, puis dans Morville Street, à présent c'est Harley Street qui écope. Et ce qui est le plus curieux, c'est que les trois pauvres bougres ont été dépouillés de leurs papiers d'identité et qu'ils ont signé de faux noms sur les registres

d'hôtel.

— Qui est la victime d'aujourd'hui ? demanda Longdale.

— Un certain Shepherd, se disant courtier en passementeries, mais soyez certain que son nom sera aussi faux que celui des autres. Voyez-vous cette maison en briques émaillées ? C'est la pension de Mrs. Toll, c'est là que le crime a été commis. Comme toujours un fameux coup de poignard dans le dos !

Les autres passagers des autos s'approchèrent à leur tour et, sous la protection des agents de police, ils purent se frayer un chemin à travers la cohue et parvenir jusqu'à la pension de famille de Mrs. Toll. À ce moment, un jeune officier de police en sortit et interpella le constable qui pilotait les gentilshommes.

— Je l'avais bien pensé, Malone, le pauvre diable qu'on vient de zigouiller a le corps tatoué comme les deux autres, dit-il.

Le constable Malone prit un air fort perplexe.

— Et moi, quand je prétendais que tout cela était bien compliqué, j'avais raison également, opina-t-il gravement.

Il présenta les nobles gentlemen à son confrère qui salua avec déférence.

— Ce n'est guère un spectacle réjouissant, messieurs, mais si vous voulez jeter un coup d'œil..., proposa-t-il.

Surmontant leur répugnance, Lord Parnell et Lord Longdale entrèrent dans le vestibule étroit et fleurant la cuisine vulgaire. Quelques-uns de leurs compagnons hésitèrent et préférèrent rester dehors, tandis que d'autres leur emboîtaient le pas.

Conduits par les policiers, les visiteurs traversèrent un hall minuscule et entrèrent dans une chambre d'hôtel des plus banales, au seuil de laquelle veillait un autre policeman.

Sur le plancher, une forme humaine gisait, immobile.

C'était le cadavre d'un homme entre deux âges, trapu, aux mains courtes et grossières, constellées de bagues en toc.

Son visage dont les traits étaient calmes trahissait son origine israélite.

Un médecin de quartier appelé d'urgence achevait les constatations d'usage, et donnait des explications aux policiers.

— L'arme qui est longue et effilée, bien que fort mince, a perforé le ventricule gauche du cœur. L'hémorragie est interne. La mort a dû être instantanée.

— Elle l'a surprise debout, docteur ? questionna Malone.

— En effet, le coup a été frappé dans le dos. L'homme est tombé

sur les genoux qui sont légèrement contusionnés.

— Personne n'a été vu, dans la maison, entrant ou sortant de cette chambre, expliqua le jeune officier de police que l'on appelait Andrews.

La chemise du mort bâillait sur une poitrine velue, où l'on distinguait les traits bleus d'un ancien tatouage.

— Regardez-moi ce squelette bleu, fit observer Andrews aux deux gentilshommes qui l'accompagnaient. Eh bien ! les deux autres victimes dont je viens de vous parler en portaient un pareil, dessiné sur leur poitrine.

— Une société secrète, murmura Lord Parnell en considérant avec quelque répugnance le corps étendu, se sert parfois de semblables signes de reconnaissance, si j'en crois mes lectures.

— C'est ce que Scotland Yard aura à démêler, déclara Andrews en se tournant vers la porte. Excusez-moi, messieurs, mais je ne puis m'attarder ici davantage.

Les visiteurs comprirent l'invite et se retirèrent sur un bref salut.

Quelques minutes plus tard, les trois automobiles démarrèrent.

Toute la gaieté des passagers était tombée, et Lord Parnell ordonna aux conducteurs de regagner vivement Parnell Mansion.

Ils avaient décidé de faire, après le match dans Victoria Park, un crochet par les quartiers maritimes, ce qui est toujours une excursion « excitante » pour les non-initiés aux misères de la grande ville, mais tacitement tous venaient de renoncer à ce plaisir douteux.

Ils étaient bien contents de parcourir en quatrième vitesse Mile End Road et de regagner les environs de Hyde Park où, dans Edgware Road, se trouvait la somptueuse demeure de Lord Parnell.

— Que l'on nous serve vivement des cocktails, du whisky et du champagne, ordonna le lord, quand ils furent arrivés. Cela nous mettra en meilleure humeur après le lugubre intermède que l'on vient de nous servir. N'oublions pas que nous pendons ce soir la crémaillère à Brownie Lodge, au Ranelagh. Il ne faut pas que l'on ait des figures d'enterrement à cette fête, mes chers amis !

Des applaudissements crépitèrent.

On savait qu'en tant qu'amphitryon, Lord Parnell n'avait pas son pareil à Londres, et l'on n'ignorait pas non plus que l'installation de Brownie Lodge tenait du prodige.

Brownie signifie lutin, esprit malin, diabolin familial, et le nouveau cottage avait été conçu, en effet, dans un esprit de charmante fantaisie. On murmurait que la maison était pourvue de sensationnelles attrapes, de pièges ingénieux, de salles truquées, d'un

éclairage aux effets surprenants, bref, tout ce qu'il faut pour plaire à des esprits blasés, comme il y en avait tant dans l'entourage du célèbre clubman.

En attendant que l'heure tardive de la médianoche eût sonné, car la fête devait être essentiellement nocturne et ne commencer qu'à minuit tapant, on servit toute la gamme des liqueurs du monde.

Mais laissons ces membres de la « gentry » à leurs délassements et à leurs libations et retournons pour quelques instants dans Harley Street.

Le corps du nommé Shepherd venait d'être chargé dans un fourgon mortuaire qui s'éloignait rapidement dans la direction de la morgue la plus proche.

Un agent de planton fut préposé à la garde de la maison de Mrs. Toll, bien que cela ne semblât pas vraiment nécessaire, mais il faut laisser au public et, surtout, à celui de Londres l'impression que la loi veille sans discontinuer à la protection du citoyen anglais, et cette garde vaine est toujours accueillie favorablement par le peuple.

Lentement, la foule se retira pour aller commenter l'événement dans les bars et pubs voisins. Seuls quelques derniers badauds s'attardèrent encore devant les murs « derrière lesquels quelque chose venait de se passer ».

Un vieux mendiant habillé de hardes répugnantes tâcha, pendant quelques minutes encore, d'attirer l'attention des gens charitables sur lui, et s'en alla à son tour, en marmottant des paroles désabusées, et en prenant la direction de Bow.

Dans une des venelles désertes, il fit halte et regarda soupçonneusement autour de lui. Il n'y avait là que des porches vides et des hauts murs d'entrepôts aux fenêtres mortes ; une bouche d'égout bâillait à ciel ouvert.

Le mendiant eut une grimace satisfaite et se réfugia dans l'ombre moisie d'un des portiques.

Ce fut un tout autre homme qui en sortit, quelques minutes plus tard.

Sa taille courbée s'était redressée, sa barbe pouilleuse avait disparu, il portait un complet de cheviotte bleue et un mince imperméable beige et il était coiffé d'une casquette de sport. Son visage rasé, un peu basané, respirait l'audace. Il avait fait un paquet de ses hardes, et d'un geste assuré il l'envoya dans la bouche d'égout. Après quoi, il se hâta de retourner vers les artères populeuses, avisa le premier taxi venu et se fit conduire vers le centre de la City. Il quitta la voiture dans Oxford Street et à pied descendit Baker Street où s'allumaient les premiers réverbères.

— Bunny Lipton !

Harry Dickson laissa tomber le journal du soir qu'il parcourait et poussa cet appel de joyeuse bienvenue.

Un écho y répondit, la porte de la chambre contiguë fut ouverte et Tom Wills, l'élève du célèbre détective, s'élança, les mains tendues, vers le visiteur qui leur souriait.

— Tudieu ! Lipton, je vous croyais à Bombay à moins que ce ne fût à Colombo ou dans l'Himalaya, dit Harry Dickson en tapant familièrement sur l'épaule de Bunny. Je sais qu'après notre aventure des « Chevaliers de la Lune » vous n'avez plus fait long feu en Angleterre et que vous vous êtes empressé de regagner les Indes.

— Et j'y serais encore, monsieur Dickson, si une damnée histoire ne m'avait appelé en Angleterre.

Bunny Lipton était un de ces brillants policiers que l'Angleterre employait dans ses colonies. Après nombre de missions périlleuses en Afrique et en Chine, il s'était spécialisé dans les affaires des Indes, et y avait rendu des services éminents à sa patrie.

Mrs. Crown servit le thé du soir avec d'exquises grillades et de larges tranches de saumon de Norvège fumé.

Quand le repas fut achevé et que les pipes se mirent à grésiller, Bunny Lipton prit la parole.

— Je vais commencer par vous dire, monsieur Dickson, que votre concours m'est devenu indispensable. Ce ne sera donc pas une simple histoire que je vais vous servir, pour vous distraire, mais une exposition des faits qui devra servir de base à nos opérations futures, menées de concert contre de mystérieux forbans, qui pourraient faire passer de sales moments à notre pays, si nous n'arrivons à y mettre bon ordre.

» Depuis quelque temps, certains temples hindous sont mis en coupe réglée par des bandits inconnus et d'une habilité prodigieuse.

» Des bijoux sacrés d'une valeur inestimable y ont été enlevés au nez et à la barbe des gardiens. Les prêtres accusent les Européens, et peut-être qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Mais où cela devient dangereux, c'est que lentement le mécontentement a grandi et qu'à l'heure qu'il est, c'est une sourde révolte qui gronde parmi les fanatiques. Il y a trois mois, dans le temple de Ghur, un rubis soi-disant miraculeux a été enlevé. Le vice-roi de l'Inde a été averti que si le précieux trésor n'était pas restitué dans un délai très court, ce serait le soulèvement de la population montagnarde, qui tient énormément à la pierre miraculeuse. C'est la guerre sainte qui couve, et vous savez ce

que cela signifie.

» Il ne faut pas qu'elle se produise... Mais qui sont les mystérieux profanateurs ?

» J'ai erré quelque temps dans l'ombre, et puis je suis parvenu à suivre une piste. Il s'agit pour moi de trouver un certain chef d'une bande surnommée « La Mort bleue ». Un mystère épais l'entoure ; dans les milieux de la pègre des grands centres de l'Inde, on en parle avec une sorte de terreur religieuse. Pourtant personne ne se rappelle l'avoir jamais entrevue. J'ai l'impression d'être devant un mythe. Rien de tangible n'apparaît, si ce n'est les vols méthodiques, ainsi que la mort violente de quelques fonctionnaires blancs, préposés à la recherche de la « Mort bleue ».

» La piste dont je vous ai parlé, pour être des plus ténues, vient de me conduire en Angleterre, et voici qu'elle aboutit à trois meurtres quasi anonymes.

» Trois hommes tués en moins de quinze jours dans Bow, trois inconnus portant tous un tatouage bleu identique : un squelette bleu, la Mort bleue, quoi !

Bunny Lipton garda quelques minutes le silence et Harry Dickson le laissa réfléchir sans l'interrompre.

— Avez-vous une chambre obscure pour développer un cliché photographique, monsieur Dickson ? demanda brusquement le policier.

Harry Dickson acquiesça.

— Tom Wills va vous y conduire. Vous y trouverez tout ce qu'il faut, un véritable arsenal photographique moderne.

Bunny Lipton se frotta les mains, puis il prit dans sa poche un appareil photographique d'un modèle tout à fait inusité, et guère plus grand qu'un paquet de cigarettes.

Le détective regarda l'appareil avec un intérêt amusé.

— Voilà qui est de nature à rendre quelques services dans le métier, dit-il.

Bunny Lipton approuva.

— Sous mes hardes de mendiant, j'ai pris une paire de clichés de la foule qui se trouvait devant la maison du crime. Souvent, en de semblables situations, cela m'a fourni de précieuses indications. Je ne vous demande qu'un quart d'heure.

— Accordé, dit jovialement Harry Dickson en reprenant son journal, le temps de faire préparer de bons grogs par Mrs. Crown.

Le quart d'heure était à peine écoulé que Bunny Lipton et Tom Wills revinrent auprès du maître, tenant dans la main trois photos

encore humides.

Armé de fortes loupes, les détectives se mirent à les examiner.

Bunny fut le premier à secouer la tête.

— Je crains que cette fois-ci cela ne nous apprenne rien.

Harry Dickson restait toujours en contemplation devant les photos, et les deux autres venaient déjà de porter leurs grogs fumants à leurs lèvres, quand il siffla doucement.

— Hola, Bunny, regardez-moi avec un peu d'attention et en vous servant de ma loupe, qui paraît être plus forte que la vôtre, l'épaule gauche de ce gentleman qui tourne le dos au photographe, donc à nous autres.

Bunny Lipton obéit et, le moment après, il poussa une exclamation étouffée.

— On dirait une petite figurine représentant un squelette... Le même squelette grimaçant qu'on trouve parmi les tatouages des morts.

— Quel est le gentleman ? demanda Tom Wills.

— On peut le voir de face sur l'une des autres photos, répliqua Bunny, peut-être que vous le reconnaîtrez mieux que moi qui ignore tout de Londres et de ses habitants.

Harry Dickson s'empara de la photo et aussitôt s'écria.

— Mais c'est Lord Parnell !

— Le fameux sportif ?

— Lui-même !

Tom Wills qui regardait la troisième photo s'exclama à son tour.

— Voici le lord en question qui s'éloigne en compagnie d'autres messieurs. Mais regardez-moi ce grand escogriffe qui semble faire mine de les suivre.

Bunny Lipton se pencha sur le document.

— L'appareil photographique a eu de meilleurs yeux que moi, dit-il, ce long bonhomme est un hindou, c'est indiscutable. Ah ! c'est déjà quelque chose.

Le détective avait déjà décroché le téléphone et formait un numéro au rotary.

Quelques minutes plus tard, il donna à ses compagnons les renseignements suivants :

— Lord Parnell pend aujourd'hui la crémaillère à sa nouvelle villa du Ranelagh, Brownie Cottage, une sorte de maison à attrapes foraines. Cela vous intéresse-t-il, Bunny ?

— Et comment ! s'écria le policier, si l'on allait faire un tour par là. Dieu sait si nous ne parviendrons pas à nous faire inviter ?

— All right ! fut la réponse du détective.

Dans les minutes qui suivirent, un taxi, hélé par Tom Wills, les conduisait tous les trois vers le Ranelagh.

2. L'ombre mystérieuse

Brownie Cottage était bien une maison à pièges et à attrapes que Lord Parnell avait fait construire à grands frais par des spécialistes forains d'Allemagne et d'Amérique. Elle contenait sept ou huit salles, les unes plus curieuses que les autres. Nous allons en passer quelques-unes brièvement en revue.

« L'antre des fantômes » : c'était une salle longue et étroite, ne jouissant que d'un éclairage avare. Des ombres bizarres couraient sur les murs, des voix d'outre-tombe se plaignaient lugubrement lors du passage des visiteurs.

Des mains glacées vous tiraient par le pan de votre habit. Des flammèches bleues dansaient dans l'air. Les fauteuils se muaient soudain en tombes remplies d'un affreux cliquetis d'ossements. Le comble du macabre.

« Le repaire des araignées géantes » : dans cette salle aménagée en grotte, d'immenses toiles d'araignées, pendaient de la voûte. Malheur à celui qui s'y laissait prendre ! des rets solides l'emprisonnaient, et s'il essayait de s'en dépêtrer, une forme hideuse surgissait soudain, celle d'une araignée monstre s'avancant pattes et crochets en avant. Mais au moment où la bête allait saisir sa victime, elle se transformait en un valet souriant offrant des cocktails, ce dont la victime avait bien besoin pour se refaire le moral... L'effet était obtenu à l'aide d'anaglyphes ingénieux.

« La salle de la fin du monde » : les invités prenaient place dans un énorme autocar qui se mettait en marche. On y était secoué à souhait. Tout à coup, les parois de la salle magique se changeaient en un vaste paysage tropical. Un volcan fumait à l'horizon. Il grandissait à vue d'œil, car l'autocar semblait s'en approcher avec vélocité. Puis un grondement terrible se faisait entendre. Le volcan se mettait à vomir une fumée épaisse, suivie de hautes flammes. La terre se mettait à trembler, des crevasses s'y ouvraient. Un immense gouffre bâillait devant la voiture, et des torrents de lave brûlante se ruaient hors des flancs embrasés du cratère. Impossible de freiner ou de retourner, l'autocar se lançait dans l'abîme en flammes et... l'on se trouvait dans un magnifique jardin d'hiver où le champagne était servi.

« Le labyrinthe magique » : une salle tout en jeux de glaces. On s'y trouvait soudain seul, ou bien environné de ses amis, mais sans

pouvoir se toucher l'un l'autre. On voyait une sortie, un salon, un coin de jardin. On y courait : mais soudain on se heurtait à la paroi lisse d'une immense glace. On retournait sur ses pas, pour rencontrer aussitôt un nouveau miroir. À la fin, on demandait grâce et l'enchantement cessait car les glaces, tournant toutes en même temps, s'enfonçaient dans les murs et l'on était au milieu d'un groupe ami, dans un salon sans embûches.

Nous passerons sous silence d'autres effets tout aussi burlesques.

Minuit venait de sonner et la fête battait son plein. Comme la soirée était douce, les invités s'étaient assez vite lassés des pièges mécaniques pour aller chercher au jardin des plaisirs moins compliqués.

De vastes toboggans, des water-chutes, des petites autos électriques s'offraient à eux, ainsi qu'une multitude de tirs et de jeux forains.

Dans la maison déserte, Lord Parnell s'attardait en compagnie de Lord Longdale devant une table où de nombreuses liqueurs étaient servies.

— Votre humeur n'est guère à la hauteur de la fête, Parnell, disait Longdale en remplissant les verres de whisky d'Irlande, oh ! mais pas du tout !

— C'est ce maudit crime d'aujourd'hui, Longdale, répondit Lord Parnell, et pourtant je ne suis pas un émotif. Je m'étonne moi-même d'être aussi impressionné par ce banal fait divers. Des gens plus scientifiques que moi diraient que mon subconscient travaille. Je ne sais pas ce qu'ils entendent par là. Je sens comme un malaise vague en pensant au mort de tout à l'heure, comme si ma mémoire voulait se rappeler quelque chose, sans y parvenir pourtant.

— Billevesées, Parnell, videz votre verre et n'y pensez plus !

Lord Parnell obéit, mais ses traits restèrent fermés et pensifs.

— Passons au jardin, conseilla Longdale, l'air de la nuit vous rafraîchira peut-être la mémoire, et s'il ne le fait pas, il vous rafraîchira les joues que le bon whisky s'entend à mettre en feu !

Ils traversèrent les salles aux embûches, dont les mécanismes ne fonctionnaient pas pour le moment, et se retrouvèrent au seuil du labyrinthe magique.

Tout à coup, Lord Parnell saisit son compagnon par le bras.

— Ah ! Longdale... attendez donc... il me semble... mais comme c'est loin... oui, ce ne peut être que cela. Le squelette bleu tatoué sur la poitrine de l'homme mort ! Ce n'est pas une figurine ordinaire ! Celui qui l'a dessinée lui a donné un semblant de vie. Ce squelette a un geste, qui m'est... comment dire, familier... oui... qui me rappelle

quelqu'un. Cette façon de lever le bras... cet angle du coude... cette main qui pend en griffe ! J'ai vu cela quelque part !

— Où cela donc, Parnell ? questionna son ami.

— Où... toute la question est là... attendez que je me souviene, cela ne peut tarder...

*

* *

Harry Dickson et ses deux compagnons étaient entrés dans le jardin de Brownie Cottage. De loin, ils aperçurent la folle liesse de la fête de nuit et se dirigèrent vers la maison. La porte était grande ouverte, mais personne n'était là pour les recevoir.

Ils traversèrent le hall, espérant y trouver un valet, mais toute la domesticité était dans les jardins.

Une salle fort peu éclairée s'ouvrait devant eux, et ils crurent y discerner un mouvement de vie.

Il s'agissait en fait d'une ombre qui se glissait lentement le long d'un des murs.

À un certain moment, la lumière du plafonnier la frappa de biais et Bunny Lipton la reconnut :

— L'hindou de Harley Street ! murmura-t-il.

L'homme s'approchait d'eux à pas de loup, sans pourtant paraître les voir.

Harry Dickson siffla doucement entre les dents.

— Regardez, il est armé ! Il tient un poignard dans sa main.

L'homme leur tournait le dos à présent. Il semblait avoir exécuté un singulier mouvement tournant. À présent, il était tout près de Tom Wills.

— Sautez-lui sur les épaules, Tom, souffla Lipton, cet individu ne peut rien manigancer de bon.

Tom n'avait vraiment qu'à étendre le bras. D'un bond souple, il s'élança, alors que les deux autres détectives s'avançaient pour prêter main-forte.

— Tonnerre ! Tuidieu !... Diable !

Un triple juron étouffé retentit : l'hindou venait de disparaître comme si la terre l'avait englouti.

Harry Dickson, Bunny Lipton et Tom Wills avaient roulé pêle-mêle sur le sol, sans se faire grand mal, puisque ce dernier était garni d'un épais tapis de haute laine.

Harry Dickson fut vivement sur pied et inspecta les alentours.

— C'est une de leurs maudites attrapes qui m'a joué ce tour ainsi

qu'à vous autres. Nous avons donné en plein dans une glace, heureusement très solide.

— Regardez !

Bunny Lipton venait de lancer l'avertissement d'une voix étouffée.

Une silhouette en habit de soirée se tenait dans un des coins de la pièce truquée. Le plafonnier l'éclaira et les détectives reconnurent Lord Parnell.

Le gentilhomme semblait en proie à une stupeur horrifiée. Il levait les bras au ciel et sa bouche s'ouvrait sur un cri inaudible, il semblait de ses mains gesticulantes vouloir chasser une apparition terrifiante. Et soudain les détectives purent la discerner.

C'était un bras levé, sortant de l'ombre – un bras dont ils connaissaient le geste simiesque, celui de la Mort bleue, tatouée sur le corps des victimes inconnues de Bow.

Bunny Lipton se rua en avant.

Un coup sourd retentit et le détective poussa une nouvelle exclamation de souffrance et de colère : il venait une fois encore de se heurter à une des glaces infernales.

Tom Wills connut, une seconde plus tard, une mésaventure identique.

Harry Dickson observait.

— Attendez, murmura-t-il d'une voix fiévreuse, le lord se trouve dans un angle de 45 degrés par rapport à nous. Ce n'est qu'une image virtuelle, celle d'un miroir placé dans un angle pareil. Avançons vers la gauche.

Ce fut alors que le drame se produisit.

La main fantôme, qui était restée un moment immobile, comme suspendue dans l'air, s'abaissa. Un éclair d'acier vint luire entre ses doigts crispés.

Frappé en pleine poitrine, Lord Parnell roula sur le sol et ne bougea plus.

— En plein cœur ! rugit Lipton, et cela devant nous !

Tout à coup un phénomène bizarre se produisit. La salle s'emplit de silhouettes mouvantes, toutes étrangement identiques : Harry Dickson ! Deux fois, trois fois, puis dix fois Harry Dickson.

Multiplié presque à l'infini, ces fantômes se déplaçaient, évoluaient, reculaient et avançaient, au gré des reflets magiques.

Tragiquement le corps de Lord Parnell restait étendu, et Harry Dickson ne parvenait pas à s'en approcher.

— La manière forte ! ordonna Lipton en tirant son revolver.

Une pétarade de coups de feu retentit et les glaces s'étoilèrent avec un bruit clair de verre cassé. Des voix s'élevèrent dans le jardin.

— Par ici ! hurla Tom Wills, un meurtre vient d'être commis.

Dans un lointain miroir, le détective réapparut, se penchant maintenant sur le lord étendu. Il venait de trouver.

En même temps, les premiers invités envahirent le labyrinthe magique.

— Police ! dit brièvement Lipton. Que l'on fasse cesser ces singerie et vite !

Un des laquais se précipita vers un système de leviers et soudain les glaces se mirent à pivoter sur un axe, dans un unisson parfait.

Un salon surgit... Harry Dickson était debout dans un des angles, devant Lord Parnell immobile.

— Mort ! dit sombrement le détective.

Une clameur d'angoisse jaillit de la foule des fêtards.

— Mais il n'y a pas cinq minutes que je l'ai quitté en pleine vie ! s'écria Lord Longdale. Ce n'est pas possible.

— Au jardin, commanda Dickson, le coupable ne peut pas être bien loin.

— Qui est-ce ? demanda Longdale... Pouvons-nous vous être de quelque utilité ?

— C'est un hindou, dit Bunny, en se ruant à son tour hors du cottage.

Harry Dickson lança des ordres brefs.

Déjà son nom circulait, car plusieurs invités l'avaient reconnu.

— Un homme vient de s'enfuir des communs ! s'écria un des valets, il s'est dirigé en courant vers la roseraie, il n'y a pas d'issue par là !

Harry Dickson n'écoutait plus et, revolver au poing, courait par les allées du parc.

Bientôt Tom Wills et Bunny Lipton le rejoignirent, ayant battu en vain une partie du parc.

La roseraie où ils se tenaient était relativement vaste, mais présentait une étendue plane, sans mystère, sans fourrés ni ailliers, ne pouvant offrir un asile sûr à un fugitif.

Les lampes électriques s'allumèrent, cherchant des empreintes, mais les moindres sentiers étaient garnis de graviers et de cailloux du Rhin.

Bunny Lipton fit une remarque judicieuse.

— Tout comme les Peaux-Rouges des temps héroïques, les

hindous sont habiles à masquer leurs traces, ou à ne pas en laisser...

Il n'acheva pas la phrase commencée, mais éteignit brusquement sa lampe électrique. Harry Dickson le prit par le bras.

— Vous auriez mieux fait de continuer à parler, Bunny, murmura-t-il, j'ai vu l'empreinte tout comme vous. Les hindous, digitigrades comme les grands félins, ne laissent jamais une trace de pied complète, même s'ils sont chaussés à l'européenne. En l'occurrence, l'homme porte des chaussons de lisière très usés, ce qui ajoute à sa souplesse.

— Deux petits triangles et rien de plus, murmura Lipton en réponse.

— Qui entrent dans ce massif de rosiers et n'en sortent pas. Notre homme est là, devant nous, mais ce massif conduit jusqu'au pied de la muraille. Je suppose, Lipton, que plus souvent que moi, vous avez déjà vu sauter un de ces chats humains ?

— Je vous entends, monsieur Dickson, le bougre est parfaitement capable de bondir sans prendre d'élan jusqu'au sommet de ce mur.

— Attendez, Bunny, rien ne presse. Le seul moyen d'évasion du fuyard, c'est le mur, cela nous le savons, n'observons plus que lui. Nous devons tirer, mais faisons-le sans nervosité, blessons l'homme, ne le tuons pas. Il est de première importance de l'avoir vivant.

— Si nous avons un chien..., commença Bunny.

— Nul besoin n'en est, mon ami, notre brave Tom va nous servir de retriever.

Tom Wills s'entendit charger d'une mission tout à fait spéciale : celle d'entrer dans le massif, sans trop se hâter, et en faisant autant de bruit que possible.

Bientôt les rosiers furent foulés sans ménagement par les pieds du jeune détective qui avançait en faisant du bruit pour quatre.

Bunny Lipton dressa l'oreille.

— Bravo, monsieur Dickson, la bête est aux abois... Regardez ce frémissement à la pointe des arbustes les plus éloignés. L'homme recule devant Tom, en marchant fortement courbé.

— Attention au mur, Lipton ! ordonna le détective.

Ce fut soudain : une ombre svelte s'élança comme un singe géant, hors du massif et elle atteignit les tuiles faîtières de la muraille où elle s'agrippa. Un redressement rapide sur les poignets et il se trouva à califourchon sur le mur. Deux coups de feu retentirent simultanément.

L'homme poussa un cri rauque, battit l'air de ses mains, et tomba lourdement dans le massif.

— Holà ! grommela Harry Dickson, cela m'a tout l'air d'un mort

qui tombe ! J'ai pourtant visé aux jambes.

— Comme moi ! riposta Lipton et je n'ai pas l'habitude de manquer un coup de revolver à cette distance !

Sans prendre garde aux épines surnoises, les détectives s'avancèrent vers le point de chute de leur victime. Tom les avait précédés.

— Le voici ! s'écria le jeune homme..., oh !... mais vous l'avez tué !

— Comment ? tonnèrent Harry Dickson et Bunny Lipton à la fois.

— Une balle dans la tempe droite !

Les détectives étaient arrivés à leur tour et virent, étendu à leurs pieds, le cadavre d'un homme de couleur, pauvrement habillé. Un filet de sang noir coulait hors de sa tempe trouée.

— Avez-vous tiré, Tom ? demanda Harry Dickson.

— Moi ? pas le moins du monde ! fut la réponse étonnée du jeune homme.

Au bruit des coups de feu, tous les invités étaient accourus.

— Vous avez vu le meurtrier ? Vous l'avez tué au moins ? Où est-il ?

Telles étaient les questions fiévreuses qui s'entrecroisaient de toutes parts.

— Quelqu'un parmi vous a-t-il tiré en même temps que nous ? demanda Harry Dickson en se tournant vers les assistants.

Il n'obtint qu'un silence stupéfait.

— Mis à part le jardinier que voici, personne ne savait de quel côté vous cherchiez, dit Lord Longdale qui avait rejoint les détectives.

— C'est juste, observa Harry Dickson. Attendez..., fit-il en se baissant pour examiner le mort, y a-t-il un fusil dans la maison ?

Un vieux maître d'hôtel s'approcha.

— Je puis vous affirmer sur l'honneur qu'il n'y a pas une arme pareille dans tout le cottage, monsieur Dickson, déclara-t-il.

— Pourquoi cherchez-vous un fusil ? demanda Lord Longdale, pourquoi pas un revolver par exemple ?

— Parce que cet homme vient d'être tué d'une balle de fusil, dit brièvement le détective.

Bunny Lipton s'approcha de son illustre collègue.

— L'hindou présentait la tempe frappée, face à cette direction-ci, dit-il à mi-voix en tendant la main. Le cottage ne peut être au bout de la trajectoire, mais les communs le sont.

— Faites fouiller les communs, ordonna Lord Longdale qui avait entendu.

On obéit sur-le-champ. Mais les communs étaient inoccupés et présentaient encore l'aspect d'une bâtisse en voie de construction.

— Un coup de fusil aurait retenti plus fort que ceux de nos revolvers, murmura Bunny Lipton, en secouant soucieusement la tête.

Harry Dickson crayonna quelques mots sur son carnet puis en arracha la page.

— Je désire que ce corps soit transporté, dans le plus bref délai, à l'Institut de médecine aux fins d'autopsie immédiate. Il me faut la balle qui a mis fin aux jours de cet homme.

— Il y a une camionnette au garage, dit le maître d'hôtel, Purvis pourrait la conduire.

— Très bien, approuva Harry Dickson, qu'il remette de ma part ce mot au médecin légiste de service, et de préférence au docteur Cummings.

L'ordre fut prestement exécuté.

Le chauffeur Purvis, pâle et défait, chargea la lugubre dépouille dans la voiture et partit sans retard, tandis que Dickson se rendait au téléphone pour avertir Scotland Yard.

Mais le labyrinthe tragique où était tombé Lord Parnell n'apprit plus rien aux détectives, et quand Dickson téléphona au docteur Cummings, pour en savoir plus long sur la fameuse balle de fusil, il apprit que le médecin n'avait vu ni la camionnette, ni Purvis, ni le cadavre.

Ils n'étaient jamais arrivés, à l'Institut de médecine, où Dickson les avait envoyés...

3. La danse macabre

Brownie Cottage est abandonné.

Ses volets sont clos, ses grilles cadénassées, les jardiniers et la domesticité l'ont quitté pour regagner Parnell Mansion dans la City.

La curiosité populaire a fait pendant quelques jours une garde attentive autour de la maison tragique, puis elle a été sollicitée ailleurs, et même les bobbies traditionnels ont été relevés de leur faction inutile.

Brownie Cottage n'a plus rien à apprendre à la police. Ce n'est pas l'opinion de Harry Dickson, puisque au sein de la triste demeure solitaire un œil veille encore.

Et cet œil appartient à Tom Wills.

Depuis quelques jours, Tom a élu domicile, d'une façon toute clandestine, dans le cottage.

Il ne s'amuse guère, dans sa solitude volontaire !

Tom Wills n'avait pas cette force patiente de Harry Dickson, laquelle faisait partie de sa méthode. Le jeune homme adorait l'action immédiate, et il en voulait au temps de ne pas toujours avancer à son gré !

L'idée de vivre, sans que personne en sût rien, dans cette étrange demeure, l'avait charmé au premier abord. Il s'était aménagé une retraite dans les combles de la maison, ce qui avait été chose aisée, car le cottage, construit par la fantaisie et pour la fantaisie, offrait des recoins sans nombre.

Le premier jour s'était passé en des aménagements de toute nature.

Tom Wills était maître et seigneur dans la maison abandonnée et se conduisait comme tel. Il avait branché habilement un appareil téléphonique sur la ligne centrale, ce qui lui permettait de communiquer avec son maître de son repaire même. Sur le conseil de Dickson, il avait disposé une paire de microphones dans les salles du rez-de-chaussée.

Cela fait, il s'était mis à étudier le mécanisme des divers trucs forains, qui auraient dû faire la joie des invités de Brownie Cottage.

Le soir, il se glissait hors de la maison pour trouver au bas de la

muraille de la roseraie Bunny Lipton, venant faire un brin de causette en lui apportant son ravitaillement pour la journée à venir.

Les divers travaux et explorations occupèrent suffisamment Tom Wills pour qu'il ne se laissât pas aller à l'ennui, mais quand le troisième jour se leva, il commença à trouver le temps bien long. Il téléphona à son maître, mais celui-ci lui apprit qu'il ne devait avoir recours à ce genre de communication que dans un cas d'extrême urgence.

— Mais je ne sais plus ce que je fais ici, se lamenta le bouillant jeune homme.

— Soyez tranquille, répondit ironiquement le maître, je crois que vous le saurez bientôt, n'oubliez pas que le coup de fusil tiré des communs de Brownie Cottage est encore un mystère, d'où je conclus que la maison en elle-même pourrait bien en receler un autre qu'il nous importe de connaître.

» Je vous promets toutefois de vous faire remplacer par Bunny Lipton après le quatrième jour. Je ne puis le faire avant, j'ai quelque peu besoin de ses lumières et de ses connaissances professionnelles. Ouvrez l'œil, mon petit, et soyez prudent, l'homme qui se sert si bien du fusil ne se ferait aucun scrupule de vous prendre pour cible, tout aussi bien que l'infortuné hindou de l'autre jour. Bon courage !

Tom résolut de prendre autant de repos que possible. Il regagna son recoin, s'y blottit confortablement sur un lit de fortune, fait de coussins et de tapis chipés dans les salons du rez-de-chaussée, et s'endormit du bon sommeil de ses vingt ans.

Quand il s'éveilla, il aperçut un rai de lune glisser par une lointaine lucarne chinoise et se jouer sur le plancher du grenier. Il eut alors l'impression d'avoir été tiré de son sommeil par un bruit léger mais insolite.

Il regarda autour de lui, mais ne vit rien d'alarmant ; vides et creux, les greniers s'emplissaient d'une clarté bleue.

Tout à coup le bruit se répéta : c'était un grincement très faible, qui semblait venir de loin.

Tom remarqua alors que pendant son sommeil il avait décroché un de ses écouteurs, et que celui-ci avait dû voisiner avec son oreille, sur son traversin improvisé.

Rapidement, il s'empara du microphone et écouta.

L'appareil témoin qui communiquait avec lui avait été dissimulé dans la cheminée du salon contigu au labyrinthe magique ; il permettait à l'indiscret d'entendre tout ce qui se passait dans cette partie du cottage.

Tom entendit alors le bruit d'un pas très précautionneux, puis le

heurt d'une chaise qu'on déplace, enfin un bruit métallique d'une nature indistincte.

L'instant suivant, l'écho d'une respiration saccadée lui parvint : l'homme qui rôdait dans la maison abandonnée devait s'appuyer contre la cheminée.

Tom s'apprêtait à descendre pour en savoir plus long sur l'intrus, quand le premier bruit métallique se répéta plus distinctement. Cette fois-ci, le jeune homme ne s'y trompa pas : c'était le déclic sec d'un fusil qu'on armait !

Cela l'incita à la prudence.

Il regagna sa cachette et y décrocha l'écouteur de son téléphone branché. Finalement, à l'autre bout du fil, il y eut un grésillement.

» C'est vous maître ? demanda doucement le jeune homme.

Pas de réponse.

Tom sentit une sueur froide lui perler dans le dos car il ne pouvait plus en douter : quelqu'un écoutait à l'autre bout du fil, et ce quelqu'un n'était pas Harry Dickson. Succéda un bruit de friture dans l'appareil qui devint ensuite définitivement muet : toute communication venait d'être coupée.

Tom Wills prit son temps pour réfléchir. « J'ai moi-même averti l'inconnu qui rôde dans la maison vide, se dit-il, et qui arme son fusil, ce qui est plus grave. Mais il l'a fait, avant de connaître ma présence en ces lieux, par le truchement de ce damné téléphone. Donc, il s'attendait à un tout autre adversaire que moi... »

Son raisonnement s'arrêta là, mais il lui avait apporté quelque satisfaction : la personne invisible attendait d'autres ennemis. Tom ne serait pas seul devant lui.

Il reprit les écouteurs des microphones dissimulés dans les pièces du rez-de-chaussée : ils restèrent parfaitement muets, ne révélant rien, pas même un craquement de meubles.

Tom décida de ne pas se laisser prendre au piège du silence et résolut d'attendre.

L'attente se prolongeait. Le jeune homme consulta sa montre et constata avec plaisir que l'heure de son rendez-vous quotidien avec Bunny Lipton approchait.

Mais de nouveau il raisonna.

Quelqu'un dans l'ombre veillait, armé d'un fusil... Si Bunny ne voyait pas arriver Tom Wills, il n'hésiterait pas à escalader la muraille de la roseraie et pourrait s'exposer aux coups de l'être invisible.

Tom Wills se devait de l'avertir ; toute inaction de sa part pouvait coûter cher à son ami.

Sa décision était prise : il descendrait.

Revolver au poing, prêt à faire feu à la moindre alerte, il se laissa glisser au bas des marches. Aucune d'elles ne craqua, et le jeune homme se retrouva sans encombre dans le hall du cottage.

Le clair de lune entrait par les larges bow-windows et permettait de voir chaque détail. Certes, les ombres s'allongeaient sur des dalles de céramique et semblaient bien redoutables, mais ce n'étaient que des ombres.

Des reflets multiples sollicitèrent son attention : ceux des glaces du labyrinthe magique qui se renvoyaient les rayons lunaires.

Tom se dit qu'en se blottissant sous l'escalier en spirale, il pourrait facilement voir sans être vu. L'instant d'après, il occupait cet excellent poste de guet, au moment même où quelque chose se mit enfin à bouger dans le champ des miroirs.

Une silhouette, imprécise d'abord, y entra en hésitant, et brusquement se dessina, inondée de clair de lune, dans toute sa hideur.

Tom aurait voulu crier et fuir.

Une ombre décharnée en tout point pareille à un squelette démesuré se tenait immobile dans le champ laiteux d'un des miroirs. D'autres la reflétaient aussi, mais plus vaguement.

La tête en était peu visible, mais le jeune homme crut y discerner le ricanement muet d'une tête de mort, affreusement cruelle.

Était-ce la clarté lunaire qui lui prêtait son atroce couleur ? Peut-être, mais Tom la voyait toute bleue, comme si elle était faite de pallides flammes de marécage.

— La Mort bleue ! haleta le jeune détective.

Immobile d'abord, elle se déplaça lentement, et les autres miroirs singèrent fidèlement ses mouvements.

Soudain Tom revit le geste ! Oui, le fameux geste du soir du crime de Brownie Cottage : la main levée en griffe, dans une intention de menace ou de meurtre. Mais il n'y avait pas de victime proche, du moins Tom Wills le crut.

Il ne changea d'idée qu'au moment où il remarqua que le geste de la main se compliquait : un fusil était brandi vers le dehors.

Le jeune détective grinça des dents.

Il n'ignorait pas que l'ombre monstrueuse qui levait l'arme dans un geste de menace était aussi à l'abri dans ce monde truqué qu'au cœur d'une forteresse. Il ne voyait jamais que son reflet, et non sa forme réelle.

Il aurait pu faire manœuvrer les leviers de commande des glaces,

mais il se trouvait du côté opposé, et il aurait dû traverser le dédale des miroirs dans toute sa longueur, au risque de s'y perdre encore.

Pourtant, là-bas, la menace sembla se préciser : la Mort bleue regardait devant elle, levant lentement son arme, dans l'intention évidente de s'en servir.

Et si c'était contre Bunny Lipton ? Car l'heure de sa venue n'était pas loin ! Cette seule pensée mettait l'élève de Dickson au supplice.

Il fallait agir.

L'étrange et criminelle créature connaissait déjà la présence de Tom par la demande interceptée au téléphone. Et si le jeune homme se risquait à travers le labyrinthe, il avait autant de chances d'être inaccessible pour l'assassin, que ce dernier l'était pour lui.

Le cœur affreusement serré, il entra dans la pièce truquée aux reflets de lune irréels et fuyants. Le squelette bleu lui tournait le dos. Tom put mieux le distinguer à présent : une longue cagoule le recouvrait, laissant apparaître néanmoins ses formes horriblement maigres : il regardait par la fenêtre ouverte sur le jardin, du côté de la roseraie.

Et ce qui frappa Tom, c'est que d'aucune fenêtre du cottage on n'avait vue sur la roseraie ! Et pourtant le monstre levait son fusil dans la direction du mur que l'hindou avait tenté d'escalader, le jour du double crime.

Ah ! si Harry Dickson avait été là ! Il aurait trouvé, lui !

Soudain Tom Wills se jeta en arrière, pris d'une invincible sensation d'horreur. La Mort bleue, comme il l'appelait maintenant, venait de pivoter lentement sur les talons et le regardait en plein visage.

Le jeune détective n'aperçut que deux yeux luisant d'un feu sauvage et meurtrier et qui se plantaient droit dans les siens.

Mais l'inconnu, pas plus que Tom, ne semblait ignorer la vertu des miroirs du labyrinthe qui lui révélaient son ennemi, mais sans le mettre à sa merci.

Il resta immobile, son terrible regard fixé sur Tom.

Tout à coup la scène changea : de nombreuses silhouettes surgirent au faîte du mur de la roseraie et se laissèrent choir dans le jardin.

La monstrueuse créature se retourna, les considéra et braqua son arme vers elles.

Une forme tomba, puis une seconde, puis une troisième et pourtant Tom Wills n'entendit aucune détonation.

Se heurtant aux parois de verre comme une phalène affolée contre

le cristal d'une lampe, le jeune homme erra, désespéré, dans le dédale magique.

Il ne voyait plus rien de ce qui se passait dans le jardin à présent, alors qu'un bruit confus montait de là. Des pas, des ordres jetés à voix basse dans une langue inconnue.

D'un coup de crosse, il étoila une des glaces, en détruisit complètement une autre d'un terrible coup de talon. Ce fut une chance, car le système des leviers de commande se trouvait derrière.

Tom s'en empara avec un véritable rugissement de joie. Un coup sec et les miroirs pivotèrent tous ensemble. Le salon parut, dépouillé de son truquage, vide néanmoins, de toute présence.

Dépit et anxieux à la fois, il s'élança vers la sortie. Un sac lui fut jeté sur la tête, et des bras robustes l'emportèrent.

Une voiture, tous feux éteints, démarrait au loin, quand Harry Dickson et Bunny Lipton arrivèrent devant le mur de la roseraie.

— Holà ! grommela le détective, en regardant le véhicule s'éloigner, Tom Wills aurait-il laissé échapper quelqu'un ?

Sans plus ajouter un mot, ils escaladèrent le mur et sautèrent dans le jardin, avant de se diriger vers le cottage.

— Un cadavre ! s'écria soudain Bunny Lipton.

— Un second et un troisième, acheva Harry Dickson en se penchant sur d'autres formes, étendues immobiles dans l'allée qu'ils parcouraient.

— Des hindous ! clama Lipton.

— Tués à coups de fusil ! ajouta Harry Dickson, le crime de l'autre soir se répète sur le même rythme. Qu'a fait Tom Wills dans tout ceci ?

Cette question resta hélas sans réponse, car une demi-heure plus tard, après avoir exploré Brownie Cottage, ils n'avaient pas retrouvé le jeune homme. Ils ramassèrent seulement, au bas du perron, son revolver, encore chargé de toutes ses cartouches.

— Il ne s'est pas défendu, murmura Harry Dickson... Il n'y a pas de sang non plus. Cherchons le signe...

— Quel signe ? demanda Lipton.

Sans répondre, le détective examina le sol autour de lui, puis il mit la main sur quelques pièces de menue monnaie.

— C'est la première chose dont un de nous deux se débarrasse, quand il est fait prisonnier, expliqua-t-il à son compagnon. Cela tient lieu de signe pour l'autre. J'ai donc une quasi-assurance que mon pauvre garçon est encore vivant. Mais en quelles mains peut-il être tombé.

— Regardez, les petits triangles dans la terre meuble, chuchota Bunny Lipton, notre jeune ami, a été fait prisonnier par des hindous.

Harry Dickson allait lui poser de plus amples questions, quand Lipton se dirigea vers l'un des cadavres et se mit à l'examiner avec une attention passionnée.

Il hocha la tête, bredouilla des paroles confuses, puis se frotta doucement les mains, comme s'il venait de faire une trouvaille de première importance.

— Je crois reconnaître ce pauvre diable, dit-il, notamment à cette cicatrice en forme de N sur le front. C'était, à Bombay, le fidèle serviteur, d'un Eurasien du nom de Mareen Singh, un homme très intelligent.

— Halte ! s'écria Harry Dickson, Mareen Singh est venu en Europe faire des conférences sur certaines croyances hindoues. Il est même venu en Angleterre, mais on l'a traité, en haut lieu, presque en indésirable.

— Hum ! c'était peut-être un tort, grommela Bunny Lipton, il y a moyen de composer avec Mareen Singh, et on ne peut pas précisément le considérer comme un ennemi de l'Angleterre et de ses institutions.

— Nous avons tout intérêt à le retrouver, dit Harry Dickson.

— C'est bien mon avis, et ce ne sera pas bien difficile, car il n'a pas quitté l'Angleterre, bien qu'il s'y cache, je crois. Je ne sais pas pourquoi. Si Tom Wills est aux mains de Mareen, je ne pense pas qu'il soit en péril de mort immédiat. Une bonne automobile ainsi qu'un non moins bon canot à moteur feront l'affaire.

Ils regagnèrent tristement la maison de Baker Street, roulant des pensées, sans doute identiques et également sombres.

4. Lord Longdale a peur

Harry Dickson et Bunny Lipton étaient à peine rentrés depuis une heure et achevaient leurs préparatifs de départ, que, malgré l'heure tardive, Mrs. Crown annonçait un visiteur très pressé.

Le détective était sur le point de lui défendre sa porte, mais celle-ci fut poussée et Lord Longdale en personne se trouva devant eux.

Il jeta un regard sur les valises entrouvertes que Lipton achevait de bourrer de vêtements et d'armes, et poussa un gémissement de déconvenue.

— Ma parole, on dirait que vous partez, monsieur Dickson ! s'écria-t-il.

— Vous dites vrai, sir, répondit le détective, et vous me voyez au regret de devoir vous dire que je n'ai pas une minute de mon temps à vous consacrer.

— Mais c'est une question de vie ou de mort, monsieur Dickson, s'écria le gentilhomme en se tordant les mains.

— Et pour quelqu'un d'autre qui nous intéresse, c'en est une également, grommela Bunny Lipton.

— Écoutez-moi d'abord, messieurs, supplia le lord, je crois qu'on en veut à ma vie ! Je crois que je suis visé par les mêmes assassins que le pauvre Parnell, dont vous connaissez la fin tragique.

— Voyons, dit Harry Dickson, dans ce cas je ne puis vous refuser quelques minutes d'entretien. Mon ami et moi, nous vous écoutons, sir.

Lord Longdale lui jeta un regard reconnaissant.

— J'étais allé faire ma promenade vespérale quotidienne, raconta le visiteur, et je retournais lentement chez moi, quand j'ai découvert ma maison sens dessus dessous, et mes domestiques plongés dans une terreur indescriptible.

» Soames, mon maître d'hôtel, s'était rendu dans les caves, en lieu et place de mon sommelier qu'il suspectait d'indélicatesse.

» Ces caves sont vastes, et une partie seulement en est employée.

» Soames que son service n'appelle pas souvent en cet endroit, s'était écarté un peu des souterrains employés, pour visiter des pièces jamais usitées.

» Une odeur nauséabonde l'y a surpris désagréablement. Tout d'abord, il en a accusé les rats et la moisissure, mais la peste est devenue trop forte et il a battu en retraite, pour aller quérir de l'aide et de la lumière.

» Ah ! Monsieur Dickson, je veux être bref, mais que croyez-vous que Soames et les autres valets ont découvert, dans un caveau aux trois quarts en ruine : les cadavres de l'hindou tué lors de notre première rencontre à Brownie Cottage et celui du malheureux chauffeur de Lord Parnell. Oui, ce pauvre diable de Purvis !

» Mon premier mouvement a été d'avertir la police, quand j'ai aperçu, tracé à la craie bleue, sur la porte d'entrée des caves, un squelette en tout point pareil à celui...

— À celui ? demanda Harry Dickson avec indifférence.

Lord Longdale baissa la tête.

— Je vous dois une confession, dit-il, je crois que je n'ai pas fait complètement mon devoir en ce qui concerne l'aide que j'aurais pu apporter à la justice de mon pays, pour traquer les meurtriers de mon ami Parnell.

» Lorsque nous avons quitté la maison du crime de Harley Street, j'ai remarqué qu'on avait dessiné un squelette bleu sur la jaquette de mon ami. J'ai cru d'abord à quelque blague, et je vous avoue que je m'en suis amusé. Ce motif macabre n'ornait-il pas la poitrine tatouée de feu Mr. Shepherd, assassiné dans la pension de famille de Harley Street ? J'ai donc pensé à quelque farce macabre, comme nous nous complaisions souvent à nous en jouer mutuellement.

» Puis, j'ai oublié ce détail, pour ne plus m'en souvenir qu'après le drame de Brownie Cottage. Peu de minutes avant la mort mystérieuse de Lord Parnell, notre conversation avait porté sur l'étrange squelette bleu. Mon ami semblait tout à coup pensif ; il m'a dit que ce sujet sinistre lui rappelait quelque chose. Intrigué je lui ai demandé quoi.

» Il ne m'a pas répondu, mais m'a quitté brusquement. Nous nous trouvions à ce moment aux limites du dédale aux miroirs. Je n'ai retrouvé Parnell que lorsque le crime eut été perpétré par le singulier hindou.

— Vous croyez que l'hindou est le meurtrier de votre ami ? demanda Bunny.

— Mais qui serait-ce sinon lui ? demanda le lord étonné.

— C'est juste, accepta Harry Dickson, ce ne peut être que lui.

— Et que vient faire son cadavre et celui de Purvis dans mes caves, s'écria Lord Longdale avec désespoir. Et puis ce damné squelette bleu... Dites, que signifie ce mystérieux dessin ?

Harry Dickson haussa les épaules.

— Ma foi, je n'en sais rien, et pour être franc, je n'y attache aucune importance.

Longdale respira plus à l'aise.

— Puissiez-vous dire vrai ! murmura-t-il.

Bunny Lipton achevait de boucler les valises, et Lord Longdale les considéra d'un œil morose.

— Tout ceci ne vous incite-t-il pas à reculer votre voyage, messieurs ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

Harry Dickson eut un geste de refus.

— Avertissez la police sans retard, c'est l'unique conseil que je puisse vous donner. Je ne vous dis pas qu'à notre retour, nous ne nous chargerons pas d'approfondir tout cela, mais pour l'heure une besogne plus pressante que tout nous appelle.

Longdale joignit les mains.

— Et moi donc, monsieur Dickson ! Je ne suis pas un foudre de guerre, moi, je suis un homme paisible, et je n'oserais rester dans ma maison doublement souillée. Ne me quittez pas !

— Allons, Lord Longdale, dit Bunny Lipton avec humeur, puisqu'on se tue à vous dire que l'on doit partir, que c'est impossible de s'occuper de vous et en même temps de Tom Wills !

— Tom Wills ? s'écria Longdale, votre élève, monsieur Dickson... Mon Dieu, j'espère que rien de fâcheux ne lui est arrivé ?

Harry Dickson se crispa.

— Votre espoir ne sert malheureusement à rien, sir, dit-il, Tom Wills a en effet disparu, et nous allons partir à sa recherche.

Longdale se gratta le menton d'un air fort perplexe.

— Pourrais-je vous être de quelque utilité, demanda-t-il en hésitant.

— Non, répondit Bunny Lipton, vous êtes bien aimable.

— Si je pouvais me joindre à vous, ce serait un homme de plus, continua Longdale.

Bunny Lipton le considéra avec un peu de mépris.

— Vous n'êtes pas un foudre de guerre, sir, vous venez de le dire vous-même !

Le lord rougit et riposta à voix basse :

— Ce n'est hélas que trop vrai... mais je serais avec vous et je ne me sentirai en sécurité qu'auprès de vous !

— L'offre est donc plus ou moins intéressée, constata

narquoisement Bunny Lipton.

— Je le reconnais, mais je vous supplie de l'agréer tout de même. Je ne regarderai pas aux frais, bien au contraire.

Harry Dickson lui imposa silence du geste.

— Avez-vous une bonne automobile, sir ?

— Merveilleuse ! s'écria Longdale, une Pontiac du dernier modèle.

— Une perfection automobile, approuva Harry Dickson. Et conduisez-vous la machine vous-même, sir ?

— Je suis un as du volant ! reconnut Longdale, avec fort peu de modestie.

— Pourrez-vous la mener devant notre porte d'ici une heure ? Car il faudra vous imposer une nuit blanche.

— Sûr et certain ! clama joyeusement Longdale.

— Alors tout est dit, vous serez des nôtres, Lord Longdale, je me charge moi-même d'apprendre à Scotland Yard ce qu'ils trouveront dans votre cave.

Le lord ne se le fit pas dire deux fois ; il quitta la chambre en promettant de revenir sur l'heure, comme s'il s'agissait de la plus agréable partie de plaisir.

— Je ne sais trop à quoi ce fantoche nous sera utile, bougonna Bunny Lipton.

— On ne sait jamais, répondit Harry Dickson en vérifiant soigneusement ses armes.

Leurs préparatifs de voyage prenaient fin, quand un long mugissement de klaxon dans la rue les avertit de l'arrivée de leur compagnon de route.

Lord Longdale n'avait nullement exagéré en qualifiant sa Pontiac de machine merveilleuse : c'était une voiture racée, basse sur roues, au capot puissant, dardé vers le lointain comme un mufler de fer.

— Il vous faudra couvrir les trois cents et quelques kilomètres qui nous séparent de l'extrême pointe des Cornouailles, en aussi peu de temps que possible, Lord Longdale, déclara Bunny Lipton.

Longdale consulta sa montre.

— Donnez-moi cinq heures. La route présente quelques méandres...

— En route ! ordonna Harry Dickson.

Baker Street était déjà loin, puis les rues endormies de Londres défilèrent en vitesse. On franchit avec un long rugissement de sirène les bourgades solitaires de l'Ouest.

La rive se rétrécit entre des berges basses et herbeuses ; des

villages surgirent et disparurent presque aussitôt. Puis, ce fut la grande route qui mène vers l'Ouest.

Longdale conduisait admirablement, sans l'ombre d'une défaillance, le regard fixé au loin sur la ligne de limite lumineuse de ses phares.

Harry Dickson et Bunny Lipton, roulés dans leurs imperméables et blottis dans le fond de la puissante voiture, se taisaient.

La nuit s'assombrissait ; de vilains nuages montaient au ciel, balayant les clartés tremblantes des étoiles. La lune à son déclin rôdait sur l'horizon ne jetant plus qu'une lumière avare sur la terre.

Une petite pluie drue tomba, devint plus glacée, se mêla malgré la saison de flocons de neige.

Il y avait à peine une grisaille d'aube dans le dos des voyageurs, quand ils entendirent à leur gauche gronder les flots de la Manche.

Au ras de l'horizon, des occultations de phare trouèrent les ténèbres, puis apparurent des feux fixes, gardiens de la mer.

Bunny Lipton manifesta sa satisfaction par un grognement.

— Voilà Eddystone et Lands End n'est pas loin. Je suis content que nous soyons arrivés en pleine obscurité encore. Il faudra vous armer de patience, Lord Longdale. Il doit y avoir, au fond de cette crique, une petite bourgade de pêcheurs où nous trouverons asile pour toute une journée.

» Ce sont des braves gens qui ne nous poseront aucune question indiscrete, surtout si nous nous montrons généreux, ce qui est bien notre intention.

» Dites-moi, oseriez-vous engager votre machine sur cette sente rocailleuse ?

— Je la ferais grimper à l'échelle, ma Pontiac ! s'écria fièrement Longdale – et en effet il s'en tira fort à son honneur, malgré le péril constant de se voir précipiter à tout bout de champ du haut des rochers dans la mer.

Enfin, au fond d'un chemin creux, des toitures basses se dressèrent. Bunny Lipton donna ordre de stopper et partit en éclaireur.

*

* *

La bourgade en question, qui ne possédait que sept maisons, n'abritait à ce moment que cinq habitants : deux femmes et trois vieillards.

Les hommes étaient en mer et les autres femmes étaient parties depuis les premières clartés de l'aube au marché proche.

Harry Dickson et ses compagnons s'entendirent fort bien avec ces

gens frustes et taciturnes. La vue de quelques beaux souverains leur concilia sur-le-champ toutes les sympathies.

Le plus vieux des gardiens, qui était en même temps le syndic du village, offrit sa grange pour abri à l'automobile et sa maison aux voyageurs.

— À chacun ses affaires, déclara-t-il, en clignant des yeux. Ici, nous n'aimons pas la police, ni les gabelous.

Il donnait clairement à entendre qu'il croyait avoir affaire à des fraudeurs, ce qui plut énormément aux détectives.

— Nous resterons ici jusqu'à la nuit close, dit Harry Dickson, après quoi nous vous demanderons de nous louer une barquette à moteur, si vous en avez une.

Le visage ridé du bonhomme se détendit en un large sourire.

— J'en possède une, elle est très bonne, mais elle m'a coûté beaucoup d'argent... Oui, oui, je n'exagère pas en disant que je n'en trouverais pas de pareille à l'heure actuelle à moins de soixante livres. Je dis cela pour le cas où je viendrais à la perdre.

— Il y a des chances que vous ne la perdiez pas, dit Harry Dickson.

— N'importe, dit à son tour le lord, je la prends à soixante-quinze livres, payées au comptant.

— Vous vous entendez à traiter une affaire, mon prince, s'écria le vieux en tendant une main avide vers les banknotes qu'on lui offrait.

Sa femme entra sur ces entrefaites et ne parut pas étonnée de voir des étrangers installés chez elle. Immédiatement, elle se mit à frire du poisson frais et à cuire une énorme omelette aux pommes de terre. Déjeuner auquel tous firent honneur et que l'hôte tint à arroser avec du vieux Schiedam de contrebande.

Le temps devenait de plus en plus mauvais.

— Les garçons partis en mer devront se réfugier du côté de Wight, dit le vieux, et de cette façon vous ne serez pas inquiétés du tout, bien que nos petits soient aussi discrets que leur syndic lui-même. Reprenez donc de cet excellent genièvre de Hollande, gentlemen.

Les voyageurs acceptèrent l'offre généreuse et écoutèrent patiemment le vieillard leur raconter d'interminables histoires de mer et de contrebande.

À la fin Bunny prit à son tour la parole.

— Tout à l'heure, j'ai poussé une pointe jusqu'au bord de la mer, dit-il, et j'ai vu au loin un drôle de rocher qui ressemble à une tour.

— C'est une tour, dit brièvement le pêcheur.

— Tout en haut d'un rocher ? demanda Bunny en jouant à l'incrédule.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon bon monsieur, et c'est une bien vilaine tour. Elle appartient à un vieux château féodal, et ce château lui-même est bâti sur ce rocher qui est une île. Ah ! quelle saleté !

— Bah ! puisqu'on n'habite pas là-dedans ! fit Harry Dickson d'un ton conciliant.

— Pas habiter ? Ah ouiche, je voudrais le voir !

— Il y a quelques mois qu'on l'a remis à neuf pour une sorte d'Américain, un fou, qui ne sait comment dépenser ses millions, et qui joue là au Robinson au milieu des sales nègres qui lui servent de domestiques.

— Drôle de goût, hein ? dit Harry Dickson en bâillant un peu.

— Oui, mais chacun a le sien..., répondit le vieux, il possède heureusement un beau bateau qui lui permet de sortir de son île quand cela lui plaît, pour aller visiter des endroits plus gais au bord de la mer.

— Comment s'appelle ce Yankee original ? demanda Lord Longdale.

— Sais pas. Mais les gars d'ici le nomment Gueule de Muscade, rapport à son teint de pain d'épice. Ils sont partis avec leur satané bateau depuis quelques jours, et je crois que leur nid de corbeau est vide à présent. N'empêche que cela ne me dirait rien d'aller le voir.

Il cligna de nouveau de l'œil.

— Si vous voulez vous promener par là, ce soir... jouez-lui une sale blague à ce cochon de Yankee. Ce n'est pas moi qui vendrai la mèche, Aha ! Aha !

Ainsi la journée se passa.

Quand le crépuscule vint, le syndic regarda le ciel et dit qu'il y aurait du vilain sur l'eau.

En effet, peu de temps après, une véritable tourmente de neige s'abattit sur le pays.

— Gare aux brisants, recommanda-t-il. Mais pour faire des affaires, j'estime que la soirée est idéale. Bonne chance, mes amis. J'espère bien vous revoir sains et saufs, et heureux d'une bonne réussite.

On trinqua une dernière fois et l'on quitta la maison hospitalière.

Un furieux vent d'ouest fouetta les trois hommes et la neige tourbillonnante les aveugla, comme ils quittaient le couvert des maisons et des dunes. Près d'un petit quai de fortune, ils repérèrent le

bateau à moteur du syndic.

C'était une solide yole de mer, garnie de rames, mais à laquelle un petit moteur avait été adjoint.

Harry Dickson se déclara satisfait et, après quelques tours de manivelle, le moteur ronfla et l'embarcation portant à son bord Harry Dickson, Bunny Lipton et Lord Longdale bondissait à la crête des vagues.

Une lueur terne traînait sur les eaux et permettait aux navigateurs de voir les contours indécis de la haute île rocheuse, surmontée d'une grêle tour sombre.

Bunny Lipton se pencha vers Harry Dickson.

— Gueule de Muscade, hein ?

— Mareen Singh, sans doute, fut la laconique riposte.

— Oui... Holà ! Sir Longdale, la barre à bâbord toute !

La canot embarqua un paquet d'eau de mer, et Bunny se mit à jouer de l'écopette en maugréant.

— Dommage que l'on ne puisse pas aller en Pontiac sur l'eau, lord, cela conviendrait mieux à vos aptitudes.

La nuit se faisait plus épaisse. Seul le reflet livide de la neige y jetait quelques lueurs imprécises ; l'île devant eux n'était plus qu'une masse d'ombre amorphe, entourée d'une blanche ligne de brisants.

Harry Dickson fit signe à Lord Longdale d'arrêter le moteur, car il lui semblait avoir aperçu des lumières fugitives, toutefois aussi vite disparues qu'apparues.

S'emparant des rames, ils avancèrent, malgré la houle dure, dans une navigation prudente, vers l'île.

Une clameur aiguë déchira l'air et le canot qui portait Harry Dickson et ses compagnons fut entouré de barques, puis pris à l'abordage.

Longdale se laissa choir au fond du bateau, et avant que les deux détectives aient pu se mettre sur la défensive, la nuit se peupla autour d'eux de figures grimaçantes.

Des rames furent brandies comme des massues – et déjà les crânes des trois compagnons en étaient fortement menacés, quand retentit une voix calme mais impérieuse.

— Je ne veux pas qu'on leur fasse de mal.

— C'est Mareen, dit Bunny Lipton à l'oreille de Harry Dickson, l'ère des pourparlers est ouverte. Mais le diable m'emporte si je sais ce que l'on y débattrait !

5. Mareen Singh parle

Harry Dickson, Bunny Lipton et Lord Longdale furent tirés sans trop de rudesse hors de leur canot. Ils avaient tôt fait de reconnaître leurs assaillants : c'étaient des hindous de la plus belle eau et dont la plupart portaient encore le costume traditionnel.

Leurs mines étaient féroces et, malgré l'obscurité, on voyait à leurs regards phosphorescents qu'ils auraient volontiers réglé le compte des trois Européens qu'ils venaient de capturer.

Ils avaient abordé sur une petite plage lavée par la houle, où aboutissait un raidillon menant vers le château.

Ce dernier n'était faiblement visible dans la nuit que par quelques minces fenêtres en ogive, doucement éclairées.

Pendant qu'ils gravissaient la dure montée, un homme long et mince s'approcha d'eux et leur dit dans un excellent anglais :

— Mes hommes ne vous feront aucun mal, mais ne tentez aucun geste de fuite, car dans ce cas ils n'hésiteraient pas à vous assommer sur-le-champ. Hâtons-nous, nous serons mieux à l'aise pour parler dans le château qui compte quelques pièces confortables.

— All right, Mareen Singh ! dit Bunny Lipton.

L'homme eut un soubresaut.

— Vous me connaissez ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Mais oui, et pour vous-même je ne suis pas un inconnu.

— Monsieur Lipton ! s'écria Mareen.

— Pour vous servir ! répondit poliment le petit homme.

Mareen Singh garda quelque temps le silence, puis il prit la parole d'une voix légèrement changée.

— Je ne pense pas que je doive vous recevoir en ennemi, monsieur Lipton, ni vos compagnons non plus. Ce n'est pas vous que j'attendais.

Ils avaient atteint un escalier qui les conduisit à la petite cour d'honneur du manoir. Des portes s'ouvrirent devant eux et, peu après, ils pénétrèrent au milieu d'un hall décoré de quelques tapis, mais qui avait plutôt un air de corps de garde.

Bunny Lipton s'approcha de Mareen qui les considérait tous les

trois d'un air perplexe et ennuyé.

— Voici Lord Longdale, dit-il en faisant les présentations, je ne pense pas que ce gentleman compte un seul ennemi sur la vaste terre. Quant à mon autre compagnon, il en serait un pour vous si vous étiez une canaille ou un bandit, ce que je ne crois pas non plus. Le nom de mon ami vous est connu, puisqu'il s'appelle Harry Dickson.

L'Eurasien garda un visage impassible, mais son regard brilla.

— Je lui souhaite la bienvenue, dit-il d'une voix profonde, mais ni lui, ni vous monsieur Lipton, n'auriez dû entrer ici en fraude, les portes vous auraient été largement ouvertes sur un simple désir de votre part.

— C'est possible, dit Harry Dickson, et je ne demande qu'à le croire, mais votre conduite a décidé de la mienne. J'ai des comptes à vous demander : pourquoi avez-vous enlevé mon élève, Tom Wills ?

Mareen Singh poussa un cri de surprise et d'effroi.

— Le petit jeune homme... en effet...

Il était manifestement troublé.

— Eh bien ? demanda Harry Dickson, le cœur battant.

L'Eurasien lui mit la main sur le bras et le regarda dans les yeux.

— Faites-moi l'honneur de croire ce que je vous dirai, dit-il gravement.

Harry Dickson s'inclina.

— Nous avons fait un prisonnier dans Brownie Cottage, mais ce n'était pas l'homme que nous y cherchions. Toutefois, j'ai décidé de l'emmener provisoirement pour le questionner sur sa présence dans cette maudite demeure. Je l'ai confié à mon chauffeur, l'homme le plus fidèle et le plus dévoué que je connaisse.

— Où est-il ? cria Harry Dickson, dont le cœur se sentit soudain envahi par les plus noires appréhensions.

Mareen baissa la tête.

— Je ne sais pas... Je ne l'ai jamais revu. Ni mon chauffeur, ni mon auto non plus !

— Dites-vous vrai, sir ? demanda Dickson avec angoisse.

— Sur l'honneur, monsieur Dickson, et demandez à Mr. Lipton ce que cela signifie.

— Je crois Mareen Singh, répondit nettement Bunny.

— Alors nous devons repartir sur l'heure ! s'exclama le détective.

La réponse vint de l'extérieur.

Un effroyable coup de tonnerre retentit, et presque au même instant la tempête se déchaîna dans toute sa fureur.

— Je n'oserais risquer un dreadnought au dehors par une pareille tourmente, déclara Mareen. Je crois, messieurs, que vous devrez accepter l'hospitalité de mon home, jusqu'à l'aube. Mais la nuit ne sera pas perdue, car nous avons bien des choses à nous dire, et de notre entretien il se pourrait bien qu'assez de lumière jaillisse pour retrouver votre élève, monsieur Dickson, et un odieux criminel qui hante l'Angleterre.

En silence, Dickson, Bunny et Longdale suivirent leur singulier commensal, dans une salle à manger un peu hâtivement aménagée, mais jouissant néanmoins d'un ample confort.

Un repas fut servi, auquel les invités, Longdale excepté, ne firent pas grand honneur. Quand on présenta les vins, Mareen Singh prit la parole :

— Je serai aussi bref que possible, messieurs, je vous dirai la raison pour laquelle je reste ici dans ce coin perdu de votre pays, pourquoi j'y entretiens une assez nombreuse garnison, qui, hélas, diminue de jour en jour, mystérieusement, criminellement.

» Je suppose que la présence de Mr. Lipton en Angleterre doit se rapporter à la même raison...

— Franchise pour franchise, dit Bunny Lipton, cela est vrai, Mareen Singh, et je veux même vous épargner le préambule.

» Depuis tout un temps, les temples hindous sont mis au pillage, par une bande d'habiles forbans, qui font non seulement le désespoir de vos prêtres, mais également de nos gouvernants, là-bas.

» Or, dans le temple de Ghur, entre autres, des bijoux sacrés viennent d'être volés. Jusqu'à présent les prêtres gardent encore le silence à ce sujet, espérant qu'on les retrouvera. Mais que la chose vienne à être connue des fidèles et c'est la guerre sainte !

Mareen Singh approuva.

— Un saint homme m'a chargé d'effectuer les recherches nécessaires tant aux Indes qu'au-delà de l'eau noire. J'ai fait alors une découverte assez troublante : la bande ne se composerait en somme que d'une seule créature, entourée de quelques vagues comparses, employés en tant que receleurs ou revendeurs, mais ignorant absolument l'identité de leur maître dans le crime.

» Cette créature paraît avoir à peine quelque chose d'humain. Si je n'avais reçu une solide instruction scientifique, je serais enclin à l'apparenter à quelque génie malin et difforme.

— Pourquoi difforme ? demanda Harry Dickson.

Mareen réprima difficilement un frisson et ne répondit pas tout de suite. Ce fut Bunny Lipton qui prit la parole à sa place.

— On l'appelle la Mort bleue, dit-il. Serait-ce un masque ?

Mareen secoua vivement la tête.

— Non, non, c'est un être disgracié par la nature, à la stature squelettique, affreuse à voir... Mais cette même nature l'a doué d'une intelligence cruelle et courageuse, tournée obstinément vers le crime.

— C'est la Mort bleue que vous traquez ? demanda Harry Dickson.

— Oui, mais pour l'heure c'est plutôt elle qui nous traque, car nous la sentons passer à notre portée, mais elle nous coûte, chaque fois, des hommes dévoués.

Harry Dickson intervint.

— Les trois Européens d'origine sémitique, qui ont été tués dans Bow, d'une façon mystérieuse, les morts tatoués, comme les journaux les ont nommés depuis, les connaissez-vous, Mareen Singh ?

— Non, mais je suis certain qu'ils étaient les comparses de la Mort bleue dont je viens de vous parler.

— Et vos hommes ont eu raison d'eux ? demanda Lipton.

— Non ! répondit fermement Mareen Singh.

Harry Dickson approuva.

— Je n'en doutais pas. La Mort bleue a voulu faire table rase autour d'elle et s'en est prise en premier lieu à ses complices, de peur d'une trahison quelconque.

» Pourquoi, Mareen Singh, un de vos hindous a-t-il suivi Lord Parnell dans Harley Street ?

— Ce gentleman portait le signe de la Mort bleue sur sa jaquette, ce qui a surpris prodigieusement mon serviteur. Il a décidé de le suivre, mais cela lui a coûté la vie.

— Et celle de mon ami Parnell, gémit Lord Longdale, dire que c'était une stupide plaisanterie dont je porte toute la faute.

En quelques mots, Mareen fut mis au courant, et il considéra Lord Longdale avec un peu de mépris.

— On ne se joue pas de pareilles choses, milord, dit-il d'une voix triste.

— Je me demande pourquoi votre serviteur a assassiné alors mon ami Lord Parnell ? continua Longdale d'un ton de reproche.

— Il ne l'a pas tué ! déclara Mareen Singh.

— Non, dit Dickson, il ne l'a pas tué !

— Mais qui... mais qui ? hurla littéralement Longdale.

— Disons que c'est la Mort bleue qui a fait le coup et n'en parlons plus, murmura Bunny Lipton avec ennui. Si je n'étais Bunny Lipton, j'avancerais que ce fameux homme squelette à la teinte azurée est le

plus insolent mythe qui ait jamais été enfanté par une imagination en délire.

Harry Dickson se tourna vers son hôte.

— Je crois que nous avons assez parlé pour l'heure, nous devons surtout agir. Je commence à voir un peu plus clair dans cette histoire. Nous avons un bandit devant nous, un unique bandit, mais qui en vaut dix ou cent. Tout se résume à un seul coupable, depuis les crimes jusqu'aux disparitions, celle de mon pauvre Tom compris. Vit-il encore ? Oui, s'il a eu une chance d'évasion, sinon notre garçon est perdu. La Mort bleue est un assassin et non un geôlier.

» Mais rien ne sert de nous lamenter, il faut envisager froidement la situation.

» Nous regagnerons Londres dès demain. Je vous considère à présent comme un allié, Mareen Singh, et je ferai appel à votre concours si j'en éprouve le besoin. Bonne nuit messieurs.

On se souhaita un bref bonsoir... Tout le monde avait compris que le grand Harry Dickson désirait être seul, pour réfléchir et peut-être pour pleurer sur Tom.

*

* *

Harry Dickson se rua dans le couloir ; en même temps la porte de la chambre de Bunny Lipton s'ouvrit, et le détective parut en pyjama, le revolver au poing.

Une rafale aiguë fusa par les corridors ; au dehors le vent continuait à faire rage.

— On a tué ! laissa tomber d'une voix glacée le grand détective.

— Oui, c'était un cri de mort, répondit Bunny Lipton dont le regard fouillait les ténèbres d'alentour.

Tous les deux en même temps ils avaient été éveillés par un cri atroce.

— Cela venait de l'aile gauche, décida Harry Dickson, le vent souffle par là ; si le cri s'était élevé dans l'aile droite, il aurait été emporté ou étouffé par l'ouragan qui souffle aussi fort dans le château qu'au-dehors.

Tout en parlant, ils avaient atteint l'aile en question et parcouraient un long corridor dallé, empli des plaintes du vent.

Au loin, une lanterne, posée sur le sol, jetait un étroit cercle de clarté jaune sur les pierres du sol.

Harry Dickson se dirigea vers elle, la souleva et la brandit au-dessus de sa tête : à deux mètres de là, elle éclairait un cadavre.

C'était celui d'un des serviteurs hindous qui, sans doute, avait été

de garde de nuit, car il était armé jusqu'aux dents.

— Comment est-il mort ? s'enquit Bunny Lipton.

— Vous le demandez ? fit amèrement Harry Dickson, mais d'un coup de fusil dans la tête naturellement.

— Pourquoi dites-vous « naturellement » ?

— La Mort bleue ne se sert-elle pas de préférence de son mystérieux fusil à vent ?

— Ah ! fit Bunny, un fusil à vent de grande puissance alors... oui, cela ne peut être autre chose... mais par tous les diables !

Il avait saisi son ami par le bras et le regardait avec frayeur.

— Mais dans ce cas l'épouvantable squelette vivant est ici ?

— Je ne vous le fais pas dire, riposta Harry Dickson avec une fureur contenue.

Bunny Lipton tourna autour du corps sans vie comme un lion en cage.

— Il est donc partout ce démon ! Sachez que je pense fort qu'il s'agit d'un démon, quoiqu'en puisse dire Mareen Singh.

— Mareen Singh, murmura Dickson, sa chambre est toute proche, et il ne vient pas... Allons voir.

Bunny Lipton s'élança vers une des portes et poussa une exclamation.

— Elle est ouverte !

Tenant haut la lanterne allumée, ils entrèrent.

— Dieu du Ciel, si je m'attendais à cela ! hurla Lipton.

Mareen était étendu en travers d'un large lit de repos, baignant dans une mare de sang, la gorge tranchée. Il était mort.

Aussitôt l'alarme fut jetée et le château s'emplit de clameurs d'effroi et de désespoir. Bunny Lipton frappa de toutes ses forces sur la porte de Lord Longdale.

— Eh bien !... qu'y a-t-il ? On part déjà ? demanda une voix endormie.

— Levez-vous, Longdale, si vous tenez à votre peau, hurla Lipton, l'enfer se ligue contre nous !

— Quoi... je me lève... mais pourquoi tant d'histoires !

— Faites vite, s'énerva Bunny, nous n'avons plus qu'à jouer des jambes : La Mort bleue est parmi nous !

6. La chance de Tom Wills

Tom Wills avait été jeté un peu rudement dans une automobile, dont les coussins moelleux amortirent pourtant sa chute.

Il entendit le ronflement du démarreur électrique, puis sentit aussitôt que la voiture s'ébranlait et prenait de la vitesse.

Il agita autant qu'il le pouvait ses jambes entravées et reconnut ainsi qu'il se trouvait seul dans le coupé.

— À moi la gymnastique appropriée, murmura-t-il.

C'était une méthode que le maître lui avait enseignée dès ses débuts dans la carrière, et qui rendait pas mal de services, dans un cas pareil à celui-ci.

Par des petits coups secs, des tensions et des relâchements successifs des muscles du bras, par des rotations du poignet, on parvenait, au bout d'un temps relativement court, à faire se relâcher les liens si ceux-ci n'étaient pas en métal. Par chance on avait entouré les bras de Tom d'une cordelette de chanvre, et ses ravisseurs n'avaient pas été trop cruels.

Cinq minutes plus tard, le jeune homme avait les mains libres et, une minute plus tard, les liens entravant ses jambes tombaient.

Avidement, Tom regarda par la glace de face. Il ne vit que le dos du chauffeur penché attentivement sur son volant.

« Que faire maintenant ? se demanda Tom Wills. Certes, je puis jouer la fille de l'air, mais j'aimerais pourtant que mon aventure me profite davantage. »

Mais son imagination ne lui suggéra rien d'autre qu'une fuite précipitée, et doucement le jeune détective abaissa la poignée d'une des portières.

Elle s'ouvrit.

La voiture ralentissait légèrement à un tournant et Tom se laissa couler à terre.

Il reçut un jet de boue et de graviers en pleine figure, un coup rude à l'épaule, mais il était hors de l'auto-prison qui l'avait emporté.

Assis au milieu de la route, il apercevait au loin s'enfuir la lanterne rouge arrière, quand il eut soudain l'intuition d'un changement dans l'état des choses : la lanterne rouge tressauta, courut

en zigzag et s'arrêta.

Le long de la route, courait une haie basse. Tom Wills la franchit d'un bond et se mit à avancer, tête baissée, à l'abri de ce mur de houx et d'aiguilles de mélèze.

Il arriva à la hauteur de l'automobile arrêtée, et ce qu'il vit le frappa de terreur : une puissante moto était couchée au milieu de la route, à deux pas de la voiture immobile. Le chauffeur de cette dernière était écroulé sur son volant, la tête ballante. Tom ne douta pas un instant de sa mort. Mais ce qui l'épouvanta davantage, ce fut la terrible créature qui se tenait à ses côtés.

Il s'agissait du squelette bleu, entrevu tout à l'heure dans la chambre aux miroirs. Mais là-bas un ample manteau pèlerine le drapait.

Le monstre avait rejeté ce vêtement et Tom Wills pouvait distinguer ses formes maigres et hideuses moulées par une sorte de maillot bleuâtre.

La Mort bleue semblait perplexe et grommelait en constatant que la voiture n'avait d'autre occupant que le chauffeur.

Les regards du meurtrier fantastique fouillèrent la route au loin ; il esquisça même le mouvement de rebrousser chemin, puis il se ravisa avec un geste de colère et parut prendre une soudaine résolution.

Il se saisit de la moto et la déposa dans le fossé sec du bord de la route, sous un gros tas d'orties et de ronces sèches qui devaient provisoirement la cacher aux passants. Puis il souleva à bras le corps le cadavre du chauffeur hindou, comme une plume, et le jeta à l'intérieur de la voiture. D'un bond il fut au volant – et l'auto démarra en vitesse.

La route où Tom se trouvait était un de ces chemins à moitié champêtres, serpentant à travers les terrains vagues de Putney Commons.

L'automobile prenait la direction d'Hammersmith, longeant les Water Works de Castelnau qu'on voyait au loin luire sous la lune. Tom Wills n'hésita pas.

Il tira la moto de sa cachette, une solide Harley-Davidson, sans indication de matricule.

Au loin la lumière rouge de la voiture n'était plus qu'une étoile fuyante. Tom bondit en selle et se lança à sa poursuite.

La machine volée menait un train d'enfer.

En peu de minutes, les quartiers populeux de Hammersmith furent franchis, malgré la foule indignée et les cris des policemen.

Enfin, elle obliqua vers Kensington Road ; à la hauteur des

Ladbroke Gardens, elle ralentit considérablement son allure et, soudain, Tom ne la vit plus.

Toutefois il avait gagné en vitesse sur elle.

Il tourna l'angle d'une rue aux maisons en construction et entendit battre une porte.

L'automobile et son sinistre fardeau avaient disparu, mais Tom avait aperçu la porte cochère dans un mur de briques rouges.

« Voilà du pur nanan, jubila intérieurement Tom Wills, allons raconter cela au maître. »

Il n'empêche qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Retourné dans Kensington Road, il se fit stupidement pincer par un agent de police qui prétendit le mener au poste, pour oser circuler en moto sans plaque réglementaire. Tom eut beau décliner ses noms et qualités, le bobby s'obstina.

C'était un jeune Irlandais, frais émoulu dans le service, et brûlant du désir de se distinguer.

— Tout le monde peut se faire appeler Harry Dickson, dit-il, venez au poste, sir !

Tom obéit en maugréant.

Au poste de Kensington, la malchance continua à le desservir.

Il tomba sur un sergent tout aussi stupide que l'agent qui prétendit, lui, garder Tom Wills jusqu'à ce qu'il pût fournir une caution.

— Téléphonez à Mr. Dickson ! cria Tom.

Malheur ! Un incendie voisin venait de détruire les fils de communication et le bureau de police était isolé du reste du monde.

On dépêcha un agent cycliste vers Scotland Yard, car le sergent s'était imaginé tout à coup que Tom Wills pourrait être un homme suspect, et l'agent irlandais croyait se souvenir d'avoir été insulté par Tom Wills.

Une heure et demie plus tard, l'envoyé revint en bicyclette, avec force excuses... mais un temps précieux venait d'être perdu et quand Tom Wills revint à Baker Street, Harry Dickson était parti sans dire où il s'était rendu.

— Faudra que je travaille un peu seul demain, se dit le jeune homme, en attendant je prendrai un peu de repos.

Il était loin de se douter que son maître courait une folle aventure pour le retrouver, qu'il passerait une partie de sa nuit en larmes et une autre dans l'horreur, alors que lui, Tom Wills, s'allongeait confortablement dans son lit, en rêvant à des succès policiers sans nombre.

Le retour vers Londres fut lugubre pour Harry Dickson et ses compagnons.

Bunny Lipton avait réuni les serviteurs de feu Mareen Singh et avait promis de veiller à leur prompt rapatriement. Harry Dickson, bien que tout à sa douleur et à ses appréhensions, avait prononcé quelques mots, disant que leur sacrifice n'aurait pas été vain, car il comptait bien mettre la main sur le terrible assassin fantôme.

Lord Longdale conduisait avec la même maîtrise qu'à l'aller.

— Je m'attache à vos pas comme une ombre, avait-il dit aux deux détectives. Pensez donc, je quitte Londres dans l'espoir de fuir cette maudite Mort bleue et la voici dans cet affreux pays perdu ! Elle est donc partout ? Je me demande si elle ne se cache pas sous les banquettes de notre voiture !

Et gravement il avait inspecté la Pontiac avant de la mettre en marche.

Ils arrivèrent aux premières maisons de Londres vers l'heure du midi, et après un lunch des plus sommaires, ils allèrent, à l'invitation de Lord Longdale, visiter l'endroit où l'on avait retrouvé le chauffeur Purvis et l'hindou assassinés.

La demeure de Lord Longdale était toute neuve et construite avec le plus haut goût moderne. Elle avait été bâtie sur les fondations d'une ancienne maison seigneuriale dont seules les caves avaient été respectées.

Longdale leur fit immédiatement les honneurs des lugubres souterrains.

Il leur montra une copieuse enfilade de caves où vieillissaient de respectables bouteilles, puis les conduisit à une partie complètement négligée et à moitié comblée par des éboulis et du sable.

— Je n'ai jamais pensé à murer cette partie du souterrain, dit-il, mais cela ne tardera pas, je vous l'assure.

Éclairés par les pinceaux blancs de leurs torches électriques, ils avancèrent dans un sinistre dédale en ruine.

— Voici où se trouvaient les cadavres, dit Longdale en faisant halte et en indiquant une place aux maculatures suspectes. Les corps ont dû être enlevés par les soins de la police.

Soames, le majordome qui les suivait, intervint.

— C'est la vérité, sir, dit-il.

— La police n'a-t-elle pas cherché plus loin ? demanda Harry Dickson.

— Plus loin ? demanda Soames étonné, mais je suppose qu'on ne peut pas aller plus loin, sir.

— Hum !... Bunny, faites-moi le plaisir de flamber une allumette.

— Regardez, dit Harry Dickson, comme la petite flamme vacille. Il y a donc un courant d'air par ici. Ah, bien !... que peut-il y avoir derrière cette butte de sable et de briques en ruines ?

— Un passage, dit Bunny Lipton, bien qu'il semble être plus commode pour les chats que pour des hommes. Il est vrai que la Mort bleue n'est pas grosse et qu'elle doit pouvoir glisser par là.

— Pour venir chez moi, se lamenta Longdale, mais que lui ai-je donc fait à votre Mort bleue ?

Ils durent fournir de sérieux efforts pour se glisser à travers la fente que Bunny avait bien voulu baptiser du nom de passage.

Une nouvelle cave parut, où stagnait un air lourd à peine respirable.

— Oh ! cria Lord Longdale, je n'avance plus ! Il y a quelqu'un caché dans ce coin ! Faites attention.

Harry Dickson leva sa lampe.

— Il ne peut plus faire grand mal, dit-il d'une voix sombre, il est mort... Coup de fusil dans la tête... comme toujours. C'est une véritable marque de fabrique.

— Un hindou ! s'écria Bunny... Mais je crois le reconnaître, c'est le chauffeur de Mareen Singh.

Le cœur de Dickson se serra, hideusement.

— Tom, s'écria-t-il, mon pauvre Tom, où peut-il être ?

— Présent, dit une voix joyeuse. Je vous avais entendu venir, mais je ne me croyais pas si bien en pays de connaissance, au contraire. Alors j'ai eu un peu peur, voyez-vous, et je me suis ménagé une retraite.

Une longue minute le maître et l'élève restèrent enlacés, puis Tom leur fit signe de l'accompagner.

— Un peu plus haut, il fait autrement confortable. Venez.

Ils arrivèrent bientôt à un escalier en spirale qui remontait vers le sol. Une belle clarté solaire les inonda et, quelques minutes plus tard, ils se trouvaient dans une pièce très large, sentant le mortier et la brique fraîche et éclairée par une verrière.

— Le garage de la Mort bleue ! annonça Tom Wills en désignant deux automobiles garées contre le mur.

— La camionnette de Lord Parnell, et la voiture de Mareen, dit Bunny Lipton.

— Mais que vient faire ce garage dans ma maison, hurla Lord Longdale, car enfin, il est dans ma maison.

— C'est-à-dire qu'il communique avec la vôtre, dit Harry Dickson.

— Alors c'est que le squelette bleu couve des projets sinistres quant à ma personne, conclut Longdale en blêmissant. Qu'allez-vous faire monsieur Dickson ?

Le détective eut un geste vague et irrésolu, Tom répondit pour lui.

— M'est avis que Brownie Cottage n'a pas dit son dernier mot, fit-il, et que l'on ferait bien d'y retourner.

— L'idée est bonne, approuva le maître, mais auparavant je voudrais bien savoir à qui appartient ce garage.

Des maçons qui travaillaient dans la rue sur laquelle il s'ouvrait ne purent leur apprendre qu'une chose : il était la propriété d'un monsieur Pike qui le louait à l'entrepreneur Forbes.

— Tenez, voilà Forbes ! s'écria un des ouvriers en désignant un petit homme replet aux vêtements souillés de plâtre.

Aux questions des détectives, il ne put pas répondre grand-chose.

— C'est un grand monsieur, avec une barbe et des lunettes, il est venu me trouver dans mon bureau dans Kensington Road, et il m'a payé correctement. Depuis, il m'envoie régulièrement son terme par lettre chargée.

— Signalement d'homme maquillé, grommela Harry Dickson.

L'aventure de Tom Wills ne leur apprit rien de bien nouveau non plus. Lipton et Tom Wills proposèrent d'effectuer quelques recherches du côté de la moto, mais Harry Dickson rejeta cette idée.

— Voyons plutôt ce que Brownie Cottage pourra encore nous apprendre, dit-il.

7. Le geste de la mort bleue

Le soir tombait déjà quand la Pontiac se remit en route, bénévolement conduite par Lord Longdale.

— Vous me trouvez encombrant, je suppose, déclarait le gentilhomme, mais je ne vous quitte pas avant de vous avoir vu mettre la main sur le squelette tueur d'hommes. Je ne suis pas détective, mais excellent chauffeur, je puis donc me rendre utile.

On traversait les rues tristes et ternes qui précèdent le Ranelagh. Tom Wills, assis aux côtés de Longdale, suivait la manœuvre habile du conducteur d'un air approbateur ; Bunny Lipton se tourna vers Harry Dickson pour faire une observation, mais il se ravisa et considéra le détective avec une stupeur émerveillée.

Les yeux de Harry Dickson brillaient comme des étoiles. On aurait dit qu'ils suivaient au loin quelque vision de victoire.

Il le poussa du coude.

— Il fait déjà sombre et vous avez l'air d'être ébloui, mon cher maître, dit-il avec une pointe de moquerie.

— Il n'y a de plus grande et de plus éblouissante lumière que celle de la vérité, répondit Harry Dickson.

— Et l'avez-vous entrevue ?

— Oui... mais taisez-vous, l'heure n'est pas venue, fut la brève réponse.

Quand on eut mis pied à terre devant Brownie Cottage et parcouru en silence les allées au gravier crissant, Harry Dickson s'immobilisa devant le perron et demanda à ses compagnons d'approcher.

— Nous n'avons plus rien à trouver ici, dit-il, mais bien à attendre quelque chose.

— La Mort bleue ? demanda Longdale, en chancelant.

— Ce n'est pas impossible, sir, avec elle sait-on jamais ? Ne savons-nous pas qu'elle hante Brownie Cottage avec une aisance déconcertante ?

— Donnez des ordres, monsieur Dickson, nous obéirons, dit le lord.

— C'est ainsi que je l'entends. Lord Longdale, vous n'allez pas

nous être d'une grande utilité, je vous l'avoue, vous ne pouvez nous rendre service que d'une seule façon, celle de ne pas courir dans notre chemin.

» Vous allez vous tenir dans le labyrinthe magique dont les miroirs ont été remis en place. De cette manière, nous pourrions veiller sur vous et éviter qu'il puisse vous arriver du mal. Tâchez de ne pas sortir du champ des glaces.

— Entendu, monsieur Dickson.

— À vous, Lipton, incombe une tâche difficile et non sans péril. Vous allez parcourir la roseraie en marchant dans la direction du mur d'enceinte. Mais vous ne marcherez pas à découvert. Vous avancerez en rampant et ce n'est qu'arrivé au pied de la muraille que vous pourrez prudemment risquer une tête hors des buissons. Est-ce compris ?

— Tout à fait !

— Tom Wills restera à mes côtés, conclut Harry Dickson.

— Et quel est le but de tout cela ? demanda Lord Longdale.

— Il ne se précisera que plus tard, répondit Harry Dickson. Pensez que pour le moment nous faisons une expérience.

Aucune objection ne fut plus élevée, et sans ajouter un mot, tout le monde prit sa place de combat, si combat on eût pu dire.

On vit Lord Longdale s'éloigner puis rester immobile dans le champ d'une glace ; un unique plafonnier éclairait la salle des miroirs.

Le détective glissa quelques mots que Tom n'entendit pas, à l'oreille de Bunny Lipton. Le policier eut un léger mouvement d'étonnement aussitôt réprimé, puis il descendit le perron et s'avança dans la roseraie.

— Que faut-il faire ? demanda Tom Wills.

— Rien... attendre, fut la réponse laconique.

D'interminables minutes s'écoulèrent. Du jardin venait le bruit d'un friselis de feuillage dans la brise nocturne. Dans les miroirs, la silhouette de Lord Longdale, immobile et passablement ennuyé, restait visible.

Tout à coup, la lumière du plafonnier s'éteignit.

Tom voulut s'élancer, mais Harry Dickson le retint :

— Chut ! c'était prévu... Il *était impossible que la lumière ne s'éteignît pas !* Cela ne durera pas... Comptons une minute, peut-être trente secondes seulement, mais pas davantage.

Et, de fait, le plafonnier se ralluma. Dans le champ des miroirs, Longdale était tourné vers eux, d'un air étonné et interrogatif.

— Tom, dit le détective tout bas, regardez bien la glace dans laquelle se reflète notre ami Longdale.

Le jeune homme obéit et sa main pressa soudain celle de son maître.

— Oh ! mais non... c'est fini, il m'a semblé entrevoir une minute une fenêtre et un ciel étoilé, mais c'est fini.

— Très bien, dit Harry Dickson, n'en parlons plus. Bunny Lipton nous apprendra le reste.

Un bruit de pas pressés se fit entendre dans le jardin et, dans les miroirs, la forme du policier apparut.

— Appuyez sur la gauche, et rien que sur la gauche, Lipton, ordonna Dickson et vous nous rejoindrez facilement.

Bientôt ce ne fut plus un reflet, mais Bunny en chair et en os qui se trouva devant eux. Malgré son teint bronzé, le policier était pâle.

— Tout s'est passé comme je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? demanda Dickson.

— Tout à fait, répondit Bunny tout bas : une balle a traversé mon chapeau.

— Mes félicitations, mais c'est la dernière balle que ce maudit fusil à vent crachera encore, je vous en donne ma parole, dit le détective avec une joie féroce dans le regard. Tom actionnez les leviers, la fantasmagorie des glaces a assez duré maintenant !

Quand le jeune homme eut exécuté l'ordre de son maître, le salon reprit un air tout à fait ordinaire et les quatre hommes s'y réunirent.

— Eh bien, demanda Longdale, que faut-il conclure de tout cela ?

— Mon Dieu, pas grand-chose, répondit Harry Dickson, il n'y a que cette extinction de la lumière qui me chiffonne un peu, mais on pourrait peut-être trouver ce que c'est. Lord Longdale, vous êtes le plus grand de nous tous, tâchez un peu d'atteindre ce plafonnier.

À ce moment, une chose inattendue se produisit : les glaces reprirent subitement leurs positions primitives, recréant l'atmosphère magique du dédale.

En même temps Tom et Bunny poussèrent un cri d'effroi.

C'était imprécis. On aurait pu dire impondérable, si l'expression ne semble pas trop hardie. Quelque chose, oui, *quelque chose* d'indéfini hanta la pièce : ce n'était qu'un geste.

Le geste de la Mort bleue : cette griffe lancée en avant dans un élan de sauvagerie indescriptible.

Elle était partout autour des détectives, et pourtant nulle part ! Il n'y avait là que les quatre compagnons haletants et médusés et pas de

Mort bleue, mais *son geste était dans tous les miroirs !*

— Attention ! Ne le laissez pas échapper, hurla soudain Harry Dickson.

— Qui... Qui ? s'écrièrent à la fois Bunny et Tom Wills.

La lumière s'éteignit et on entendit un bruit de lutte qui devint de plus en plus lointain.

— Les leviers, Tom ! cria Bunny.

Tom les actionnait déjà, et soudain la lumière se refit.

Mais les deux amis étaient seuls dans le salon : Harry Dickson et Longdale, eux, avaient disparu.

— Ils n'auraient pu partir par la porte du hall qu'en passant devant nous ! s'écria Tom Wills.

— J'ai fermé moi-même les autres salles ! ajouta Bunny Lipton.

Brusquement, il se frappa le front.

— Au jardin, Tom ! cria-t-il en donnant l'exemple.

Tout comme la nuit du crime, le parc était baigné de lune. Tom Wills et Bunny Lipton se tournaient de tous les côtés.

— Écoutez ! fit Tom.

Le bruit assourdi d'une lutte se faisait entendre.

— Cela vient des communs ! cria Tom.

Ils arrivèrent ensemble devant la porte du garage et la heurtèrent.

— La barre est mise à l'intérieur ! gronda Bunny. Voilà qui est aussi singulier que le reste...

— Un levier, une pierre, n'importe quoi, s'emporta Tom Wills, mais allons l'enfoncer !

— Inutile de charger la note des frais, dit une voix familière, un peu moqueuse venant de l'intérieur, le temps de pousser ces verrous et je suis à vous.

— Monsieur Dickson ! s'écrièrent les deux amis.

— Lui-même, dit le détective en leur ouvrant et en essuyant le sang qui lui coulait du visage.

— Vous êtes blessé, maître ? s'alarma Tom.

— Peuh ! Une égratignure... Aussi ai-je eu affaire à un grand fauve que je tiens à vous présenter désormais en captivité.

Il désigna une forme ligotée comme un colis et jetée dans un coin.

Avec horreur, les autres distinguèrent, émergeant d'habits en loques, une paire de hautes jambes d'une maigreur effrayante, puis un tronc difforme, surgissant d'un maillot bleu en lambeaux.

— La Mort bleue ! cria Tom.

Un grondement de colère lui répondit.

— Attention, elle est capable de mordre encore, dit Harry Dickson. Je vais vous montrer son visage.

Il tourna un commutateur et une lumière blanche inonda la pièce.

Le visage ravagé par une fureur terrible, se tenait, accroupi dans un coin, Lord Longdale.

*

* *

— Quelques mots d'explications avant que le rideau ne s'abaisse définitivement sur cette tragédie ? Volontiers !

» Lord Longdale a, comme tous les gens de qualité, voyagé pas mal dans nos colonies, les Indes entre autres.

» Grâce à son nom et à ses relations, il a accès aux temples sacrés et peut y admirer leurs richesses sans nombre.

» Il ne tarde pas à les convoiter et à les voler.

» Mais vous n'ignorez pas que certains bijoux sacrés se chargent eux-mêmes de punir leurs ravisseurs.

» On suppose que les prêtres, qui sont des toxicologues exceptionnels, sont parvenus à les charger d'un venin subtil, capable d'occasionner les pires ravages.

» Longdale a volé un jour une pierre lépreuse, c'est-à-dire, donnant une sorte de lèpre sèche, affreuse à voir, mais dont la contagion d'homme à homme semble exclue.

» Sous l'effet du mal terrible, le corps de Longdale s'est transformé de la sorte.

» Mais ce châtiment n'a pu qu'exaspérer ses criminels instincts.

» Il a spolié les temples avec une maîtrise extraordinaire, et sans doute y avait-il un esprit de vengeance dans ces vols.

» C'est alors qu'il a senti qu'on le traquait et il est revenu en Angleterre.

» Une des premières choses qu'il a faite a été de se débarrasser d'une bande de complices connaissant plus ou moins son secret.

» C'est lui l'auteur des trois crimes de Bow.

» En sortant de la maison de Harley Street en compagnie de Parnell, il a eu l'appréhension d'être suivi. Par qui ? Il ne le savait pas. Peut-être que ses complices morts avaient mis, de leur vivant, d'autres escarpes dans leur jeu.

» Vivement il a dessiné un squelette bleu sur la jaquette de son infortuné ami.

» Aussitôt, un hindou s'est détaché du groupe des badauds et

Longdale en a su assez.

» Venons-en à Parnell, c'était l'intime de Longdale... Peut-être qu'il n'ignorait pas complètement le terrible mal que son ami cachait. En tout cas, il a reconnu un certain geste que reproduit fidèlement le squelette sur les tatouages : cette horrible griffe lancée en avant avec une sauvagerie sans pareille. Il s'est souvenu... et il en est mort.

» Depuis Longdale s'est méfié... et nous n'avons revu ce geste que tout à l'heure, quand il était presque sûr de vaincre et de bientôt nous supprimer.

» Mais les hommes de Mareen semblaient eux aussi le serrer de près... Nous savons avec quelle facilité il les a décimés, à l'aide d'un magnifique fusil à vent que j'ai retrouvé d'ailleurs et qui est bien un des plus beaux engins de l'arsenal du crime que je connaisse.

— C'est sans doute pour dissimuler la particularité de cette arme qu'il n'a pas voulu, lors du meurtre du premier hindou, que la balle soit retrouvée ? demanda Tom.

— C'est exact. Je continue mon bref exposé maintenant. Longdale, sous le nom de Mr. Pike, a loué un garage proche de sa maison et l'a fait communiquer avec ses vastes caves. Cela lui ménageait des sorties clandestines à volonté.

» Comme le temps lui manquait pour mieux remiser les cadavres des victimes qu'il désirait voir disparaître, il les a cachés temporairement dans une partie abandonnée de ses souterrains.

» Mais la fatalité s'en est mêlée sous la forme du majordome Soames, qui a découvert deux des corps, alors que le troisième gisait à quelques pas de là, fraîchement remisé par le tueur.

» Longdale a résolu de prendre le taureau par les cornes et il est venu m'avertir lui-même. Il a poussé l'habileté jusqu'à se joindre à notre expédition.

» Remarquez comme ce génial criminel a dû agir alors avec vélocité. Il est tributaire des minutes, que dis-je, des secondes ! Tellement grande est sa vitesse d'action entre ses nouveaux crimes du Brownie Cottage et son arrivée chez nous qu'il semble presque posséder le don d'ubiquité durant ce laps de temps.

— Et nous avons introduit nous-mêmes la Mort bleue chez le malheureux Mareen Singh, murmura tristement Bunny Lipton.

— Hélas ! Mais, sourdement, en moi-même, la logique commençait à accuser Longdale, continua Harry Dickson, même si je ne possédais l'ombre d'une preuve.

» Ce fut une découverte de Tom Wills qui éclaira mon cerveau. N'oubliez pas, Tom, que vous avez vu la Mort bleue regarder dans la roseaie, alors que cette partie du jardin n'est pas visible du cottage.

Mais elle l'est des communs ! Or c'est des communs que partaient les coups de feu meurtriers en direction de ceux qui marchaient dans cette roseraie.

» Donc, la Mort bleue, tout en se trouvant à l'intérieur du cottage, et même dans le salon aux miroirs, tuait d'une fenêtre des communs.

» Que fallait-il en conclure ? Que le jeu des glaces se continuait au-delà du cottage, et que les communs communiquaient directement avec le labyrinthe magique !

» Oui, nous avons tous vu Longdale immobile dans le salon truqué, alors qu'en fait il s'était éloigné pendant la brève minute d'obscurité vers les communs et, la lumière revenue, continuait d'être visible au milieu du salon !

» J'ai découvert d'ailleurs une petite pièce des communs, complètement aménagée comme le salon-dédale et communiquant avec lui par un couloir constellé de miroirs.

» Truquage imaginé par le pauvre Parnell, pour jouer des tours à ses hôtes et dont Longdale a odieusement profité.

» J'avais donné l'ordre à Lipton de ne lever que son chapeau au-dessus des buissons, comptant bien que Longdale tirerait sur lui.

» En voyant notre ami revenir sain et sauf, le bandit a senti que son jeu allait bientôt être découvert. Il a donc essayé une retraite vers les communs. Je m'y attendais.

*

* *

Plusieurs bijoux furent découverts chez Longdale et des receleurs de Londres, et reprirent le chemin de leurs propriétaires hindous.

Une ère d'accalmie s'ensuivit aux Indes, et Bunny Lipton en tira de grands honneurs. Bien que Scotland Yard fût mis au courant de la sinistre affaire de la Mort bleue, rien à ce sujet ne fut rendu public.

Nous avons déjà vu à plusieurs reprises que la raison d'État mettait une sourdine à de nombreux exploits de Harry Dickson. Ce dont le grand détective ne se souciait guère, il faut l'avouer.

Longdale ne fut pas envoyé en prison, mais transféré dans une clinique pour lépreux. On prétend qu'il y a agonisé après quelques mois de traitement.

Un jour, Harry Dickson reçut de Bombay un petit colis recommandé. Il contenait trois superbes rubis de très grande valeur. On n'en a jamais connu l'expéditeur.

LE JARDIN DES FURIES

1. Le premier crime de Mr. Peavy

— Ces dames Chickenstalker ! annonça le garçon de bureau.

— Encore ! grogna le surintendant de Scotland Yard Goodfield en déposant le gros cigare qu'il fumait et en faisant un geste d'excuse au visiteur qu'il avait reçu dans son bureau.

— Il ne faut pas que je vous enlève à votre devoir, mon bon Goodfield, dit ce dernier avec un sourire et en faisant mine de se lever.

Le policier protesta vivement.

— Ah, mais non, Dickson, vous n'allez pas me quitter comme cela. Vous vous faites rare comme les beaux jours ces derniers temps, et je vous mettrais poliment à la porte pour ces... ces pécores ? Mille fois non !

— Vous n'êtes guère galant pour les clientes de votre office, se moqua le célèbre détective Harry Dickson.

— Clientes ? Non... Plaignantes oui. J'ai plus de considération pour des voleuses et des pochardes que pour ces parangons de vertu qui ont découvert le moyen de vivre sans cœur !

— Sans cœur ? Quel miracle d'anatomie ! Mais je suppose que vous parlez au figuré, Goodfield ?

— Naturellement. Leur histoire est banale. Trois vieilles filles dirigeant une sombre boutique de mercerie, passementerie et que sais-je moi, agrémenté d'un peu de chocolaterie. Bonne clientèle pourtant, surtout d'antiques servantes de bonne maison et de vieilles douairières. Avides comme des fourmis, dont elles ont un peu le type. Dans le quartier qu'elles habitent, une affreuse petite rue de Covent Garden, elles passent pour très riches, et je crois qu'elles le sont. Or, les voici au comble de la colère vengresse : Mr. Peavy, le vieux comptable qui, depuis plus de vingt ans tient leurs livres, les a volées !

» Oui, en vingt ans, ce cachottier de Peavy, avec sa tête de rat et sa redingote miteuse, les a dépouillées de plus de... vingt livres !

» Quelle somme formidable, n'est-ce pas, répartie en vingt ans !

» De fait, je crois que le pauvre Peavy est honnête comme l'or, mais qu'il a fait quelques menues erreurs qui se sont accumulées. Il n'y a pas lieu de le poursuivre. Mais les pécores s'entêtent et Peavy, Foreman Peavy, est aux lisières du désespoir.

» Voulez-vous voir ces charmantes dames ? C'est une page vivante de Dickens qui entrera dans votre vie, Dickson : Mrs. Pipchin à la troisième puissance.

Dickens, et tout ce qui se rapportait à son œuvre, était le point faible du grand détective, et le malin Goodfield ne l'ignorait pas. Aussi l'invite fut-elle acceptée d'emblée.

— Faites entrer ces dames Chickenstalker, ordonna Goodfield.

La porte s'ouvrit, et un bruissement d'amples robes de soie emplît le bureau avant même que les visiteuses n'y pénétrassent.

Enfin, elles apparurent, marchant en file à la façon des oies en route vers la mare familière.

Compassées, noiraudes, le buste plat et le dos rond, les mains parcheminées, elles étaient tout autant sœurs par la nature que par la laideur.

— Que venez-vous m'apprendre de nouveau, mesdames ? demanda Goodfield d'un ton sec, tout juste poli.

— Je suis Catharina Chickenstalker, l'aînée, et par conséquent je parlerai au nom de mes sœurs, déclara celle qui s'était avancée en tête de file.

— Comme vous l'avez fait toujours jusqu'ici, riposta Goodfield d'une voix mordante.

— Comme je l'ai toujours fait ! répéta Catharina d'un air supérieur. Tout d'abord, monsieur le surintendant, je désire savoir si la présence de cet individu est nécessaire à notre entretien ?

En ce disant, la noble dame brandit son parapluie dans la direction d'Harry Dickson.

— Cet individu, répondit Goodfield, est un détective. Il s'occupera peut-être de votre affaire, si le cas l'intéresse.

— Comment, si le cas l'intéresse ? s'exclama-t-elle indignée. Un voleur ! Un comptable qui vole depuis plus de vingt ans la firme Chickenstalker sœurs, de Covent Garden, et qui lui a soustrait plus de vingt livres ! Que lui faut-il de plus, à votre seigneur détective ?

Harry Dickson retint à grand-peine son envie de rire, mais il se composa une mine de circonstance et, d'une voix suave, il affirma que le cas était grave et digne de retenir l'attention des plus habiles policiers.

— Etes-vous au courant, détective ? demanda la dame.

— Je le suis, affirma Dickson.

— Dans ce cas, je vous apprendrai, ainsi qu'à monsieur le surintendant, des choses nouvelles. Mr. Foreman Peavy n'a plus reparu chez nous depuis que nous avons déposé plainte contre lui, et cela ne nous paraît pas étonnant, car nous l'avons renvoyé le même jour. Mais ce qui est de nature à attirer particulièrement l'attention de la police sur la personne de ce scélérat, c'est que depuis vingt ans qu'il travaille

chez nous, Mr. Foreman Peavy nous a donné une fausse adresse !

— Vraiment ? Qu'est-ce à dire ? questionna Goodfield intéressé.

— Depuis vingt ans, Mr. Peavy habitait des chambres dans Hammersmith Road, n° 288a. C'est ce qu'il nous avait déclaré en entrant à notre service, et depuis il n'avait jamais déménagé, toujours selon ses dires. Or, il n'y a pas de n° 288a, dans Hammersmith Road. Et dans tout le voisinage, et l'on est plutôt bavard dans ce quartier, on ne connaît de Mr. Foreman Peavy ni d'Eve ni d'Adam.

— ... Ni d'Eve ni d'Adam ! répétèrent en écho fidèle les deux autres sœurs.

— Que faut-il conclure ? demanda Goodfield, amusé.

Miss Catharina Chickenstalkcr le considéra d'un air méprisant.

— Ce n'est pas à moi de conclure, ce n'est pas mon métier, et je ne suis pas payée pour le faire, tandis que vous, monsieur le surintendant, vous l'êtes ! riposta-t-elle d'une voix perçante. Mais je veux bien conclure pourtant en vous affirmant que Foreman Peavy est entré, il y a vingt ans, dans la firme Chickenstalkcr sœurs avec l'intention manifeste de nous voler !

Ayant dit, Catharina croisa les bras et regarda autour d'elle d'un air victorieux.

Harry Dickson toussa discrètement, et les regards des trois dames Chickenstalkcr se tournèrent attentivement vers lui.

— Je me demande pourquoi, s'il vivait depuis tant d'années avec une telle intention, opina doucement Harry Dickson, ce coquin de Peavy ne vous eût pas enlevé mille livres au lieu de vingt.

Catharina donna un coup sec avec son manche de parapluie sur le rebord de la table, et elle lança au détective un regard foudroyant.

— Mille livres ! Voler mille livres à la firme Chickenstalker ! Entendez-vous, mes sœurs, ce que dit ce monsieur ?

Elle hésita une minute, puis ajouta avec une précipitation sournoise.

— Mille livres ! Nous ne les possédons pas.

Goodfield, qui s'impatiait et que la sécheresse de cœur des trois vieilles révoltait quelque peu, tâcha de couper court à l'entretien.

— Donc, si je comprends bien, Peavy court encore. Eh bien, mesdames, grand bien lui fasse !

— Comment, que voulez-vous dire par là, monsieur le surintendant ? cria Miss Catharina. J'espère bien que vous allez nous le retrouver !

— Hm, dit Goodfield d'un ton de reproche. Tenez-vous tant à ce que ce pauvre diable aille en prison ?

— En prison, mais nous ne demandons pas cela ! s'écria

Margaret, la plus jeune des sœurs.

Son aînée lui lança un regard furibond.

— Margaret, ma chère, dit-elle d'un ton aigre, il me semble avoir spécifié que moi seule prendrai la parole ici.

Goodfield fronça les sourcils et, à son tour, frappa la table du poing.

— Ne prennent la parole ici que les personnes auxquelles j'en donne l'autorisation ! tonna-t-il. Entendez-vous, Miss Chickenstalker ?

Puis se tournant vers Margaret, toute défaite :

— Vous disiez donc, mademoiselle, que vous ne désiriez pas que Mr. Peavy allât en prison. Pourquoi avez-vous donc signé une plainte contre lui, en même temps que votre sœur aînée ?

— J'ai... j'ai... signé... oh ! mon Dieu je ne sais plus ! larmoya la pauvre fille en jetant un regard effrayé sur la terrible Catharina.

— Eh bien ! continua Goodfield triomphant, calmez-vous, Peavy n'ira pas en prison. Les faits que vous lui imputez ne sont pas suffisamment prouvés. De plus, ils sont tous couverts par la prescription légale. Il n'y aura pas de poursuite contre le sieur Peavy.

— Bon, riposta Catharina d'une voix éteinte, il n'ira donc pas en prison, et je crois que j'en suis tout aussi contente que ma chère sœur Margaret, et sans doute comme mon autre sœur Lilian, qui s'est montrée plus réservée et plus convenable. Mais où est Mr. Peavy ?

— Cela ne me regarde plus, dit Goodfield brièvement. Bonsoir !

— Alors... vous n'allez pas le... rechercher ? crièrent les trois en chœur.

— Je n'en ai pas le droit, et surtout pas le désir !... Non !

Les trois vieilles figures grimacèrent, mais chacune d'une façon toute différente. Celle de l'aînée exprimait la colère, celle de Lilian une perplexité confuse, celle de Margaret une profonde détresse.

Harry Dickson se mêla à l'entretien.

— Puisque vous m'autorisez à m'occuper du cas de ces dames, monsieur le surintendant, dit-il d'une voix persuasive, permettez-moi de présenter l'affaire sous un autre jour : ces dames désirent retrouver Mr. Peavy disparu ? Si cela est, nous pourrions nous en occuper. Nous ne rechercherons plus un Peavy voleur ou faussaire, mais un Peavy disparu. C'est bien cela ?

Miss Catharina ferma les yeux pour réfléchir, puis elle acquiesça :

— Si vous voulez, détective ; je tiens à retrouver Mr. Peavy, pour lui faire expier ses fautes par un juste repentir.

— Alors cela ne regarde plus Scotland Yard, grogna Goodfield.

— Si fait, rétorqua Dickson en lançant une œillade à son ami, si fait. Si nous supposons que Mr. Peavy s'est suicidé par désespoir,

nous sommes obligés de chercher son cadavre.

— Un cadavre ! Ne dites pas cela, pleura Miss Margaret.

— Pour la seconde fois vous manquez à notre convention, ma chère, répliqua Catharina.

— Miss Catharina Chickenstalker, dit doucement Goodfield, savez-vous que je suis en droit de vous poursuivre pour un délit dûment prévu par la loi ? Notamment celui d'essayer d'exercer une pression sur un témoin ! Car Miss Margaret Chickenstalker est citée comme témoin dans l'affaire Peavy. Vous êtes passible d'un minimum de six mois de prison, ma chère dame.

Catharina devint verte de terreur et de rage.

— Vous me payerez cela, pécore, mugit-elle en menaçant sa sœur.

— Encore un mot, fille Chickenstalker, et je vous mets en état d'arrestation ! cria Goodfield.

— Fille Chickenstalker... et en état d'arrestation ! Oh ! dans quel pays sommes-nous ! se lamenta la chipie. Seigneur, je préfère m'en aller !

— Et vous ferez sagement, dit Goodfield.

Les dames Chickenstalker se levèrent, Margaret comme à regret, mais sur un signe impérieux de l'aînée, elle salua et se retira à la suite de ses sœurs.

— Quelles harpies ! s'exclama Goodfield quand il fut de nouveau seul avec Harry Dickson. Heureusement que vous n'avez pas à vous en occuper ; je vous plaindrais, mon pauvre ami !

— Dans ce cas, plaiguez-moi, répondit le détective en riant.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Goodfield éberlué. Que vous allez quand même vous mêler de l'affaire de ces fantoches ?

— Peut-être, parce que vous ne lisez que des romans policiers, ne pouvez-vous prendre goût, ne fût-ce que pour une unique fois, à une autre œuvre ? Le cas Chickenstalker-Peavy se présente à mon esprit comme une étude de mœurs à faire, et des plus curieuses. Je l'entreprends non seulement par distraction mais pour enrichir ma connaissance du cœur humain. Je dois tant à la psychologie, Goodfield, que je puis bien y sacrifier un peu de temps.

— Va donc pour une étude de mœurs sur les fossiles, accepta gaiement le brave policier.

— Hélas ! voilà que déjà cette étude se complique de criminalité, se lamenta comiquement le détective, car Peavy est réellement un criminel aux yeux de la loi anglaise, et vous n'hésiteriez pas à délivrer un mandat d'amener en son nom.

— Mais jamais de la vie ! Cet homme n'est pas un voleur !

— Je ne dis pas cela, Goodfield, mais vous auriez à l'inculper...

Harry Dickson taquina son ami en prenant son temps avant de

répondre, petit jeu qui avait le don de mettre le surintendant sur des charbons ardents.

— Mais de quoi, cornebleu ?

— De bigamie, Goodfield, de bigamie mon bon !

Le surintendant faillit s'étrangler de rire.

— Peavy, le pauvre vieux Peavy bigame ! Le connaissez-vous ?

— Pas le moins du monde. Je ne l'ai jamais vu. Aussi ce n'était pas nécessaire. Je n'avais jamais entendu parler de lui avant la venue en ce bureau de ces dames.

— Ecoutez, mon cher Dickson, Peavy est un célibataire, oui, un vieux garçon, pas même veuf.

— Détrompez-vous ! Il est même deux fois bigame.

Goodfield commençait à comprendre que son ami ne plaisantait pas.

— Oui, continua le détective, ce cachottier de Peavy a été marié trois fois, et *aux trois sœurs Chickenstalker encore !*

*

La foudre tombant aux pieds du brave Goodfield n'aurait pu le faire bondir davantage.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Dickson ! implora-t-il.

— Pas le moins du monde... Suivez-moi bien, Goodfield...

» Avez-vous regardé avec attention Miss Margaret Chickenstalker ? Si oui, vous aurez pu remarquer que son visage porte encore les vestiges d'une certaine beauté. De plus, son annulaire gauche garde la trace d'une bague : une alliance. Elle doit la mettre en cachette sans doute, le soir, la nuit... les seules heures de solitude absolue qu'elle connaisse.

» Je m'imagine le roman : Peavy qui n'est pas vieux à l'époque de son entrée en service chez les sœurs Chickenstalkcr, s'amourache d'elle. Margaret, seule et peut-être sentimentale (elle a encore de doux yeux bleus) répond à cet amour. Mais elle est sous la férule de ses sœurs, et surtout de l'aînée : jamais elles ne consentiront au mariage.

» Il a lieu pourtant, mais clandestinement.

» Je continue à écrire mon roman.

» Que voyons-nous au second chapitre ?

» Lilian devient amoureuse à son tour de Peavy ; le seul homme qui l'approche. Elle est plus audacieuse que sa cadette, c'est elle qui propose à Peavy l'union clandestine, que lui, homme faible par excellence, n'ose refuser... Mais tant va la cruche à l'eau...

» Troisième chapitre : Catharina découvre tout.

» Que faire ? Livrer ses sœurs et le lamentable Peavy à la justice et, en même temps, la firme Chickenstalker à la malignité publique et à la ruine ? Pas si bête ! Catharina est une femme terrible,

nous en avons eu la preuve ici même. Elle veut avant tout se venger de ce qu'elle nomme la perfidie de ses sœurs. Elle leur brisera le cœur en... épousant à son tour, morganatiquement, l'amoureux Peavy !

— Mais tout cela c'est du roman, comme vous venez de le dire vous-même ! s'écria Goodfield mal convaincu, mais néanmoins ébranlé.

— Pas si vite ! Lilian et Catharina aussi portent une marque à l'annulaire. Elles aussi mettent dans l'intimité l'anneau de l'hymen !

— Mais pourquoi voulaient-elles mettre Peavy en prison ?

— Ce n'était pas tout à fait leur idée ! Elles voulaient surtout lui faire peur. Je vois très bien deux des épouses, j'excepte la pauvre Margaret, faisant jouer devant lui le fantôme de la justice, les assises, le déshonneur, la paille humide des cachots, le tradmill, et ce à chacune des révoltes de ce pauvre Peavy ! Je vois enfin le bigame se révolter une fois plus nettement que les autres. Je l'entends crier : « Vous n'oserez pas m'accuser ! »

» Si, elles oseront, et surtout Catharina. Pourtant, elles ne l'accusent pas de bigamie, mais de vol ! Je ne sais jusqu'où elles auraient poussé la sinistre comédie. Notez que, vivant d'une vie enclose, elles ne semblent pas se douter de ce que la machine judiciaire a de redoutable. Peut-être s'imaginent-elles que Peavy, frappé d'une légère condamnation, n'en sera que mieux à leur merci. Ici, j'en suis réduit aux conjectures...

» Peut-être se sont-elles dit qu'il leur suffira de retirer leur plainte pour que les poursuites cessent, et pour que Peavy redevienne à jamais leur chose obéissante.

» Mais Peavy disparaît...

» Les cartes sont changées à présent. Ce qu'il faut surtout, c'est retrouver le fuyard. La police le fera bien mieux qu'elles. Mais, en même temps, ne découvrira-t-elle pas le pot aux roses ? C'est peu vraisemblable, mais ces dames ne pensent pas moins que ce serait possible.

» On prendra le taureau par les cornes.

» Peavy, par économie, n'avait pas de domicile en ville. Il vivait dans la maison de ses trois épouses. Sans doute que, pour les voisins, il se livrait à une petite comédie de départs et d'arrivées quotidiennes.

Mais il lui fallait posséder un domicile en ville. Ces dames sont venues nous l'apporter. Mais le mieux est souvent l'ennemi du bien. Miss Catharina, qui est une femme de tête, je le concède, trouve le truc de la fausse adresse. Elle fait même mieux : elle donne une adresse absolument non existante.

Goodfield secoua doucement la tête.

— Je ne puis vous suivre sur ce terrain, monsieur Dickson. Il

me semble plutôt qu'en raisonnant de la sorte, Miss Catharina essaye d'empêcher Peavy de revenir vers elle et ses sœurs !

Harry Dickson considéra longuement son ami.

— À tout Seigneur tout honneur, Goodfield. Vous venez de faire là une remarque de réelle valeur. Quelque chose a dû intervenir qui modifia leurs intentions primitives... Car, en premier lieu, on voulait le retour de Peavy... Tout à coup cela a changé. En montrant Peavy comme un sans domicile, on le mettait dans une situation difficile vis-à-vis de la police. Quelque chose s'est produit... mais quoi ? Cela ne laisse pas d'être prodigieusement passionnant. Ces dames ont joué avec le feu. Elles le regrettent peut-être et veulent changer leur fusil d'épaule.

» Tout à coup, Peavy est devenu un indésirable. Il doit rester disparu, ou bien... là où il est. Où est-il ? Je donnerais bien quelque chose pour le savoir. Goodfield, mon bon, mon petit doigt parle... et c'est une créature de bon conseil ! *il y a quelque chose...*

» Je m'embarque dans l'affaire Chickenstalker-Peavy !

Comme elle allait devenir étrange !

2. Monsieur Bunkersmith, comptable

Après bien des réflexions, ces dames Chickenstalker avaient décidé de s'adjoindre un nouveau comptable. Non pas que leurs livres fussent compliqués, mais les affaires allaient bien, et un employé masculin faisait bon effet dans le petit bureau en cage de verre, relégué dans le fond du magasin.

Elles ne s'y seraient peut-être jamais décidées, sans les questions aigres-douces de leurs pratiques :

— Ainsi vous allez vous priver désormais des services d'un comptable ? C'est évidemment une économie !

Les dames de céans avaient beau protester et dire qu'elles ne tenaient nullement à réaliser d'aussi minimes économies ; les clientes souriaient d'un air entendu et, une fois le seuil passé, murmuraient que les affaires des trois sœurs étaient certainement en train de périlcliter. Sans doute le comptable infidèle les avait-il frustrées de la plus grande partie de leur fortune... Alors se présenta le sieur Richard Bunkersmith.

C'était un vieil homme voûté, un peu sourd, myope comme une taupe, nanti de références magnifiques et aussi peu exigeant qu'on puisse l'être.

— Je jouis d'une pension modeste, avoua-t-il le jour où il vint se présenter devant le tribunal des trois sœurs, présidé en l'occurrence par l'ineffable Catharina Chickenstalker, et je n'ai nul besoin d'un gros salaire. Je n'aime rien de plus au monde que la comptabilité ! Je vous servirai bien et ne vous coûterai pas cher !

— Je ne l'aime guère, avait déclaré Miss Margaret quand ses sœurs et elle furent à nouveau seules...

Elle pensait à Peavy, et l'idée qu'un autre pût occuper la place du disparu la torturait.

— Vraiment, ma chère, s'écria Catharina, comme je suis au regret de devoir vous contredire. *Moi*, (elle insistait sur le mot) *moi*, je dois vous dire qu'il me plaît énormément.

— Il a l'air idiot ! opina à son tour Lilian.

— Précisément, chère Lilian, vous venez de faire tomber ma dernière hésitation. Il a l'air idiot ! C'est ce qu'il faut à la firme Chickenstalker ; un idiot qui ne demande qu'à être dirigé, un idiot que

nous commanderons comme un soldat à l'exercice ! Mr. Richard Bunkersmith entrera dès demain à notre service !

Et Mr. Bunkersmith succéda à Mr. Peavy dans la cage de verre où n'entrait qu'un jour douteux et où, à la nuit close, on lui accordait la lumière d'une minuscule flamme de gaz.

Il n'y était que depuis trois ou quatre jours qu'il appartenait déjà à la sombre et antique boutique, comme s'il y officiait depuis de longues années, tout comme le volage Peavy.

Vie morose, train-train éternel d'une mercerie bien achalandée au fond, mais qui aurait été autrement à sa place au fond d'une petite ville de province que dans le grand Londres !

Les clientes, en général des servantes et des vieilles filles, entraient, taillaient une ample bavette avec l'une ou l'autre des sœurs, faisaient leurs emplettes, puis partaient et étaient remplacées par d'autres.

Si Mr. Bunkersmith avait eu des yeux pour autre chose que pour ses livres de comptabilité, il n'aurait pu que s'intéresser à un défilé incessant de visages mornes et de silhouettes banales.

Il aurait pu s'étonner, environ le huitième jour de son entrée en service, de l'arrivée d'un homme jeune, habillé avec élégance, venant faire un achat que les gentlemen de son genre font ordinairement faire par la plus humble des souillons d'office.

Mais Bunkersmith tenait le regard fixé sur le grand livre dans lequel il passait un passionnant article à *Marchandises générales*, puis un crédit à *Caisse*. Le client ne s'attarda guère d'ailleurs, car Miss Catharina le servit avec autant d'empressement que de vélocité.

Quand il partit, Mr. Bunkersmith sortit un formidable mouchoir de coton rouge de sa poche et se moucha longuement.

Un jeune camelot, qui musait dans la rue, se mit à suivre nonchalamment le client...

Ainsi une quinzaine se passe.

D'autres clients sont venus.

Parfois Mr. Bunkersmith a tiré son fameux mouchoir ; parfois il a chassé une mouche qui dansait dans l'air devant ses yeux ; parfois il a étiré quelque peu sa silhouette voûtée.

À tout moment, il s'est trouvé qu'un camelot, un agent de voirie, ou un petit porteur de journaux, observait en ces moments l'intérieur de la boutique... Voici donc la seconde huitaine du service de Mr. Bunkersmith révolue. Si les dames Chickenstalker s'étaient donné la peine, ce soir-là, de suivre leur employé, il les aurait proménées par un tas d'infâmes ruelles, et elles l'auraient certainement perdu de vue. Mais si une chance peu ordinaire les avait aidées, elles l'auraient retrouvé fumant une belle pipe de bruyère dans un magnifique fauteuil club, dans un confortable appartement de

Bakerstreet. Seulement, elles auraient été fort en peine de le reconnaître.

Mais le lecteur aura bien voulu retrouver en lui une vieille connaissance : le célèbre détective Harry Dickson.

En ces moments, Goodfield et Tom Wills lui tiennent compagnie et l'aident à remplir le salon d'une épaisse fumée de tabac.

— Récapitulons, Tom, fait Harry Dickson.

— Toujours la sotte histoire de Peavy et des trois vieilles tourterelles ? demanda moqueusement le surintendant.

— Toujours, mon ami ! répondit le détective avec un sourire affable.

— Eh bien ! fit Tom Wills, je disais donc :

» La première fois que j'ai vu votre signal, j'ai suivi Loggan Castlemain. C'est un gentleman connu dans la gentry de Londres. Je l'ai immédiatement reconnu. Il se rendit à son club, dans le Strand.

» La seconde fois je ne connaissais pas le bonhomme. Il me fallut un peu plus de recherches. C'était un certain Luc Alderan, un garçon très bien, paraît-il. La troisième fois, ce fut le colonel Aldair.

— Ensuite, continua Harry Dickson, ce furent successivement James Thursham, Orland Thornton, Lionel Brayswater, le baron Sinclair Marfield et Cashel Lynmouth. Qu'en dites-vous, Goodfield ?

— Vous voulez dire que ces gentlemen venaient faire des emplettes dans cette vieille boîte à sorcières ? murmura le policier.

— Précisément, mon vieux.

— C'est leur droit, mais c'est plutôt singulier.

— Très singulier... Je vous l'assure d'autant plus, Goodfield, que tous ces gentlemen, comme vous le dites, mènent la vie à large bride, sont membres de clubs coûteux, jouent au poker en ne gagnant pas toujours, ne manquent aucune course de chevaux, ni aucune première, ni aucun bal de la noblesse... et dont je serais fort en peine d'indiquer les ressources !

Goodfield prit un air soucieux.

— Voyons, il y a quelque part anguille sous roche...

— Je ne vous l'envoie pas dire, mon bon Goodfield ! ironisa le détective.

— N'avez-vous rien découvert de précis ?...

— Attendez, nous y sommes. Suivez-moi bien : vous êtes spectateurs, vous Goodfield et vous Tom, comme au cinéma. Sur l'écran paraît la boutique des dames Chickenstalker, dans Covent Garden...

» Magasin gris et terne s'il en est, tout en grisaille. Des clientes entrent, bavardent un peu, choisissent leurs marchandises, et s'en vont – ombres parmi les ombres. En général, elles sont servies par Lilian et Margaret, tandis que Catharina trône dans le fond du

magasin, derrière un comptoir un peu moins accessible que les autres, et un peu plus proche de la cage de verre abritant l'ineffable Mr. Bunkersmith, comptable.

» Un client paraît sur le seuil. Ce n'est pas une des ordinaires pratiques, mais un gentleman.

« — Articles pour messieurs, au comptoir du fond, glapit Lilian. »

» D'un bref signe de tête, Miss Catharina salue le client, avec qui elle échange à peine quelques monosyllabes. Puis elle lui tend la boîte des épingles de cravate. *Toujours la boîte des épingles de cravate.*

» L'homme fait son choix, paie et s'en va.

» Ce choix ne dure jamais longtemps, mais pourtant sa durée diffère pour chacun.

» Il est des clients qui musent un peu, et puis s'en vont la figure rayonnante, par contre il en est qui ont trouvé immédiatement la babiole à leur goût et dont le visage se crispe aussitôt.

— Et... cela signifierait quelque chose ? demanda Tom Wills en voyant que son maître faisait une pause.

— Cela signifie, Tom, dit lentement le détective, que lorsqu'une certaine épingle de cravate se trouve dans la boîte de Miss Catharina, l'homme qui la prend, ou plutôt qui doit la prendre, se voit placé devant une éventualité désagréable ou dangereuse.

» Il se fait que Miss Catharina glissa un tel objet dans la boîte au moment où Cashel Lynmouth franchit le seuil de la boutique et, quand il la trouva, son visage devint très pâle.

— Quel est cet objet ? demanda étourdiment Tom Wills.

— Peuh ! une simple barrette en émail blanc et, de par ce fait même, très visible de loin, surtout de la cage du comptable.

— Reste le visiteur de ce matin, dit Tom Wills. Je l'ai suivi très loin, jusqu'à Kingston, et là-bas je l'ai perdu ! Ah ! ce que je m'en veux de cette gaffe !

— Le connaissez-vous ? demanda Goodfield.

— Il se fait que je l'ai reconnu sous un maquillage fort habile. Ne vous effrayez pas Goodfield, ce n'était pas un gentleman, et surtout pas un membre de la gentry de Londres. Il a nom... David Holmer...

Goodfield poussa un tel cri que Mrs. Crown dut l'entendre jusqu'au fond de sa lointaine cuisine.

— Que ne le disiez-vous pas plus tôt, Dickson ! Mais savez-vous bien que vous venez de faire lever une lumière terrible devant mes yeux ? David Holmer... et puis ces gentlemen désœuvrés aux douteuses ressources... Oh ! je n'ose formuler une telle supposition...

— Allez-y toujours, Goodfield, accorda gaiement le détective. Je crois que vous tenez le bon bout...

Mais c'est la bande de la Rose Blanche tout entière que vous

venez d'indiquer là ! hurla Goodfield. Celle qui, depuis longtemps, met en coupe réglée les plus riches habitations de Londres ! Ce ne peut être que cela... Nous ne connaissions que le méchant génie qui présidait aux destinées de ces mystérieux forbans : David Holmer...

— Très bien, Goodfield. Je ne doute pas que vous soyez dans le vrai. Depuis un an, on vole et l'on pille impunément dans la haute société de Londres. Malgré toutes les recherches de Scotland Yard, rien n'a percé... si ce n'est qu'on est assuré que les voleurs appartiennent à cette même haute société. On connaît pourtant son chef, David Holmer, et le bougre ne se cache pas de l'être. Mais il ne travaille pas lui-même, il prépare et dirige les coups... ensuite on ne le prend pas...

— Mais vous n'aviez qu'à étendre la main pour le saisir, monsieur Dickson ! s'écria Goodfield avec un accent de reproche.

— On l'aurait relâché une heure plus tard, avec des excuses, mon cher, riposta Harry Dickson, et cela faute de preuves. Ensuite, toutes mes recherches auraient été perdues par ce fait même, et les affaires des dames Chickenstalker m'intéressent trop pour perdre ainsi, à la suite d'une erreur, le fruit d'une quinzaine d'obscur labeur.

Goodfield se leva, fiévreux, pressé tout à coup de s'en aller.

Harry Dickson le rappela.

— Pas de gaffes, Goodfield. Il faut que, dans cette affaire, le temps travaille encore un peu pour nous...

— Soyez tranquille, monsieur Dickson, lança joyeusement le surintendant en sautant au bas des escaliers, comme s'il avait retrouvé ses vingt ans.

Harry Dickson et son élève restèrent encore quelque temps à bavarder, et Tom s'amusa fort aux descriptions que son maître faisait de la boutique de Covent Garden et de la vie enclose qu'y menaient les dames Chickenstalker.

— Ainsi, nous voici de nouveau devant un cas de vie double, maître, déclara Tom. Cela me remet en mémoire la fantastique aventure de la chambre n° 113 qui eut également une vieille rue de Covent Garden pour décor.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, Tom, répondit Harry Dickson. Je ne puis encore croire que ces trois vieilles filles soient des criminelles fieffées. Je crois être plus dans le vrai en disant qu'elles se meuvent dans une atmosphère criminelle, sans toutefois pouvoir fixer leur exacte responsabilité. Quel destin est le leur ? Ici, j'entre de plain-pied dans le domaine de l'étrange. Je les revois dans leur sombre magasin, compassées et muettes, ne s'éveillant que pour servir les clientes et répondre poliment à leurs bavardages ; Margaret est triste, Lilian indifférente ; seule Catharina veille. Jusqu'ici, je ne connais que leur vie diurne...

— Comptez-vous donc voir ce qu'elles font de leur nuit ?

demanda Tom Wills en pouffant.

— Certainement, mon petit, parce que je crois que ces dames ont, comme certaines bêtes de proie, une vie nocturne autrement intéressante que leur léthargie du jour. J'ai cru lire souvent, à l'heure de mon départ, le soir, une certaine impatience dans leurs yeux, une sorte de bonheur... Tenez, chez Margaret cela me faisait l'impression d'un enfant qui allait à quelque belle fête.

— Ce sera pour la seconde quinzaine de Mr. Bunkersmith, déclara Tom Wills.

Sur cette parole, on se souhaita la bonne nuit.

Il ne faisait pas encore tout à fait jour que le téléphone se mit en branle. C'était Goodfield qui appelait Harry Dickson.

— Eh bien, Good ? demanda le détective d'une voix encore endormie.

Ce fut une voix piteuse qui répondit à la sienne.

— Fichue nouvelle, monsieur Dickson. Les huit bonshommes dont nous avons parlé hier...

— Eh bien ! quoi de nouveau à leur sujet ? s'écria Dickson cette fois bien éveillé. Quelle nouvelle gaffe allez-vous m'apprendre ?

— Hélas ! Ne m'accablez pas... les coquins en question ont tous démenagé en bloc !

— C'est-à-dire, déclara froidement le détective, que vous êtes allé chez l'un d'eux, muni d'un mandat d'arrêt bien en règle, que vous ne l'avez pas trouvé et que vous vous êtes livré à une perquisition dans son appartement, opération qui n'a pas eu de résultats. N'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai, monsieur Dickson... Hélas !

— En effet, hélas et trois fois hélas encore ! ricana le détective. Et cela a suffi pour faire jeter l'alarme dans le camp ennemi, qui s'est vidé sur-le-champ. À propos, qu'avez-vous trouvé chez les dames Chickenstalker ?

— Une maison quittée en toute hâte, murmura Goodfield honteusement.

Harry Dickson soupira.

— Mon vieil ami, cela m'apprendra à vous faire trop confiance. J'accepte cette première défaite, car c'en est une, pour ma plus grande pénitence, ce qui ne m'est jamais encore arrivé dans ma vie. L'heure n'est pas aux reproches. Nous devons envisager l'affaire sous un autre angle.

— Pourtant, répondit Goodfield à l'autre bout du fil, je conserve un peu d'espoir. Huit bandits ne se cachent pas comme un seul ! Fatalement nous arriverons à mettre la main sur l'un d'eux, et cela nous mènera promptement vers les autres.

— Ouais, Good, persifla Harry Dickson. Comme vous

connaissez mal Sa Seigneurie David Holmer !

3. La grande tragédie du cirque Harambur

Goodfield a perdu une magnifique partie sur la table verte policière ! Ainsi va la vie...

Sans doute la bande des aristos, celle de la Rose Blanche, ainsi nommée parce que l'imagination populaire se représentait les forbans en habit noir, le loup de soie sur le visage et une rose blanche à la boutonnière, cette bande donc est forcée d'interrompre ses exploits, mais comme il n'y a eu ni capture ni châtiment, ce n'est que l'ombre d'une victoire.

Aux yeux de Scotland Yard, c'est bien plutôt une défaite.

Et la vie continue et se tisse d'autres drames.

Comme celui, terrible entre tous, qui n'est pas près de s'éteindre dans la mémoire des Londoniens.

Le cirque Harambur vient d'arriver à Londres ou, plutôt, il y débute.

Il a loué une des plus vastes scènes de Drury Lane, pour y donner ses représentations. Elles sont merveilleuses d'ailleurs et, dès les premiers jours, elles attirent un monde considérable. Parmi les numéros sensationnels, on parle du ballet des sorciers nègres, et du vertigineux travail acrobatique des sœurs Harambur.

Ce dernier numéro est véritablement unique en son genre. Des directeurs de Paris, de Vienne et de Hamburg sont déjà venus sur place, essayant de soutirer un contrat aux prodigieuses artistes.

Ah ! elles le méritent leur nom d'artiste, car ce numéro exceptionnel d'acrobatie se double d'une splendide présentation de chant.

Trois jeunes filles arrivent sur scène. Leur beauté est éblouissante. La plus jeune doit avoir à peine quinze ans, mais c'est la reine du trio.

Lentement, elles s'avancent vers la rampe lumineuse et chantent...

Immédiatement la salle est conquise. Les voix sont pures, d'une tessiture puissante. On dirait trois anges descendus du ciel pour la plus grande joie des gens de Londres.

Comme la chanson s'achève sur une triple note d'argent, les trois chanteuses bondissent sur des escarpolettes nickelées, qui se

mettent en mouvement, s'élèvent à une hauteur vertigineuse, près, plus près encore du cintre, à cent pieds au-dessus de la piste !

Tout à coup, d'un seul bond, toutes les trois ensemble elles s'élancent dans le vide... aucun filet protecteur n'est là pour les recevoir en cas d'accident. Mais cet accident ne se produit pas. Avant que la foule ait pu crier de terreur, elles se trouvent assises toutes trois sur de hauts trapèzes perdus dans l'ombre du cintre, saluent, font des grâces. Le chant s'élève de nouveau ; non, il descend maintenant de ces hauteurs redoutables, vers la foule émerveillée. Il est plus doux, plus charmeur que jamais...

Il ne s'achève pas. Les sœurs Harambur bondissent à présent de corde en corde, de trapèze en trapèze, tout en lançant des trilles qu'en sourdine l'orchestre souligne.

Ce numéro tenait l'affiche depuis une quinzaine et chaque soir on jouait à bureaux fermés, quand le directeur Harambur annonça une représentation de gala au profit des hôpitaux de Londres.

Immédiatement il se trouva des membres de la famille royale pour patronner cette fête. Les places furent vendues aux enchères à des prix exorbitants.

— On verra des baronnets aux galeries ! disait-on dans le public.

Et l'on affirmait que de gros usiniers du district sidérurgique avaient payé jusqu'à cinquante livres pour un infime strapontin.

Deux jours avant la représentation, Harry Dickson fut invité à passer à la direction de Scotland Yard.

Un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur se trouvait dans le bureau de Goodfield quand le détective s'annonça.

— Sir Lewis Stanford, présenta le surintendant.

— Nous avons besoin de vous, monsieur Dickson, dit lord Stanford. Après-demain, les plus beaux bijoux d'Angleterre seront présents au cirque Harambur, si je puis m'exprimer de la sorte. Nos meilleurs détectives se trouveront dans la salle pour veiller sur eux. Mais nous avons une mission particulière en réserve pour vous, celle de veiller sur les sœurs Harambur en personne.

— Un bon filet ferait mieux l'affaire, répliqua Harry Dickson en riant.

— Il ne s'agit pas de leur vie, monsieur Dickson, répondit gravement Lord Stanford, mais de la fortune qu'elles porteront sur elles.

» Connaissez-vous Lady Mildred Glenmore ?

— Cet écrin vivant, qui ne la connaîtrait ! dit le détective.

— Eh bien, Lady Glenmore, qui est une fiefée originale, s'est terriblement entichée de ces trois petites. Elle n'a manqué jusqu'ici aucune de leurs représentations. Elle est allée jusqu'à leur offrir un de

ses châteaux comme lieu de villégiature, offre que les jeunes artistes ont refusée avec un tact hautement louable.

» Il se fait maintenant que cette toquée s'est mise en tête de les parer de ses propres bijoux pour la fête à venir.

» L'aînée de Harambur portera ce soir le collier de rubis nommé « La Vague de Feu » qui va à son genre de beauté brune, et qui vaut un demi-million de livres ! La seconde aura autour de son cou la rivière d'émeraudes « Les Lunes du Pérou » et la plus jeune, cette magnifique petite blonde, montera vers le cintre avec le plus fameux sautoir de perles qui fut jamais : « La chaîne de Ceylan »...

— Estimé à plus d'un million, si je ne me trompe, acheva Harry Dickson.

— Deux millions de livres passés aux cous de trois jeunes filles, adorables certes, mais terriblement inconnues.

— Vous auriez pu faire jouer le télégraphe à leur sujet, Lord Stanford, opina Harry Dickson.

— Je ne m'en suis pas fait faute, et je dois vous avouer que je ne puis rien retenir de fâcheux contre elles. Les sœurs Harambur ont paru sur quelques scènes américaines, avec un assez joli succès, mais qui ne pouvait faire prévoir celui qu'elles connaissent aujourd'hui chez nous. Ce sont des demoiselles d'origine juive, leur véritable nom étant Wolffsohn. Elles sont honnêtes, disent les renseignements. Mais pensez à la tentation que peuvent présenter deux millions de livres !

» Je suis moi-même apparenté à Lady Mildred Glenmore. C'est une femme têtue et qui n'écoute que sa propre idée, et surtout sa propre fantaisie.

— Lady Mildred n'a d'autres héritiers que deux ou trois neveux, si ma mémoire est bonne, n'est-ce pas ? demanda négligemment le détective.

Lord Stanford rougit.

— C'est exact, monsieur Dickson, et je suis l'un de ces neveux, avoua-t-il.

— Vos précautions partent d'un naturel sans doute intéressé, mais bien humain, sir, répliqua Harry Dickson avec une nuance d'ironie. Je suppose qu'aucune compagnie d'assurances ne veut assumer la responsabilité de cette... fantaisie de votre tante ?

— C'est vrai, monsieur Dickson.

— Entendu, sir, conclut brusquement le détective en se levant, je serai au poste de veille ce soir-là !

— Vous me délivrez d'un grand poids, monsieur Dickson ! s'écria Lord Stanford, rayonnant de joie.

Le détective se hâta de regagner Bakerstreet.

Pendant plus d'une heure, il occupa le téléphone, puis Tom Wills fut chargé de quelques courses discrètes.

Quand le soir fut venu, Harry Dickson se déclara satisfait et il passa le reste de sa soirée à fourbir et à vérifier... sa trousse de cambrioleur.

*

Deux heures avant la représentation, la circulation est complètement entravée dans Drury Lane.

Aussi est-ce par les ruelles adjacentes que les forces policières de service doivent s'approcher du cirque Harambur.

Celui-ci est complètement plongé dans l'ombre.

— Mr. le directeur Harambur ? demande un brigadier long comme un jour sans pain à un gigantesque valet nègre préposé à la garde des écuries.

— Dilecteu' ? fait le moricaud avec un sourire qui lui fend la face. Li pas visible. Ni jamais là ! Li voyage peut-êt'. Seclétaille Busha ? Voulez-vous, missié police ?

Le jeune brigadier fait signe à un jeune agent qui l'accompagne.

— Amenez-moi le secrétaire Busha.

Le jeune bobby obéit et, précédé par le nègre, s'enfonce dans les profondeurs ombreuses du cirque.

Pendant ce temps, le brigadier déambule par les couloirs déserts et s'arrête devant une porte de loge portant le nom de *Harambur Sisters*.

Bientôt, un bruit de pas s'élève à l'autre bout de la galerie.

Un vieil homme bossu, à la barbiche grise, des lunettes jaunes chevauchant son nez crochu, arrive en claudicant. Deux hommes le suivent, ainsi que le jeune agent.

— Que me voulez-vous, brigadier ? demanda-t-il d'une voix pointue. Je suis Mr. Busha, secrétaire du cirque.

Le policier salue et lui tend un papier couvert d'estampilles et de signatures officielles.

— Brigadier Stockwell, ordre de Scotland Yard. Je suis de planton devant la loge des sœurs Harambur.

— Cela tombe bien, croasse Mr. Busha. Voici justement le secrétaire particulier de Lady Glenmore et un de ses domestiques avec les bijoux que ces dames porteront ce soir. Il y a un coffre-fort dans la loge. Mettez-y les perlouses et faites bonne garde, brigadier.

Encore une fois le policier salue, raide et gourmé. Le coffre-fort est ouvert, les bijoux y sont placés. Mr. Busha ferme la porte à clef et le brigadier Stockwell, ainsi que son jeune aide, commencent à faire les cent pas dans le couloir, sous le regard amusé du grand nègre.

— Encore une heure, marmotte le jeune agent en se parlant à lui-même.

Le nègre l'entend et s'esclaffe.

— Toi il y a beaucoup ennuyé, bobbie ? demande-t-il.
— Oui et toi, blanc de neige ?
— Moi il y a appelé Buston Mill, moi anglais citoyen ! riposte le nègre outré.

— Et toi il y a whisky ? goguenarda l'agent.

Le nègre se met à rire.

— Moi il y a bon whisky dans l'écurie, oui missié police.

— Hm... je voudrais voir cela, mais tous les nègres mentent.

— Non, pas Buston Mill, missié police veni avec Buston Mill.

— Quand le brigadier ne regardera pas, ce ne sera pas de refus, monsieur Mill.

— Moi, missié Mill, oui... dit le nègre flatté. Venez, missié police, là-bas g'and police pas voi'nous !

Ils s'en vont à pas feutrés boire une verre de whisky d'Irlande à l'écurie ; le brigadier Stockwell ne les voit pas et reste planté devant la porte de la loge, où dort une fortune de deux millions de livres de bijoux.

*

Le ballet nègre a eu un beau succès.

Le double quatuor de griots est rappelé et leurs folles danses sont bissées ; un bruit rageur de tam-tam emplit la vaste arène.

Mais le silence se fait : les sœurs Harambur vont entrer en scène.

Leur succès va se doubler de celui de la curiosité : deux millions de pierreries étincellent sur leurs cous magnifiques.

Une ligne de flammes barre celui de l'aînée ; la seconde semble porter des clartés de lune sur ses épaules ; quant à la plus jeune, on dirait une princesse de conte de fées.

Sur la scène, la première chanson s'est tue dans un tonnerre d'acclamations ; déjà les trois grâces s'élancent. Elles atteignent le cintre.

De nouveau, la chanson reprend, aérienne cette fois.

Elle va s'achever à son tour sur une note merveilleuse...

Mais qu'est cela ?

Un gourd grondement s'est élevé... des formes affolées emplissent les coulisses. Des cris s'élèvent.

Soudain, les lampes passent au rouge sombre ; quelques hersees restent encore lumineuses ; elles s'éteignent à leur tour ; seules les lampes de secours clignotent.

Mais une clarté plus terrible inonde soudain la vaste salle emplie de rumeurs tragiques. Les griots courent de tous côtés. La foule hurle.

— Au feu !

De trois, de quatre côtés à la fois, des flammes fusent, ainsi que

des torrents de fumée. Des scènes affreuses se déroulent dans l'ombre ou dans la farouche clarté des décors transformés en torches géantes.

Dans les écuries les bêtes rugissent, piaffent, tentent de se délivrer.

— Au feu !

Les sirènes hurlent sur Londres, mais on dirait que la métropole tout entière crie, rugit et se lamente :

— Au feu !

Le cirque Harambur est en flammes, alors que la fleur de la haute société anglaise est enfermée dans son enceinte brûlante.

Les journaux de l'époque ont donné des descriptions aussi exactes que terribles de ce sinistre inoubliable, ce qui nous permet de passer aux tragiques conclusions :

Plus de deux cents morts.

Un nombre immense de blessés.

Des gens frappés de folie subite.

Des gens disparus, ou dont les cadavres n'ont pu être identifiés.

Une fortune immense de bijoux et de valeurs perdue ou détruite.

La plus grande partie des artistes de la troupe sont parmi les morts et les non-reconnus : les griots danseurs, le directeur lui-même et les sœurs Harambur.

*

— Ah, monsieur Dickson, vous n'aviez pu prévoir ceci... Mais tout est perdu !

C'est Lord Stanford qui se lamente : la plus claire partie de son héritage s'est évanoui avec les trois acrobates.

— Cela non, avoue Harry Dickson, mais autre chose...

Il se trouve avec Tom Wills dans les bureaux de Scotland Yard, quelques heures après le sinistre. Tous deux portent un uniforme d'agent de police en lambeaux. Leurs cheveux sont roussis, leurs mains et leurs joues portent des traces de brûlures. Ils ont sauvé plus de cinquante personnes des flammes.

— Prenez ceci, Lord Stanford, dit-il, et qu'à l'avenir Lady Glenmore soit un peu moins excentrique quand il s'agira de deux millions de joyaux.

— Quoi ? Quoi ? balbutie le lord.

Car il tient dans sa main la « Vague de Feu », « les Lunes du Pérou » et « Les chaînes de Ceylan »... intacts.

— Comment avez-vous tout pu... ? hoquette Lord Stanford.

— C'est très simple, sir, répond le détective. Les sœurs Harambur ont exécuté leur numéro en portant les répliques de ces colliers.

» Je savais que ces imitations existaient chez quelques grands

lapidaires de la ville, et je n'ai pas eu trop de peine à me les faire remettre. Il ne vous en coûtera que mille livres pour dédommager les propriétaires des faux bijoux, C'est un peu moins que deux millions.

— Mais c'est prodigieux ! s'écrie le lord.

— Non. J'ai tout simplement, dans la personne du brigadier Stockwell, cambriolé la loge des artistes, et remplacé les vrais bijoux par des faux. Cela diminuait grandement les risques.

Il se tourna vers Goodfield médusé.

— Faites venir le nègre qui se trouve sous bonne garde policière dans mon automobile, ordonna-t-il.

Quelques minutes plus tard, le grand Noir préposé à la garde des écuries faisait son entrée. Il était vilainement blessé, mais ce n'était pas cela qui semblait l'inquiéter beaucoup ; une peur singulière se lisait dans ses yeux.

— Nous allons laver vos blessures, missié Mill, dit Harry Dickson d'un ton enjoué.

— Non, non, laissez-moi retourner chez moi, je me soignerai moi-même, supplia le nègre qui oubliait son parler enfantin.

— Jamais de la vie, mon ami, répliqua Dickson. Nous ne sommes pas des brutes. Tenez, je vous soignerai moi-même !

Il prit un flacon d'eau de Cologne posé sur le bureau, un mouchoir, et il se mit à frotter le front du moricaud.

Une belle couleur sépia s'en alla, découvrant un coin de chair blanche.

— Un faux nègre, s'écria Goodfield.

— Et comment ! concéda le détective. Et vous allez voir qui apparaîtra après que cette vilaine couleur s'en sera allée. Qui pensez-vous, Goodfield ? Si je vous disais que c'est un particulier avec qui vous serez très heureux d'avoir prochainement un entretien ?

La couleur s'enlevait. Le faux Noir, abattu, ne bougeait guère, se contentant de grogner et de se lamenter doucement.

— Cashel Lynmouth ! cria soudain le surintendant.

— Un des huit qui vous ont filé par les doigts, mon ami, dit doucement le détective.

— Mille diables !... Et les autres ?

— Vous les avez applaudis en tant que griots ! Il se peut qu'ils soient réduits en cendres en ce moment. C'est ma foi fort possible.

» Faites donc en sorte que Mr. Lynmouth reçoive une place à l'infirmerie de la prison de Newgate, et qu'on le soigne bien. Il va nous être très utile dans un proche avenir !

4. L'épingle blanche

Les blessures et brûlures de Cashel Lynmouth s'avérèrent être plus sérieuses qu'on ne l'aurait cru au premier abord.

À peine le prisonnier fut-il admis à l'infirmerie de la prison qu'une forte fièvre le prit, et que les médecins n'osèrent autoriser son interrogatoire par les délégués de la justice.

Force leur fut de remettre cette partie de l'enquête.

Elle se concentra donc complètement sur le cirque de Drury Lane ; mais là elle dérouta tout le monde, y compris Harry Dickson lui-même.

Que l'incendie fût dû à une main criminelle, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, car on découvrit des traces de foyers artificiels à huit endroits. Que durant la panique une bande de hardis bandits ait réussi à dépouiller pas mal de morts et de blessés, ce fut également reconnu.

Mais où sont-ils passés ? Où sont Harambur, ses danseuses et tout son personnel ? On ne les a pas revus. Ne se peut-il pas qu'ils soient parmi les morts, car plus de cent cadavres ne sont pas identifiables ?

Harry Dickson et Tom Wills fouillaient les affreuses décombres. Parfois ils se heurtaient encore à de sinistres débris.

Ce fut parmi ces épouvantables restes que le détective fit une trouvaille. Tout à coup, comme il se penchait sur une dépouille mutilée et carbonisée, il vit briller un petit objet entre les cendres grasses.

C'était une épingle-barrette en émail blanc, surmontée d'une petite perle laiteuse de vulgaire verroterie.

Néanmoins le détective tressaillit : il venait de reconnaître une de ces étranges parures que les clients des dames Chickenstalker péchaient hors de la fameuse boîte à épingles.

Il empocha sa trouvaille et continua ses fouilles qui, toutefois, ne lui apprirent plus rien.

Le lendemain, il se rendit à l'infirmerie de la prison de Newgate et se fit introduire auprès de Cashel Lynmouth, connu pour l'heure sous le matricule I-81-C.

Les cellules d'infirmerie ne sont pas des cellules proprement dites, mais des chambres assez spacieuses pourvues d'une large fenêtre, grillée il est vrai, mais laissant entrer l'air et la lumière.

Le lit ne rappelle en rien l'affreux grabat des autres détenus et, au cours de leur maladie, les prisonniers y jouissent d'un certain confort. Le médecin de service était d'avis que, la fièvre diminuant, le patient pourrait être interrogé dès son réveil.

L'heure était déjà assez avancée, et le détective sollicita de la direction l'autorisation de rester à veiller auprès du n°I-81-C, ce qui lui fut accordé sur-le-champ.

Le soir tomba, une lampe s'alluma au plafond ; dans la sinistre maison, les sonneries du couvre-feu retentissaient, tristes et espacées. L'ombre envahissait cellules et couloirs. Seuls, les malades avaient droit à la lumière pendant la nuit.

Des bruits de verrous glissés et des portes fermées étaient amplifiés par la résonance.

Le pas cadencé et régulier des gardiens de ronde éveillait l'écho des longues galeries ténébreuses.

Malgré lui, Harry Dickson sentit la détresse de l'heure et du lieu.

À ce moment, le blessé gémit et se retourna sur sa couche.

Il avait les yeux grands ouverts et les fixait sur le détective.

— Vous venez me demander quelque chose ? interrogea-t-il d'une voix très faible.

Harry Dickson acquiesça de la tête.

— Inutile de vous dire, Cashel Lynmouth, fit-il, que la justice de votre pays vous tiendra largement compte de vos aveux et de vos révélations, si vous êtes disposé à en faire.

Le détenu sourit tristement.

— Je n'ai guère grand espoir d'en revenir, dit-il.

— C'est ce qui vous trompe, Cashel. Les médecins sont très optimistes. Mais s'il en était ainsi, voudriez-vous paraître devant le Grand Juge avec un poids si cruel sur votre conscience ?

Une lueur de franchise parut dans les yeux du blessé.

— Certes non, monsieur Dickson, murmura-t-il. Mais que tenez-vous là dans votre main ?

Pour toute réponse, le détective lui tendit l'épingle trouvée dans les décombres du cirque Harambur.

Cashel devint livide.

— Ainsi vous avez trouvé cela ? demanda-t-il d'une voix angoissée.

Le loquet de la porte remua et Cashel Lynmouth fit signe à Dickson de se taire.

C'était le gardien infirmier qui apportait un verre de limonade au malade.

— Buvez cela, I-81-C, dit-il, d'une voix engageante, cela vous rafraîchira.

Cashel sourit et avala goulûment la boisson glacée.

— À tout à l'heure, monsieur Dickson, dit le gardien en se retirant. Voulez-vous avoir l'amabilité de fermer la porte derrière moi ?

Le détective obéit de bonne grâce... De l'autre côté de la porte il y eut un bruit sec de déclic.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se dit le détective en secouant la porte. Mais elle était fermée à triple tour, et les portes des prisons ne sont guère en bois léger.

Furieux et inquiet, Harry Dickson se retourna. Mais, aussitôt, il vit le changement qui s'était opéré chez le malade.

Une écume rose lui moussait aux lèvres, ses yeux étaient exorbités ; une vilaine teinte bleuâtre s'épandait sur son visage.

— Limonade... empoisonnée... haleta-t-il.

D'un bond Harry Dickson fut sur lui et, lui introduisant les doigts dans la bouche, il tenta de le faire vomir.

Mais Cashel secoua désespérément la tête.

— Trop tard... hoqueta-t-il... gardien... ressemble... Busha du cirque... Ah ! je brûle... Au secours !

— Cashel ! pour l'amour de Dieu dites encore quelque chose, supplia Harry Dickson en lui prenant les mains déjà glacées.

Le blessé fit un effort surhumain.

— Il m'a volé... l'épingle... la perle... retrouvez-la... la perle...

Ce fut tout. Il retomba sur sa couche.

Une odeur d'amandes amères flotta autour de lui.

— De l'acide prussique, gronda Harry Dickson. Je m'étonne que le malheureux ait pu encore en dire autant !

Il regarda le cadavre de Lynmouth d'un air sombre.

« Ils sont décidément très forts. Mais, au fond, qui sont-ils ? La bande de la Rose Blanche ? Soit... Mais quelles forces cache-t-elle ? »

Ses réflexions ne l'amenaient pas plus loin.

— Tâchons de sortir d'ici !

Il y avait un bouton de sonnette électrique au chevet du malade ; Harry Dickson y appuya sans grand espoir.

Aucune réponse ne vint : les fils avaient dû être coupés.

— Me voilà enfermé jusqu'à l'aube, soliloqua-t-il, à perdre un temps précieux. Voyons si les barreaux se montreront aussi impitoyables que les portes.

Comme nous l'avons dit, la fenêtre était haute et large, et les barreaux n'avaient pas un air bien rébarbatif.

— Faut croire qu'on n'enferme que des mourants dans cette chambre, se dit le détective, et que cette grille n'y est que pour la forme. Bon... voilà déjà qu'elle cède !

En effet, Harry Dickson venait de tordre un barreau dans ses

poings musculeux. Un second, puis un troisième subirent le même sort.

Pour un homme mince et souple comme le détective, il y avait moyen de glisser entre les barreaux tordus.

Quelques instants après, il enjambait la fenêtre et retombait pieds joints dans la terre meuble d'un jardinet où se mouraient quelques buis et de pauvres plantes grasses.

— Et d'un, murmura-t-il. Au tour de la muraille de ronde à présent ! Fatalement, elle doit me conduire au poste de garde...

Les murailles de ronde de la geôle de Newgate sont doubles, triples même en certains endroits.

Harry Dickson franchit aisément la première, qui n'était pas très élevée, et il déboucha dans un étroit chemin de ronde herbeux et négligé.

Soudain, il fit halte. Il venait d'entendre remuer au-dessus de lui. Cela venait de la grande muraille circulaire.

Une échauquette qui se profilait sur le ciel lunaire et Harry Dickson remarqua fort bien une forme accroupie.

Doucement, le détective s'approcha : dans la clarté de la lune des galons d'argent scintillaient. C'était un gardien.

— Holà ! fit Harry Dickson.

Le gardien bougea et le canon d'un revolver brilla, pointant son muflé hargneux hors d'une des meurtrières de la tourelle.

— Ne tirez pas, commanda Harry Dickson. Je suis de la police !

La réponse vint, mais ce n'était pas celle qu'attendait le détective.

Une barre de feu raya l'ombre et Harry Dickson sentit une lancinante douleur à la hanche gauche. Avec un cri de douleur, il se laissa tomber sur le sol. Là-haut, la silhouette se découvrit imprudemment...

C'était tout ce que demandait le détective qui, bien que blessé, avait reconnu le gardien empoisonneur et ripostait sans hésiter.

Par deux fois, il fit feu.

L'homme poussa un cri aigu et s'écroula... Un affreux bruit mat suivit aussitôt : il était tombé de la muraille, à quinze pas du détective. Mais, de tous côtés, l'ombre s'étoilait de lanternes. Une sirène d'alarme mugit et les projecteurs électriques se mirent à tourner, balayant l'air brumeux de leurs larges pinceaux blancs.

— Par ici ! cria le détective.

La ronde de nuit accourait.

— Allo ! Qu'est-ce qui arrive ?

C'était le gardien en chef qui arrivait à la tête d'une demi-douzaine de surveillants brandissant des lanternes et des lampes électriques.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il en reconnaissant le blessé, vous étiez donc encore là ?

— Je vous expliquerai cela tout à l'heure, répondit le détective avec une grimace de douleur, car sa blessure le faisait cruellement souffrir. Occupez-vous du bandit qui se trouve un peu plus loin.

— Mais c'est un gardien ! s'exclama un des surveillants.

— Du moins, il en porte l'uniforme, dit Harry Dickson. Le reconnaissez-vous ?

— Pas du tout ! Seigneur, qu'est-ce que cela signifie ? Il porte la tenue des gardiens infirmiers, le n° 7... tiens le numéro du garde-malade Stanley.

— Stanley ! s'écria un des autres gardiens. Mais chef, vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il y a à peine dix minutes que j'ai pris mon service de nuit !

— Il a été écrasé par une auto qui s'est débinée en vitesse. Le pauvre diable est bien mal arrangé.

— Et toute cette affaire me semble très bien arrangée, à moi, déclara Harry Dickson. Ah ! voici le directeur !

On transporta Harry Dickson au bureau directorial où l'on constata que sa blessure, pour être douloureuse, n'était guère grave et ne lui occasionnerait qu'un repos forcé de quelques jours.

Comme ils discutaient encore de la chose, le surveillant en chef accourut, hors d'haleine, donnant les signes de la plus vive émotion.

— C'est insensé ! C'est trop fort ! C'est à devenir fou ! cria-t-il.

— Allons chef, remettez-vous, s'impatienta le directeur. Qu'y a-t-il de si étrange dans tout ceci ?

— Venez vite à l'infirmierie, messieurs. L'homme abattu par Mr. Dickson est mort... Mais je dis un « homme »... C'est faux : c'est une femme !

Aussi vite que leurs jambes le leur permettaient, le directeur et le détective se mirent à suivre le gardien-chef, par les lugubres couloirs.

Réveillés par les coups de feu et les signaux d'alarme, les autres prisonniers manifestaient leur inquiétude par de sinistres clameurs.

— La hurle des détenus, murmura le directeur. Je suis pourtant habitué à de semblables manifestations, et chaque fois j'en suis frappé d'horreur. Qu'en dites-vous, monsieur Dickson ?

— Affreux, murmura Dickson devenu tout pâle. C'est en effet, une des plus abominables choses que j'aie entendues...

Dans une petite pièce nue et triste, le corps du faux gardien était étendu sur les dalles.

— Une femme, murmura le médecin de service qui venait

d'arriver sur les lieux, et pas très jeune à ce que je vois. Attendez que je lui enlève ses postiches.

Il arracha d'une main experte une forte moustache noire, une barbiche et une perruque.

— Cela ne m'apprend rien, dit le directeur. Et à monsieur Dickson ?

— Beaucoup, au contraire, répondit Harry Dickson avec émotion.

— Vous connaissez cette femme ?

— Très bien, dit le détective à voix basse. Mais, pour le moment, monsieur le Directeur, je ne vous en dirai pas plus long. Trop de choses dépendent encore de mon silence.

Dans le corps étendu, il venait de reconnaître Miss Lilian Chickenstalker...

*

— L'épingle ! On n'a pas retrouvé l'épingle sur elle...

Telle était la pensée qui assaillait Harry Dickson pendant qu'il se tournait et se retournait dans son lit.

La fièvre s'était emparée de lui lorsque – sans nulle peine, ni complication – la balle avait été retirée de sa hanche meurtrie.

— Ne l'aurait-elle pas jetée au moment où elle se sentit frappée à mort ? opina Tom Wills sans grand espoir de dire quelque chose de raisonnable.

Harry Dickson se souleva sur son coude et ses yeux brillèrent.

— Tom, mon petit, que dites-vous ? Oui... c'est bien cela... Attendez ! Je tire... Elle est touchée, elle chancelle, lève son revolver... Je tire encore une fois. Elle fait un geste de sa main libre. Notez que des blessures que je lui infligeai, aucune n'était mortelle, mais elle s'est brisée la nuque dans sa chute. Donc, je revois son geste... C'était celui de jeter quelque chose... Oh ! oui je le revois !

» Tom, dépêchez-vous ! Elle a été frappée dans l'échauguette nord ! L'épingle a été jetée hors de l'enceinte... Elle est tombée dans la rue. C'est une ruelle peu fréquentée et qui ne porte pas de nom, si je ne me trompe. Allez, courez ! Ne perdez pas de temps !...

Le jeune homme n'écoutait déjà plus et dévalait les escaliers. Le crépuscule commençait à voiler les choses, quand il atteignit les hauts murs sombres de la prison ; les premières lumières s'allumaient dans Paternoster Row ; il bruina un peu.

Tom Wills retrouva aisément l'échauguette, et il s'apprêtait à darder la lumière de sa lampe de poche sur le sol, quand un bruit de voix le frappa. Vivement, il se réfugia dans une encoignure de la haute muraille.

— Elle est à moi, suppliait une voix de femme. Je l'ai perdue hier soir et je l'ai cherchée pendant toute la journée. Vous êtes passé

et vous l'avez trouvée ; rendez-la-moi ! Je vous paierai bien !

— Nenni, ma toute belle, croassa une voix brutale. Je suis un homme superstitieux moi, et l'on ne peut pas vendre un objet trouvé, sinon cela porte malheur. Mais on peut le donner.

— Oh, oui, donnez-la-moi !

— Ouais, pas si vite ! J'en sais un peu plus long que vous ne voulez me dire, ma belle. Hier soir, je dormais dans cette guérite oubliée, quand j'ai vu l'homme qu'on a zigouillé jeter quelque chose par dessus le mur. Je n'y ai pas fait grande attention alors. Mais ce matin, en m'éveillant, je vous ai vu chercher. Cela m'a amusé beaucoup, et je suis allé à mes petites affaires sans plus m'en occuper. Mais cet après-midi vous étiez encore là, ma toute belle, et alors cela m'a prodigieusement intéressé ! Tout à coup, de loin, je vis briller quelque chose dans la boue... J'ai ramassé l'objet. Tudieu la belle épingle ! Je n'en ai jamais eue de pareille dans toute ma vie.

— Mais je vous la paierai au triple, au décuple de sa valeur !

— Tut, tut, tut. Je me dis que si je trouve en une seconde une chose que vous avez cherchée tout au long d'une journée, c'est que ma chance le veut ainsi. Sans doute cette babiole sera-t-elle pour moi un fameux talisman...

Tom risqua une tête hors de sa cachette et vit un grand individu hirsute, à la mine sinistre, s'expliquer avec une dame vêtue d'un ample manteau noir.

— La plus jeune des Chickenstalker ! murmura Tom Wills en la reconnaissant. Ne brusquons pas les choses.

Le sinistre individu continuait :

— Vous n'êtes pas jolie, ma lady, mais vous avez l'air distinguée. Je suppose que cette babiole est un souvenir d'un camarade qui s'ennuie derrière ces murs ?

— Précisément, rendez-la-moi ! supplia Margaret.

— Attendez... Je me suis toujours dit que j'aimerais passer quelques heures avec une dame de haute condition, comme vous semblez l'être. Oh ! en tout bien tout honneur, mais si je me montre en compagnie d'une dame aussi distinguée, une grande considération en rejaillira sur moi, Jim Brixton ! Alors on s'en va prendre un verre chez Lew-le-Borgne ?

— Si vous voulez... et s'il n'en peut être autrement, murmura la malheureuse d'une voix déchirée par le chagrin.

Tom Wills connaissait de nom l'affreux bouge de Lew-le-Borgne ; il frémit. Immédiatement, le plan du rôdeur lui fut révélé, il voulait attirer la pauvre Margaret dans ce repaire de hors-la-loi, pour la dépouiller complètement, peut-être pour l'assassiner, car chez Lew-le-Borgne il se passait d'horribles choses !

Que faire ? Aller chercher du secours ?

Tom hésita... Margaret Chickenstalker elle aussi appartenait à un monde interlope redoutable. Il se pouvait qu'elle fût plus habile que Jim Brixton et qu'elle lui filât entre les doigts, et avec l'épingle...

Le singulier couple marchait à pas pressés vers l'Upper-Thames.

Il y avait là une ruelle louche, mal famée entre toutes... La lanterne rouge du bar de Lew-le-Borgne luisait dans l'ombre comme un œil sanglant.

Après une suprême hésitation, Margaret suivit son vilain compagnon à l'intérieur, laissant Tom Wills bien perplexe et tout aussi irrésolu.

Si encore un agent se présentait... Mais la fatalité voulu qu'aucun casque de bobby ne parût à l'horizon et un temps précieux s'écoula.

À l'unique étage du cabaret, une fenêtre venait de s'allumer en rouge.

Tom Wills inspecta le mur : il y avait là un volet en bois de chêne qui paraissait solide. Avec des mouvements de félin, Tom y grimpa, puis par un habile redressement de poignets, il attrapa le rebord de la fenêtre et se hissa à la hauteur des vitres, au moment où un cri de détresse retentissait à l'intérieur. Sans hésiter le jeune homme fit voler un des carreaux en éclats, tourna l'espagnolette et sauta dans la chambre, le revolver haut.

— Pas un geste, Jim, ordonna-t-il, ou je vous envoie une balle dans le crâne.

Margaret Chickenstalker venait d'être jetée sur un canapé crasseux, les vêtements déchirés, la joue en sang.

Le rôdeur maniait un redoutable casse-tête dont il s'apprêtait à assommer la pauvre femme.

— Eh quoi ! on ne peut plus rigoler à présent, dit-il, d'une voix crapuleuse.

Pour toute réponse, Tom Wills lui lança un coup de pied dans le bas-ventre, qui le jeta sur le carreau, pantelant et demandant grâce.

Une rumeur de pas pressés se fit entendre dans l'escalier.

— À moi... commença Jim.

Mais il n'en dit pas plus long, car le pied de Tom Wills lui écrasait la bouche, au moment où l'on frappait à la porte à coups redoublés.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? gronda une voix furieuse. Vous avez cassé quelque chose ?

— On rigole, riposta Tom en contrefaisant la voix de l'apache, et s'il y a de la casse on payera rubis sur l'ongle. Laissez-nous tranquille, hein ?

— C'est bon, mais ne recommencez plus ! cria la voix, puis les

pas se mirent à descendre l'escalier.

Margaret Chickenstalker s'était levée et se hâtait de réparer le désordre de sa toilette. Tom Wills eut peine à reconnaître, en cette femme aux gestes souples et décidés, la plus jeune des mercières de Covent Garden.

— Monsieur, je vous dois mon honneur et peut-être ma vie, dit-elle d'une voix émue en lui tendant la main.

Tom Wills fit semblant de ne pas voir le geste.

— Faisons vite, madame, sinon on pourrait revenir et je ne suis pas de force contre l'engeance qui doit se trouver en bas. Un saut dans la rue vous effraye sans doute ? Mais je vous aiderai...

Margaret sourit et Tom Wills fut déconcerté en la voyant descendre après lui, avec des gestes précis de gymnasiarque.

— Venez, murmura Tom Wills, il y a une station de taxis en bas de la rue.

— Merci, monsieur. J'irai bien toute seule. Permettez-moi seulement...

Tom ne répondit pas, mais il héla une des voitures.

— Bakerstreet, jeta-t-il au chauffeur.

— Mais je ne vais pas par là ! s'étonna Margaret.

— Mais moi j'y vais, madame, dit doucement Tom Wills, et je regrette de devoir vous dire que, dès ce moment, vous êtes en état d'arrestation.

— Mon Dieu !

Margaret se laissa choir dans les coussins et sortit son mouchoir pour se tamponner les yeux, mais... elle le posa rapidement sur la bouche du jeune homme.

Il eut à peine un geste de révolte ; presque immédiatement ses bras retombèrent et il ne bougea plus.

— Dommage, murmura Margaret, mais il faut ce qu'il faut...

Puis elle lança une autre adresse au chauffeur.

5. L'épingle blanche (suite)

— Il faut retrouver Tom Wills !

Malgré les ordres du médecin, Harry Dickson s'était levé et, au bras de Goodfield, se traînait à travers la chambre.

Hélas, toute la police de Londres avait été mise sur la piste, on avait fouillé les recoins les plus mystérieux de la capitale, sans trouver trace du jeune disparu. On commençait à désespérer de le découvrir encore, sans toutefois oser l'avouer au grand détective.

Celui-ci, pourtant, avait compris.

— Il faut retrouver Tom Wills !

Leitmotiv douloureux et terrible, qui n'était plus qu'une parole de désespoir dans une chambre de malade.

À la fin de la huitième journée, quand Harry Dickson se déclara assez fort pour se remettre en campagne, sa décision s'était modifiée quelque peu, et il disait :

— Il faut trouver l'épingle blanche. Elle peut nous conduire à Tom ! Il me la faut !

Un taxi avait disparu avec son chauffeur, mais il en disparaît deux ou trois par semaine à Londres.

La police avait quelque peu dirigé ses recherches dans ce sens, mais personne n'avait relevé le numéro du véhicule perdu.

Pourtant, Harry Dickson s'obstina à chercher dans cette direction, sentant obscurément que la voiture disparue pouvait avoir joué un rôle dans l'enlèvement de son élève.

À la fin, un commissionnaire, qui avait été absent de la City pendant une huitaine pour affaires de famille, se présenta chez le détective.

Il se souvenait vaguement avoir entrevu le numéro du taxi, pendant qu'il attendait la réponse à un message dans Barbican. Chaque fois qu'il était obligé d'attendre ainsi, il tuait le temps avec un petit jeu d'arithmétique qui consistait à faire le total des chiffres des voitures automobiles arrêtées, et d'après les nombres totalisés il formulait des déductions superstitieuses pour son avenir immédiat.

Le total des chiffres minéralogiques du taxi était « onze », nombre que le brave homme jugeait favorable.

Le taxi stationnait devant un immeuble de Barbican, qu'il indiqua. Ce fut tout ce qu'il put fournir comme renseignements.

Mais cela permit au détective de faire une découverte.

Dans cet immeuble se trouvait l'appartement, inoccupé depuis tout un temps, du colonel Aldair, un des membres supposés de la Rose Blanche.

Le jour même, un employé du gaz se présenta audit immeuble pour vérifier les compteurs et les conduites.

— Inutile de frapper à la porte de l'appartement trois, dit le concierge. L'occupant est absent depuis tout un temps. Voici le dernier chiffre de sa consommation en gaz.

— Ce n'est pas suffisant, répliqua l'employé. Si, à la suite d'une fuite par exemple, le compteur marque, c'est vous qui paierez, et je n'attendrai pas que votre locataire revienne pour vous présenter la note. J'ai des instructions formelles de la Compagnie. On nous filoute déjà assez...

— Ah non ! dit le concierge, je ne marche pas. Voici les clefs de l'appartement. Tirez votre plan...

Harry Dickson, coiffé d'une belle casquette officielle, ne demandait pas mieux et pénétrait l'instant d'après dans les chambres désertes.

Tout y était parfaitement en ordre, bien qu'un léger relent de papier brûlé y stagnât.

— Hm, se dit-il, voici une odeur qui se dissipe pourtant assez vite, surtout que les prises d'air sont ouvertes.

Son regard tomba sur le compteur : il marquait un chiffre supérieur à celui indiqué par le concierge.

Il n'en fallut pas plus pour qu'il concentrât son attention sur le foyer à gaz.

Des bribes de papier à demi consumées gisaient éparses entre les chenets. C'était un bout de journal, le *Times*, datant de l'avant-veille seulement.

— Pour un appartement inoccupé, on y lit des journaux bien récents, ricana le détective. Voyons si ces fragments ne nous en apprennent pas davantage.

Une petite croix faite au crayon bleu au coin d'un article, dont on ne pouvait plus lire que les mots marginaux, attira immédiatement son attention.

Cirque... safe... fancy... monde... Mildred.

— Aïe ! je crois savoir où le bât blesse ! jubila Harry Dickson en quittant l'appartement pour regagner Bakerstreet.

Le numéro du *Times* de l'avant-veille révéla vite son secret.

L'article souligné parlait des prodigieux joyaux de Lady Mildred Glenmore. Le drame du cirque Harambur lui servant de leçon, la noble dame avait décidé d'enfermer les bijoux dans un safe spécial, dans les caves de son hôtel. Elle donnerait prochainement une fancy-fair où il y aurait un monde fou. Mais on doutait que les bijoux

seraient alors retirés des coffres-forts pour parer le cou de Lady Glenmore.

Harry Dickson se frotta les mains.

— Voilà une réception que je ne manquerai pour rien au monde, dit-il.

*

— Non, n'insistez pas, Lady Mildred, je ne prendrai pas part à votre fancy-fair, mais je n'en serai pas moins votre hôte. Je désire, j'exige même de veiller personnellement dans les caves auprès de votre safe.

— Mes bijoux seraient-ils de nouveau en danger ? s'alarma la lady.

— Je vous donne ma parole qu'ils le sont, répondit gravement le détective. Silence... Pas un mot à personne. Partez maintenant. Je commence ma garde de nuit !

La cave n'était pas bien grande mais sombre à souhait, seule une petite ampoule éclairait faiblement le robuste coffre-fort.

Harry Dickson s'assit sur une chaise, dans un coin sombre et reculé, son revolver sur les genoux.

Il avait consacré sa première demi-heure de veille à fixer une longue et mince corde à l'unique porte de la cave, puis à la faire passer le long du plafond, invisible à tous les regards : l'autre bout de la corde était à sa portée.

Le temps s'écoula, monotone.

De loin arrivaient au détective des flonflons d'orchestre, de lointains échos de la fête.

Les heures s'enfuyaient ; il devait se faire tard et la réception allait probablement prendre fin bientôt. Le détective aurait-il été mauvais prophète ?

Harry Dickson s'énervait quand, soudain, un léger bruit lui fit dresser l'oreille : quelqu'un descendait l'escalier avec mille précautions.

Une clef grinça dans la serrure, ne fonctionna pas, fut remplacée par une autre, et enfin la porte s'ouvrit lentement.

Une haute et svelte silhouette entra à pas de loup ; sans hésitation, elle se dirigea vers le safe et l'inspecta.

D'un coup sec, Harry Dickson tira sur la corde et la porte se ferma avec un bruit clair.

Le cambrioleur fit un bond en arrière... Trop tard. Harry Dickson se trouvait devant lui, le revolver braqué.

— Haut les mains, colonel Aldair. Un geste et je tire.

L'homme soupira profondément et leva les mains comme pour obéir, mais dans ce geste il effleura sa bouche.

Harry Dickson comprit et s'élança. L'homme ricana :

— Trop tard, monsieur Dickson. On ne me prend pas vivant...

Et il s'écroula, pendant qu'un violent remue-ménage se produisit dans l'escalier où Lady Glenmore, Lord Stanford et les détectives accouraient.

— Il s'est fait justice, déclara Harry Dickson.

Dites donc, Goodfield, aidez-moi à le fouiller. Vous savez ce que nous cherchons...

Mais ce fut en vain : l'épingle blanche demeura introuvable.

Harry Dickson ne put se défendre d'un geste de désolation.

Des domestiques emportaient le cadavre, et une ambulance fut mandée d'urgence.

Le détective remonta lentement vers les salons où des couples tardifs traînaient encore, ignorants du drame rapide qui s'était joué dans la maison en fête. D'une main distraite il prit une coupe de champagne sur le buffet ; il l'éleva vers ses lèvres, quand une sorte de vision le frappa.

C'était le geste de Lilian Chickenstalker frappée à mort et jetant l'épingle blanche au bas de la muraille ronde, c'était l'autre geste final du colonel Aldair avalant une capsule de cyanure.

Et, soudain, les deux gestes se confondirent dans son esprit : il revit très bien le mouvement de déglutition pénible du cambrioleur.

L'épingle... Ces deux derniers gestes avaient trait au même objet, Harry Dickson était désormais certain.

La coupe tomba en miettes et le détective traversa la salle de bal en courant, sautant en bas des marches du perron, juste au moment où l'ambulance allait partir avec son funèbre fardeau. D'un bond, Harry Dickson fut à côté du chauffeur.

— Institut de médecine, ordonna-t-il, et ouvrez les yeux. Il n'est pas impossible qu'on essaye de vous faire des niches en cours de route.

Le conducteur connaissait le détective. Il sourit d'un air entendu.

— On ne me barbotera pas mon macchabée, à moi ! fanfaronna-t-il.

— Espérons-le, répondit Harry Dickson en jetant des regards circonspects autour de lui.

La nuit était sombre et, comme toujours, brumeuse ; à part quelques taxis et des camionnettes à journaux faisant la navette entre Fleetstreet et les quartiers lointains, les rues étaient désertes.

À hauteur de Tower-bridge, une automobile lancée à une vitesse folle les dépassa. Harry Dickson vit très bien les silhouettes des occupants se tourner vers l'ambulance et se faire des signes entre eux.

Il suivit la lumière rouge de la voiture jusqu'à ce qu'elle eut disparu brusquement, ravie par un tournant.

Mais, aussitôt, il se souvint : la route continuait tout droit. La voiture ne pouvait donc avoir disparu dans un virage : elle venait simplement d'éteindre ses feux.

— Nous y sommes, se dit le détective.

Puis il donna des ordres précis au conducteur.

— Nous allons revoir bientôt l'automobile qui nous a dépassés. Elle vient d'éteindre ses feux et nous attend. Les gens qui l'occupent sont décidés à nous régler vivement notre compte. Mais nous n'allons pas leur en donner le loisir. Ralentissez un peu votre allure. Dès que la bagnole sera à bonne portée, je lui enverrai du plomb dans les pneus. Immédiatement après, vous allez faire machine arrière à toute vitesse et repasser ainsi le pont. Nous prendrons un autre chemin pour gagner l'Institut.

— Entendu ! répondit le chauffeur.

Comme le détective l'avait prévu, une forme trapue se précisa bientôt, tous feux éteints. On entendait le moteur tourner au ralenti.

— Attention ! murmura le détective.

Ils s'approchaient, l'ambulance ralentissait son allure. Le conducteur, la main sur le levier de changement de vitesse, était tout à la manœuvre prévue.

— Marche arrière ! commanda Harry Dickson.

En même temps, il visait posément les pneus arrière de l'automobile et tirait. Deux fortes détonations répondirent aux coups de feu, puis des cris de colère, et une grêle de balles de revolver s'abattit autour de l'ambulance. Sans faire grand mal toutefois, car, conduite de main de maître, elle franchissait déjà le pont à reculons, puis s'élançait sur les quais.

— Je ne crois pas qu'ils pourront nous rejoindre, dit Dickson satisfait. Je regrette beaucoup de n'avoir pu me faire suivre par une brigade de police. J'aurais bien aimé voir la tête des gens de l'auto d'un peu plus près.

À l'Institut, deux médecins en service commandé les attendaient déjà. Harry Dickson fit transporter immédiatement le corps du colonel Aldair à la salle de dissection.

Sous les hautes lampes à vapeur de mercure, le corps déjà rigide avait un aspect effrayant. Un rictus déformait le visage qui continuait à grimacer hideusement au-delà de la mort, comme si le défunt voulait narguer ceux qui l'entouraient.

Les scalpels firent vivement leur macabre besogne ; l'estomac fut prélevé.

— Voulez-vous l'examiner immédiatement, demanda le détective aux médecins légistes, non seulement au point de vue toxicologique...

— Oh ! là, là, le gentleman que voici avait des habitudes

d'autruche à ce qu'il me semble, dit l'un des hommes de science.

Il tenait entre ses doigts un menu objet qui luisait faiblement dans la clarté des lampes.

— L'épingle blanche, dit doucement Harry Dickson en la prenant des mains qui la tenaient. Je me demande quel peut être son étrange secret.

Au même instant la lumière s'éteignit.

— Attention ! cria Dickson aux médecins. Ne bougez pas !... Votre vie est en danger...

— Non, dit une voix dans l'ombre, elle ne le sera pas monsieur Dickson, si vous faites strictement ce que je vous dis. Sinon...

— J'attends que vous formuliez vos restrictions, dit Harry Dickson à l'invisible interlocuteur.

— J'entends que vous armez votre revolver, sir. Tant pis pour votre élève Tom Wills s'il m'arrive malheur. Par contre, si vous marchez droit devant vous en étendant la main avec l'objet que vous venez de trouver, je vous jure qu'aucun mal ne lui sera fait.

— Qui me garantit cela ? ricana Harry Dickson.

— Il y a parmi nous des gentlemen qui, malgré tout, ont gardé la respect de la parole donnée, et j'en suis...

— Très bien, dit Dickson. J'obéis.

Une main effleura la sienne et l'épingle lui fut doucement retirée.

— Elle n'est pas complète, dit soudain la vois avec appréhension.

— Je voudrais savoir ce qui lui manque, dit innocemment le détective.

— Alors, que l'un des médecins fasse comme vous, monsieur Dickson, et me remette l'estomac qui vient d'être enlevé à ce cadavre.

— Obéissez docteur, ordonna Harry Dickson.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— C'est bien, dit la voix. Restez quelques moments immobiles encore. La lumière se rallumera d'elle-même.

C'est ce qui fut. Bientôt, les hautes lampes resplendirent à nouveau et les deux médecins regardèrent Dickson d'un œil perplexe.

— Ne vous en faites pas, messieurs, fit le détective en prenant congé d'eux. Pareille chose arrive parfois dans le métier. Tout n'est pas victoire, à mon actif !

Mais, en lui-même, il disait ;

« La perle ! Je tiens la perle... Or, Cashel Lynmouth ne parlait que d'elle ! »

6. Le jardin secret

Il était déjà arrivé à Tom Wills de tomber dans des mains de forbans et de connaître une captivité cruelle. Telle n'était pas la sienne en ces jours. Sa prison ne ressemblait nullement à une geôle, tant elle était splendide. Il venait de s'éveiller ce jour dans une petite chambre à coucher tout à fait confortable, meublée avec le luxe sobre des grands hôtels et pourvue d'une salle de bains contiguë. Au sortir de cette pièce, qui ne se fermait qu'à la nuit et dont la porte était déverrouillée de grand matin, il débouchait au milieu d'un décor prodigieux, qui semblait copié sur une illustration de vieux conte. C'était un énorme jardin d'hiver qui prenait jour par une haute verrière et dont une profusion de palmiers, de plantes exotiques, de pelouses fleuries, de jets d'eau et de ruisseaux murmurants faisaient un paysage de rêve. Une table était dressée à l'orée d'un petit bosquet d'orangers et le déjeuner le plus exquis l'y attendait : grillades excellentes, confitures choisies, sorbets, miel de l'Hymette, petits pains viennois tout chauds, beurre frais des Flandres, thé, café, chocolat, fruits à profusion.

Une belle jeune fille brune les servait silencieusement.

Elle était vêtue à la façon des bonnes de grande maison et attentive aux moindres désirs de ceux qu'elle servait, mais ne parlait jamais. Tom se demandait en vain où il avait déjà entrevu ce beau et triste visage, mais sa mémoire ne lui était d'aucun secours.

Ceux qu'elle servait, disons-nous...

Tom Wills n'était pas le seul en effet.

Les premiers jours, quatre autres gentlemen avaient partagé ses repas silencieux. Tom les reconnaissait bien : James Thursham, Orland Thornton, Lionel Brayswater, Sinclair Marfield.

Ils le saluaient poliment mais, à chaque tentative de conversation, ils opposaient un silence attristé.

Thursham seul lui avait adressé la parole, mais une seule et unique fois, pour le supplier de ne pas leur parler.

— Nous avons donné notre parole d'honneur de ne pas communiquer avec vous, monsieur Wills. Vous semblez nous connaître. Alors, vous devez savoir qu'aucun de nous ne manquera à cette promesse.

L'avant-veille, Marfield avait fait défaut.

La veille, on n'avait pas revu Thornton.

Ce jour-là, Thursham et Brayswater seuls s'assirent devant la table, mais ils ne touchèrent à aucun mets. Ils étaient pâles et défaits.

À la fin du déjeuner, Tom les vit s'isoler derrière le bosquet d'orangers, et tout à coup un murmure de voix lui parvint.

Par un effet singulier d'acoustique, le son suivait un ruisseau d'eau pure jaillissant au creux du petit bois artificiel.

Tout en faisant semblant de porter son attention à un délicieux sorbet à la rose, le jeune homme était tout ouïe.

— Ariane a déposé l'épingle blanche sur la table, L'avez-vous regardée ?

— C'est celle de ce petit monstre de Lilith... Mais moi aussi j'en ai assez : je ferai comme Marfield et comme Thornton.

C'était Thursham qui venait de parler d'une voix fiévreuse et agitée.

— Et moi je ferai comme toi, James, répondit Brayswater. Ton tour est venu aujourd'hui, tandis que j'ai encore toute une longue journée à souffrir. Ah ! si j'avais un revolver ou une capsule de poison...

— Nous avons donné notre parole de ne pas nous suicider ici, répondit James. Nous leur avons voué notre vie ; qu'elles en disposent.

Tom se laissa aller en arrière dans son rocking-chair et se prit à réfléchir. Il avait vu Thursham s'emparer d'un petit objet posé sous sa soucoupe, l'élever dans la lumière, sourire d'un air de suprême dégoût et replacer l'objet sous la soucoupe.

Négligemment, Tom Wills changea de place et fit glisser la tasse de Thursham... Il faillit crier de surprise.

Une épingle blanche était là... celle, ou une semblable, qu'il avait reçu ordre de retrouver, et qui lui avait coûté la liberté.

Il la prit dans ses mains et, presque instinctivement, répéta le geste de Thursham.

Un rayon de soleil, tombant par la haute verrière, frappa la perle opaline enchâssée dans la barrette.

Et, soudain, le jeune homme vit...

La perle contenait une de ces images comme on en vit jadis enchâssées dans les porte-plumes et qui faisaient la joie des écoliers.

En la rapprochant de son œil, Tom vit un joli paysage : un château moderne blotti dans la verdure, au bord de l'eau.

Mais, dans le ciel du paysage, une autre image s'interposait.

Ce fut pour Tom Wills une véritable révélation.

Il reconnut la jeune fille : c'était la magnifique acrobate du cirque Harambur ! Et en même temps, Tom se souvint des autres artistes.

La jeune fille silencieuse qui les servait n'était autre que l'aînée des prodigieuses chanteuses-acrobates.

Un bruit léger dans son dos fit qu'il reposa vivement l'épingle mystérieuse. Ariane, la jeune fille brune, était derrière lui.

À sa pâleur et à son effroi, il comprit qu'elle avait tout observé.

— Malheureux, murmura-t-elle, si on vous avait vu, votre vie ne vaudrait plus ce que vaut une feuille morte.

Elle prit l'épingle, la glissa dans la poche de son tablier blanc et disparut derrière les arbustes du jardin.

Des journaux et des livres étaient épars sur la table. Le jeune homme s'en empara et, tant bien que mal, se plongea dans la lecture, mais il restait aux écoutes.

Il entendit parfaitement qu'un pas furtif glissait le long du mur derrière une haie de viornes. Mais cette haie possédait une éclaircie.

Tom leva son journal devant ses yeux, mais maladroitement le déchira un peu... Les pas s'approchaient de l'éclaircie et, tout à coup, celui qui marchait dans l'ombre devint visible.

C'était un homme de mine triste, portant de lourdes moustaches tombantes ; Tom le reconnut pour l'avoir suivi un soir, au sortir du magasin des Chickenstalker : c'était David Holmer, maître escroc, voleur international recherché par toutes les polices, mais leur échappant toujours.

Il marchait d'un pas lourd, les bras ballants, puis les viornes le ravirent aux regards.

Mais, quelques minutes plus tard, les pas retentirent de nouveau, plus multiples. Holmer revenait, mais à présent James Thursham l'accompagnait : comme le jeune homme était pâle, et comme son pas était incertain !

Instinctivement, Tom le compara à un malheureux marchant au dernier supplice.

Une idée subite frappa Tom. Le bruit d'une porte claquée éteignit celui des pas mais, derrière le bosquet d'orangers, un autre bruit s'éleva, plus tragique : celui de sanglots désespérés.

Le jeune détective n'y tint plus. Hâtivement, il traversa le bois et, sur un banc rustique, il trouva Brayswater affalé, tout en larmes.

— Pourquoi restez-vous ainsi à pleurer comme un gosse ? lui dit Tom avec reproche. N'êtes-vous pas un homme ?

Brayswater leva vers lui clés yeux hagards.

— Allez-vous-en, murmura-t-il, C'est trop horrible.

Il laissa retomber sa tête dans ses mains. Une odeur forte d'alcool flottait : Brayswater était ivre.

— Maintenant ou jamais ! se dit Tom.

Bravement, il se mit à longer la muraille intérieure, derrière les viornes, chose qu'il n'avait jamais faite jusqu'à ce jour, parce qu'il savait que les autres surveillaient ses moindres mouvements.

— Il doit y avoir une porte par ici, se dit-il.

Elle y était, bien que dissimulée avec art sous un rideau de lierre.

Elle était fermée, mais Tom ne s'en affecta pas.

Il tordit un fil de fer qui encerclait le tuteur d'un jeune arbuste, le plia en crochet et le glissa dans la serrure.

Elle n'était guère compliquée et céda rapidement sous ses efforts.

Un long corridor, tout en céramiques blanches, s'ouvrait devant lui. Au loin, une large porte-fenêtre donnait sur une échappée verte.

Tom Wills s'aventura jusque-là. La porte était entrouverte ; il la poussa, il était en plein air, dans une sorte de jardin hollandais, très plat et sans mystère ; mais un immense treillis en fil de fer chromé, plus solide qu'une grille de ménagerie, le transformait en une immense volière.

Au bout du jardin, un pavillon aux vitres dépolies parut, au milieu de tant de splendeurs agrestes, sinistre et menaçant.

Tom hésita, mais le détective s'était réveillé en lui : il fallait aller jusqu'au bout, coûte que coûte.

Vingt pas le séparaient à peine de la porte ouverte du pavillon ; Tom les parcourut.

Comme il atteignait le seuil, il fit une découverte qui le remplit d'aise. Il se retourna et cela lui permit de jeter un coup d'œil sur la demeure qu'il venait de quitter. Il n'en voyait qu'une partie, mais cela lui suffit : c'était le château entrevu dans le paysage de la perle.

Il réfléchissait à l'usage qu'il pourrait faire de cette découverte, quand un bruit de voix lui parvint de l'intérieur du pavillon.

Il ne s'agissait plus de tergiverser ; Tom franchit le seuil et s'avança vers l'endroit d'où montaient les voix.

Un petit hall sombre et nu fut vivement traversé ; un couloir s'ouvrait à sa gauche ; les voix se précisaient : celle de Thursham, fiévreuse et triste, et une douce et délicieuse voix de femme.

— Vous ne m'aimez donc plus, James ?

— Est-ce la question que vous posez aux autres également, quand ils sont ici ? répliqua Thursham amèrement.

— C'est en effet ma dernière question, mon ami.

— Il y a des fous qui vouent leur âme au démon, et les fous dans mon genre ont voué leur vie à des monstres de votre espèce, Lilith.

— C'est vrai. Votre vie m'appartient. C'est bien là une de nos conditions essentielles. Alors vous ne m'aimez plus, James, puisque vous avez refusé mon épingle et les missions qu'elle entraîne.

— Aussi longtemps qu'il s'est agi de voler, j'ai obéi, mais je ne deviendrai jamais un assassin.

— Il s'agit pourtant de notre plus grand ennemi à tous : Harry Dickson. Vous avez commis une faute grave l'autre jour en lui laissant la perle de l'épingle. Vous savez que cela peut nous être néfaste...

— Qui vous dit qu'il possède cette perle ? L'épingle venait d'être retirée du cadavre du malheureux Aldair.

» Vous lui avez demandé aussi s'il vous aimait sans doute, démon ?

— Celui-là m'aimait vraiment ! Mais vous savez ce que peut signifier cette perle aux mains de Dickson !

— En découvrira-t-il le secret, même s'il la détient ?

— Vous connaissez mal Harry Dickson, niais que vous êtes ! Une dernière fois, James, acceptez-vous mon épingle et sa mission ?

— Marfield et Thornton l'ont-ils acceptée ? Ont-ils voulu devenir des assassins ? Vous ferez avec moi comme avec eux, et demain avec Brayswater.

— Brayswater ? Imbécile ! Il marchera !

— Non !

— Alors on conspire ! Voilà ce que je ne puis admettre...

La voix était devenue tout à coup rude et terrible.

— Ecoutez, Thursham, écoutez... Celui qui arrive à la fin de toutes choses est en marche !... Votre dernier mot ?...

— Vous le connaissez, Lilith. Je vais mourir, mais je ne vous maudis pas ! Que Dieu ait pitié de vous !

— Voici le diable qui n'aura pas pitié de vous, imbécile ! hurla la voix.

Un pas lourd retentissait dans le corridor. Tom Wills n'eut que le temps de se blottir dans une encoignure proche. Mais, de là, il pouvait voir ce qui se passait dans la salle où venait d'avoir lieu l'entretien qu'il avait intercepté. Une salle toute en marbre blanc, vide et nue... tragique.

Dans un fauteuil aux bras nickelés Thursham était assis, les poignets et les chevilles pris dans des bracelets d'acier.

La jeune fille blonde se tenait devant lui, mais comme son visage avait changé ! Ses yeux luisaient d'un feu cruel, ses cheveux blonds s'agitaient comme les serpents sur les têtes des Gorgones ; un effroyable rictus déformait sa bouche rouge comme un fer ardent. Elle tendait des mains griffues vers le visage du captif, et Tom vit que les joues de Thursham venaient d'être lacérées comme par les griffes d'une tigresse.

Le pas lourd s'approchait.

Tout à coup, Tom vit une haute forme sombre, tout à fait voilée de noir, s'avancer vers Thursham immobile.

— Donnez-moi le sang de ce crétin ! hurla Lilith.

La monstrueuse forme noire s'avança et, tout à coup, un éclair

jaillit hors de son manteau.

Tom vit briller une sorte de mince faucille.

Un cri sourd, un gargouillement atroce et la tête de Thursham s'inclina sur son épaule, laissant échapper un flot de sang.

La blonde furie se jeta sur le corps pantelant et se mit à fouiller l'atroce blessure.

— Du sang ! Du sang, l'imbécile ! Toute l'humanité ne contient que des imbéciles ! Il me faut le sang de tous ! hurlait-elle.

Tom Wills, horrifié, s'enfuit.

Quand il eut regagné le jardin d'hiver, il retrouva un peu de son calme. Il déchira la page de garde d'un livre et y inscrivit quelques mots à la hâte, puis il réfléchit.

— Un message pour le maître ! Mais comment le lui faire parvenir ?

Le ruisseau murmurait à ses pieds.

— Pourquoi pas ? murmura Tom. Il doit bien conduire quelque part.

Il jeta le papier soigneusement plié dans l'eau... Le flot l'emporta...

7. L'heure de Harry Dickson

Mrs. Crown venait d'introduire un visiteur. C'était un homme simplement vêtu, qui apportait avec lui une odeur de coaltar et de résine.

— Alors, comme ça, vous êtes Harry Dickson ? dit-il en tendant au détective une main tannée et crevassée. Je suis bien content d'avoir l'occasion de voir un homme célèbre comme vous, surtout que j'ai une commission importante pour lui.

Il brandissait une feuille de papier fortement détrempée.

— Je m'appelle Bill Bunsby et je suis marinier sur la River. Avec ma péniche je descends le fleuve jusqu'à Hampton. V'la que ce midi, comme je prenais de l'eau pour laver le pont, que je pêche une lettre dans mon seau. Je regarde et j'y lis :

Dix livres à celui qui porte immédiatement ce mot à Harry Dickson, Bakerstreet.

— Bon, dis-je c'est peut-être des trucs à la manque tout cela. Mais si je suis refilé de mes dix livres, j'aurai tout au moins vu le grand détective.

» Voulez-vous voir si le papelard vaut autant d'argent ?

Harry Dickson le parcourait déjà...

C'était l'écriture de Tom Wills : son séjour dans l'eau n'avait pas dû être de bien longue durée, car l'encre en était à peine délayée.

Regardez dans la perle. Vous y verrez le château où je me trouve. Venez vite, on tue ici ! – Tom.

Harry Dickson poussa une sourde exclamation et fouilla dans son tiroir.

— Diable ! Moi-même je passerais à côté de la vérité sans la voir, aussi lumineuse qu'elle puisse être !

Il éleva la perle dans la lumière et vit le menu paysage enclos au sein du verre.

Une petite plage, une eau miroitante, une façade de château à moitié couverte de lierre.

Cela ne lui apprenait rien.

Tout à coup il se tourna vers le marinier.

— Où étiez-vous quand vous avez trouvé cette lettre ?

— Pas bien loin de Hampton Court, à peu près à la hauteur du

Ditton...

— Le papier a donc été jeté quelque part en amont, à peu de distance de là...

» À propos, Bunsby, connaissez-vous ce château ?

Il présenta la perle devant l'œil du marinier.

— Je le connais, et bien encore, s'écria le brave homme. C'est Gold-Roof. C'est un château très rugin, situé dans une des îles par là, où il est expressément défendu d'aborder ou d'amarrer. On dit qu'il y a une clinique pour fous dans cette boîte, mais je n'en sais rien. Si l'on dénomme cette bicoque « Gold-Roof », c'est que, de loin, ses tuiles brillent comme de l'or...

— Au lieu de dix livres, vous en aurez vingt, Bunsby, si vous voulez m'y conduire, et m'aider à y aborder...

— Je le ferai pour rien, s'écria le brave marinier. Si je puis travailler avec vous, monsieur Dickson, j'en aurai pour toute ma vie de quoi me vanter !

Harry Dickson réfléchit encore.

— Je pourrais faire cerner la boîte à secrets, mais cela pourrait coûter cher à Tom Wills... Je préfère travailler seul, conclut-il.

Le soir tombait : une automobile rapide, remontant le cours de la River vers le West End, conduisit Harry Dickson et son humble compagnon vers la grande aventure nocturne.

*

Malgré les émotions de la journée, Tom Wills s'était endormi. Il avait l'excuse de ses vingt ans.

Pourtant son sommeil était léger, aussi perçut-il confusément un frôlement très proche. D'un bond, il fut debout et actionna le commutateur électrique. Ariane se tenait debout au pied de son lit, un doigt sur les lèvres.

— Je vais vous faire sortir d'ici, fit-elle.

— Vous vous y prenez un peu tard, répliqua le jeune homme avec méfiance.

Elle secoua sa belle tête brune.

— Vous avez sauvé maman, je ne l'oublie pas...

— Comment, moi, j'ai sauvé madame votre mère ? s'écria Tom éberlué.

— Dans la maison de Lew-le-Borgne, fut la réponse.

— Margaret... Chickenstalker... balbutia le jeune homme.

— C'est maman, répondit la jeune fille avec un accent de tendresse désespérée. Elle n'est pas mauvaise, loin de là. Mais elle fut toujours un jouet entre les mains de créatures détestables.

Elle tordit ses belles mains blanches.

— Pourriez-vous obtenir de votre maître, Mr. Harry Dickson, de ne pas être sévère pour maman, si je parviens à vous faire sortir

d'ici, supplia-t-elle, et même pour papa qui n'est pas si coupable qu'on ne le croit.

Tom Wills se prit la tête entre les mains.

— Je n'en sors plus. Il me semble errer dans un dédale hanté de folie. Mais une chose est vraie, et je vous l'affirme : Harry Dickson ne s'est jamais montré sévère. Son esprit de tolérance est immense. Seul le véritable mal est puni par lui.

— Je ne puis perdre de temps à vous expliquer davantage les choses, mais cela viendra. Je crains pour votre vie. Des événements déconcertants se sont produits dans la soirée. Brayswater a enlevé Lilith, je crois qu'il l'a tuée. S'il en est ainsi, je ne la plains pas, car ce sort serait juste. Bien que ce soit ma sœur...

— Votre sœur ? Mon Dieu ma raison s'égare !

Ariane tressaillit soudain.

Un pas lourd résonnait au loin, dans les profondeurs du jardin d'hiver. Tom le reconnut. Il appartenait à l'horrible créature noire qui avait assassiné Thursham dans le pavillon au fond du jardin.

— Venez vite, souffla Ariane. J'ai pu ouvrir la chambre de maman ; elle nous attend. Ah ! si nous savions où se trouve papa ! Mais, la nuit venue, il est de garde au-dehors. Si nous le rencontrons, nous serons sauvés tous... Vite !...

Tom Wills s'était habillé sommairement.

— Eteignez la lumière.

Quelqu'un gratta doucement à la porte.

— C'est : toi, maman ? demanda Ariane à voix basse.

— Oui, mon enfant. Venez... La Bête Noire s'est éloignée.

Un peu de clair de lune tombait, du haut de la verrière, dans le jardin d'hiver en proie aux ténèbres de minuit.

Tom Wills reconnut vaguement la silhouette de Margaret Chickenstalker.

— Prenez la main de Mr. Wills, Ariane mon enfant, murmura-t-elle, et passons derrière la haie des viornes. J'ai la clef de la porte des serres.

Ils marchèrent en silence dans l'ombre de la haie.

Comme les palmiers, les cactées et les viornes avaient un air menaçant.

Des ombres biscornues se jouaient lentement dans les rares flaques de clair de lune. Les jets d'eau lançaient leur note monotone et pleurarde dans la nuit alourdie de senteurs de fleurs moribondes.

— Voici la porte, dit Margaret.

Elle étendit la main et la clef grinça doucement.

Un choc violent les jeta tout à coup tous trois l'un contre l'autre. Tom s'abattit sur les genoux. Un lasso, jailli hors de la nuit, venait de les prendre dans un même nœud coulant ; en même temps

un filet de chanvre tomba des hauteurs, les emprisonnant comme l'épervier capture les poissons dans la rivière.

Tout à coup, le jardin s'éclaira de toutes ses lampes.

Une haute forme noire et voilée se dressait à quelques pas des captifs, et Tom Wills ne la reconnut que trop bien.

— Ah ! dit une voix horrible qui sortait des profondeurs des voiles sombres, vous voilà tous les trois. Je vous attendais pour vous tuer...

Le voile se souleva quelque peu, une longue main décharnée parut : elle tenait une énorme faux qui jetait comme une flamme bleue sous les lampes.

*

La péniche s'approchait lentement de l'îlot.

Dans l'ombre, Harry Dickson vit que des treuils, des palans, et tout ce qu'il fallait pour des travaux de terrassement, étaient entassés sur le sable d'une petite plage.

— On s'apprêtait à consolider les retranchements sans doute, se dit-il. Mais on s'y prend un peu tard.

Il aborda par le nord et donna l'ordre au marinier Bunsby de l'y attendre.

Résolument, il marcha vers la première porte venue.

Elle était blindée comme celle d'un coffre-fort de banque...

— Cela me demanderait des heures pour en venir à bout, se dit-il. Prenons de la hauteur...

Il avisa la plate-forme d'une annexe basse et s'y hissa rapidement. Deux portes-fenêtres se présentaient devant lui.

— Même jeu, maugréa-t-il. À l'aube, je les aurais peut-être ouvertes. Mille tonnerres, on entrerait plus facilement dans la Tower !

Il longea la haute terrasse, mais soudain il tomba en arrêt.

Un sourd ronflement lui parvenait : quelqu'un dormait là, tout près, du sommeil du juste. En se penchant un peu il vit, à quelques pieds sous lui, un banc rustique sur lequel sommeillait un gardien. L'homme ne semblait pas bien dangereux, mais un énorme molosse était couché à ses pieds et commençait à se montrer inquiet.

— Plop !

Un coup sec comme une branche d'arbre qui se casse dans le vent : le revolver du détective, muni d'un silencieux, venait de mettre fin à la carrière de la redoutable bête.

Le gardien grogna dans son sommeil.

Harry Dickson empoigna les solides lianes du lierre et commença une rapide descente au-dessus de l'homme endormi.

L'instant d'après il tombait tout de son poids sur le dormeur.

— Un geste et ce serait votre dernier ! gronda le détective en lui mettant son revolver sur la tempe. Holà ! comme on se rencontre.

Bonne nuit mon vieux David Holmer !

— Harry Dickson ! gémit l'homme.

— Le jeu est fini et vous avez perdu, dit Harry Dickson. Si vous voulez vous attirer un peu de clémence de la part des juges de l'Old Bailey, conduisez-moi à l'intérieur de cette vilaine cambuse.

Le gardien leva sur lui des yeux tristes.

— S'il y a un homme que j'ai désiré rencontrer cette nuit, c'est bien vous, Harry Dickson, dit-il gravement.

*

Dégageant autant qu'elle pouvait une de ses mains, Ariane entourait tendrement de son bras la taille de sa mère sanglotante.

— Mieux vaut finir ainsi, maman, dit-elle, que de continuer à vivre cette vie maudite. Dieu, qui nous voit, saura nous pardonner !

— C'est bien, ricana la mystérieuse créature noire, d'une voix de plus en plus hideuse. Vous vous retrouverez demain chez Dieu, à moins que ce ne soit chez le diable. Et cet imbécile de Peavy vous y rejoindra bientôt, ainsi que ce grand crétin qui a nom Harry Dickson.

— Vous ne le tenez pas encore, démon, cria Tom Wills, et ce sera lui qui vous expédiera en enfer, par l'entremise du bourreau de Londres !

Le monstre noir fit entendre un affreux ricanement.

— Comme vos têtes sont l'une près de l'autre, mes agneaux, je les aurai d'un seul coup. Aha !... Aha !...

La faux s'éleva, tournoya, fondit comme un oiseau de fer vers les captifs... et... elle tomba à terre avec un clair bruit de ferraille.

Le monstre sanguinaire venait d'élever les deux bras en l'air, comme deux griffes monstrueuses. On aurait dit une étrange chauve-souris, prête à prendre son vol dans la nuit.

Il hurlait. Un atroce rugissement de souffrance et de mort.

Une rafale de coups de feu venait de claquer derrière la haie des fusains.

Un dernier coup éclata et la bête meurtrière roula sur le sol qui se teignit de sang.

— Finie la comédie, dit une voix claire.

Harry Dickson, son revolver encore fumant au poing, fit son entrée dans le jardin des supplices...

— Maître ! sanglota Tom Wills en défaillant.

— Peavy, dit Harry Dickson en se tournant vers le gardien qui l'accompagnait, emmenez votre femme et votre fille. Il vaut mieux qu'elles n'en voient pas davantage.

L'homme obéit sans dire un seul mot.

Harry Dickson s'approcha du cadavre et, avec dégoût, en rejeta les voiles.

— Catharina Chickenstalker ! s'écria Tom Wills.

— Un fameux démon allez, répliqua Dickson en repoussant du pied le corps ensanglanté.

— Savez-vous que vous venez de laisser partir David Holmer, s'écria Tom Wills.

— Pensez-vous, répondit Harry Dickson. Ce n'est que ce pauvre diable de Peavy. Le véritable David Holmer, le voici, ou *la* voici, trépassée à vos pieds !

Epilogue

En quelques notes brèves, Harry Dickson a consigné les ultimes explications de ce drame, sombre entre tous, dans ses mémoires.

Nous les reproduisons telles quelles, en nous excusant auprès du lecteur de leur apparente sécheresse.

— Peavy – un petit filou de bien mièvre envergure – entre, il y a vingt ans, chez les dames Chickenstalker pour les voler. Mais l'amour a raison de ses vilains penchants. Il devient amoureux de la plus jeune, Miss Margaret, et l'épouse.

Ariane naît... Lilian est mise dans la confidence. C'est une femme amoral. Elle oblige Peavy de l'épouser à son tour. Naissance de Lola.

Finale : tout se découvre. Troisième mariage, par vengeance cette fois, avec Catharina. Elle donne un an plus tard le jour à Lilith.

Les enfants sont élevées à la campagne, à Golden-Roof, une propriété que les sœurs Chickenstalker ont acquise dans la banlieue de Londres.

Catharina a découvert le passé de son bigame de mari.

C'est un voleur... Il continuera à voler. Il le fait avec un réel succès, parce qu'il devient David Holmer, le bandit qu'on ne prend jamais. Cela parce qu'il ne travaille que sur les indications de Catharina, qui s'est révélée un véritable génie du crime.

Les années passent, les filles grandissent ; ce sont de véritables beautés. Mais l'esprit du mal les possède. Ariane très peu, Lola davantage, Lilith la plus belle, qui n'a pas seize ans, est un véritable monstre. C'est la digne fille de sa mère.

Catharina se fait une arme de cette triple beauté pour attirer huit gentlemen de la haute noblesse dans ses filets.

La bande des Huit ou de la Rose Blanche est née...

À des époques déterminées, ils viennent en clients dans le magasin de Covent Garden. S'ils y trouvent la fameuse épingle blanche, c'est qu'ils sont chargés de mission. Ce qui signifie un vol ou un cambriolage dans la société qu'ils fréquentent. Chaque perle de ce modeste bijou enclôt deux images. Celui du paradis où le voleur, une fois sa mission terminée, reçoit sa récompense, et l'image de la jeune femme qui le récompensera elle-même. Ariane se refuse souvent à cette hideuse manœuvre ; aussi est-elle bientôt descendue au rang de servante.

Mais la révolte a lieu parmi les Huit. Deux d'entre eux, ceux dont on n'entend pas parler dans ce récit, la paient de leur vie, nous verrons plus loin comment. Les autres se soumettent.

Mais Peavy également se joint aux révoltés. Il disparaît.

Nous savons que Catharina pousse l'insolence et l'audace jusqu'à envoyer la police à ses trousses.

Il revient faire sa soumission, et c'est ainsi que la figure de David Holmer, sous laquelle il manœuvre, fait une rapide apparition dans le magasin de Covent Garden, où il est remarqué par Bunkersmith-Dickson.

Vient l'effroyable affaire du cirque Harambur.

Deux des gentlemen-cambrioleurs y trouvent la mort, parce qu'ainsi l'a voulu le directeur Harambur, en l'occurrence Miss Catharina Chickenstalker.

Harry Dickson est à leurs trousses et, malgré son audace, Catharina a peur. Les autres complices sont enfermés dans l'île.

À part Aldair, qui accepte une nouvelle mission et y succombe, tous refusent encore de tremper dans de nouveaux crimes. Ils signent leur arrêt de mort.

Lilian a été tuée à Newgate. Lorsque sa fille Lola apprend cette fin, elle se suicide.

Reste Lilith. Le dernier soir, Brayswater parvint jusqu'à elle. Il l'entraîne vers le fleuve et s'y précipite avec elle. Leurs cadavres ont été retrouvés depuis, enlacés dans la mort.

*

Et Peavy, Margaret et leur fille Ariane ?

Les notes de Dickson sont muettes à leur sujet.

Mais nous croyons savoir que le grand détective, dont le cœur savait mieux juger que celui des juges d'Angleterre de la vraie culpabilité des hommes, n'a rien fait pour les faire arrêter, le jour où un paquebot les emmena pour toujours vers de lointaines contrées où, peut-être, ils ont trouvé la tranquillité et le bonheur.

LES MAUDITS DE HEYWOOD

1. Jenny Dills, couturière et millionnaire

Mrs. Bubson, qui tient une pension de famille dans une vague rue de Bermondsey, avait toujours eu la réputation d'une excellente *fortune-teller* (diseuse de bonne aventure). Quand ses fourneaux et ses gestions de comptes lui laissaient quelque liberté, elle les consacrait aussitôt aux cartes.

— Voilà de nouveau cette diablesse de Jenny, qui apparaît à côté d'un vieux monsieur. Tenez, c'est un homme de loi, il lui apporte une fortune colossale. Oui, quelque chose d'effrayant comme fortune, je vous le dis, Miss Crummond, des shillings et des livres, et des sacs tout pleins encore.

— Je me demande, riposta Miss Evelyn Crummond avec aigreur, ce que cette mijaurée de Jenny Dills pourrait avoir à revendiquer de la fortune. Connaissiez-vous seulement sa famille ?

— Non, répondit avec sincérité la logeuse, je crois même qu'elle n'en a pas. C'est une petite couturière, qui travaille aux ateliers de Barggs & Sons, dans New Kent Road. Elle doit être habile, car elle ne gagne pas mal sa vie.

— Et *cela*, s'indigna Miss Crummond en insistant sur le mot « cela », pourrait espérer une fortune de l'avenir. Ah ! laissez-moi rire !

— Pardon ! Dans ce cas, c'est des cartes que vous ririez, Miss Crummond, répliqua Mrs. Bubson d'un air pincé, et cela je ne permettrai jamais, ma chère.

— Vous pourriez vous tromper, ma chère amie, suggéra la vieille demoiselle.

— Jamais ! s'écria Mrs. Bubson. Je connais les cartes et les cartes me connaissent. Je ne me trompe pas et elles ne me trompent pas : je vous l'affirme, une fois pour toutes !

— Bien, voilà la future millionnaire, persifla Miss Crummond en voyant entrer une jeune fille très blonde, habillée simplement mais avec élégance.

— Bonjour, Miss Jenny, s'empressa la logeuse ; prendrez-vous le thé avec nous ?

La jeune fille passa une main lasse sur ses yeux.

— Je ne me sens pas grand appétit, murmura-t-elle, le travail à l'atelier devient de plus en plus dur, et quand ma besogne est finie je n'ai plus qu'un désir : aller me mettre au lit et dormir... Oh ! dormir longtemps.

— Voilà un désir que vous pourrez réaliser bientôt, Miss Jenny, ricana Miss Crummond en jetant un regard moqueur à la logeuse.

— Que voulez-vous dire, miss ? demanda la jeune fille.

— Demandez-le plutôt aux cartes, Jenny, intervint Mrs. Bubson ; voilà plusieurs jours que je vous y vois apparaître en compagnie d'un homme de loi qui vous apporte des millions et encore des millions.

— Ah ! bien, dit Jenny avec un pâle sourire, qu'il vienne vite alors. Mais, pour le moment, je ne vais pas bâtir des châteaux là-dessus...

— Miss Jenny Dills ? demanda une voix d'homme dans le corridor, c'est bien ici, je suppose ?

On entendit la petite bonne se confondre en explications, puis Mrs. Bubson ouvrit la porte de la salle à manger et demanda qui était là.

Il faisait assez sombre, car la nuit était tombée très vite et un peu de brouillard était venu en rescousse à l'obscurité de Londres : mais Mrs. Bubson vit très bien une haute et sombre silhouette se profiler sur le fond encore clair du vestibule.

— Vous demandez Miss Jenny Dills ? demanda-t-elle avec curiosité ; elle habite ici, en effet. Qui puis-je annoncer ?

— C'est de la part de Wegg & Conwell, solicitors dans London Wall. Nous avons une communication urgente à lui faire. Pourrait-elle me suivre sur-le-champ ?

— Ciel, c'est au sujet des millions ? demanda la logeuse.

L'homme sursauta, du moins Mrs. Bubson crut-elle le constater.

— Quels millions ? demanda-t-il d'une voix saccadée.

— Voilà : on vient de voir cela dans les cartes et...

— Ah ! dit l'homme, quelle bonne blague, mais vous me feriez bien plaisir en appelant Miss Dills.

Mrs. Bubson, qui brûlait d'envie d'en apprendre plus long, invita le visiteur à entrer dans la salle à manger – ce qu'il déclina poliment.

— Je n'ai pas une minute à perdre, dit-il ; nos bureaux ferment dans une demi-heure et nous avons encore quelques formalités à remplir ce soir-même.

Sur ces entrefaites, Miss Jenny rentra.

Elle rejoignit le visiteur dans le hall et les deux commères l'entendirent s'entretenir à voix basse : puis la jeune fille revint prendre son chapeau et son manteau.

Mrs. Bubson remarqua qu'elle avait un air bien perplexe mais elle n'osa la questionner plus avant.

— A tout à l'heure, dit Jenny en se rhabillant prestement, le monsieur a son auto et promet de me ramener immédiatement.

La logeuse et Miss Crummond coururent à la porte et virent s'éloigner une belle voiture de maître.

Une heure se passa, puis deux... La bonne femme devenait inquiète.

A minuit, Jenny n'était pas revenue.

— Refaites donc les cartes, conseilla Miss Crummond qui avait décidé de lui tenir compagnie pendant l'attente.

Le conseil était bon ; mais à peine les cartons multicolores couvrirent-ils la table que les deux vieilles amies poussèrent un cri de terreur : le signe du danger de mort venait d'apparaître au-dessus de Jenny la blonde !

— Courez donc au téléphone du coin, conseilla Miss Crummond, et demandez à la police de se mettre en communication avec Wegg & Conwell, solicitors ; j'ai bien retenu leur nom.

Mrs. Bubson ne fit qu'un bond jusqu'à la cabine publique, et la réponse lui parvint bientôt. Elle était angoissante.

— Wegg & Conwell, solicitors dans London Wall, dites-vous ? Absolument inconnus. La jeune fille est tombée aux mains d'un filou. Nous avisons Scotland Yard. Tenez-vous à la disposition de la police.

La nouvelle de la disparition et de l'enlèvement probable de la jeune couturière avait d'autant plus ému la police londonienne, qu'en ces moments une véritable plaie venait de s'abattre sur l'Angleterre. La traite des blanches.

Toute la police du Royaume-Uni était sur la brèche, car depuis des semaines de nombreuses jeunes filles avaient été enlevées.

Certes, d'obscurs comparses étaient tombés aux mains des hommes de Scotland Yard, et d'autres avaient été sommairement exécutés par une foule en furie, mais l'organisation mère échappait encore aux recherches policières.

Les meilleurs détectives avaient été mandés et chargés de mission : ainsi retrouvons-nous Harry Dickson prêt à s'atteler à la besogne.

Au moment où le coup de téléphone de Mrs. Bubson fut transmis à Scotland Yard, il s'apprêtait à en quitter les bureaux.

— Vous entendez, Mr. Dickson ? s'écria le superintendant Goodfield, un nouveau cas, dans Market Street, à Bermondsey : une jeune fille enlevée sous un prétexte fallacieux par un filou.

— Ne lui laissons pas gagner du temps, dit le détective ; faites avancer l'automobile, Goodfield, nous allons immédiatement sur place.

Arrivés chez la logeuse, ils trouvèrent celle-ci en larmes et bien effrayée de savoir que la bande des trafiquants de chair humaine avait jeté son sinistre dévolu sur une de ses pensionnaires.

— Avez-vous un portrait de la jeune fille, madame ? demanda Harry Dickson.

— Voulez-vous vous donner la peine de monter dans sa

chambre ? Vous y trouverez le portrait et puis d'autres aussi... Que sais-je moi. Oh ! ma pauvre tête, se lamenta la logeuse.

L'offre était bonne. Harry Dickson et Goodfield entrèrent bientôt dans une coquette chambre de jeune fille, meublée simplement mais avec beaucoup de goût, et même un peu de raffinement.

Harry Dickson en fit mentalement la remarque en se penchant sur un beau portrait de jeune fille, enchâssé dans un cadre artistement ciselé.

— Belle tête, intelligente... Un peu aristocratique même, murmura-t-il, et qui semble m'être vaguement connue. Une ressemblance ? Peut-être...

Goodfield, qui venait de fouiller indiscrètement dans une boîte à ouvrage, en tira un autre portrait qu'il examina d'un œil critique.

— Son fiancé ? Ou quelque amoureux sans doute ? demanda-t-il.

Mrs. Bubson se dressa sur ses ergots.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur de la police ! Miss Jenny Dills est une jeune fille distinguée et rangée, et je ne me tromperais pas fort en prétendant qu'elle se destinait à un pieux célibat... A moins que cette fortune...

— De quelle fortune parlez-vous ? demanda brusquement Harry Dickson.

— Mais..., balbutia la logeuse un peu contrite, je l'ai vu dans les cartes.

— Sornettes, gronda Goodfield d'une voix mécontente.

— Non, dit doucement Harry Dickson en lui pinçant le bras, regardez mieux que cela le portrait que vous tenez en main.

— Il ne me dit rien, avoua le superintendant.

— Faudra vous rafraîchir la mémoire à l'aide des albums photographiques du Yard, mon ami, répliqua Dickson avec un accent de reproche.

Goodfield prêta une plus grande attention au portrait.

C'était une photographie qui devait dater de plusieurs années, mais elle était déteinte comme si des larmes ou des baisers s'y étaient souvent posés en des heures de solitude et de détresse.

— Tudieu ! dit tout à coup le policier d'une voix émue, je rêve ou bien c'est...

— Vous l'avez, dit ironiquement le détective, et si vous pouviez trouver l'original cela vous vaudrait un nombre respectable de millions.

— Jack Kairn !

— Lui-même, Good, mon ami ; le grand coureur d'aventures des îles du Sud qui découvrit les fantastiques mines d'or et d'émeraudes des îles Farah, dont le compte en banque en Angleterre, en Australie et en Amérique se monte à quelque cinquante millions de dollars. Qui

disparut brusquement et que ses banquiers recherchent en promettant la forte somme.

— Mais que vient faire ce portrait dans cette chambre de jeune fille ? demanda Goodfield.

— Comparez-le avec le portrait de Miss Jenny Dills, Good, fut la réponse.

Le brave policier obéit, et il ne lui fallut pas un examen bien approfondi avant de pousser une exclamation stupéfaite.

— Ce qu'ils se ressemblent, ces deux-là !

— Cela explique peut-être l'enlèvement de Miss Jenny, observa rêveusement le détective. Fouillez donc un peu plus avant dans cette boîte à ouvrage, Goodfield, peut-être qu'elle aura encore quelque chose à nous apprendre.

Le superintendant en retira quelques papiers d'identité qu'il parcourut.

— Jenny Dills, fille de Martha Dills, décédée, et de père inconnu. Hm... Ce n'est pas beaucoup...

— Au contraire, beaucoup..., dit sèchement Harry Dickson.

Un carillon frénétique éveilla tout à coup l'humble maison de Mrs. Bubson, et deux policemen de Scotland Yard firent une entrée intempestive.

— Mr. Dickson, Mr. Goodfield ! Tout à l'heure, une sorte de fou est venu éveiller tout le Yark. Il a promis des millions à tort et à travers comme si c'étaient des pièces d'un penny. Enfin, on l'a pris dans la voiture pour vous l'amener, car malgré son drôle d'accoutrement, il paraissait sincère. Il dit qu'il est...

Ils n'achevèrent pas, car la porte fut poussée par un homme hâve et en vêtements déchirés.

— Où sont les détectives qui s'en occupent ? demanda-t-il d'une voix angoissée.

— Bonjour, ou plutôt bonne nuit, Mr. Kairn, dit doucement Harry Dickson en tendant la main à l'étrange bonhomme.

— Alors, c'est bien lui ! s'écrièrent les agents de police.

— Ma fille ! s'écria Kairn, où est-elle ? Suis-je arrivé trop tard ?

Il vit tout à coup les figures attristées autour de lui.

— Trop tard ! gémit-il, elle est déjà aux mains des maudits !

Harry Dickson le prit doucement par le bras.

— Je crois que vous aurez bien des choses à nous raconter, Mr. Kairn, dit-il. Venez, je pense aussi pouvoir vous être utile à quelque chose. Permettez-moi de me présenter à vous : je suis Harry Dickson.

Ici, le lecteur trouvera le récit de Jack Kairn que nous avons emprunté aux annales du célèbre détective Harry Dickson :

Je me nomme John Kairn-Haltonville et suis de noble souche. J'ai

épousé clandestinement une jeune ouvrière, Martha Dills, que j'ai quittée par la suite dans un moment de mésentente. Notre enfant naquit après mon départ, et c'est par esprit de vengeance que Martha a fait figurer sur les registres d'état civil le triste et injurieux « née de père inconnu ».

Martha est morte dans le chagrin et presque dans le besoin. Elle a beaucoup à me pardonner.

Je suis parti au loin, pauvre... Pendant des années, j'ai lutté dans les plus affreuses jungles du Sud, à la recherche de la fortune. Vous savez comment je l'ai conquise.

Il y a quelques années, j'ai annoncé mon retour en Europe.

J'y suis arrivé en effet, mais pas plus loin que Lisbonne. A cette escale, je disparus. C'est-à-dire que je suis tombé au pouvoir d'inconnus qui tentèrent par tous les moyens de m'enlever ma fortune. Mes banquiers firent des recherches vaines, vous devez le savoir.

J'étais emmené en captivité... Où ? Je ne le sais ! Par qui ?... Je n'en sais rien non plus !

J'ai fait un voyage en mer, cela je m'en souviens. Puis j'ai été endormi et emmené à terre. Je me suis éveillé dans une véritable prison. Oui, avec des murs épais et des cellules, des corridors silencieux et des gardiens ! Une terrible prison cellulaire, sans bruit et où je ne voyais de temps à autre que des cipiers silencieux. J'y suis resté longtemps. Puis j'ai reçu la visite d'hommes masqués qui voulaient me rendre la liberté à une bien curieuse condition.

Je devais léguer toute ma fortune à ma fille Miss Jenny Dills...

J'étais bien d'accord à ce sujet, car mes singuliers geôliers me donnèrent toutes les preuves désirables de l'existence de ma fille.

Mais ce legs ne se ferait qu'au cas où Jenny épouserait un certain Carsen Harland...

Cette fois, je n'y étais plus ! Retrouver ma fille et la jeter dans les bras d'un inconnu, d'un redoutable coureur de dot sans doute...

J'ai refusé. On m'a laissé tranquille pendant tout un temps, puis on est revenu à la charge. On me laisserait en liberté le jour où Jenny épouserait Carsen Harland.

Je décidai de ruser et j'ai feint d'hésiter. Puis j'ai posé mes conditions à mon tour. J'ai exigé de rentrer en Angleterre.

— Qui vous dit que vous n'y êtes pas ? me demanda un des hommes masqués.

— Mon petit doigt, répondis-je avec effronterie, et puis si je dis Angleterre, je sous-entends Londres.

Mes bourreaux parurent hésiter à leur tour ; enfin l'un d'eux déclara que cela pourrait se faire.

Je me suis réveillé dans une cabine de bateau qui roulait et tanguait fort.

Impossible de voir au-dehors : les hublots avaient été obturés

soigneusement.

Le voyage prit environ cinq journées entières, puis un des bonshommes masqués m'avertit que nous étions dans l'estuaire de la Tamise.

— Vous signerez votre engagement à Londres même, dit-il ; vous reverrez votre fille et vous ferez la connaissance de votre gendre.

« Cousu de fil blanc, me dis-je, si je signe pareille sottise, je mettrai ma fille en grand danger de mort ». Je croyais avoir affaire à des hommes plus adroits.

Le bateau devait être amarré à quelque quai, car j'entendais les lointains bruits des ports. A bord, il n'y avait pas signe de vie. D'où j'ai conclu qu'il devait être déserté par la plus grande partie de son équipage.

J'étais servi par un des gardiens de la prison cellulaire, un homme sombre et taciturne, que je prenais pour un mulâtre.

Hier soir, il est venu comme de coutume m'apporter un pauvre brouet, et vérifier mes chaînes, car j'étais mis aux fers comme un criminel.

Mais j'avais pris mes précautions : les chaînes du bord n'étaient pas des plus solides et j'étais parvenu à les desceller de la paroi de bois du bateau.

Mon gardien est entré sans penser à mal. Il a déposé la gamelle fumante sur le plancher et s'est approché de moi.

Aussitôt, je lui ai donné un tel coup sur la tête avec le cercle de fer qui entourait mon poignet droit qu'il s'écroula sans demander son reste. Je crois que je lui ai défoncé proprement le crâne.

J'étais libre. Je ne fis qu'un bond jusqu'au pont qui, comme je l'avais présumé, était désert. J'ai pris pourtant le temps de lire le nom du navire, en l'occurrence un petit yacht très bien construit d'une soixantaine de tonnes. Sur l'étambot, j'ai pu lire Stella...

Il était amarré à un quai de Wapping. J'ai sauté dans un taxi et me suis fait conduire à Scotland Yard.

NOTES DE HARRY DICKSON

Pendant que Mr. Kairn s'enfuyait, on enlevait sa fille.

De retour au bateau, les forbans se sont hâtés de reprendre la mer.

Renseignements pris aux bureaux maritimes ; le Stella, capitaine Peterssen, venait de Copenhague. Cela est faux.

Aucun yacht de ce nom n'a quitté le Danemark.

La description du petit navire correspond plutôt à celui d'un yacht de plaisance, Gouden Tulp, battant pavillon hollandais et volé, il y a quelques semaines, à Flessinghe, dans des circonstances encore mystérieuses.

Deux contre-torpilleurs ont été lancés à sa recherche...

Cette recherche n'a pas duré longtemps.

Le yacht a été retrouvé, abandonné au large des Downs.

Tout me semble prouver que le petit navire, outre le prisonnier Mr. Kairn, devait comporter quatre hommes d'équipage.

Une des couchettes, la plus humble, était copieusement tachée de sang ; ce devait être celle de l'homme blessé par Jack Kairn.

Mais les trois autres couchettes ont été rallongées par des moyens de fortune, et, dans le désarroi du départ, laissées telles quelles. Conclusion : les trois occupants devaient être de véritables géants.

Pourtant Kairn n'a pas eu l'impression qu'il parlait à des hommes très grands, lors des visites dans sa prison. Mais ils marchaient courbés, les épaules, très voûtées. Par conséquent, ils dissimulaient leur taille.

Pas de trace de résidence d'une jeune fille à bord.

Miss Jenny a dû être menée en captivité par voie de terre.

Un ou deux des inconnus ont conduit le yacht, hors de la Tamise pour l'abandonner ensuite, — ce qui était chose aisée.

Tout cela se présente sous des dehors assez grossiers et même inhabiles.

La recherche du romanesque : séquestration dans une bâtisse aux aspects de prison. Le coup de l'héritage : tout semble manigancé par des criminels d'un autre siècle et s'inspirant d'une littérature périmée et rancie.

Tâchons de retrouver Miss Jenny Kairn-Haltonville et le principal sera fait.

Telles sont les premières notes du détective concernant l'affaire Kairn. Mais empressons-nous d'ajouter que, trois mois plus tard, on n'avait pas fait un pas de plus dans la recherche de la disparue.

2. Carsen Harland

C'est alors que l'affaire rebondit d'une manière complètement inattendue.

Un matin, un pauvre diable mourant de faim et tremblant de fièvre se présenta à l'hôpital de Paddington.

Le médecin de service diagnostiqua une violente fièvre paludéenne non sans danger et ordonna son isolement.

A peine fut-il admis que son mal empira : l'homme ne connut presque plus un instant de lucidité. Au cours de ses longues crises de délire, le malade murmurait un nom : Carsen Harland, que le service d'administration transmit à la police pour plus amples renseignements.

Le nom rappela très vaguement quelque chose à l'officier de police qui reçut la note administrative et il la transmit à Goodfield, le superintendant.

Ce fut la cause d'une irruption un peu bruyante de ce brave homme dans le home de Baker Street.

— Carsen Harland, le problématique fiancé de Miss Jenny Kairn est retrouvé.

— Racontez-nous cela, Good ! demanda avidement le détective.

Mais Goodfield ne savait pas grand-chose et résolut de suivre son ami à l'hôpital de Paddington.

Auparavant, Mr. Kairn-Haltonville fut appelé au téléphone et invité à se joindre à eux.

Le multimillionnaire habitait un magnifique immeuble dans le West End, où il passait ses journées à s'attrister sur le sort de sa fille, à ordonner des recherches, les unes aussi stériles que les autres, hélas.

Une luxueuse automobile eut tôt fait de l'amener à Baker Street.

Goodfield et Harry Dickson y prirent place et se firent conduire sur-le-champ à Paddington, où on les admit immédiatement au chevet du mystérieux malade.

C'était un homme jeune encore, ayant à peine dépassé la trentaine, mais dont le corps et les forces semblaient avoir été soumis aux dures épreuves de la misère.

Il dormait au moment où les trois hommes s'approchèrent de son lit, mais l'infirmier de service affirma que son sommeil se faisait plus léger et que sans nul doute, il se réveillerait sous peu et aurait peut-être quelques rares instants de lucidité.

Harry Dickson écarta un peu la chemise entrebâillée du malade.

— Un marin, dit-il en indiquant quelques menus tatouages sur la poitrine du patient.

On y voyait en effet des ancres, des cordages lovés, une esquisse de mâts et de vergues représentant vaguement un schooner aux voiles carguées.

Le détective prit sa loupe et examina attentivement le dessin.

— Il me semble y lire un nom, dit-il, voyez vous-même, Goodfield.

— « Good... », lut le policier, tenez c'est presque mon nom ; en tout cas, c'en est la moitié. Je ne puis déchiffrer le reste.

— J'opte pour « Hope », dit Harry Dickson.

Il se pencha vers l'oreille du malade et, à plusieurs reprises, prononça, en articulant très nettement les syllabes, le nom de « Good Hope ».

L'homme resta inerte, puis dans son sommeil il parut s'agiter et, à la fin, un murmure indistinct sortit de ses lèvres.

— « Good Hope », « Good Hope », continua à prononcer le détective.

— « Good Hope », hoqueta le patient à son tour, « Good Hope », Liverpool... sale raffiot.

— Et d'un ! dit Harry Dickson avec une visible satisfaction. Courez donc vivement au téléphone, Goodfield, demandez le bureau spécial du port et des renseignements sur le bateau *Good Hope* et un de ses anciens hommes d'équipage du nom de Carsen Harland.

En Angleterre, les bureaux de renseignements de marine sont les modèles du genre, et Goodfield eut tôt fait de mettre ce service en branle.

— Attendez donc, lui répondit-on au bout du fil. Le *Good Hope*..., il y a pas mal de bateaux de ce nom, et même à Liverpool. Tout de même, cela délimite le champ des recherches. Oh, là... là... Je crois que nous y sommes. Comment s'appelle le particulier en question ? Carsen Harland ? En effet, un pareil bonhomme était à bord du *Good Hope*.

— Eh bien, et ce *Good Hope* lui-même ? s'impatienta Goodfield devant la faconde de l'invisible bavard.

— Perdu corps et biens dans le North Minch, il y a six semaines.

— Avec Carsen Harland à bord ?

— Sans aucun doute.

— Et quels étaient les autres hommes d'équipage, je vous prie ?

— Les trois propriétaires du bateau : les frères Lescrew, d'étranges lascars, dont Dieu, mais je crois plutôt le diable, a les âmes.

— Sont-ils bien morts ?

— Et dûment enterrés, car la mer a rendu les cadavres des frères Lescrew, mais non celui de leur domestique, Carsen Harland, qui n'est

porté sur les rôles de marine que comme « disparu » et non comme mort.

Goodfield prit congé de son interlocuteur en promettant de revenir à charge pour de plus amples renseignements.

Il alla retrouver Dickson dans la salle d'hôpital et le vit toujours penché sur le malade.

— N'a-t-il plus rien dit ? demanda le superintendant.

Le détective secoua la tête.

— Muet comme une carpe depuis que vous êtes allé téléphoner. Quelle nouvelle nous apportez-vous, Good ?

— Attendez, répondit le policier en prenant un air important.

Il s'approcha du patient et lui souffla à l'oreille.

— Et comment vont ces braves frères Lescrow ?

L'effet fut prodigieux.

— Lescrow ! Les maudits ! Seigneur, ayez pitié de moi ! Je ne veux pas retourner à Heywood ! Je ne veux pas revoir la prison ! Je ne veux pas de votre jeune fille ! Laissez-la partir !

Jack Kairn poussa un gémissement et se tordit convulsivement les mains.

— La jeune fille, dites-vous. Carsen Harland, parlez ! Je vous ferai riche. Mais parlez donc.

Le malade ne l'entendait pas ; il continuait à divaguer, les yeux hagards, perdus dans une vision lointaine.

— Ils sont maudits ! Ils ne sont plus vivants ! Ils sont morts ! Pourquoi Dieu a-t-il permis à des damnés de revenir sur terre ? Pourquoi martyriser une pauvre jeune fille ? Je ne veux pas revenir à Heywood ! Attention aux mains de fer qui tuent tout sans qu'on les voit !

Un médecin de service, petit vieillard rubicond et jovial, faisait sa tournée d'un pas menu de souris. Il s'arrêta devant le lit de Carsen Harland et secoua la tête d'un air de profonde pitié.

— Etes-vous de ses amis, messieurs ? demanda-t-il.

En quelques mots, Harry Dickson le mit au courant de la situation.

— Vous venez de me fournir une explication que je recherchais. Cet homme a dû être détenu pendant un temps fort long, des années, peut-être, et soumis pendant ce temps à un régime très sévère. Son état d'épuisement est des plus inquiétant, mais on aurait pu l'en tirer sans cette diablerie de fièvre paludéenne.

— Ce qui me fait conclure que l'endroit où il a été détenu doit être proche de marais dangereux, Dartmoor peut-être, opina Dickson.

— Très juste, répartit le médecin, mais non pas à Dartmoor où le climat n'est plus aussi insalubre depuis les assèchements progressifs des terrains humides.

Harry Dickson remercia le vieux praticien.

— Je suis content de vous l'entendre dire. En effet, ce n'est pas à Dartmoor que ce malheureux a dû être interné.

— Et n'oubliez pas que les pénitenciers situés dans des endroits malsains ont été désaffectés depuis bientôt dix ans, ajouta Goodfield.

Kairn intervint à son tour.

— En supposant que ce malade ait été enfermé dans l'étrange geôle qui fut la mienne pendant trois ans, je dois vous avouer que rien ne m'a permis de supposer qu'elle se trouvait aux environs d'un marécage.

Le docteur, assis au chevet du patient, hochait pensivement sa tête blanche :

— Je crois que vous venez d'entendre les dernières paroles de cet infortuné, messieurs, dit-il ; le pouls est devenu brusquement d'une extrême faiblesse. Oh là ! là !... Il tourne de l'œil, je crois.

Carsen Harland entra dans l'agonie.

Quand ils se furent éloignés, le front sombre, tout à leurs lugubres pensées, Harry Dickson et ses compagnons prirent rendez-vous pour le soir même, afin d'élaborer un plan de combat.

Goodfield reçut pour consigne de compléter ses renseignements sur le *Good Hope*, Harland et les frères Lescrow.

Tom Wills, l'élève du détective Harry Dickson, envoyé en mission sur le continent, était attendu dans l'après-midi, et sa collaboration pourrait être précieuse.

Harry Dickson passa une partie de la journée à compulser des cahiers de notes, des atlas militaires et à donner des coups de téléphone.

Quand Goodfield et Jack Kairn le retrouvèrent, il n'avait pas l'air mécontent.

— Tous les débuts ne sont pas sensationnels en pareille affaire, dit-il. A tout édifice, il faut une base de pierres solides.

» J'ai trouvé jusqu'ici neuf bourgades et lieux champêtres dénommés Heywood.

» Le téléphone m'a appris qu'aucun d'eux ne répond à celui dont Carsen Harland a parlé, du moins à première vue. Cela ne signifie pas que je désespère de trouver le bon, loin de là, mais auparavant, je désire laisser parler notre ami Goodfield qui a dû glaner des renseignements importants au sujet des frères Lescrow.

— Pensez-vous, s'écria le policier. Voici tout ce que j'ai pu attraper comme renseignements supplémentaires. Les frères Lescrow étaient des architectes-entrepreneurs de Liverpool, ruinés par leurs successives folies. Ils bâtissaient des maisons, qui, une fois achevées, ne possédaient pas d'escaliers ! D'autres, qui possédaient des chambres sans fenêtres, d'autres encore qui ne reçurent qu'une partie de leur

toiture !

» On les considéra d'abord comme des excentriques, ensuite comme des fous.

» Ils cherchèrent fortune par tous les moyens imaginables, et les plus sots d'abord !

» A la fin, ils firent l'acquisition d'un vieux raffiot, le *Good Hope*.

» A son bord, aidés par deux hommes d'équipage pour la manœuvre, ils parcouraient la mer d'Irlande à la recherche de... trésors plus ou moins imaginaires.

» Seul un de ces hommes d'équipage, Carsen Harland, était connu des autorités maritimes. C'était un matelot d'origine danoise, d'une réputation douteuse.

» Son signalement correspond d'ailleurs à l'homme qui vient de mourir à l'hôpital.

— Ainsi le pauvre diable est décédé ? murmura Dickson.

— On vient de me l'apprendre, au moment où je m'apprêtais à quitter Scotland Yard.

— Passons hélas à l'autre page du livre de la vie ! Ensuite ?

— Ce que vous saviez déjà : le *Good Hope* perdu, il y a six semaines, et les cadavres des frères Lescrew portés en terre sainte d'Irlande.

— Mais si ce sont eux mes anciens geôliers et les ravisseurs de ma fille, et s'ils sont morts..., gémit Jack Kairn.

Harry Dickson était resté songeur.

— Irlande... Irlande, murmura-t-il à plusieurs reprises. Quel est le lieu d'inhumation de ces trois marins de fortune ?

— Une infime bourgade du nom de Caltrop.

— Ils sont morts ! Peut-être que ma fille était à bord du *Good Hope*..., pensa à haute voix le malheureux père de Jenny.

— Le fait est qu'ils n'ont rien fait pour vous soutirer de l'argent depuis qu'ils détiennent votre fille, répondit Goodfield, et ce n'est pas la façon de faire des maîtres chanteurs ordinaires.

— Comme si c'était la manière de faire des architectes-entrepreneurs de bâtir des maisons sans escaliers ni toits, intervint Harry Dickson.

— Mr. Dickson, on dirait que vous savez quelque chose qui vous permet d'espérer encore ? demanda Jack Kairn.

— Savoir ? Non, cela serait trop prétendre. Supposer, c'est autre chose. Souvenez-vous de l'étrange parole de Carsen Harland : « Pourquoi Dieu a-t-il permis à des damnés de revenir sur terre ? »

» Que faut-il en conclure ?

» Que Carsen Harland, comme tout le monde, a cru à la mort des trois frères, et puis qu'il les a revus... vivants. Qu'ils l'ont repris, châtié... Qu'il s'est enfui hors de leur puissance pour venir s'échouer à

Londres.

— Dieu vous écoute, Mr. Dickson ! s'écria Kairn-Haltonville. Ah ! ne perdez plus de temps pour continuer les recherches.

— Nous allons faire une visite à Caltrop et à son cimetière marin, déclara Harry Dickson. J'espère que mon élève, Tom Wills, ne se fera pas attendre, car j'ai besoin de son concours dans cette affaire.

Goodfield reprit la parole.

— Au département de la Justice, je me suis renseigné au sujet des prisons désaffectées, situées dans les lieux malsains. Toutes ont été démolies ou transformées en bâtiments industriels. L'une d'elles, la petite prison cellulaire de Westbridge, près de Bradfort, a été achetée par un scénariste américain qui, après l'avoir fait démolir, l'a expédiée pierre par pierre dans son pays, où il l'a fait reconstruire pour y tourner des films.

— Notons cela en passant, remarqua le détective. Puis il consulta sa montre.

— Ce diable de Tom qui n'arrive pas !

On frappa à la porte. C'était Mrs. Crown qui apportait une lettre express.

Pris d'une étrange appréhension, Harry Dickson déchira l'enveloppe et poussa une exclamation de colère.

— Lisez ! dit-il d'une voix sombre ; cette fois-ci, l'ennemi vient de passer résolument à l'action.

Jack Kairn ! Harry Dickson ! Goodfield ! Etes-vous disposés à échanger la fille contre fortune entière ? Vous avez un mois pour réfléchir ; après quoi, elle sera condamnée à rester pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Et vous, Dickson ? Etes-vous décidé à ne plus vous occuper de cette affaire, sinon votre élève Tom Wills subira le même sort.

Car Tom Wills est depuis hier en notre pouvoir.

Quant à vous, superintendant Goodfield, ordonnez l'autopsie du cadavre de Carsen Harland, devenu trop bavard. Vous arriverez ainsi à connaître de quoi nous nous sommes servis pour le faire taire définitivement.

Les trois maudits.

3. Le premier repaire

Caltrop est une minuscule bourgade de pêcheurs sur la côte est de l'Irlande. Elle compte à peine trente feux, groupés autour d'une maison aux apparences un peu plus cossues que les autres et appartenant au maire.

Ce dernier fut fort étonné de voir une automobile, venant de Belfast, se frayer un chemin par les landes boueuses, qui servent d'hinterland à Caltrop, et stopper devant sa demeure.

Deux gentlemen en descendirent et, sans autre forme de procès, s'installèrent près du feu de tourbe qui rougeoyait faiblement dans l'âtre.

— Vous êtes le maire de cette bourgade et vous vous appelez O'Neil, dit le plus grand des deux, un homme grand et maigre à la figure sévère.

— Vous ne vous trompez pas, répondit le chef de la bourgade, et qui êtes-vous ?

— Voici une lettre du secrétaire du Vice-Roi, qui vous édifiera à ce sujet, répondit le visiteur d'une voix brève.

Le maire se gratta l'oreille et se sentit devenir vaguement inquiet.

— Une mission de police ? Pourtant tout est calme à Caltrop ! Les gens y sont si pauvres et ne songent ni à la révolte ni même à la contrebande.

— Mais leur maire est un menteur ! tonna Harry Dickson.

— Sir ! Comment osez-vous..., balbutia O'Neil.

— Et un faussaire !

Sur le coup, le maire perdit la tête.

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire ! hurla-t-il avec désespoir.

— Un fonctionnaire qui vole le fisc ! Voyons, O'Neil, comment se fait-il que vous avez un petit compte bien rondelet à la banque du Midland, à Londres ?

Le maire se laissa choir sur une chaise et ne répondit pas.

— Je ne suis pas venu pour vous faire des ennuis personnels, O'Neil, poursuivit le détective d'un air plus conciliant, mais pour vous prier de bien vouloir faire ouvrir la tombe des frères Lescrew...

O'Neil poussa un cri sauvage.

— Vous savez tout ! Pourquoi me torturer alors ? Je suis prêt à

tout vous dire et aussi à rendre ce que j'ai reçu...

— Inutile ! Je vais même vous exonérer de la fastidieuse besogne d'ouvrir un tombeau vide ; mais à condition que vous me racontiez tout ce que vous savez sur ces trois maudits.

— Maudits ! Vous le dites bien, sir, car pour se conduire comme ils l'ont fait, il faut être apparenté aux damnés de l'enfer.

» Je ne vais rien vous cacher.

» Il y a sept ou huit ans, je les ai vus pour la première fois. Ils débarquaient d'un bateau qui restait ancré dans notre petite rade.

» — La commune a-t-elle des terres à vendre ? fut leur première demande.

» De la terre, nous en avons certes, mais à vendre ! Ce n'étaient que de fétides marécages, où quelques pauvres îlots sablonneux émergeaient par-ci par-là. Mais les étrangers – ils étaient trois – exprimèrent le désir de les voir.

» Enfin, ils arrêtaient leur choix sur une petite lande abritée derrière une haute colline boisée.

» — Nous l'achetons, dirent-ils, pour y construire un château à notre guise. Nous aimons le calme et la solitude et nous voulons y vivre comme dans une île inhabitée. Vous est-il possible de ne pas parler de notre établissement en ces lieux ?

» — Je veux consulter mes administrés, ai-je dit prudemment.

» Ils y consentirent. Quand les pêcheurs connurent cette aubaine, ils ne se tinrent plus de joie, car nous vivons sous un véritable régime de communauté, et, à la vente des terrains communaux, le prix payé doit être réparti entre les habitants de Caltrop.

» Les étrangers achetèrent donc Black Sand, et payèrent un prix convenable. Depuis, leur bateau est arrivé régulièrement chargé de matériel de construction. Nos pêcheurs ont aidé à son déchargement et à son transport, et ils ont été honnêtement récompensés.

Le maire de Caltrop fit une pause ; Harry Dickson lui demanda non sans impatience :

— Et le château ? Parlez-moi de ce château ?

Une ombre glissa sur le visage d'O'Neil.

— On y travailla trois ans, peut-être quatre, dit-il.

— Et vos hommes ont travaillé contre bonne rémunération, sans nul doute ?

— Trois d'entre eux seulement, car les trois étrangers ont mis la main à l'ouvrage et se sont montrés infatigables.

— Les trois administrés dont vous voulez parler sont-ils encore de ce village ?

— Morts..., dit sourdement le maire, en mer... Cela arrive dans la vie des pêcheurs.

Harry Dickson le regarda d'un œil sévère.

— Je crois que votre conscience se charge d'un poids plus lourd que je ne me le suis imaginé d'abord, dit-il.

O'Neil se redressa.

— Je crois que vous vous trompez à mon égard, sir, répondit-il avec une lueur de triomphe dans les yeux. Il est vrai que j'ai mal agi en cachant la vente de terrains communaux au chef du district et aux agents du fisc, mais je n'ai rien d'autre à me reprocher. J'ai agi pour le bien de mes administrés, c'est tout. Tout à l'heure, vous avez parlé de la tombe des frères Lescrow ! Vous avez dit qu'elle était vide ! C'est bon, on va l'ouvrir, et cela ne vous prendra pas trop de temps car les corps ne sont pas inhumés à bien grande profondeur.

» Si j'ai parlé de maudits en pensant à ces morts, je vous démontrerai bientôt pourquoi. Voulez-vous me suivre ?

Il y avait un tel revirement dans la manière de faire du maire de Caltrop que le détective eut quelque peine à cacher son étonnement.

Aussitôt, une question se posa à son esprit : « Comment, à une demi-heure d'intervalle, O'Neil avait-il pu passer de la terreur la plus abjecte à la plus saine des assurances ? »

Personne n'était entré dans la maison, et pourtant Harry Dickson eut l'impression *que le changement d'attitude d'O'Neil n'avait pu s'opérer que sous une influence étrangère.*

Harry Dickson réfléchit...

Au cours du premier quart d'heure, O'Neil se tient debout devant l'âtre et pendant ce temps, *il a peur.*

Soudain, il semble changer de manière, mais alors il a changé de position : *il regarde au loin par la fenêtre.*

Pourtant il a jeté, lui aussi, des regards par les vitres, sans rien voir d'autre que la plage déserte et la mer houleuse.

S'il recommençait l'expérience ?

Harry Dickson fit un signe de la main.

— Nous vous suivrons tout à l'heure, O'Neil, mais avant tout je tiens à vous déclarer que « tout ce que vous direz, peut être retenu contre vous ».

— Mais c'est la formule qui précède généralement les arrestations, répliqua le maire sans laisser paraître la moindre émotion. Alors je ne vous dirai plus rien, entendez-vous ?

C'était suffisant : Harry Dickson avait vu !

Il savait tout ce qu'il devait savoir.

Il fit signe à Jack Kairn qui n'avait pas desserré les lèvres.

— Irez-vous voir la tombe des frères Lescrow, sir ? demanda O'Neil.

— Inutile, O'Neil : *je sais à présent qu'ils y sont !*

Parole énigmatique devant laquelle le maire lui-même parut déconcerté.

— Vous désirez voir le château, sans doute ? demanda O'Neil.

— Vous prévenez mon désir, cher monsieur, répondit Harry Dickson avec une nuance d'ironie qui échappa à l'esprit plutôt fruste du maire de Caltrop.

Ils sortirent de la maison.

La bourgade semblait déserte, aucune figure ne se montrait ni aux portes ni aux fenêtres ; pourtant, de légers panaches de fumée s'échappaient des toits bas.

— Les gens d'ici ne sont pas curieux, fit remarquer le détective.

O'Neil se mit à rire, mais ne répondit pas.

— Et le *Good Hope* a sombré au large de Caltrop, s'enquit poliment Dickson.

— Parfaitement, répondit O'Neil avec une insolence non dissimulée.

Le soleil montait au ciel, chassant les brumes ; les trois hommes traversèrent une large bande de dunes sablonneuses et tout à coup ils se trouvèrent devant l'immense région marécageuse qui joint presque la mer d'Irlande aux sources du fleuve Shannon.

Elle s'étendait, verte et trompeuse, entrecoupée de larges étendues liquides qui reflétaient le ciel.

Le maire étendit le bras.

— Ne dirait-on pas de beaux lacs bleus, calmes et clairs, qui rendraient jaloux les lacs d'Ecosse et d'Italie ? Et pourtant ce ne sont que d'horribles marécages. Quatre pouces d'eau à peine sur des gouffres de boues mouvantes et d'algues pourries ! Un homme sur une île perdue au milieu du Pacifique a plus de chance d'en sortir que s'il était relégué sur un de ces îlots sablonneux que vous voyez ici.

— Et pourtant, il s'y trouve un château ! dit Jack Kairn.

O'Neil lui lança un regard sournois.

— Aussi y a-t-il un sentier qui y conduit, mais il faut le connaître.

— Ce que vous semblez savoir, monsieur le maire, dit Harry Dickson.

— Mais oui, puisque je ne fais aucune objection pour vous y conduire. Il est désert et abandonné, à présent. Libre au fisc de le mettre aux enchères si le cœur lui en dit.

— Beau soleil ! Beau soleil ! dit Harry Dickson pour toute réponse.

— Voyez-vous ces arbres et cette colline émergeant des eaux ? demanda O'Neil. Ce sont les Black Sands. Comme vous le voyez, des milles les séparent encore de la bonne terre ferme où nous sommes en ce moment. Allons venez, et surtout ne vous écartez ni à droite ni à gauche du chemin que je parcours.

Un sentier de terre assez dure, ayant à peine une aune de

largeur, serpentait à travers une végétation basse de lentisques et de larges plantes aquatiques.

O'Neil se mit à le parcourir d'un bon pas.

Ici et là, le chemin s'évasait, faisait un tournant brusque, se couvrant même d'un pouce d'eau. Mais le sous-sol restait dur et les pieds ne s'y enfonçaient pas trop.

— Un rempart ne garderait pas mieux l'île de Black Sand, ricana O'Neil.

Au bout d'une heure de marche, les arbres se précisèrent. C'étaient quelques épaisses ormaies, des bouleaux argentés, une théorie de grêles peupliers d'Italie, quelques bas saules marceaux. Tout cela formait une végétation de belle terre ferme et Harry Dickson s'en faisait mentalement la remarque.

— Bientôt, je vous ferai les honneurs d'un beau tapis de gazon, dit le maire.

Le sentier donnait en plein sur une minuscule plage de sable noir.

— C'est ce qui donne le nom aux Black Sands, expliqua O'Neil. Venez maintenant, voici le gazon et bientôt vous verrez le château.

Ils approchèrent de la colline et la contournèrent le long d'une des ormaies.

Et, tout à coup, le château fut devant eux.

Si Harry Dickson et son compagnon s'étaient attendus à quelque apparition fantastique, à une construction due à un esprit malade, ils furent bien déçus.

Le château était certes bâti sur un modèle ancien, mais on en rencontrait de pareils un peu partout en Angleterre et même en Irlande.

Ils gravirent un perron assez haut et le maire ouvrit la large porte qui s'avéra n'être fermée qu'au loquet.

Le hall qui les reçut était petit et très sombre ; une large porte de chêne plein en barrait le fond dans toute sa largeur.

— Entrez, messieurs, invita le maire de Caltrop. Et maintenant, vous comprendrez pourquoi j'ai traité les défunts frères Lescrew de démons.

Il repoussa la porte à deux battants : un jour terne et sinistre reçut les visiteurs. Des ombres maigres s'allongeaient, des formes lourdes se précisaient à peine. Harry Dickson vit une haute herse métallique qu'à l'aide d'un levier latéral O'Neil manœuvrait déjà.

— Une prison ! s'écria le détective.

— Ma prison ! hurla Jack Kairn.

O'Neil haussa les épaules.

— Je ne sais ce que vous voulez prétendre, dit-il avec insouciance, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que ces originaux

avaient disposé l'intérieur de leur Castel sur le modèle d'une prison cellulaire d'Angleterre !

» Je crois même qu'ils se sont servis quelque peu des pierres d'une vieille geôle démolie.

— L'amateur américain se trouve être les frères Lescrew, murmura Harry Dickson. Vraiment, comme on se retrouve.

Jack Kairn inspectait tout ce qui l'entourait avec émotion.

— Voici l'escalier de fer qui conduit à la galerie des cellules ! Voici le cabinet directorial aux fenêtres grillées où j'ai reçu la visite des hommes masqués. Là-bas se trouve la salle de garde où nichait un gardien.

Ils montèrent l'escalier : une longue galerie sur laquelle s'ouvraient une multitude de portes blindées de fer se dessina dans une clarté pénible tombant du haut de hautes verrières dépolies.

— Ma cellule ! s'écria Kairn, et dire que j'ai passé des années là-dedans.

» Là-bas, s'ouvre la porte qui donne sur l'étroit préau-promenoir où, une heure par jour, on me laissait prendre un peu d'air. Ah ! les monstres, que je les tiennne !

— Si vous voulez retrouver une ancienne Sensation, sir, ne vous gênez pas, dit O'Neil avec un large geste d'invite tout en ouvrant la porte de la cellule.

C'était une étroite chambre aux murs peints à la chaux : une unique lucarne, pourvue de lourds barreaux de fer y répandait une sinistre clarté.

Les meubles étaient rares : il y avait un lit de fer, un escabeau scellé à la muraille et deux planches où se trouvaient posés un broc d'eau et une bible.

— O'Neil a raison, dit Harry Dickson en faisant signe à Jack Kairn, rien ne vaut mieux pour sentir la valeur du présent que de se retrouver dans une lamentable situation du passé, mais volontairement et passagèrement.

Le maire de Caltrop sourit et...

A la même minute, le poing de Harry Dickson retomba avec une telle force sur son crâne qu'il s'écroula sur le sol sans articuler un son.

— Vite, Kairn ! ordonna Dickson, entourez-lui la tête d'un drap et trouvez-moi des cordes. En attendant, je lui passe les menottes.

Kairn obéit sans mot dire et, quelques instants après, il arriva avec une belle corde suiffée.

— Je l'ai prise dans la petite salle... heu... Vous savez, dit-il avec un frisson de dégoût... celle où l'on pend.

Harry Dickson eut tôt fait de ligoter son prisonnier.

— Je ne m'attendais pas à cette passe d'armes, dit Jack Kairn.

Le détective s'assit sur le bord du lit de fer, repoussa O'Neil du

pied dans un coin de la cellule et consulta sa montre.

— Il me reste juste le temps de vous donner quelques explications avant de passer à d'autres actes, dit-il.

» Avez-vous remarqué que ce bandit, car c'en est un, a brusquement changé dans sa façon de se conduire avec moi ?

— C'est vrai, mais je n'ai fait cette remarque que tout à fait passagèrement.

— J'ai tenté une expérience ; j'ai allongé l'entretien et bien m'en a pris.

» J'ai vu tout à coup de petites clartés danser sur la plus haute partie de mur opposé aux fenêtres. C'étaient des signaux faits à l'aide d'une glace : un héliographe fonctionnant au-dehors et sans doute à assez bonne distance.

» Le message était transmis en morse et il disait :

» — Menez-les aux tombes de trois pêcheurs...

» Puis, après une seconde d'intervalle :

» — C'est bien entendu. Enfermez-les ensuite dans la cellule de Kairn.

» Je savais donc que O'Neil allait me montrer une tombe « garnie » et qu'il complotait de nous faire prisonniers.

» Et voici ma réponse !

Jack Kairn regarda autour de lui.

— Tout à l'heure, en cherchant la corde, j'ai trouvé tout en ordre dans cette sinistre demeure. Cela ne me paraît pas abandonné du tout. Je puis même vous affirmer que j'ai senti l'odeur de la pipe d'un gardien qui fumait un tabac détestable, durant mon temps de captivité.

Harry Dickson lui jeta un vif regard.

— Cela me donne une idée, Kairn, dit-il en se frottant les mains.

Il se mit à exposer son plan et Jack Kairn l'approuva avec une admiration non dissimulée.

— Je crois que vous parviendrez à tirer nos prisonniers hors de leurs griffes, dit-il avec espoir.

Harry Dickson regarda O'Neil qui bougeait doucement.

— Je n'aurais aucun regret à écraser la tête de cette vipère, dit-il ; pourtant, je désire le traiter avec un peu de mansuétude, tout en l'obligeant au silence.

» Relevez donc la manche à ce fourbe !

Le détective sortit une trousse plate de sa poche, y prit une seringue hypodermique qu'il remplit d'un liquide incolore puisé dans une ampoule.

L'instant d'après, il avait enfoncé la longue aiguille dans le bras d'O'Neil.

Celui-ci eut un soubresaut, grogna et soudain se tint tranquille.

— Il en a pour vingt-quatre heures à ne pas bouger plus qu'une souche, ricana Harry Dickson. Voici une drogue épatante, Kairn, que je tiens de mon ami Bunny Lipton, chef de la police secrète des Indes anglaises. Cela vaut les cabriolets les plus solides et les bâillons les plus hermétiques.

Tout en parlant, le détective s'était mis à ôter les vêtements du captif.

— Il est assez grand et marche un peu voûté, murmura-t-il. Voyons un peu... des favoris d'un roux magnifique, une petite moustache... Très bien.

Harry Dickson ouvrit un compartiment de sa trousse plate, et, au grand étonnement de son ami, en retira nombre de petits objets, qui, déroulés, se trouvèrent gagner fortement en dimension. Une belle perruque rousse et des postiches de la même couleur apparurent bientôt entre les mains du détective.

— Je me suis dit que le roux vif était la couleur presque nationale de l'Irlande, dit-il en riant, et bien m'en a pris.

Sous les yeux émerveillés de Kairn, un second O'Neil naquit sous les postiches et le fard.

— Parfait ! J'ai presque envie de vous casser la figure, Mr. Dickson, tellement la ressemblance est frappante.

— Connaissez-vous par hasard un endroit où ce colis vivant trouverait un abri sûr, pendant quelques heures ?

— Le trou du calorifère, conseilla Kairn ; il s'ouvre au bas de la galerie. Je crois qu'on ne le visitera pas avant l'hiver.

Trois minutes plus tard, O'Neil y dégringolait.

— Et maintenant ? demanda Kairn.

— Je vais vous enfermer dans votre cellule, mon ami. Vous y passerez sans doute quelques heures. Je ne vous empêche pas de hurler et d'appeler Harry Dickson à votre secours. Je vous permets de garder votre revolver, et s'il le faut, de vous en servir.

Tout à coup Kairn dressa l'oreille.

— Ecoutez !

Un lointain son de cloche parvenait à leurs oreilles.

Jack Kairn pâlit.

— C'est à ne pas y croire ! Voilà le signal de relève des gardiens !

La cloche sonnait à de courts intervalles et, tout à coup, une autre lui répondit.

C'était une sonnerie toute spéciale, faisant songer aux tocsins de campagne : trois coups rapides un long silence, puis trois coups encore.

Ce fut Harry Dickson qui blêmit à son tour.

— Kairn ! Quelle est cette abomination ? Le coup de cloche que

vous venez d'entendre, c'est celui qui réglementairement annonce,
dans une prison d'Angleterre, l'exécution d'un condamné à mort !

4. Au pied de l'échafaud

Pendant une longue minute, une muette horreur saisit les deux hommes.

Harry Dickson, le front sombre et plissé, réfléchissait presque avec désespoir.

— Je crois que quelque chose d'affreux se prépare dans l'ombre, gronda-t-il.

L'étrange bâtiment, tout d'abord voué au silence, semblait s'emplir de rumeurs lointaines. C'étaient des glissements, des battements feutrés de portes, des démarches affairées.

Kairn prit Dickson par le bras.

— Il y a une cour centrale dans l'aile droite de la prison, déclara-t-il. Tout à l'heure, en allant chercher la corde dans l'affreuse cabane de mort, j'ai vu que la porte de cette cour était ouverte, ce que je n'avais jamais vu durant ma captivité. Il y a par-là une partie de la geôle que j'ignore complètement. C'est de là que les rumeurs montent à présent, me semble-t-il.

Harry Dickson hésitait encore, quand un bruit de pas pressés se fit alors entendre : une voix puissante se mit à tonner :

— Eh bien, O'Neil, qu'attendez-vous ? Croyez-vous que l'on puisse continuer sans vous ? Au troisième coup de cloche, les détenus vont s'avancer dans la cour et vous devez y être.

— C'est le gardien-chef, je reconnais sa voix, murmura Kairn.

— Je viens, chef, cria Dickson du haut de l'escalier de fer.

— Vous pouvez amener vos deux nouveaux prisonniers dont un est une vieille pratique de la boîte, paraît-il.

— On y va, répondit froidement Dickson.

Les pas du surveillant-chef décrurent dans le lointain.

Croisant les bras sur la poitrine, Harry Dickson resta un moment songeur.

— Nous sommes dans la main de Dieu, Kairn, déclara-t-il d'un ton ferme.

» Je ne sais où nous allons, ni ce que l'on exige de moi. Mais je pressens quelque chose de peu ordinaire. Qu'importe ! Je pense que l'heure est venue de payer de notre personne. Nous ne sommes que deux et... eux, je ne sais combien ? Mais tenez vous-le pour dit : du moment que vous me voyez me servir de mes armes, n'hésitez pas une seconde. Tirez ! par tous les diables, et ne manquez pas un coup de

revolver !

Kairn lui prit la main et la serra avec énergie.

— Plût au ciel que je puisse faire éclater les crânes des bourreaux de ma fille ! gronda-t-il d'une voix farouche.

Ils descendirent l'escalier et se trouvèrent de nouveau dans le hall.

Il était vide, mais, à droite, une porte était ouverte et une herse latérale levée ; un long couloir obscur menait vers une échappée plus claire où l'on voyait des murs de brique et quelques misérables fusains.

Un bruit cadencé de pas résonnait dans le lointain, des coups de sifflet retentirent. Puis des ordres brefs comme à l'exercice...

— Le sort en est jeté, dit Harry Dickson en s'engageant dans le couloir, suivi de Jack Kairn.

Comme ils s'approchaient de la cour, une silhouette surgit d'une encoignure et leur barra la route.

— Le chef ! murmura Kairn.

Un énorme gaillard au visage mafflu, barré d'une formidable moustache noire, vêtu à la façon de la chiourme anglaise, se tenait au milieu du couloir et regarda Kairn d'un air furieux.

— Vous avez l'air de ne pas vous en faire O'Neil, brailla-t-il. Ordinairement, vous y mettez plus d'empressement. Qu'est-ce qui ne va pas ? Il me semble pourtant que vous avez reçu les ordres à temps.

Harry Dickson cligna de l'œil et, imitant parfaitement le parler traînard du maire félon de Caltrop, il riposta :

— A temps, chef... hum, c'est beaucoup dire ! Vous devriez savoir qu'à la dernière minute, les Trois m'ont chargé d'une mission très urgente !

Le chef surveillant se radoucit.

— C'est vrai, c'est vrai, mon vieux, mais faut pas m'en vouloir. Le service, c'est le service, qu'il soit celui de Sa Majesté ou des Trois. Je vois que vous avez parfaitement réussi et que vous nous amenez un vieux bougre de pensionnaire. Et l'autre ?

Harry Dickson secoua la tête.

— C'est une autre histoire, chef, il faudra que je m'explique là-dessus avec les Trois, vous savez bien...

— J'espère qu'il ne vous a pas filé entre les doigts, au moins ? Car il paraît que c'est un démon rudement malin. Mais je vous ai vu entrer avec lui.

— Comme si l'on pouvait s'enfuir d'ici, chef, ricana Dickson, mais je vous le répète, je ne pourrai en référer qu'avec les Trois.

— S'il en est ainsi, je m'incline, répondit l'autre avec respect ; ce n'est pas mes oignons, d'ailleurs, mais je n'aimerais pas qu'un vieux compagnon comme vous ait des difficultés avec les patrons à propos

d'un sale flic !

Dans la cour proche, il y eut un nouveau bruit de pas cadencés, puis une voix brutale qui ordonna de faire halte et front.

— Avancez, O'Neil, dit le chef, puis il se tourna vers Jack Kairn.

— Votre numéro, c'était le A12, vous devez vous en souvenir, eh bien, tel sera de nouveau votre nom, en attendant que vous passiez en jugement pour délit de fuite et crime d'assassinat d'un gardien. Votre compte me paraît bon, A12.

— Pensez donc à celui que vous aurez à régler avec la justice anglaise, bandit, riposta Kairn avec colère.

Le garde-chiourme donna une violente bourrade au révolté.

— Je vais vous montrer votre place dans le rang, A12, de façon à ce que vous ne perdiez rien du spectacle. En ricanant, il se tourna vers Harry Dickson.

— Bonne idée qu'on a eu de monter le joujou dans la cour ; cela fera réfléchir les autres et les rançons vont affluer sans retard.

Ils avaient atteint la cour.

C'était un espace carré entre de hautes murailles de brique rouge ; quelques maigres arbustes croissaient dans un peu de terre meuble au bas des murs.

Une grille latérale s'ouvrait dans une paroi et Harry Dickson regarda avec stupeur le monde qui se pressait devant elle.

De fait, c'était une file d'une quinzaine de détenus, vêtus d'un misérable costume de treillis et coiffés d'un calot malpropre. Leurs mines étaient blêmes, tordues par l'angoisse et la douleur.

Une demi-douzaine de gardiens en uniforme les encadraient, matraque au poing.

Harry Dickson les regarda avec attention, sans toutefois laisser paraître de l'étonnement ou de l'émotion sur son visage.

Il y avait parmi eux des figures qu'il connaissait :

Lewis Milnes, le riche industriel ; Lord Martonville ; Daniel Goldstein, le banquier... Tous des richards disparus depuis plusieurs mois et dont la police cherchait en vain les traces.

Une partie de la lumière jaillit aussitôt dans l'esprit du détective.

Ces malheureux étaient retenus ici par d'immondes bandits ; ils y étaient traités en détenus, martyrisés peut-être, jusqu'au moment où ils seraient mûrs pour payer la plus lourde rançon possible.

Attentivement, il regarda les quinze visages douloureux... Non, Tom Wills n'était pas parmi eux. Que signifiait cela ? Pourtant, c'était bien ici qu'il devait être détenu.

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus avant, car un nouvel ordre venait d'être lancé. La grille s'ouvrit et la sinistre file s'ébranla.

Sous la conduite des gardiens, elle vint se ranger contre un des murs et Jack Kairn dut prendre la file à son tour.

— Front ! commanda le gardien chef.

Les malheureux obéirent comme un seul homme, et tout à coup, Harry Dickson les vit frémir d'horreur.

Il se retourna à son tour et il s'en fallut de peu que son visage ne trahît la même répulsion.

Un échafaud était dressé devant lui.

C'était un haut tréteau peint en noir ; la potence se dressait, grêle et sinistre contre le ciel. La trappe fatale était fermée et le levier de commande encore coincé. Une double échelle menait vers le plancher.

— Vous pourrez bientôt officier, O'Neil, ricana le gardien chef ; je crois qu'on vous amène le client. Montez toujours !

Ainsi O'Neil faisait fonction de bourreau à la prison clandestine !

Harry Dickson le comprit avec horreur ; sans dire un mot, il monta l'échelle.

Son visage était impassible, mais une colère terrible bouillonnait en lui.

Froidement, il fit du regard le tour des geôliers et remarqua leurs mines patibulaires et cruelles.

— Il fera bon placer quelques balles là-dedans, se dit-il, et une joie féroce emplit le cœur du justicier.

— Chef, dit-il à voix basse en faisant signe à son collègue d'approcher.

— Eh bien quoi ? demanda l'autre.

Harry Dickson désigna les autres gardiens.

— Pourquoi ne pas leur avoir donné leurs revolvers ou leurs fusils, demanda-t-il. Si jamais ces lascars de détenus se révoltaient ?

L'homme eut un gros rire.

— Plus souvent ! Il ne faut pas abîmer la marchandise. S'ils crânent, les matraques suffiront ; mais croyez-moi, O'Neil, ils resteront doux comme des moutons !

Harry Dickson approuva.

Il savait ce qu'il voulait savoir : les gardiens n'avaient pas d'armes à feu !

Tout à coup, un long gémissement se leva dans la file des détenus : du fond de la cour, encadrée par deux robustes gardiens, une mince forme noire avançait lentement, revêtue d'une longue cagoule noire, les mains liées sur la poitrine.

— Grâce ! Grâce ! hurlèrent les malheureux. Nous payerons tout ce que vous voudrez ! Mais ne faites pas de mal à cet homme !

— Silence ! hurla le chef. Vous aurez bien besoin de votre argent pour vous-mêmes ! Mais les Trois ont condamné cet homme à la peine de mort pour vous montrer que leur justice est terrible et impitoyable.

Le condamné avançait toujours ; au pied de l'échafaud, il leva

hardiment la tête et ses yeux rencontrèrent ceux du bourreau.

Ses yeux ! Ses yeux !

Harry Dickson aurait pu crier, car derrière les trous ronds de la cagoule, il venait de les reconnaître : c'étaient ceux de Tom Wills !

Le jeune homme avait-il reconnu son maître ? Nul n'aurait pu le dire, mais son regard ne quitta pas celui de Dickson.

— Faites-le monter, commanda le chef.

Le condamné gravit l'échelle à pas lents.

Harry Dickson le saisit par l'épaule et l'attira sur le plancher.

— Faites vite ! ordonna le chef au bas de l'échafaud. Voici le signal.

Une cloche s'était mise à sonner à coups précipités à l'intérieur du sinistre bâtiment.

Tout à coup, le bourreau poussa un juron.

— Et la corde ! Comment vais-je devoir pendre sans corde ?

Ah ! comme il bénissait à présent Jack Kairn qui s'était servi de la corde de la potence pour ligoter le bourreau en personne, O'Neil !

On allait gagner des minutes précieuses.

— C'est à devenir fou, hurla le chef des gardiens ; vous savez bien, O'Neil, que lorsque la cloche achève de sonner le condamné doit être mort ! Dépêchez-vous !

— Sans corde ? Attendez, j'ai ce qu'il me faut !

D'une main preste, il se mit à défaire celle qui liait les mains de Tom Wills et lui entourait le corps.

— Que faites-vous, O'Neil ? s'écria le chef.

— J'ai trouvé une corde et ne vous occupez pas du reste, cria Dickson.

— Faites vite ! Vous dis-je !

— Ça va ! dit Dickson, puis, se penchant vers Tom, il dit à voix basse.

— Au moment où la corde se défait, je vous donne un revolver : tuez autant de gardiens que vous pourrez !

Le condamné eut un long frémissement, et ce fut sa seule façon de faire connaître qu'il avait reconnu son sauveur et qu'il comprenait.

— A genoux, les détenus ! tonna le chef.

Les malheureux obéirent dans un immense sanglot.

La corde tomba...

— A moi, Kairn ! rugit tout à coup Dickson.

Et brusquement, du haut de l'échafaud, deux puis quatre, puis six coups de feu éclatèrent, auxquels, de la file des prisonniers, une rafale répondit.

— Gardiens bandits ! Rendez-vous ! hurla Harry Dickson.

Au bas de l'échafaud, le gardien chef ne bougeait plus, la première balle du détective l'avait tué net.

En moins de dix secondes, cinq autres geôliers agonisaient au milieu de la cour, tandis que les autres, affolés, levaient les bras en signe de soumission.

Leur sort fut vite réglé car les prisonniers avaient compris que le secours était venu. Ils se ruèrent sur leurs bourreaux, leur arrachèrent leurs matraques et s'en servirent de main de maître.

Harry Dickson dut intervenir à la fin.

— Mes amis, cria-t-il, il faut que vous me gardiez en vie quelques-uns de ces chenapans, car la justice anglaise désire fortement converser avec eux, avant de les envoyer au bagne ou à l'échafaud.

Tom Wills, qui avait jeté au loin l'ignominieuse cagoule, s'était laissé tomber dans les bras de son maître.

Jack Kairn poussa trois hurrahs retentissants.

— Mes amis, je vous présente le grand Harry Dickson et son élève Tom Wills ! hurla-t-il.

Il serait insensé de vouloir décrire la scène d'enthousiasme délirant qui éclata alors entre les murs de la prison clandestine.

5. Le tribunal secret

— Nous n'avons pas de temps à perdre, déclara Harry Dickson. N'oubliez pas que nous avons une double ombre au tableau.

En effet, ils avaient eu beau parcourir la prison, en fouiller le moindre recoin, aucune trace des frères Lescrow, n'avait été découverte, pas plus que celle de la pauvre Jenny Kairn.

Les gardiens faits prisonniers avaient été interrogés, mais c'étaient des brutes, des hommes frustes presque complètement dénués d'intelligence, et l'on s'aperçut vite qu'ils ne savaient rien, ni au sujet de Jenny, ni au sujet des Trois.

Restait O'Neil.

A l'aide d'une piqure produisant un effet contraire à la première, on l'avait tiré de son sommeil.

Dès qu'il se réveilla et qu'il se vit entouré du groupe menaçant des prisonniers, il comprit qu'il avait perdu la partie et il s'y résigna en ricanant.

— J'ai déjà pendu quelques bougres dans ma vie, déclara-t-il, car j'étais l'exécuteur des hautes œuvres de la maison, il est donc juste que je le sois à mon tour. Je suis beau joueur, n'est-ce pas, Harry Dickson ?

— Si vous voulez parler, j'userai de toute mon influence auprès de vos juges pour vous soustraire à la peine capitale.

— Et pourrir toute ma vie à Dartmoor ? Non merci, charitable Dickson, j'aime mieux danser au bout d'une corde, c'est plus vite fini. Ne comptez pas me faire parler.

Du groupe des détenus, Lord Martonville se détacha et vint au-devant du détective.

— Mr. Dickson, permettez-moi de vous montrer quelque chose que jusqu'ici vous n'avez pas découvert dans cette prison.

O'Neil regarda fixement le prisonnier et pâlit, mais il ne souffla mot.

— Certainement, sir, répondit Harry Dickson, montrez-moi le chemin.

— Je désire que tout le monde me suive, demanda le lord, et qu'on emmène cet homme. Je crois bien qu'il se décidera alors.

O'Neil frissonna longuement et toute sa morgue sembla enfuie.

Sans ajouter un mot, Lord Martonville prit le chemin des caves.

Arrivé devant un mur bas, il montra du doigt une niche entre

deux pierres :

— Il y a un bouton de commande là-dedans, dit-il, ce panneau est mobile. Allumez d'abord les lanternes que voilà : elles appartiennent à l'atmosphère du lieu.

Impressionnés malgré eux, Harry Dickson, Tom Wills et Jack Kairn firent ce que le Lord avait demandé. Les lanternes brûlaient d'une lugubre flamme rouge, quand le détective pressa le bouton et que le panneau glissa devant eux, découvrant une nouvelle cave, où dans l'ombre, on distinguait des formes étranges.

— Par le Seigneur ! s'écria Tom Wills, c'est un véritable caveau de torture.

— Oui, dit solennellement Lord Martonville, ici j'ai connu les plus affreux supplices ; certains de mes compagnons d'infortune y ont succombé. Jusqu'ici, j'ai toujours refusé d'accéder aux exigences des misérables qui me détenaient ici, et, à la fin, ils ont eu recours aux supplices les plus infernaux.

Il indiqua O'Neil :

— Et voici l'immonde créature qui appliquait les tortures, tandis que les trois hommes masqués s'installaient ici en spectateurs.

Lord Martonville se tourna vers ses anciens compagnons d'infortune, puis vers les sauveurs.

— Messieurs ! j'apprends que vous recherchez encore un être cher et les grands chefs de cette hideuse bande. Je crois que le bourreau ici présent pourrait vous renseigner s'il voulait. Mais il ne veut pas !

» Très bien ! Pourquoi hésiterions-nous à lui appliquer ces supplices qu'il a tant de fois infligés à des innocents ?

Harry Dickson se passa la main sur le front.

— Messieurs, mes amis, dit-il, la proposition est terrible, mais je n'ai nulle envie de soustraire ce monstre à un châtiment qu'il mérite d'ailleurs. Constituons-nous en tribunal secret. Je n'ai qu'une question à vous poser : afin de faire parler O'Neil, lui appliqueriez-vous la torture ?

Un cri, un seul, jeté à l'unanimité répondit :

— Oui ! Et de suite encore !

— Je ne m'y oppose pas, dit Harry Dickson d'une voix sourde, mais je ne puis imposer à personne le rôle de bourreau.

— Je le prends, moi, dit férocelement Lord Martonville.

Il se dirigea vers un appareil en bois à peine équarri, muni de chevilles et de cordes :

— Voici le chevalet de l'inquisition, dit-il, il n'y a rien de tel pour faire bavarder son monde. Je veux voir si O'Neil, comme vous l'appeler, montrera le même courage que celle de ses victimes qui devient à son tour son bourreau.

O'Neil grinça des dents, mais ne répondit pas.

Martonville, avec une vigueur qu'on n'aurait pu attendre de lui, avait saisi le bandit et, en un tour de main, l'avait fixé sur le chevalet.

O'Neil poussa un rugissement de rage et de terreur.

— Je ne dirai rien ! mugit-il.

— Où se trouve la jeune fille, O'Neil ? demanda Dickson ; parlez et je vous promets de vous éviter le terrible traitement qui vous attend.

— Eh bien, cherchez-la donc ! ricana le misérable.

Comme si Martonville n'avait attendu que cela, il pesa de toutes ses forces sur un levier de bois. Des planches craquèrent lugubrement, des cordes se tendirent. Le corps de O'Neil eut un étrange soubresaut et il poussa une rauque clameur, suivie aussitôt de jurons et de blasphèmes.

Lord Martonville lui jeta un regard lourd de haine.

— Passons au second tour de manivelle, dit-il. O'Neil le faisait très proprement en son temps. Cela consiste à étirer les muscles et à déboîter gentiment les articulations des bras et des genoux.

Harry Dickson lui mit la main sur le bras.

— Je ne puis vous y autoriser, Lord, malgré toute la joie que j'aurais de voir rouer vif ce misérable et les hommes qui le payent pour ses crimes.

« Allons, O'Neil..., je vous demande une dernière fois, où se trouve la jeune fille.

— Allez au diable ! hurla le supplicié, il se peut que vous l'y trouviez !

Tout à coup, Lord Martonville saisit une poignée de l'odieux engin et la tira vers lui. En même temps, les assistants crièrent de dégoût et d'effroi.

O'Neil, venait d'être soulevé brusquement : ses bras s'étirèrent, un effroyable craquement se fit entendre. L'homme torturé poussa une telle clameur que tous reculèrent.

— Parlez, O'Neil ! ricana Lord Martonville.

— Heywood..., rauqua le misérable.

— Détachez-le, ordonna Harry Dickson.

A regret, Lord Martonville se détourna de sa victime et l'abandonna à Tom Wills et à quelques aides complaisants.

Harry Dickson se pencha sur O'Neil.

— Diable, Lord Martonville, je crois que vous avez fait de la trop bonne besogne, dit-il. Je crains qu'il ne nous dira plus rien.

O'Neil venait de rendre l'âme sur le chevalet de torture.

Lord Martonville se croisa les bras sur la poitrine.

— Je ne regrette rien, dit-il d'une voix sourde, si ce n'est qu'il n'ait pu parler. Au fond, j'ai commis une faute que vous me

permettez de réparer dans la mesure de mes moyens.

— Heywood..., cela vous dit quelque chose ? demanda Harry Dickson.

Le gentilhomme secoua tristement la tête.

— Hélas, non. En tout cas, rien de ce qui a rapport avec les horreurs présentes, mais je payerai mon erreur, messieurs.

Le soir tombait, il ne fallait pas que la nuit les surprit dans les marais.

Kairn et Harry Dickson prirent la tête de la file qui s'engageait sur l'unique et dangereux sentier. Suivaient les prisonniers libérés encadrant les gardiens captifs qui faisaient bien grise mine. Tom Wills et Lord Martonville fermaient la marche.

Au moment où les ombres de la nuit gagnaient la terre et le ciel, Caltrop fut atteint.

Tout y était morne : aucune vitre ne luisait, aucun filet de fumée ne montait au-dessus des chaumes.

Martonville se mit à rire.

— Voici tout ce qui reste de la population de cet heureux village, dit-il, en désignant les gardiens captifs.

L'un de ces derniers fit signe à Harry Dickson qu'il voulait parler.

— Croyez-vous, sir, que la justice tiendra compte de ma bonne volonté si je dis ce que je sais ?

— Sans aucun doute !

— Ce n'est guère beaucoup. Il y a des années déjà que cette bourgade était abandonnée par les pêcheurs. A cette époque, Patrick O'Neil commandait une bande de contrebandiers dans le canal d'Irlande ; mais les affaires étaient mauvaises.

» Un jour, il se lia avec des individus que nous n'avons fait qu'entrevoir, et moyennant un très bon salaire nous partîmes pour le village désert et le repeuplâmes. Nous devions jouer aux pêcheurs, rien de plus. Ce n'était pas fatigant, bien qu'un peu monotone. Puis arriva la construction de la prison-château ; je pense que O'Neil ne doit rien vous avoir caché à ce sujet, puisqu'il était décidé à vous supprimer dans un bref délai.

» Quand elle fut prête, arrivèrent encore trois hommes, qui ont appartenu à la véritable chiourme des prisons anglaises. L'un d'eux a été tué à Londres ; les deux autres sont parmi les morts d'aujourd'hui.

» Alors, a commencé notre rôle de gardiens de prison, car il y venait pas mal de monde. Quelques-uns y sont morts, mais aucun des gardiens ici présents n'est responsable de leur mort, je vous le jure sur mon salut éternel.

L'homme se tut et Harry Dickson et ses compagnons comprirent qu'il avait dit tout ce qu'il savait.

On passa la nuit tant bien que mal dans les cabanes des pêcheurs. Le lendemain, Harry Dickson partit dans sa voiture pour Belfast et en ramena deux grands autocars et quelques gendarmes. Les anciens prisonniers de la geôle clandestine s'acheminèrent ainsi vers leurs foyers respectifs et les gardiens allèrent faire la connaissance d'une prison officielle d'Angleterre.

Les recherches à Caltrop et à Black Sand ne produiront plus rien : Jenny resta introuvable. Jack Kairn en fut si vivement affecté que ses amis craignirent de le voir sombrer dans la neurasthénie.

Cela dura jusqu'au fameux soir – environ trois semaines après les événements que nous venons de relater.

La journée avait été grise et désagréable ; Harry Dickson et Tom Wills, installés au fumoir de Baker Street, étaient plongés dans les péripéties d'une partie d'échecs fortement disputée, quand Goodfield s'annonça.

— Quoi de neuf, mon cher Good, demanda Dickson, car je présume que vous n'avez pas fait pour le plaisir le chemin du Yard à Baker Street sous cette pluie battante.

Le policier regarda le détective d'un air interloqué.

— Mais vous m'avez fait venir ici, Mr. Dickson ?

— Moi ? Pas le moins du monde ?

— C'est un télégramme qui me le dit ; le voici, d'ailleurs, répondit le brave homme en tendant un petit papier bleu au détective.

Harry Dickson le prit en hochant la tête.

— Archifaux, mon brave ! Serait-ce une farce ? Dans ce cas, elle ne serait pas bien intelligente.

Le timbre électrique se mit en branle dans le vestibule, et un moment après, Mrs. Crown, la gouvernante, annonça un visiteur.

C'était Jack Kairn.

— Me voilà répondant à votre appel, Mr. Dickson, dit-il en serrant des mains à la ronde. Y a-t-il du nouveau peut-être ?

— Mais je ne vous ai pas appelé du tout, mon cher Kairn ! s'écria le détective.

— Un coup de téléphone, reçu par mon maître d'hôtel, m'invitait à venir ici au coup de dix heures !

— Eh bien, vous êtes exact, mon ami, mais je ne vous ai pas mandé ici, car à vrai dire rien de nouveau n'est intervenu, malgré nos recherches. Tous les lieux s'appelant Heywood en Angleterre ont été visités.

Les premiers coups de dix heures s'égrenèrent du haut de la splendide horloge flamande.

— A moins que ce coup de dix heures ne nous apporte du nouveau, dit Tom Wills.

Comme pour lui donner raison, le timbre retentit de nouveau

dans le vestibule.

On entendit Mrs. Crown monter quatre à quatre les escaliers, puis, sans frapper, faire son entrée.

— Il y a un taxi devant la porte, Mr. Dickson, le chauffeur dit qu'il a été hélé sur l'Embankment par un monsieur et une dame, et que cette dernière paraissait malade. Le gentleman a dit au chauffeur de conduire cette dame à notre adresse et lui a réglé généreusement le prix de sa course.

» Mais le plus difficile, c'est de l'en faire sortir, car elle dort comme une souche.

Les quatre hommes se levèrent comme un seul et dévalèrent les escaliers.

Le chauffeur les salua en grommelant :

— Drôle de commission, tout de même, mais j'espère que cela ne me fera pas des embêtements avec la police.

Harry Dickson avait déjà ouvert la voiture.

Une jeune femme enveloppée dans un large manteau de velours noir, dormait sur les coussins.

— Madame ! appela le détective à plusieurs reprises.

Aucune réponse ne lui parvint, mais la respiration de l'inconnue était profonde et régulière.

De guerre lasse, le détective la prit dans ses bras et la porta dans le corridor où la lumière du lampadaire lui tomba sur le visage.

— Mais c'est la jeune fille dont nous avons vu le portrait et qui habitait chez Mrs. Bubson, s'écria Goodfield.

— Jenny ! Ma fille ! hurla Kairn. Mon Dieu, est-elle morte ?

— Pas le moins du monde, Kairn, elle dort paisiblement, répondit le détective ; je suppose qu'on a dû lui faire prendre un narcotique, mais demain elle s'éveillera fraîche comme une rose.

Harry Dickson fut bon prophète.

Jenny Kairn s'éveilla bien plus tôt encore, car, à peine minuit était-il passé, qu'elle ouvrit les yeux en se plaignant de maux de tête.

Nous passerons sur la scène émouvante qui s'ensuivit et où le père retrouva sa fille. Nous n'avons pas pour mission de raconter un roman sentimental, mais bien de retracer une bien étrange aventure policière, avec tous ses faits et intermèdes.

Si Harry Dickson et ses compagnons s'étaient imaginés que le retour de Jenny, leur aurait apporté quelque lumière dans la nuit, ils durent vivement déchanter : Jenny Kairn ne possédait que quelques souvenirs bien vagues.

Des hommes aux visages flous, une maison indéfinissable, des arbres...

— Il me semble avoir dormi pendant des années, dit-elle.

Les médecins les plus autorisés furent appelés auprès d'elle. Ils

ne purent conclure que ceci : à des intervalles réguliers, des drogues de nature à enlever la mémoire avaient été administrées à la jeune fille. Pareils poisons existent en effet dans l'arsenal toxicologique de quelques pays des tropiques, les Antilles et quelques îles du Sud, par exemple.

Il n'en était pas de même de Tom Wills, qui avait été brutalement enlevé à sa sortie de la gare de Charing Cross, jeté dans une auto, puis embarqué à la nuit close à bord d'un navire inconnu, où il avait résidé quelques jours à fond de cale. A peine débarqué, il avait été conduit, les yeux bandés, vers la prison clandestine. Personne, si ce n'est un gardien, ne l'avait approché, jusqu'au jour où le surveillant-chef lui avait signifié sa condamnation à mort par les Trois : histoire de donner un exemple éclatant...

C'est assez dire que, pas plus que Jenny Kairn, l'élève détective ne pouvait fournir des indications utiles pour la capture des Trois.

Qui donc avait ramené Jenny à son père, ou plutôt à Harry Dickson ?

Autre question qui pour l'heure restait également sans réponse...

6. La main de fer

De cette façon finit, à la plus grande satisfaction des détenus de la prison clandestine, de Jack Kairn et de sa fille, la première phase de la lutte de Harry Dickson contre les frères Lescrew, ou les Trois comme il préférerait les nommer. Car, pour le détective, le patronyme de Lescrew disait peu de chose. Ces trois lascars s'étaient en effet fixés à Liverpool et dans les environs, depuis une quinzaine d'années, pour se livrer aux excentricités que nous connaissons déjà. Depuis leur mort, la maison qu'ils habitaient aux confins de cette cité maritime, avait été fermée et mise sous scellés.

L'affaire Kairn, bien qu'elle ne fût pas livrée complètement au public et à la presse, fit tout de même couler assez d'encre pour dévoiler les ignominies des trois mystérieux frères.

On sut que la plupart des richards disparus dans les dernières années, avaient été attirés dans un guet-apens, emprisonnés à Caltrop, rançonnés et libérés seulement sous les pires menaces en cas de divulgation.

Ce fut ainsi que nombre de gens ne vinrent raconter leurs mésaventures à la justice que lorsqu'ils connurent la fin des frères Lescrew et de leur odieux commerce.

Une des conséquences fut la série de perquisitions qui s'ensuivit dans la maison des frères. Mais, hâtons-nous de le dire, la police en revint bredouille et fit ses rapports en conséquence.

— Il se peut que ces braves policiers aient raison, se dit Harry Dickson, mais j'aimerais bien y jeter un coup d'œil à mon tour, bien que je juge les bougres trop malins pour avoir semé des traces capables de révéler leur piste.

L'autorisation lui parvint bientôt, accompagnée d'un mot aimable du chef de la police de cette ville.

— Un petit voyage à Liverpool, Tom ? proposa Dickson, le jour où il reçut ce message.

— Autant à Liverpool qu'ailleurs, bien que cette triste et brumeuse ville me dise encore moins que Battersea à Londres.

— Ail right, il nous reste une heure pour arriver à temps pour l'express qui part vers l'Ouest.

A Liverpool, un excellent accueil les attendait de la part du chef de la police.

Il fallut d'abord subir la longue et fastidieuse lecture des

rapports, puis écouter les suppositions du policier, et, à la fin, accepter l'offre d'un déjeuner copieux et bien servi.

Harry Dickson s'inclina de bonne grâce devant ces cordiales exigences et respira enfin quand un taxi l'eut déposé devant la maison des Lescrew.

Elle n'avait rien de bien extraordinaire, et quand Harry Dickson et Tom Wills l'eurent parcourue, ils étaient bien près de donner raison aux serviteurs de la justice de la ville de Liverpool.

Ces derniers avaient travaillé comme des huissiers, faisant le relevé minutieux des moindres meubles et y joignant même de pléthoriques explications.

Comme le détective se tenait devant une table de travail dans le bureau de la maison, il avisa, écrasant sous son poids un tas de vieux journaux, un massif presse-papier en bronze.

L'agent de police qui les accompagnait taillait une copieuse bavette avec Tom Wills et Harry Dickson en profita pour glisser le lourd objet dans la poche de son ulster.

— Vous croyez que je n'ai rien vu ? dit malicieusement Tom, quand ils furent de retour au *Océan Queens Hôtel*, où ils avaient élu provisoirement domicile.

— Je n'en doute pas, mon petit. A mon tour de vous poser une question : je vous ai raconté en long et en large comment s'est emmanchée toute cette affaire, et vous devez vous rappeler que le véritable point de départ, ce furent les ultimes paroles d'un marin moribond, le pauvre Carsen Harland. Dans son délire, il parlait d'une main de fer. Je n'y avais pas prêté une attention bien grande, surtout que, par la suite, il ne fut plus question de ce singulier organe.

» Eh bien, à l'heure actuelle, je crois avoir fait un pas sensible...

— En barbotant un presse-papier ? persifla Tom Wills.

— Comme vous venez de le dire, mon cher Tom, en escamotant un presse-papier.

» Regardez-le, et peut-être que cela vous semblera moins incroyable.

Harry Dickson posa sur la table le bloc de bronze.

— Tudieu ! s'écria le jeune homme, il a du poids, et je m'étonne que la poche de votre manteau ait résisté à cette boulette... Ah, mais, voilà ce qui n'est pas ordinaire !

Tom venait de remarquer la forme étrange du presse-papier.

— Un poing d'homme ! En voici un que je n'aimerais pas attraper sur le nez.

Harry Dickson approuva, tout en faisant une réserve :

— Il se fait pourtant qu'il existe un malheureux qui a dû le recevoir ; voyez vous-même Tom.

Il prit son canif et en gratta la surface du bloc de métal.

Quelques parcelles brunes en tombèrent.

— Du sang séché ! Seigneur, quel atroce carrière a pu être celle de ce morceau de bronze ?

Harry Dickson sifflota légèrement.

— Du neuf, Tom et encore du neuf ! Nous allons faire un tour au bureau anthropométrique, et nous en apprendrons encore davantage. Ce poing a été modelé sur une main humaine et les empreintes digitales ont été fidèlement reproduites par le moule.

Les recherches dans un cabinet de mensurations anthropométriques sont longues et fastidieuses, mais la chance sourit aux détectives.

— Ne recherchez que des fiches de boxeurs ou d'anciens boxeurs, avait dit Harry Dickson au préposé.

— Nous en avons quelques-unes ici, appartenant à des « gentlemen » de Liverpool, répondit celui-ci, regardez si vous trouvez là-dedans ce qui vous intéresse.

— Je le crois, dit le détective : si, toutefois, le boxeur en question était un fils de Londres, cela me coûterait quelques jours de recherches en plus, et sans doute de nouveaux déplacements. Mais espérons que les dieux seront avec nous.

Ils le furent, car à peine le détective avait-il examiné une dizaine de fiches qu'il poussa une exclamation de triomphe.

— J'ai ce qu'il me faut ! s'écria-t-il en brandissant un carton allongé ; pouvez-vous me donner d'ores et déjà quelques renseignements sur le propriétaire de ces doigts puissants et largement spatulés.

— Volontiers, Mr. Dickson... Hm, Ned Crook, un vilain monsieur s'il en fût, mais inoffensif pour le moment, car il purge une peine de deux mois de taule, pour avoir rossé un agent de police au cours d'une rixe. Cela abrégera pas mal vos recherches.

Harry Dickson ne remettait jamais rien au lendemain, autant que faire se pouvait ; et malgré le soir tombant, il eut vite fait de se faire délivrer les permis nécessaires pour rendre visite à Ned Crook dans le parloir de la prison cellulaire de la ville.

On introduisit Harry Dickson et son élève dans une pièce maigrement meublée et chichement éclairée par un archaïque papillon de gaz.

Un bruit de clés sonna bientôt au fond du corridor, et, encadré de deux cipiers, Ned Crook fit son entrée.

C'était un colosse au torse et aux membres énormes, mais dont les vastes épaules se surmontaient d'une petite tête, extraordinairement niaise.

Avant que Dickson eût le loisir de lui adresser la parole, le géant se mit à se plaindre et à récriminer.

— Je suppose que vous êtes des gentlemen du comité de protection pour les détenus. Eh bin, moi j'ai à m'plaindre. J'reçois pas assez à manger et mes forces s'en vont, alors j'vais plus pouvoir boxer quand j'serai libre et c'est mon gagne-pain. J'veux qu'on proteste auprès du Roi, et pis, j'ai pas mérité deux mois de taule tout d'même, pour avoir cassé la margoulette à un sale flic ; y m'faudrait une récompense, v'là c'que je dis, moi, et j'suis électeur.

Harry Dickson laissa passer ce flot de paroles, puis il dit doucement :

— Malheureusement, Ned, il se pourrait que ces deux mois se prolongent salement pour vous. Devenir des années..., qui sait ?

— Quoi ? Quoi que vous dites ? s'écria l'autre, tout abasourdi.

Harry Dickson laissa la terreur gagner le bonhomme, puis il reprit.

— Vilaine histoire, Ned, et le plus difficile sera de convaincre vos juges...

— Mais de quoi ? Qu'ai-je fait d'autre que de rosser un sale flic ?

Il y avait de l'inquiétude dans la voix de l'hercule.

Le détective lui prit la main ; c'était une patte velue et formidable, large comme un battoir.

— Comme si cela ne suffisait pas en chair et en os, qu'il fallait la laisser tourner en fer ! dit-il pensivement.

Ned Crook ouvrit tout grands ses yeux porcins.

— J'y comprends plus rien confessa-t-il. J'ai jamais mis du fer dans mes gants de boxe, j'suis honnête, moi, sur le ring.

— Je ne dis pas cela, rétorqua Dickson, mais je me demande pourquoi vous assommez les pauvres gens avec un instrument de cet acabit ?

Il posa l'épaisse pièce de bronze sur la table du parloir.

Ned Crook regarda l'objet avec curiosité.

— Pour un poing d'homme, c'est un poing d'homme, dit-il, mais j'ai jamais eu besoin de ce morceau de plomb pour casser la figure au monde ; mes propres poings ont suffi et celui qui en dit autrement, eh bien faut lui dire de la part de Ned Crook, qu'il en a menti et que j'lui ferai son affaire !

L'homme, qui n'était pas à son aise de prime abord, se rassurait. Harry Dickson sentit qu'il ne tenait pas le bon bout.

— Ned, dit-il, regardez-moi ce poing de fer et puis comparez-le au vôtre...

Ned obéit et un profond sillon creusa son front étroit.

— Ça se ressemble, dit-il, on dirait qu'ils ont copié cela sur ma main.

Harry Dickson lui mit la main sur l'épaule.

— Personne ne vous a jamais pris le moule de votre poing droit,

Ned ?

L'homme lui jeta un regard sournois.

— Moule... quoi ? Je vous comprends pas, gentleman, et puis j'suis pas un homme qui jaspine moi, j'veux pas qu'on s'occupe de mes affaires, surtout si elles sont honnêtes.

— A moins qu'elles ne vous conduisent à la potence, Ned Crook, dit le détective en faisant mine de se lever.

— Ah non, et des fois ? s'exclama Ned, c'est-il qu'on voudrait faire une erreur judiciaire avec ma personne ! Si c'est permis...

— S'il vous arrive du vilain, Ned, tenez-le-vous pour dit que c'est par votre faute. De mauvaises gens ont dû prendre l'empreinte de votre, poing, peut-être à votre insu. Alors, il se fait que des gens ont été assassinés avec ce morceau de fer, et mon ami Ned doit savoir comment fonctionne le service des empreintes digitales.

— Un peu ! Chaque fois qu'on me fourre dans la taule, on me salit les doigts avec de l'encre grasse et j'dois faire des empreintes sur les papiers à ces dégoûtants ! s'écria Ned avec indignation.

— C'est à peu près cela, consentit Harry Dickson, mais en attendant, Ned, ce poing de fer laisse les mêmes traces que votre main en chair et en os... et c'est ce qui vous conduira certainement aux prochaines assises !

Cette fois-ci, un peu de lumière illumina l'épais crâne du colosse. Il poussa un mugissement de bête sauvage.

— Me faire cela à moi, qui les ai toujours honnêtement servis sur leur sale raffiot ! C'est trop fort, mais je ne me laisserai pas faire.

— Bien dit, Ned, et je veux vous aider. Je suppose que ces canailles vous ont dit qu'elles voulaient simplement prendre le moulage de votre poing, pour conserver un digne souvenir du meilleur champion de boxe d'Angleterre.

— Juste Dieu ! Seriez-vous sorcier, gentleman ? C'est exactement ce que Hey m'a dit ! Oui, il me l'a dit !

Harry Dickson retint son souffle !

Hey ! Ned Crooke avait dit Hey ! Ce fut comme un éblouissement ; il dut faire un réel effort pour garder son calme.

— Hey, dit-il, je connais le bonhomme, mais je doute fort que ce soit lui le vrai coupable. Avez-vous confiance en moi, Ned ? Il se peut que je vous tire d'affaire. Mais pour cela il me faut mettre sans retard la main sur le bandit qui tâche de vous accuser de plusieurs meurtres, tous, hélas, signés de votre main... de fer. Attendez donc, il porte plusieurs noms, mais j'ai parfois entendu qu'il se faisait nommer Wood...

Ned Crooke poussa un cri de surprise.

— Wood ! Mais oui, c'est lui ! Il m'a pris le moulage de mon poing comme vous le dites. Hey et Wood, je les ai toujours

honnêtement servis, quand il s'agissait de travailler sur leur sale bateau.

» Attendez que mes deux mois soient derrière le dos et je leur servirai un chien de ma chienne.

Harry Dickson lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Et combien de jours vous reste-t-il encore à tirer mon ami ? demanda-t-il.

Ned fit une piteuse mine.

— Exactement quarante, c'est beaucoup pour un honnête homme qui veut venger sa réputation salie par deux gredins.

— Tout à fait ma façon de voir ! Pas plus tard que demain, Ned Crooke, on vous fera grâce de ces quarante jours, à condition que vous nous donniez les indications nécessaires pour mettre la main sur Hey et Wood.

Ned le regarda d'un air méfiant.

— Faudra que le directeur de la taule me dise la même chose avant que je me mette à table !

— C'est très juste ! Tom, priez donc le directeur de venir ici.

Le fonctionnaire se rendit immédiatement à cette prière, puis, après avoir entendu Dickson, il exprima un avis absolument favorable au sujet de la libération conditionnelle de Ned Crooke.

Rapidement, il en référa téléphoniquement avec ses supérieurs et une heure ne s'était pas écoulée que Ned Crooke s'entendait rassurer de la manière la plus officielle.

— Ecoutez, dit le boxeur, faut que j'vous dise que pour choper Hey et Wood et encore un bonhomme qui est avec eux et dont je n'connais pas le nom, il faut pas être un endormi. J'n'sais pas ce que ces gens fabriquaient dans la vie, mais pour des gaillards peu ordinaires c'étaient des lascars peu ordinaires. Avez-vous une bonne carte de navigation de la mer d'Irlande ?

On s'empressa de lui en remettre une, et de ses gros doigts, Ned Crooke se mit à suivre des lignes imaginaires sur la carte.

— Tenez, c'est tout juste sur la frontière d'Ecosse, même qu'au fond de cette petite baie – le Big Toë elle s'appelle – il y a, sur un rocher les armes du pauvre roi Jacques qui sont peintes.

» Alors il y a une grotte par-là ! Ah mais quelle grotte, à marée haute, c'est un vilain rocher avec pas même un trou de mouette ou de fou de mer dedans. Mais à la grande marée basse, c'est troué à la base comme un vieux fromage. Allez voir, mes petits, et je consens à rentrer pour toute ma vie dans cette taule si vous n'arrivez pas à en apprendre plus long sur ces canailles et ces menteurs de Hey et Wood ! A la revoyure, messieurs !

— Hey et Wood, murmura Dickson en regagnant l'hôtel aux côtés de Tom Wills, deux noms propres et j'ai cherché un endroit de ce

nom ! Il n'y a que la carrière de détective, pour connaître la vanité des choses et pour connaître le châtement du péché d'orgueil !

7. Le brick fantôme

L'auberge du *Fifre d'Argent* se trouve exactement sur la frontière d'Ecosse et son patron Mac Dougal en tire quelque orgueil.

— Si je veux, je mets en même temps un pied en Angleterre et un autre dans le pays béni d'Ecosse, disait-il.

Il avait recueilli avec joie les deux touristes – clients plutôt rares car la région manquait de grandeur et de beauté.

Certes, à cinq milles de l'auberge, une mer sombre se heurtait contre une maussade muraille de granit, et entre le flot et la demeure hospitalière, s'étendait une lande farouche qui n'était pas sans agreste beauté, mais cela ne suffisait pas pour attirer au *Fifre d'Argent* une clientèle admirative et dépensière.

— Si vous allez un peu plus vers le nord, avait dit l'aubergiste à ses hôtes, il y a quelques belles collines et une rivière à truites. Je vous prêterai des lignes et des mouches artificielles de première qualité.

— Nous préférons marcher au sud, car cette lande est très belle, riposta l'aîné des voyageurs en qui nous reconnaissons naturellement Harry Dickson.

Mac Dougal considéra les étrangers avec quelque souci.

— Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur, gentlemen, dit-il tout bas.

» Je suis un bon chrétien, croyant en Dieu et par conséquent au diable. Eh bien, le diable aime beaucoup se promener par-là !

— Cornes noires, queue de basilic et yeux de braise, compléta Tom Wills.

— Ne vous moquez pas, petit monsieur, riposta Mac Dougal piqué. Le diable ne s'habille pas toujours si vilainement. Il lui est loisible de se présenter en gentleman tout comme vous.

» Je vous dis qu'il y a plus d'un pauvre hère ayant osé enfreindre la loi de la lande qui a payé durement cette folie.

— La loi de la lande ? s'enquit Harry Dickson.

— Elle consiste à ne pas s'y promener, voilà tout !

— Parlez-moi des pauvres hères qui ont si chèrement payé leur audace, demanda le détective.

— Quelques-uns en sont revenus, brisés, horriblement blessés, ayant tout juste la force pour raconter ce qui leur était arrivé, se réconcilier avec Dieu et mourir, dit gravement Mac Dougal.

» Il n'y a pas bien longtemps qu'un certain Whistle, un garçon

qui n'aimait pas beaucoup travailler, mais qui n'était pas plus méchant pour cela, assista à une scène bien étrange.

» Il se promenait au bord de la mer, espérant quelque épave profitable rejetée par les flots. Il commençait à faire noir. Et tout à coup, il a vu un bateau, toutes voiles dehors qui avançait droit sur la falaise. « Il va se mettre en morceaux comme une tasse de porcelaine », se dit Whistle.

» Soudain le bateau laisse tomber sa toile ; Whistle a entendu comme un bruit de moteur, et voilà que le rafiote s'est jeté contre la muraille, s'y est enfoncé proprement. Et puis plus rien !

» C'était, à s'y méprendre, un bateau fantôme comme le *Hollandais Volant*, tout le monde sait qu'il en existe toujours.

» Le lendemain, Whistle s'est dit qu'il s'était peut-être trompé et que le bateau s'était peut-être tout de même mis en bûchettes.

» Dès l'aube, il s'est mis en route à travers la lande maudite et brusquement il a entendu du bruit :

» Clic ! Clac ! Clic ! Clac !

» Des coups de fouet, puis un trot de cheval.

» Whistle n'en croyait pas ses yeux : il voyait arriver du fond de la lande une belle voiture, attelée de deux chevaux... et des riches gentlemen dans le break ! « Par où cette bagnole a-t-elle pu passer ? se dit Whistle. On ne connaît pas de pareil attelage à cinquante lieues à la ronde et puis dans cette lande, où un homme a bien de la peine pour ne pas se tuer dans les fondrières... »

» Il en était à ces réflexions quand soudain il a vu les bras des gentlemen devenir longs... longs... et puis un tas de mains noires danser dans l'air...

» Il n'en a pas vu plus long, car les mains lui ont cassé la figure en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

» Il a pourtant pu se traîner jusqu'ici, raconter son histoire et rendre son âme au Seigneur.

» Quant à la voiture, on n'en a plus jamais entendu parler.

Mac Dougal fit une pause, puis il reprit.

— Plus jamais... c'est beaucoup dire, moi-même j'ai entendu déjà ses coups de fouet, et puis des chevaux qui hennissaient... et puis d'autres gens sont morts sur la lande...

» Cette voiture est un break fantôme, cela aussi va de soi, et mieux vaut de ne pas s'en occuper.

Malgré ce conseil prudent, Harry Dickson et Tom Wills prirent, dès le lendemain, le chemin de la lande.

C'était une étendue sauvage et inculte, entrecoupée de fondrières et de boqueteaux nains ; au loin on entendait mugir la mer d'Irlande.

Le détective consulta sa montre.

— Marée basse, dit-il d'une voix brève, je comprends bien que seul le jasant peut peupler cette étrange terre de navires et de voitures fantômes.

Tom Wills aurait voulu questionner son maître, mais celui-ci avait pris les devants et tenait les regards fixés sur le sol.

Tout à coup, son élève l'entendit rire.

— Voyez donc cette bande de passereaux qui se met à table, dit-il narquoisement, j'aimerais connaître le menu du festin.

Les oiseaux s'envolèrent, effarouchés par l'approche des hommes.

Harry Dickson s'esclaffa :

— Comme au bon temps où les rues des grandes villes n'étaient pas encore en proie à la furia des automobiles, que cabs et breaks étaient encore les maîtres du pavé. Ah ! c'était aussi le bon temps pour les pierrots.

Tom Wills se mit à rire à son tour.

— Du crottin de cheval, dit-il en écrasant une motte vaguement dorée.

— Ce n'est pas un cheval fantôme qui a produit cela, ricana Harry Dickson, sinon ce serait à jamais fini avec le prestige des landes hantées.

» Mais j'aimerais bien connaître le cocher assez fou pour conduire un équipage à travers une vastitude aussi ravinée ! Un tank ferait bien mieux l'affaire.

Comme il parlait encore, Tom Wills qui s'était éloigné de quelques pas, revint précipitamment en arrière.

— Ecoutez, maître, ne dirait-on pas un bruit de fouet ?

Harry Dickson prêta l'oreille.

Clic ! Clac ! Clic ! Clac !... Puis un bruit sourd de roues butant contre des galets et de la pierraille.

Le détective regarda autour de lui pour chercher un refuge où il aurait pu se blottir, ainsi que son élève ; mais il n'y avait là que quelques grêles bouleaux argentés et une plaine aux végétations courtes, incapable de cacher un homme.

Le bruit se précisait d'instant en instant, sans qu'on eût pu savoir d'où il venait.

— La route file en pente devant nous, opina Tom Wills, on pourrait peut-être trouver un abri dans un repli de terrain.

— Cela autant qu'autre chose, répondit Harry Dickson, la mine sombre.

Ils accélérèrent le pas ; le bruit croissait toujours, un cheval invisible hennit, mais rien n'est moins facile que de découvrir au milieu d'une plaine la direction d'un bruit.

— Hâtons-nous de gagner ce repli de terrain, dit Tom Wills, que

l'étrange bruit énervait visiblement.

Ils s'en rapprochaient lorsque soudain, ils firent halte, médusés.

Brusquement à cent pas d'eux, presque sans bruit, un break attelé de deux robustes chevaux monta la côte à grande vitesse.

Un homme, au visage caché par un chapeau à larges bords, menait les bêtes, tandis que deux voyageurs se tenaient immobiles dans la voiture.

Harry Dickson et Tom Wills virent deux figures livides, hagardes, tournées vers eux, les couvrant avec une rage froide.

Tout à coup, l'un des passagers, un homme d'immense stature aux épaisses moustaches rousses, leva la main.

Quelque chose siffla dans les airs et les deux détectives virent d'énormes poings sombres levés contre eux, comme si les bras du voyageur se fussent soudain allongés monstrueusement.

— Couchez-vous, Dickson ! tonna une voix.

Harry Dickson et Tom se laissèrent tomber sur le sol, au moment où un étrange engin passait au-dessus de leurs têtes avec un bruit de roue.

Machinalement, Tom regarda la chose.

Elle se composait de trois épaisses boules de métal en formes de poings, attachées en triangle. La machine virevoltait étrangement dans l'air, contournait les troncs d'arbres, montait, descendait, animée, aurait-on dit d'un esprit infernal.

Elle manqua les détectives de quelques pouces.

Un terrible juron s'éleva dans la voiture, et Harry Dickson vit l'autre voyageur se dresser en brandissant un engin similaire.

— Tue ! Tue ! hurla l'homme aux moustaches rousses.

Mais il se produisit alors une chose bien singulière.

Au moment où le terrible appareil allait s'envoler, l'homme au chapeau rabattu donna un coup sec sur l'avant-bras du lanceur et la triple fronde d'airain fila dans une direction opposée à celle des détectives ; au même instant, l'homme aux moustaches rousses se jeta avec un hurlement de bête sur le providentiel sauveur.

— Vite, Tom, ordonna le détective en se lançant au secours du conducteur de la voiture fantôme.

Mais ni lui ni Tom n'atteignirent le break à temps.

Deux coups de feu claquèrent, et les lanceurs de mains de fer roulèrent en bas du véhicule et restèrent immobiles sur la route..., morts.

Lentement, le conducteur descendit de son siège, laissa tomber son revolver encore fumant sur le sable et resta en contemplation devant les corps étendus.

Alors que le détective s'approchait de lui, il souleva son chapeau comme pour adresser un salut suprême aux hommes qu'il venait de

tuer, et Dickson le reconnut.

— Lord Martonville ! s'écria-t-il.

Le gentilhomme lui rendit un bref salut.

— Je savais bien, Dickson qu'un jour ou l'autre, vous les auriez retrouvés.

» Voilà qui est fait que Dieu seul me juge, je n'ai pas voulu qu'ils meurent sur l'échafaud.

— Les frères Lescrow ? demanda Harry Dickson avec une certaine stupeur.

— Non pas, répondit le lord avec tristesse, mais mes deux frères Heyland et Woodrow Martonville !

Plouf !

Un grand bruit d'eau et un éclaboussement d'écume : le break fantôme s'est abîmé du haut de la falaise dans les flots de la mer d'Irlande.

— Je garde ce cheval pour moi, Dickson, dit Martonville, le second je le donne à miss Jenny Kairn. Et, maintenant, veuillez patienter trois ou quatre minutes encore.

Martonville consulta sa montre, puis, du doigt, il montra une haute muraille rocheuse où l'on voyait peinte une ancienne arme héraldique.

Dans la falaise, un immense portique bâillait face à la mer.

— Par temps de grande marée basse, un petit bateau, même toutes voiles dehors, y entre facilement, expliqua le lord, à condition d'avoir un bon marin pour le piloter. Cette falaise est creuse et offre à l'intérieur le spectacle d'un lac intérieur. C'en est un d'ailleurs, puisqu'il a plus de cent pieds de profondeur.

» C'était le dock secret du *Good Hope*, le bateau pirate de mes frères. Si vous deviez entrer dans la grotte, vous y trouveriez une petite habitation qui ne manque pas de confort, une écurie et une remise.

» C'est de là qu'avec le jasant, le break fantôme sortait pour faire un tour sur la lande. Malheur alors à qui s'y trouvait, Dickson, car mes frères étaient de remarquables jeteurs de fronde, vous en savez quelque chose. Cet engin meurtrier possède les mêmes propriétés que le boomerang, la curieuse arme de jet des indigènes d'Australie.

» Non, n'allez pas par-là, Mr. Wills, dit soudain le gentilhomme en retenant Tom par le bras, car le jeune homme voulait se diriger vers la grotte.

— Y aurait-il du danger ! demanda Tom.

Un formidable coup de tonnerre lui répondit.

La falaise sembla trembler sur ses bases et d'énormes quartiers de rocs s'effondrèrent dans les flots.

Un véritable mascaret se rua hors de la grotte et roula vers le large.

— Vous avez fait sauter le dernier repaire, s'écria Harry Dickson.

— Oui, j'étais décidé d'en finir et Dieu a voulu que vous en fussiez témoin ; mais je n'ai pas choisi cette date au hasard, Mr. Dickson, car j'étais au courant de votre venue ici.

» Il fallait agir pour deux raisons péremptoires : vous sauver d'abord, ensuite sauver mes frères... de la justice des hommes.

» Je vous dois le récit de mon histoire, il sera bref.

» Nous étions trois frères, Heyland, Woodrow Martonville et moi.

» Les plus terribles et les plus bas instincts étaient, hélas, les leurs. Je crois qu'ils étaient fous, et je l'espère, car cela seul peut les sauver du châtement qui les attend devant Dieu.

» En mourant, mon père m'imposa la dure tâche de veiller sur eux, et surtout sur l'honneur des Martonville.

» Mission terrifiante, vous l'admettez.

» Ils eurent tôt fait de dilapider notre patrimoine, pourtant considérable.

» Ils s'établirent alors à Liverpool sous le nom d'emprunt de Lescrew et y exercèrent vaguement la profession de constructeurs et d'architectes.

» Je ne pouvais les perdre de vue, et je dus me joindre à eux : moi aussi, je devins un frère Lescrew !

» Ils se livrèrent à la contrebande dans la mer d'Irlande, surtout le commerce des armes avec les insurgés. Cela leur rapportait beaucoup d'argent.

» Mais cela ne leur suffit pas. Il conçurent la diabolique idée de construire une prison, où ils enfermaient et suppliciaient les personnes riches en mesure de payer de fortes rançons.

» Parmi elles, figurait la pauvre Miss Kairn. Le but de mes frères était de lui faire épouser un de leurs matelots, Carsen Harland, et de faire assassiner ensuite Jack Kairn. De cette façon, Jenny serait devenue légataire de l'immense fortune de son père... mais pas pour longtemps, car sa mort aussi était décidée.

» Harland, une fois à la tête de la fortune de sa femme, serait entré dans l'association criminelle.

» Mais Harland n'était pas un si mauvais garçon qu'on le pensait. Peut-être qu'il entrevit sa propre mort au bout de toutes ses manigances. Bref, il déserta.

» Mais Heyland le rejoignit à Londres et l'empoisonna.

» Déjà alors mes frères se doutaient que je ne jouais pas franc jeu avec eux, et un beau jour je fus emprisonné à mon tour.

» Ils me firent torturer par leur âme damnée, O'Neil, dans

l'espoir de me voir rallier à leurs fins criminelles. J'ai toujours refusé, malgré les supplices. Et maintenant, Mr. Dickson, comprenez-vous pourquoi O'Neil est mort sur le chevalet de torture ?

Harry Dickson fit un signe d'affirmation.

— Vous vouliez bien qu'il trahît le refuge de miss Kairn, mais pour vous seul, et non pour nous. Heywood... ce nom vous en a assez dit peut-être. Et, alors, d'un brusque tour de manivelle, vous avez brisé la colonne vertébrale au misérable.

» Une fois libre, vous avez gagné le dernier repaire, celui-ci.

» Miss Kairn y était détenue. Mais vous y avez trouvé vos frères, plongés dans une terreur absolue, se sentant traqués par la justice.

» Vous avez pu conquérir sur eux quelque ascendant, sans doute en leur promettant de les tirer des griffes de Harry Dickson et de ses amis.

» Pour le prix de ses promesses, on vous a rendu Miss Kairn, à qui l'on a injecté d'abord un poison indien qui a la propriété d'ôter la mémoire, et qui porte nom de « Neepal », si je m'abuse.

» C'est vous qui avez rendu Jenny Kairn à son père.

Lord Martonville regarda Dickson avec un sourire triste.

— Vous avez achevé mon histoire pour moi, Mr. Dickson ; maintenant, je vous dis adieu, et sans doute que nous ne nous reverrons jamais.

» Je veux employer ce qui me reste à vivre, à essayer de racheter un peu les crimes de mes frères. Adieu !

Il sauta en selle et s'éloigna au trot de son cheval, sans plus tourner la tête.

Harry Dickson alla ramasser une des frondes des frères Lescrew.

— Cela manquait à mon petit musée du crime, dit-il.

Ils ne retournèrent plus à l'auberge du *Fifre d'Argent*, mais préférèrent faire sept lieues à pied pour arriver à une halte du chemin de fer.

Depuis, les gens superstitieux de l'endroit ajoutent la disparition de deux gentlemen de Londres aux méfaits de la lande hantée...

FIN

[{1}](#). Fils de chien.